Théophile Viau
né en Agenais en 1590,
à Boussères Ste Radegonde
mort en 1626 à Paris.

LES OEVVRES DE THEOPHILE,

Diuisées en trois Parties.

PREMIERE PARTIE,

CONTENANT L'IMMORTALITE' de l'Ame, auec plusieurs autres pieces.

La seconde, la Tragedie de Pirame & Thisbé, & autres meslanges.

Et la troisiesme, les pieces qu'il a faites pendant sa prison.

Dediées aux beaux Esprits de ce temps.

Reueuës & corrigées en cette derniere Edition de plusieurs fautes notables.

Mace dupuy

A PARIS,
Chez NICOLAS PEPINGVE', au premier Pilier de la grande Salle du Palais, vis à vis les Consultations, au Soleil d'or.

M. DC. LXII.

mace dupuy



PREFACE.



IE ne ſçaurois approuuer cette laſche eſpece d'hommes, qui meſurent la durée de leur affection, à celle de la durée de leurs amis : Et pour moy, bien loin d'eſtre d'vne humeur ſi baſſe, ie me picque d'aimer iuſques en la priſon, & dans le ſepulchre. I'en ay rendu des teſmoignages publics, durant la plus chaude perſecution de ce grand & diuin Theophile, & i'ay fait voir que parmy l'infidelité du ſiecle où nous ſommes, il ſe trouue encore des amitiez aſſez genereuſes pour meſpriſer tout ce que les autres craignent; mais puis que ſa mort m'a rauy le moyen de le ſeruir, ie veux donner à ſa memoire les ſoins que i'auois deſtinez à ſa perſonne; Et faire voir à la Poſterité, que pourueu que l'ignorance des Imprimeurs ne mette point de faute à des ouurages qui d'eux-meſmes n'en ont pas vne, elle ne ſçauroit rien auoir qui puiſſe eſgaler ce qu'ils valent. Or de ce grand nombre d'impreſſions qu'on a faites par toute la France, de ces

excellentes Pieces, ie n'en ay point remarqué, qui ne doiue faire rougir ceux qui s'en sont voulu mesler. Et certes ie commençois à desesperer de les voir iamais dans leur pureté naturelle, lors qu'vn Imprimeur de cette ville, plus desireux d'acquerir de l'honneur que du bien, sans considerer le temps, la peine, & la despence, s'est offert d'y apporter tout ce que peut vn homme de sa profession. I'ay pris cette occasion au poil, & me seruant des manuscrits que la bien-veillance de cét incomparable Autheur a mis iadis entre mes mains, i'en ay corrigé les espreuues si exactement, que quiconque achetera ce digne Liure, sans doute sera contraint d'aduoüer, que c'est la premiere fois qu'il a bien leu Theophile. De sorte que ie ne fais pas difficulté de publier hautement, que tous les morts, ny tous les viuans, n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux Genie. Et si parmy les derniers, il se rencontre quelque extrauagant qui iuge que i'offence sa gloire imaginaire, pour luy monstrer que ie le crains autant comme ie l'estime; ie veux qu'il sçache que ie m'appelle,

DE SCVDERY.

EPISTRE AV LECTEVR.

PVIS que ma conuersation est publique, & que mon nom ne se peut cacher, ie suis bien aise de faire publier mes escrits, qui se trouueront assez conformes à ma vie, & tres-esloignez du bruit qu'on a fait courir de mon esprit : Ie sçay bien que dans l'aueugle confusion d'vne reputation ignorante, on a parlé de moy comme d'vn homme à perir pour exemple, sans que iamais l'Eglise, ny le Palais, ayent repris, ny mon discours, ny mes actions. Et depuis qu'il me souuient d'auoir vescu parmy les hommes, ie n'en ay iamais pratiqué qui ne me soient encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moy ne sont ny de ma conuersation, ny de ma connoissance. Ie me puis vanter d'auoir assez de vertu pour imputer à l'enuie les médisances qui m'ont persecuté ; Ces outrages ne m'ont point affligé, ni destourné le train de ma vie : Ie sçay que les iniures de ma fortune, ont fait celles de ma reputation. En mon bannissement i'estois infame & criminel ; depuis mon rappel, innocent & homme de bien ; & la mesme façon de viure, qui s'appelloit autres-fois desbauche, s'appelle aujourd'huy reformation. Les esprits

des hommes ſont foibles & diuers par tout, principalement à la Cour, où les amitiez ne ſont que d'intereſt ou de fantaiſie : le merite ne ſe iuge que par la proſperité, & la vertu n'a point d'eſclat que dans les ornemens du vice : l'eloquence n'a plus de grace qu'à perſuader la liberté, & les mauuaiſes mœurs: la pointe & la facilité de l'eſprit ne paroiſt plus qu'à meſdire, eſtre habile c'eſt bien trahir : la raiſon eſt incogneuë, la Religion encore plus ; le Roy ne voit que des reuoltës: Dieu n'entend que des impietez, tant le ſiecle eſt maudit du Ciel & de la terre : les gens de Lettres ne ſçauent rien ; la pluſpart des Iuges ſont criminels : paſſer pour honneſte homme, c'eſt ne l'eſtre point : Dans ce rebours de toutes choſes, i'ay de l'obligation à mes infamies, qui au vray ſens ſe doiuent expliquer des faueurs de la renommée. Sur cettte foy ie ne changeray, ny mon nom, ny mes penſées, & veux ſortir ſans maſque deuant les plus rigoureux Cenſeurs des Eſcoles les plus Chreſtiennes. Ie ne ſçache, ni Latin, ni François, ni Vers, ni Proſes qui redoute la preſſe, ni la lecture des plus delicats. Ie parle pour la conſcience : car du ſtile & de l'imagination, ie ne ſuis ni fort, ni preſomptueux : & cette publication eſt pluſtoſt de l'humilité de mon ame, que de la vanité de mon eſprit.

THEOPHILE.

LE TOMBEAV DE THEOPHILE.


ALGRE' l'auarice & l'orgueil,
Qui vont s'opposant à ta gloire,
Dans le Temple de la memoire
Ie te veux bastir vn cercueil :
Ce Tombeau que ie te prepare,
Sans estre de Marbre de Pare,
Durera bien d'autre façon :
Il verra finir la Nature,
Monstrant par son Architecture
Qu'Apollon est maistre Maçon.
Sans me seruir d'aucun metal,
Foulant aux pieds l'Or & la Nacre,
La fine Lacque, l'Azur d'Acre,
Qui touchent les yeux du brutal,
Ie te consacre vn Mausolée
D'vne beauté plus signalée
Que tous ceux qu'on nous a escrit,
Et dont les raretez sont telles,
Qu'on les doit iuger immortelles,
Puis qu'on ne les voit qu'en esprit.
Les Cedres exempts du trespas,
Que le temps ne met point en poudre.
Et les verds Lauriers dont la foudre,
En grondant ne s'approche pas,
Seruiront à faire les Niches,

Frises, Chapiteaux, & Corniches,
Les Colomnes d'ordres diuers :
Mais dans ce pompeux Edifice,
Pour monstrer vn rare artifice,
Ie ne dois monstrer que tes vers.
Ie veux y mettre ce valon
Où tu possedois les neuf Muses,
Et les y peindre aussi confuses
Comme pour la mort d'Appolon :
Là ce Dieu dont tu fus la cure,
Semblera quereller Mercure,
Et le morguer auec mespris,
Luy reprochant que par enuie
Sa verge t'osta de la vie,
De peur de perdre vn plus beau prix.
I'y veux peindre Parnasse encor,
Hypocrene en son onde mole,
Et dessus ce Cheual qui vole,
La Renommee auec son cor :
Qui monstrant le Globe du monde,
Infini dans sa forme ronde,
Dira que de mesme auiourd'huy
Ton renom que i'immortalise,
Dans ces Vers que ie veux qu'on lise,
N'aura de fin non plus que luy.
Apres, d'vn artiste Burin,
Enchaisnez, & la teste basse,
I'y mettray Filin, de Garasse,
Et le gaillard Pere Guerin,
Dont les trois diuerses folies,
Aux plus noires melancolies,
Derideront le front hideux :
Et certes ie commence à craindre
Qu'vn passant, au lieu de te plaindre
Ne s'amuse à se mocquer d'eux.
Dessus ces fantasques Tableaux
Ie mettray ces riches peintures,
Dont parmy les races futures
Tous les traits seront trouuez beaux :
Socrate en la fin de sa vie,
Ta belle maison de Siluie,

Thisbé, Pyrame en son mal-heur,
Dont la pitoyable aduanture
Estonna si fort la Nature,
Qu'vn fruit en changea de couleur.
Du plus hardy traict de nostre Art,
Dessus ce Monument superbe
Sera le portraict de Malherbe,
Et plus haut celuy de Ronsard :
Qui s'ostant chacun la Couronne,
Dont leur docte chef s'enuironne,
Diront par cette humilité,
Qu'on ne peut refuser hommage
A la grandeur de ton Ouurage
Sans vn excez de vanité.
Bref, enfin ma main te promet,
Sous la faueur d'vn bon augure,
D'y placer encor ta Figure,
Que ie gardois pour le sommet :
Là, d'vn air aussi doux que graue,
Mon dessein veut que ie la graue
Toute droite, esleuant les yeux,
Pour dire aux ames insensées
Que tu ne prenois tes pensées
En aucun lieu que dans les Cieux.
O Dieu ! le triste souuenir
De ta mort, cher Amy, me tuë,
Et fait qu'au bas de ta Statuë
I'escris ces six vers pour finir :
Cy gist vn homme incomparable,
Que le sort rendit miserable ;
Passant, son los ne perira,
Car son œuure n'a que reprendre,
Son Nom, si tu le veux apprendre,
Tout l'Vniuers te le dira.

DE SCVDERY.

TRAITTE' DE L'IMMORTALITE' DE L'AME;

OV LA MORT DE SOCRATE,

PAR THEOPHILE.

PHÆDON.



OY, qui dans la Cité d'Athenes
Visitay Socrate en prison,
Et qui vis comme le poison
Acheua ses dernieres peines,
Ie t'adiure par le discours,
Dont il voulut finir ses iours,
De le voir peint dans mon ouurage,
Où i'ay fait aussi peu d'effort
Qu'en fist ce genereux courage
Dans les atteintes de la mort.

Quelques Dieux, comme par enuie,
Le voyant si bien raisonner,
Apres l'auoir fait condamner,
Allongerent vn peu sa vie,
Afin que la mort eust loisir,
Auparauant que le saisir,
De se peindre plus effroyable,
Et sans cesse luy discourir
De son Arrest impitoyable,
Pour le faire long-temps mourir.

Vne aduanture inopinée,
Tentant sa resolution,
Laissa sans execution
La Sentence desia donnée :
Ce Nauire qui dure tant,
Où Thesée mit en partant
Quelques voiles noires & blanches,
Qui rendu mille fois nouueau,
Et changé de toutes ses planches,
Encore est le mesme vaisseau.
D'vne Religion fidelle
Ce Nauire, auec des presens,
Partoit d'Athenes tous les ans,
Pour faire son voyage en Dele :
En l'attente de son retour,
Les Arrests mortels de la Cour
Retenoient leur sanglant tonnerre,
Et ne donnoient iamais la mort
Au plus coupable de la terre,
Que le Vaisseau ne fust au port.
Ce Nauire estoit lors sur l'onde,
Et pendant son esloignement
Socrate sans estonnement
Attendoit à sortir du monde :
Dans ces importunes langueurs,
Encore parmy les rigueurs
De la Iustice inexorable,
Il m'estoit permis de le voir,
Et d'vn confort peu secourable
Luy rendre mon dernier deuoir.
Quelques-vns que les mœurs & l'aage
Attachoient à son amitié,
Par vn mesme effort de pitié,
Luy rendoient mesme tesmoignage,
Tous à l'object de son ennuy,
Estoient moins resolus que luy:
Et consolez à sa parole
Le voyant sec, parmy nos pleurs,
Comme moy venoient à l'escole
De bien viure dans les mal-heurs.
Tous les iours dans cét exercice

Il nous enseignoit de dormir,
Sans perdre temps à discourir
Des cruautez de la Iustice.
A la fin quand le iuste cours
De ses incomparables iours
Fut acheué par les estoilles,
Le peuple sur le bord de l'eau
Reuid blanchir les tristes voilles,
Et moüiller l'ancre du vaisseau.
Le iour venu que la nature auare
Redemandoit vne chose si rare,
Et que la loi preßante du Destin
Deuoit sa proïe à l'infernal mastin,
Sans espargner non plus cette belle ame,
Que le plus sot du populaire infame,
Nous reuenons pour la derniere fois,
A l'entretien d'vne si docte voix,
Ce cœur diuin se tint tousiours plus ferme,
Lors qu'il se vid plus proche de son terme,
Sans que l'horreur de son trépas certain
Y fist paroistre vn mouuement humain :
L'esprit plus fort voïant sa derniere heure
Et qu'on le preße à changer de demeure,
S'il n'est celeste, ou tout à fait brutal;
Quoi qu'il discourt, il craint le coup fatal;
Il falloit bien qu'vne diuine essence
Au grand Socrate eust donné la naissance,
Vn sens humain n'est iamais aßez fort
Pour se resoudre à soustenir la mort.
Lui dans l'objet de sa fin toute proche,
D'vn front de marbre, & d'vne ame de roche,
Monstroit de l'œil, du geste, & du propos,
Qu'il demeuroit dans vn profond repos,
Et que pour voir des pleurs à son martire,
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrir iamais dans la prison
Qu'vn seul souspir fist honte à sa raison :
A ses genoux sa femme desolée,
Les yeux troublez, affreuse, escheuelée,
Qui ne pouuoit à force de douleurs
Se soulager d'vne goute de pleurs,

Tenant le fils vnique de Socrate,
Luy reprochoit vne ame presque ingrate,
De ne laisser aux bords du monument
A tous les siens vn souspir seulement,
Mon cher espoux, Socrate, disoit-elle,
Pourquoy ne m'est cette heure aussi mortelle?
Helas! apres que le dernier sommeil
T'aura priué des clartez du Soleil,
Dans les horreurs du Cocyte effroyable,
Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable;
Fussions nous-mesmes en ces lieux pleins d'effroy,
Tu ne verrois ni tes amis, ni moi.

Socrate sans s'esmouuoir pour la desolation de sa femme, comme du tout insensible à sa perte, & à la douleur des siens: Ie vous prie, dit-il, remenez-moy cette femme à la maison. Vn des domestiques de Criton qui se trouua-là, la conduisit chez elle.

Puis il s'assit, & tout se reposant,
D'vn esprit graue, & d'vn discours plaisant,
Auant se taire il nous fit prendre enuie
De l'aller suiure au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eust osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangeoient, & goustant sans estre diuerty, la douceur de ce soulagement:

Voyez, dit-il, comme au plus grand mal-heur
La volupté suit de prés la douleur,
I'ay ce soulas à cause de la chaisne,
Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est vne chose merueilleuse, disoit-il, que ce sentiment que les hommes appellent plaisir, & qu'il a vn estrange raport à la douleur, qui semble estre son contraire, car ils ne peuuent estre ensemble, & si nous ne sçaurions goûter de l'vn sans participer à l'autre, & s'entre-touchent tous deux, comme s'il tenoient à quelque bout. Esope sans doute, s'il eust iamais séué

là-dessus, eust fait quelque fable de cette meditation? Que Dieu voulant accorder deux choses si ennemies, & n'en faire qu'vne, comme il ne le peut du tout, au moins les auroit-il fait ioindre par leurs extrémitez, si bien que l'vn se trouue tousiours à la suitte de l'autre: ce qui me vient d'arriuer tout maintenant : car les chaisnes qui me faisoient mal aux pieds, n'ont pas esté si-tost laschées, que i'en ay eu de la ioye, & de l'allegement.

Là-dessus vn de ses amis nommé Cebes, l'interrompit, pour sçauoir de luy à quel sujet il s'estoit amusé à faire des vers en la prison : car il en auoit fait depuis peu, ce qui ne luy estoit arriué iamais auparauant. Cebes l'interrogeoit de cela, & pour sa curiosité, & pour celle de quelques autres, mais notamment d'vn certain Euenus Poëte, qui l'auoit fort prié de s'en enquerir.

Tu respondras à Euenus, dit Socrate, que ce que i'en ay fait n'a esté ny pour luy plaire, ny pour faire des vers à l'enuie de luy, ce qui n'estoit pas aisé, mais seulement pour me purger l'ame, & pour tirer experience de quelque songe qui m'auoit ordonné de faire des chansons; car vn songe qui m'est reuenu souuent, tantost d'vne forme, tantost d'vn autre, m'a tousiours dit, fay Socrate, fay Socrate, fay des vers.

Moy sans connoistre l'aduanture
De ces mysteres trop couuerts,
Ie voulois voir si ma nature
Seroit propre au mestier des vers:
Lors les Deesses des Poëtes,
Auparauant pour moy muëttes,
Pousserent leurs charmantes voix,
Et passant dans ma fantaisie,
Firent vn peu de Poësie,
D'vn peu de fureur que i'auois.

Plus cette vision reuenoit à moy pour me soliciter à cét exercice, plus ie me trouuois disposé à l'entreprendre.

Comme des bouts de la barriere,
Ceux qui vont courir pour le prix

Sont suiuis auecques des cris
Iusqu'à la fin de la carriere,
Cette importune vision,
D'vne pressante affection
Me commandoit que i'escriuisse,
Et me parloit à tous propos
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner iamais repos.

Si bien que m'estant resolu de luy obeyr, & voulant aussi que mon esprit se rendit net auant que partir du monde, i'ay prins le temps de verifier pendant les festes qui ont retardé l'execution de mon Arrest, & ay commencé mon Poëme par Apollon, à qui on faisoit alors des sacrifices.

Et cette influence elle-mesme
Qui nous met les vers dans le sein,
Comme ayant formé mon dessein,
A receu mon premier Poëme.

Apres ie me mis à escrire des fables, iugeant qu'vn Poëte doit trauailler en cette matiere plustost qu'en autre discours, & m'en ressouuenant de quelques-vnes, ie les ay traitées en l'ordre qu'elles me sont venuës à la memoire; ce sont des fables que i'ay prises d'Esope, car de moy, ie ne me trouue point l'esprit inuentif pour cela : c'est ce que tu as à respondre à Euenus, saluë-le de ma part.

Et de grace conseille-luy,
Que s'il est sage il me doit suiure,
Car sans plus, c'est pour auiourd'huy
Que ie veux acheuer de viure.

Qu'il me suiue donc, mes Iuges veulent que ie parte à ce soir. Simias tout esbahy de cette recommandation, & quoy Socrate, dit-il, qu'est-ce que tu enuoye là dire à ce Poëte; à ce que ie cognois de luy, ie ne pense pas qu'il te croye. Comment, dit Socrate, n'est-il point Philosophe? Simias luy respondit, qu'il l'esti-

moit tel. Il approuuera de-là mon conseil, dit Socrate, & luy & tous ceux qui tiennent quelque chose de la bonne Philosophie, non pas pour cela qu'il se doiue tuër luy-mesme, car on dit qu'il ne le faut pas faire: & sur ces mots, il s'auança sur les bords de la couchette tout assis, & appuyant ses pieds à terre, il continuë à s'entretenir auec nous.

Comment accordes-tu cela, luy dit Cebes, qu'vne personne ne se doiue point donner la mort, & qu'vn Philosophe doiue desirer de suiure celuy qui s'en va mourir?

SOCRATE.

N'auez-vous iamais rien appris de cecy en conferant auec Philolaux qui vous a esté si familier?

SIMIAS.

Rien pour tout d'asseuré, ny de facile.

SOCRATE.

Ny moy non plus: car i'en parle par ouyr dire, & ne laisseray de vous en dire de bon cœur tout ce que i'en ay ouy; aussi ne sera-il point hors de propos, que sur le poinct de mon départ, ie songe vn peu quel il doit estre, & m'imagine ce que ie dois penser de l'autre sejour: c'est la plus seante & la plus vtile occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin, iusques à la nuict.

On ne doit point songer ailleurs,
Et de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs,
De penser tousiours d'où nous sommes.

CEBES.

Et pourquoy (Socrate) n'est-il pas permis de se tuër? car il est vray que Philolaux & d'autres m'ont dit autrefois qu'il ne le faut pas faire, mais ils ne m'en ont point laissé de raison qui me contente.

SOCRATE.

Il faut que vous m'escoutiez attentiuement, mesme apres m'auoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne trouuiez estrange, pourquoy c'est vne chose pure & simple, & sans exemple, & qui est seule sans arriuer iamais à l'homme, que la permission de se tuër,

comme luy arriuent toutes autres choses, veu mesme qu'il est meilleur à quelques-vns de mourir, que de viure.

Lors que nos destins sont pressez,
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux sont offencez
Du Soleil qui nous importune:
Lors qu'on ne vit qu'à la douleur,
Que iamais l'Astre du malheur,
Ne se peut lasser de nous nuire,
Et qu'au lieu de nous secourir,
Nostre esprit tasche à nous destruire,
Se doit-on point faire mourir?
Et pourquoy des mains estrangeres
Me gueriront-elles demain,
Puis qu'auiourd'huy ma propre main
Peut finir toutes mes miseres?

Cebes sousriant, ha,ha, Iupiter, dit-il, voilà la coustume des Thebains, celà veritablement (dit Socrate) semble bien absurde, & si peut-estre a-il quelque raison: car pour le discours de ces secrets qui nous apprend que les hommes sont dans cette vie comme en vne prison, dont il est permis de se sauuer, c'est à mon sens vn discours bien-haut, & tres-difficile à comprendre. Toutefois Cebes, tu crois bien qu'il y a de l'apparence que les Dieux ont soin de nous.

CEBES.

Ouy.

SOCRATE.

Et que les hommes sont vne des possessions dont les Dieux iouyssent.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Considere, Cebes, que si quelqu'vn des esclaues qui sont à toy, se tuoit luy-mesme sans ta permission, tu t'en fascherois, & le ferois mesme punir apres sa mort.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainsi trouuay-je raisonnable que les hommes ne se tuënt point eux-mesmes, & qu'ils doiuent attendre de Dieu la necessité de mourir comme tu vois qu'il me l'impose maintenant par l'Arrest qu'on m'a prononcé.

CEBES.

Il est tres-clair ; mais ce que vous disiez vn peu auparauant, que les Philosophes aiment le desir de la mort, n'est point receuable : si cecy a lieu, que Dieu est nostre Curateur, & que nous sommes en sa possession, il n'y a point d'apparence que les hommes qui sont sages fussent faschez de se laisser gouuerner aux Dieux qui le sont encore plus qu'eux : car l'homme prudent doit plus craindre en sa propre conduite, & lors qu'il est en sa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouuerner & de le conduire. Mais bien vn fol sans doute trouueroit bon de quitter son maistre, sans considerer qu'il faut tousiours se tenir à ce qui est bon : & celuy qui a bon sens veut tousiours demeurer où il fait meilleur. Or se departir de la vie, c'est sortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient, & où les sages aiment à demeurer ; c'est pourquoy ils ne peuuent mourir qu'à regret, & les fols seulement se peuuent resiouyr à la mort.

Socrate ayant ouy cela, print plaisir à la subtilité de Cebes, & se tournant vers nous : Tousiours, dit-il, Cebes examine tout iusqu'au bout, & ne se laisse point facilement persuader à qui que ce soit. Et moy, respondit Simias, ie croy que ce que Cebes nous vient de dire est quelque chose; car à quel propos les hômes qui sont sages, voudroient-ils laisser ceux qu'ils trouuent estre plus sages qu'eux, & les fuyr ? Cebes dit à Socrate, c'est à vous à qui parle Simias, qui nous abandonnant sans regret, quittez aussi sans remords les Dieux que vous confessez vous-mesme estre bons & capables de vous gouuerner. Vous auez raison, dit Socrate, vous voulez que ie me defende en iugement. Il est vray, respondit Simias. C'a, dit Socrate, ie m'en vay respondre encor plus exactement que ie n'ay fait deuant les Iuges.

Si pour m'enueloper de mortelles tenebres
I'aimois à me plonger dans les ruiſſeaux funebres,
Dont Charon tient le port,
Auec la ſeule enuie
De me rendre à la mort:
Pour ſouffrir les regrets d'auoir perdu la vie,
Mon deſir ſeroit plein de crime,
Et quiconque raiſonne ainſi,
N'a point de cauſe legitime
Qui le faſſe partir d'icy.
Mais ie ſçay qu'éloignant la maſſe de la terre,
Où tant d'aduerſitez m'ont touſiours fait la guerre,
Ie ſeray comme vn Dieu,
Et que dans l'autre monde
Ie dois trouuer vn lieu,
Où pour les gens de bien toute douceur abonde:
Là les fatales ordonnances
Donnent la ioye & les tourmens;
Les bons prennent les recompenſes,
Et les mauuais les chaſtimens.

C'eſt ce que ie croy veritablement, mes amis, & d'où ie dois prendre plus d'occaſion d'eſperer que de craindre.

Là les hommes ſont d'vne race
Preſque pareille au ſang des Dieux,
C'eſt où les grands Iuges des Cieux
Feront enteriner ma grace.

Pour eſtre bien aſſeuré de rencontrer au ſortir de cette vie vne ſocieté d'hommes tant excellens, ie ne m'en oſerois point vanter: mais d'y trouuer des Dieux tous puiſſans & tous bons, ie le tiens tout certain, & l'afferme autant que ie puis affermer choſe du monde.

C'eſt pourquoy ſans aucun remords,
Viſitant le pays des morts,
Mon eſprit ioyeux s'imagine
Qu'il eſt icy comme eſtranger,
Et qu'il va d'vn lieu paſſager,
Vers le lieu de ſon origine.

Voudrois-tu bien, dit Simias, t'en aller d'auec nous auec cette connoissance, sans nous en faire part, puis que c'est vn bien qui nous touche à tous, aussi bien qu'à toy ? Ne pense point t'estre acquitté enuers nous d'aucune sorte de deuoir, si tu ne nous apprens cette doctrine, & ne nous persuade point ton opinion.

SOCRATE.

I'y feray tout ce que ie pourray, mais sçachons vn peu plustost ce que Criton nous veut dire : car ie voy qu'il y a desia long-temps qu'il veut parler à moy. Ie n'ay autre chose à vous dire, respondit Criton, que ce que le boureau m'a desia dit cent fois, que vous ne deuez point tant parler, pource que cela vous eschauffe, & peut empescher l'operation du poison, il s'en est trouué à qui il a fallu reïterer la prise deux ou trois fois pour ce sujet. Laissez-le là, dit Socrate, qu'il fasse sa charge, & appreste du poison pour trois ou quatre fois s'il veut. Ie sçauois bien, dit Criton, que ie ne tirerois autre chose de vous pour cét aduis: mais le bourreau m'en importune, il y a desia long-temps.

SOCRATE.

Laissez-le là. Or mes amis, ie m'en vay vous rendre raison, pourquoy vn homme qui a consommé tout son âge en l'estude de la Philosophie, doit attendre la mort auec asseurance, & qu'il doit esperer de grands biens au sortir de ce monde : & voyez comme quoy il me semble que cela se doit entendre.

Celuy qui dans les solitudes
De trop d'amour de discourir,
S'enseuelit en ses estudes,
Semble-il pas tousiours mourir :
Perclus des appetits du monde,
Dans la stupidité profonde
Où le tient sa forte raison,
Il a tousiours la mort dans l'ame,
Et ne songe que de poison,
De precipices & de flâme :
Dans le cours de l'âge mortel,
Le Philosophe est desia tel,

Qu'vn autre apres l'ame rauie,
Le mal luy passe pour le bien,
Et quand il meurt il ne fait rien
Que ce qu'il fait toute sa vie,

Il faudroit donc bien trouuer estrange que les Philosophes, qui ne trauaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fussent faschez de la trouuer, & qu'ils se plaignissent d'auoir enfin obtenu ce qu'ils auoient tant demandé. Simias riant, dit à Socrate, vous me faites rire, & si ie n'en ay point d'enuie : car plusieurs à mon opinion, s'ils auoient ouy cecy, le trouueroient fort à propos contre les Philosophes. Et nos Atheniens aduouëroient infailliblement que les Philosophes meurent à la verité, & que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. Ils ne le diroient pas peut-estre sans raison, dit Socrate, s'ils adioustoient qu'ils ne l'ignoroient pas, c'est à dire, que les Philosophes n'ignoroient point qu'ils meritent l'hônneur de mourir : car veritablement ils n'ont iamais sçeu comme quoy les Philosophes s'estudient à mourir, & sont dignes de la mort : mais laissons ces gens-là, & parlons à nous-mesmes. Pensons-nous que la mort soit quelque chose ? Sans doute c'est quelque chose, dit Simias,

SOCRATE.

Est-ce autre chose que la separation de l'ame d'auec le corps, & si estre mort ce n'est point auoir le corps à part sans ame; & l'ame aussi separée du corps se soustenant d'elle-mesme, la mort peut-elle estre quelque autre chose ? Rien du tout, dit Simias.

SOCRATE.

Prenez-bien garde si nous sommes bien d'accord vous & moy en cecy, & vous trouuerez plus aisément ce que vous demandez : Croyez-vous que ce soit à faire au Philosophe de s'estudier aux voluptez, & employer son soin à la débauche, comme au plaisir des viandes delicates & des bons vins,

Est-ce pour le plaisir infame,
D'engloutir des mets precieux,

Et pour des vins delicieux,
Que ie dois trauailler mon ame?

SIMIAS.

Cette volupté est trop lasche pour occuper vn Philosophe.

SOCRATE.

Crois-tu que le plaisir d'aimer,
Qui ne vient point dans la pensée,
Sans rendre nostre ame insensée,
Soit digne de nous animer?

SIMIAS.

Non, ie crois que cette mollesse est indigne d'vn homme de bons sens, & qu'vn esprit pour robuste qu'il soit, demeurant long-temps en cette frenesie, est en danger de s'affoiblir, & de se mettre enfin hors d'esperance d'amendement.

SOCRATE.

L'aise d'estre vestu de soye,
De voir l'or & les diamans
Esclater sur ses vestemens,
Est-ce vne veritable ioye?

SIMIAS.

Ny cela encore: car vn Philosophe ne se doit point empescher l'esprit du soin de ces petites choses, ny s'en seruir qu'en la necessité de l'vsage de la vie.

SOCRATE.

Vous sçauez bien que l'estude & l'occupation d'vn Philosophe ne doit point estre apres le corps, mais qu'il s'en doit esloigner pour vacquer seulement à la culture de l'esprit.

SIMIAS.

Il me le semble ainsi.

SOCRATE.

De-là vous voyez comme le Philosophe plus que nul autre homme, tasche de se parer & d'affranchir l'esprit de la contagion & du commerce du corps.

SIMIAS.

Il est vray.

SOCRATE.

Et cependant la pluspart estiment vn homme mort, qui n'a point de goust des voluptez corporelles,

Ceux que la vanité n'a iamais pû saisir,
Ceux à qui les thresors n'ont iamais fait d'enuie ;
Qui ne languissent point dans l'amoureux plaisir,
Dont le ieu & le vin n'ont touché le desir ,
On les estime morts au milieu de la vie.

SIMIAS.

C'est veritablement l'erreur de la plusspart des hommes.

SOCRATE.

Au reste, il ne faut point penser que l'esprit se puisse en aucune sorte aider du corps, pour paruenir à la connoissance des choses ; car les sens corporels ne sont point entiers ny asseurez. La veuë & l'oüye sont les principaux, & puis que ceux-là nous trompent manifestement, que faut-il attendre des autres ? Il faut donc que l'ame se retire à part, & que les yeux fermés & les oreilles closes, sans aucun diuertissement de douleur ny de joye, elle se ramasse en soy-mesme, laisse-là le corps à part, & sans doute en cét estat elle se dispose à sentir la verité des choses, & à la connoistre.

C'est où tu vois combien l'esprit d'vn Philosophe tient le corps à mespris, car il fuit de luy, & meine sa vie à part. Encore, Simias, ie te veux faire aduiser cecy, ce que nous appellons, ou iuste ou bon, ou beau, est-ce quelque chose, ou si ce n'est rien.

SIMIAS.

C'est sans doute quelque chose.

SOCRATE.

Cela ne se peut voir des yeux corporels, non plus que santé, grandeur, force, & toute autre essence : c'est à dire, ce qu'vne chose est, les yeux le voyent-ils? ou quelque autre sens corporel le peut-il comprendre? Certes nullement, car c'est vn effect de la pensée, & de la meditation de l'ame, & pour y venir, il faut se porter entierement dans l'imagination, s'esloigner de tous les objets par où le corps nous peut détourner, & resuer profondement dans l'ame, sans rien communiquer du discours aux facultez du corps, qui ne fait que troubler l'esprit & luy mettre des nuees au deuant de la verité. De là tu vois que les Philosophes se doiuent tenir en leur opinion, & raisonner ainsi entr'eux

mesmes. Il est donc clair & facile à prouuer par la voye de nostre propre sens, que tant que nous aurons vn corps, & que nostre ame sera meslée à la contagion de tant de mal, il nous est impossible de bien obtenir ce que nous desirons; car le corps nous donne des empeschemens sans nombre, qui nous viennent de la necessité de sa nourriture. Et quel moyen de venir à la pure connoissance de la verité au trauers des conuoitises, amours, craintes, esperances, & d'vne infinité d'images que les vapeurs donnent au cerueau, d'air & & de fumée? Les guerres & seditions ne nous entrent dans l'esprit que par la cupidité, ou par l'alteration du corps, car tout se fait pour l'amour de l'argent, & on est contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il est necessaire à son vsage, & cela ne laisse point à l'esprit la liberté qu'il luy faut pour l'estude de la Philosophie Vn objet aymable peut à l'instãt détourner l'ame la plus tenduë à son discours.

Qu'vne beauté vienne à passer
Deuant les yeux d'vn homme sage,
L'effort que fait vn beau visage
Luy diuertira le penser,
Et luy saisira le courage.

Et telles autres nuées qui s'esleuent ordinairement du corps, pour faire ombre à l'esprit, & troubler l'imagination.

L'homme n'a point de liberté,
Et ce que la Diuinité
Nous donne d'ardeur & de flame,
Relache ses plus beaux efforts,
Tant que le sentiment du corps
Participe à celui de l'ame:
Ce que nostre espoir a de beau,
Est r'enfermé dans le tombeau,
C'est où le sage doit attendre
L'éuenement de ses desirs,
Et le comble de ses plaisirs,
Que l'Enfer ne lui peut defendre.

Ainsi

Ainsi la contagion du corps estant si contraire à la contemplation, il s'ensuiuroit que nous ne pouuons estre sçauans, ou, que c'est apres la mort, & que tant que nous viuons, à mesure que nous nous tenons separez du corps, nous faisons plus de chemin vers cette science que nous attendons parfaite apres cette vie.

Quittans la masse de la chair
Parmy les vers enseuelie,
Le sçauoir qui nous est si cher
Alors succede à la folie.

C'est alors que nous allons recueillir les fruits de la Philosophie, & que de nous-mesmes, sans trauail, nous trouuons la vraye sagesse, & la connoissance de ce qui est entier, c'est à dire au vray, & nostre ame simple & pure, loin de la contagion du corps, & de ses frenesies, se trouue dans vne conuersation bien-heureuse d'autres esprits ainsi purs & sages : autrement pleins d'infection & de grossieres humeurs que le corps tire de la terre, serions-nous dignes de la societé des esprits purs, qui demeurent là haut.

SIMIAS.

Ceux qui ont enuie d'apprendre, doiuent sans doute ainsi parler & croire. S'il est ainsi, dit Socratẽ, celuy qui s'en va en l'autre monde où ie vay, doit estre bien aise: car il s'en va où il est asseuré de trouuer en abondance, ce qu'il a cherché icy auec tant de soin durant sa vie.

Et ne crois point que ie m'estonne
Pour la contrainte de partir,
Ny que ie pense à diuertir
Le congé que la mort me donne;
Ie beny le Iuge & la Loy,
Cette rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure,
Aymera la mort comme moy.

Et cette purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'auec le corps autant qu'on peut.

L'ame n'est point nette & purgée,
Tant qu'elle demeure engagée
Sous la stupidité du corps,
Et languit tousiours asseruie,
Aussi bien que dans la nuict des morts,
Que dans les clartez de la vie.
Il luy faut donner des objets,
Loin des ressentimens abjets
Dont la masse du corps la picque,
Sans cela le raisonnement
Dont sa Diuinité s'explique,
Ne paroist iamais clairement.

Aussi nette de cette contagion, elle voit la verité, & trouue en elle-mesme de grandes & pleines matieres de se contenter. Le mestier du Philosophe, est de la rendre telle, il ne trauaille qu'à celà: aussi estant paruenu à son dessein, il faut croire qu'il en a bien de la ioye, & que cela est incompatible qu'il mette tant de soin à rendre son ame toute separée du corps, mesme dés le temps de la vie, & qu'il fust fasché de la mort, où son esprit ne peust estre autre chose que ce qu'il a desiré qu'il fut tant qu'il viuroit, c'est à dire, parfaitement sçauant & libre du commerce du corps, comme il tâchoit à s'en dépetrer; & dauantage pour ne trouuer point absurde que les Philosophes se plaisent dans la mort, considerons;

Si pour l'amour d'vne maistresse,
D'vn amy, d'vn fils, d'vn parent,
Vn violent desir nous presse
De le suiure mesme en mourant,
Et iusques dans les bords funestes
D'vn ruisseau qui n'a point de fonds,
Aux trauers des feux & des pestes,
Reuoir des Manes vagabonds,
Laissans à nos molles pensées
Pleines d'amour & de pitié,
Rebaiser dans les Elizées
Les ombres de leur amitié:
Vn Philosophe de qui l'ame
N'a d'amy, de parent, de femme,

Que la sagesse & le sçauoir,
Ne craint point de finir sa vie,
Car c'est ainsi qu'il pense voir
Tout ce dont il auoit enuie.
Et sans doute alors que nos yeux
Laissent leur clarté coustumiere
Ils treuuent en des plus beaux lieux
De plus beaux esclats de lumiere,
Et nostre esprit qui void icy
La verité dans vne nuë,
Apres la mort mieux éclaircy,
La void entiere & toute nuë.

C'est bien donc hors d'apparence qu'vn Philosophe se fâche de mourir, puis qu'il est passionnément amoureux de la vraye sagesse, qui ne luy peut arriuer qu'en la mort. De là il s'imagine veritablement que ceux qui ayment tant la vie & ne peuuent la perdre qu'auec douleur, ne sont pas Philosophes.

Le sage auec plaisir échappe à son lien,
Et n'est iamais fasché de renoncer au bien,
Où l'auare se fie:
Et quiconque finit auecque du regret,
N'a iamais entendu le bien-heureux secret
De la Philosophie.

Celuy qui a du regret à la vie, témoigne ouuertement que sa passion estoit moins à l'estude de la sagesse, qu'au seruice de quelque beauté, & à la recherche d'vne vaine gloire, ou à la poursuite des richesses. Au reste, ces vertus de resister aux afflictions, & de ne se point lâcher aux voluptez, l'vne desquelles on appelle courage, & l'autre temperance, n'appartiennent proprement qu'aux Philosophes; car dans l'esprit des autres hommes, ces mesmes vertus, à les bien entendre, sont absurdes; puis qu'il est vray qu'ils estiment la mort vn des plus grands malheurs du monde, s'ils viennent à la souffrir constamment, & auoir moins d'horreur, il faut que ce soit pour la crainte de plus grands maux, si bié qu'ils sont vaillans de peur, & sans

l'apprehēſion d'vn plus grand mal, ils auroient moins de courage à ſupporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la ſçauroient auoir; car la temperance proprement,

C'eſt donner la borne aux deſirs,
Et parmy les honteux plaiſirs,
Où la chair languit endormie,
Tenir l'ame en ſa liberté,
Et la ſauuer de l'infamie
Où la porte la volupté.

Cette vertu ne ſe donna iamais qu'à vn Philoſophe; les autres en l'eſtude de la temperance s'ils s'abſtiennent d'vne volupté, c'eſt pour ſe rendre plus capables d'vne autre, & ne ſurmontent iamais vne mauuaiſe paſſion, qu'apres eſtre vaincus d'vne pire: auſſi ne ſont-ils iamais temperans que par intemperance. Or prenons garde icy que nous ne penſions que ce ſoit la voye de la vertu, que ce changement de voluptez, de craintes ou de douleurs l'vne à l'autre, & de la moindre à la plus grande, comme vn change de monnoye: mais que la bonne piece eſt ſeulement celle qui fait changer le reſte & le mettre en vente; c'eſt à ſçauoir, la ſageſſe & la prudence, pour laquelle & auec laquelle toutes choſes ſont acceptées & venduës, & que c'eſt auſſi la force ou courage, la temperance & iuſtice, & en ſomme la vraye vertu auec la ſageſſe, & la prudence, ſans en oſter les voluptez ou craintes, & autres ſortes de paſſions qui ſuruiennent; ou ſi ſeparée de la ſageſſe, elle ne vient point à changer en elle-meſme, & que telle vertu ne ſoit qu'vne vertu ſeruile, vne ombre & vne apparence qui n'ait en ſoy rien de ſaint ny de vray, & que la pureté & verité de la vertu ſoit en la purification de tout cela, & que la temperance, la iuſtice, force & ſageſſe ſoit vne ſorte de purification.

Ie crois que les premiers mortels
Meritent preſque des Autels
Tant leur ame fut curieuſe
D'obliger la poſterité
Et nous laiſſant la verité

Sous vne ombre mysterieuse,
Leurs preceptes nous ont appris
Que les lourds & vilains esprits,
Dont l'humeur pesante & grossiere
En viuant ne se purgent pas,
Se trouuent apres le trespas
Enseuelis dans la poussiere,
Ces froides horreurs de l'Enfer,
Cette nuict, ces vieux licts de fer,
Où se vont coucher les furies.
Ce gros chien qui iappe au portal
Ces grandes plaines de voiries,
Sont leur eternel hospital:
Mais vn esprit que la vertu
A sçeu piquer de son estude,
Et qui tient dans la seruitude
Le desir du corps abbatu,
Quittant le monde, il quitte la misere;
Et prenant au Ciel son quartier,
Au lieu de rencontrer ou Caron ou Cerbere,
Il ne void que des Dieux en son heureux sentier.

Pour trouuer hors de cette vie vn sejour heureux, il faut estre homme de bien, & n'auoir point l'esprit souïllé des vices du monde: C'est comme on dit, il y en a beaucoup qui portent le Tyrse, mais peu qui soient des Bacchus. Par ces Bacchus, i'entends ceux qui ont Philosophé de bonne sorte, parmy lesquels ie ne pense point estre des derniers, ce que ie sçauray bien-tost, si Dieu le permet, car je n'ay plus gueres à l'essayer; voilà mon excuse, ô Cebes. Pour la constance que tu me reproches, lors que ie laisse ainsi mes amis sans regret, c'est que i'espere en trouuer d'autres où ie vay, qui ne valent pas moins que ceux-cy. Ie sçai bien que peu de gens ont cette creance: mais si les discours que ie vous viens de faire pour ma defense, vous ont mieux persuadé qu'aux Atheniens, me voila content, & tout va bien. Tout cela, dit Cebes, est tres-bien discouru, tu as traité toutes ces matieres tres-bien à mon gré: il faut que ie te fasse vne question, & que ie te mette en discours pour ce qui est de l'ame particu-

lierement ; car plusieurs doutent qu'elle soit immortelle, & quelques-vns croyent.

Que l'ame dans vn corps viuant,
Qu'vn peu de feu tient allumée,
En la mort n'est qu'vn peu de vent,
Qui se perd comme vne fumée:
Que si donc l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun trépas,
Ie crois qu'apres cette lumiere
L'ame est en sa perfection,
Et trouue vne condition
Plus heureuse que la premiere:
Socrate, ce que tu promets
Des biens qui durent à iamais,
Dedans le logement celeste,
Aduiendra comme tu le dis
S'il est vray que nostre ame reste
Quand le tombeau tient refroidis
Sous vne glace à tous funeste,
Les organes qu'elle eut iadis.

Voyons donc, dit Socrate, ce que nous trouuerons de probable en cette matiere : ie la trouue serieuse & ne pese point qu'on puisse dire que ie m'amuse icy en des discours qui n'en valent pas la peine. Considerons premierement s'il faut auoüer que les ames des morts soient aux Enfers, ou si elles n'y sont point.

On croit de longue main que les esprits des morts
Que les siecles passez ont appelé des ombres,
Apres auoir quitté la dépoüille du corps,
Occupent dans l'Enfer quelques demeures sombres:
Et que n'estans point asseruies
Dans vn trespas perpetuel,
Par vn changement mutuel
Elles font de nouuelles vies
Et quittant les Royaumes vains
Reuiennent dans les corps humains.

Que si cela est vray que des morts les viuans puis-

sent encore renaistre, nos ames seroient là sans doute: car elles ne sçauroient reuenir à la vie, si elles n'estoient en quelque part. C'est donc vne coniecture assez suffisante pour nous faire entẽdre que nos ames sont là, s'il est vray que les viuans ne puissent venir que des morts. Que si cela n'est point, il nous faudra trouuer vne autre raison, & pour bien comprendre cecy, ne prenons pas garde seulement à ce qui est des hommes, mais encore de toutes sortes d'animaux & de plantes, & de toutes les choses du monde qui s'engendrent: considerons s'il n'est pas vray que châque chose se fasse de son contraire, pour tout ce à quoy il eschet d'auoir vn contraire, comme le beau & le laid, le iuste & l'injuste sont cõtraires, & mille autres choses comme cela; Sçauoir s'il est necessaire que ce qui a vn contraire ne puisse en aucune chose estre fait que de son cõtraire: par exemple, ce qui se fait plus grand, il est necessaire que de ce qu'il estoit auparauant, c'est à dire d'vn chose moindre, il soit ainsi deuenu plus grand; de mesme ce qui se fait à cét heure moindre, s'est fait ainsi moindre en se diminuant de quelque chose plus grande; de mesme ce qui se fait plus robuste, c'est d'auoir esté plus foible: ou plus meschant d'auoir esté meilleur, ou plus tardif, d'auoir esté plus viste. C'est ainsi que nous trouuons que toutes choses se font de leur contraire. Or il se treuue vn milieu entre les deux contraires, ce qui est la generation, le progrez ou passage de l'vn à l'autre; cõme entre ces deux contraires plus grand, & moindre, le milieu c'est l'accroissement & le descroissemẽt: ainsi nous disons que l'vn diminuë, & que l'autre croist, comme du froid & du chaud, on dit aussi échauffer & refroidir: & cela comme tous autres contraires se discernent ainsi, & se confondent mutuellement. Et combien que le nom des choses en plusieurs endroits vienne à manquer, tenons en effet que tout se fait de son contraire, & que leur milieu c'est la generation qui passe de l'vn à l'autre. Au reste ce que nous appellons', n'a-il point son cõtraire, comme veiller a pour son contraire dormir, & viure aussi, a pour son contraire mourir; ces deux choses ne se font-elles pas l'vne de l'autre, puis qu'el-

les ſont contraires ? Et n'ont-elles point deux generations ou progrez, comme elles ſont deux pour reuenir de l'vne à l'autre ? Ainſi comme le veiller & dormir ſont deux contraires, mourir & viure le ſont auſſi, cõme du ſommeil ſe fait la veille & de la veille le ſommeil ; ainſi de la vie ſe fait la mort, & de la mort auſſi la vie. (Et puis qu'il eſt ainſi, & que ſi neceſſairement il ſe fait quelque choſe du mort, il faut que ce ſoit vn viuant, nos ames ſont ſans doute aux Enfers) comme la generation & progrez du veiller au dormir s'appelle s'endormir, & comme le progrez & generation du dormir au veiller s'appelle s'éueiller ; ainſi le progrez de la vie à la mort s'appelle treſpaſſer, & le progrez & la generation de la mort à la vie ne ſe trouuera-elle point ? La Nature ſeroit-elle manquée & deffectueuſe en ce ſeul point? Il ne le faut pas croire. Nous trouuerons donc la generation de la mort à la vie, & ce progrez s'apellera reſſuſciter: ſi bien que des morts viennent les viuans, auſſi bien que des viuans ſe font les morts. Et de là s'enſuit qu'il faut neceſſairement que les ames des morts ſoient en quelque lieu d'où elles puiſſent reuenir ſans ce rechangemẽt d'vne choſe à l'autre, & ſans ce progrez de generation, par lequel les choſes ſe refont ainſi d'elles-meſmes, & reuiennent dans la nature, comme par vn tour de cercle tout à la fin tomberoient en meſme figure, & rien ne ſe feroit plus, comme ſi toutes les choſes venoiẽt à tomber dans vn profond ſommeil dont elles ne peuſſent ſe releuer iamais. Tu crois bien que toutes choſes ſeroient à la fin reduites en vn meſme eſtat, & ſans doute.

Ce qu'on dit d'vn Berger amoureux de la Lune,
Dont iamais le ſommeil n'a pû fermer les yeux,
Ce n'eſt que le diſcours d'vne fable importune,
Et le foible entretien d'vn eſprit odieux.

Que ſi toutes choſes venoient à ſe confondre, & ſe mettre en eſtat de n'eſtre point diſcernées, il arriueroit ce que dit Anaxagoras, que toutes choſes ſont enſemble.

L'ombre esteindroit cette lumiere,
Et les Elemens démolis
Se trouueroient enseuelis
Dans la difformité premiere.

Car si ce qui est en vie meurt, & qu'estant mort il ne puisse ressusciter, il s'ensuiura que tout finit & que rien ne peut viure.

Tout ce que le Soleil voit naistre
Est contraint de laisser son estre
Dans les lacqs d'vn mortel sommeil,
Si de là il ne nous déliure,
Pour reuenir vers le Soleil,
Enfin tout cesseroit de viure.

Mesme, bien que les viuans donnent vie à d'autres, si tous sont sujets à perir sãs renaistre, à la fin pourroit on voir aussi tout esteint: Ie le crois, dit Cebes, & ne pense point auoir esté surpris pour mettre à cecy qu'il y a vne ressurrectiõ: que des morts il reuient d'autres viuans, & que les ames reuiennent apres les corps, & qu'apres cette vie les bons en trouueront vne meilleure, & les meschans vne pire. Cecy me remet au souuenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nôtre discipline n'est qu'vne reminiscence. S'il est ainsi, il faut qu'en vn autre temps auant qu'estre en ce monde, nous ayons appris ce dont il nous souuient maintenant.

Ce qui vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'vn desir ardant de sçauoir,
Est comme vne leçon seconde
Par où nostre esprit va reuoir
Ce qu'il vid en vn autre monde,
Et ne fait que s'entretenir
Des choses autrefois connües,
Que l'ombre d'vn ressouuenir
Auoit encore retenuës.

Ce qui ne se peut sans que nos ames ayent esté ailleurs auparauant que de venir en cette forme humaine.

De là se tire vn iugement,
Que nostre ame a vescu chez elle,
Loin de ce mortel logement,
Pour monstrer qu'elle est immortelle.

Ie te prie, ô Cebes, dit Simias, dy-moy quelles demonstrations tu as pour nous prouuer ton dire ; En voicy vne tres-belle raison, respond Cebes, que les hômes quand on leur demande quelque chose, si c'est quelqu'vn qui les sçache bien interroger, ils respondent à propos, & disent les choses comme elles sont: ce qu'ils ne sçauroient faire s'il n'y en auoit dans leur esprit quelque certaine science, & vne raison droite; & si on les applique à la Geometrie, en ses figures & descriptions, on verra que nos esprits ont certaines connoissances desia acquises.

Alors vne diuine flâme
Auec des inconnus ressorts,
Pousse les mouuemens de l'ame
Dedans la masse de nos corps,
Des communes intelligences,
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Par les sentimens des sciences,
Se communiquent à la chair.

Les raisons que Cebes amena, contenterent Simias, & luy remirent dans l'esprit la persuasion qu'il auoit euë auparauant tout autre, & creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'vne reminiscence: il eut toutesfois enuie d'en ouyr parler Socrate en discourant ainsi.

SOCRATE.

Pour se ressouuenir de quelque chose, il faut l'auoir sçeu auparauant ; quand la science de quelque chose nous vient de cette façon, il faut aduouer que c'est vne reminiscence, & voicy comme ie le prends : Si quelqu'vn apres auoir veu quelque chose, ou entendu, vient à se ressouuenir, non seulement de cela, mais encore de quelque autre chose en suite dont la connoissance est differente ; le ressouuenir de cette chose plus esloignée s'appelle reminiscence; comme par exemple,

la connoissance d'vn homme & d'vn luth sont des choses differentes, & lors qu'vn amoureux vient à voir le luth dont il a veu ioüer sa maistresse, il se souuient aussi-tost de sa maistresse.

Si ie passe en vn iardinage
Semé de roses & de lys,
Il me ressouuient de Philis,
Qui les a dessus son visage.
Diane qui luit dans les Cieux,
Tousiours ieune, amoureuse & belle,
Me la remet deuant les yeux,
Pource qu'elle est chaste comme elle.
Je la vois si ie vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit icy,
Il me ressouuient d'elle aussi,
Pource que l'Vniuers l'adore.
Les graces dedans vn tableau,
Le petit Amour & sa flame,
Bref, tout ce que ie vois de beau
Me la fait reuenir dans l'ame.

Ainsi pensant à Cebes, on peut aussi penser à Simias, & cela s'appelle reminiscence: mesme lors qu'il arriue qu'on se ressouuient des choses que la longueur du temps & la non chalance auoient effacées de la memoire: & ne se peut-il pas faire que voyant vn cheual peint, ou vn lict peint, on vienne à se ressouuenir d'vne personne, & qu'à voir la peinture de Simias, on se represente aussi Cebes: Ainsi voyons nous que la reminiscence arriue par le moyen de ce qui est approchant & semblable, & par le moyen aussi de ce qui est dissemblable.

Au seul ressouuenir d'auoir couru les eaux,
Nos rapides pensers volent dans les estoilles,
Et le moindre instrument qui sert à des vaisseaux
Nous fait ressouuenir du cordage & des voilles.

Mais alors qu'on vient à se rememorer d'vne chose par quelque autre qui luy ressemble, il faut sçauoir re-

connoiſtre par deſſus du defaut en la reſſemblance de la choſe qui nous vient au ſouuenir. Vn peu d'attention icy ; Diſons-nous pas qu'il y a quelque choſe qui s'appelle égal ; Ie n'entens point d'vn bois égal à vn autre, ou vne pierre à vne autre, ou autres choſes de méme : mais i'entends quelque choſe hors de tout celà, qui s'appelle l'égal, & cét égal eſt-ce quelque choſe ? Sans doute, reſpond Simias, & la connoiſſance de l'égal nous eſt venuë pour auoir veu des bois & des pierres, ou autres choſes égales, nous auõs imaginé cét égal qui eſt autre choſe que les bois ou pierres, ou autres choſes égales ; Car ce meſme bois ou pierres ſe diſent quelquesfois égaux, & quelquesfois inégaux, pour diuers reſpects : mais ce qu'on appelle égal ou inégal, égalité, ou inégalité, eſt touſiours & ne change point. C'eſt pourquoy les choſes égales & l'égalité ne ſont pas meſme choſe, & cependant de ces choſes égales qui ne ſont point l'égal, nous auons tiré la connoiſſance de l'égal. Ainſi ſoit du ſemblable ou du diſſemblable. Alors que par vn objet vous vous repreſentez quelque autre choſe, ſoit ſemblable ou non, il ſe fait neceſſairement vne reminiſcence. Or voyons ſi nous procedons ainſi enuers les choſes qui ſont dans celles que nous appellons maintenant égales, bois, pierres, & autres choſes, faut-il penſer qu'elles ſoient auſſi égales que l'égal meſme ? il s'en faut beaucoup. Ne confeſſons-nous point qu'vn hõme qui voit & conſidere attentiuement vne choſe laquelle il deſire étre pareille, & tout à fait à vne autre choſe qui l'eſt en effet, s'il voit que ce qu'il deſire deuienne tel, & eſt effectueux & qu'il connoiſſe qu'il differe, & eſt eſloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit qu'il peuſt deuenir, il faut que cét hõme ait veu & connu autresfois la choſe reſſembler vn peu, où il connoiſt qu'elle ne peut paruenir entierement. Il nous en arriue de meſme en ce diſcours de l'égal, car il faut que ce que nous appellons égal, que nous auons connu d'abord par les choſes égales, & qui eſt plus qu'elles, & à la perfection duquel les autres taſchent d'atteindre, il faut que ce ſoit neceſſairement quelque choſe que nous auons eu autrefois dans l'eſprit ; mais que nous

ne l'auons sçeu connoistre par quelqu'vn de nos sens, veuë, ouye, attouchement, ou quelque autre.

CEBES.

Il faut faire voir, ô Socrate, que ce dont il est question s'en va là, & se traite de mesme. Et c'est sans doute de la faculté des sens que nous entendons, que toutes les choses qui sont sousmises au sens, appetent ce qui est égal, combien qu'elles ne se puissent atteindre. Il est ainsi, dit Socrate, car auant que nous commençassions à voir, ny ouyr, ou vser de quelque autre sens, il falloit bien que nous eussions la connoissance du vray égal, c'est à dire, ce qu'est l'esgalité, puis que nous luy voulons rapporter tellement les choses égales sousmises au sens, que nous sçachions iuger qu'elles tâchent à deuenir iusqu'à ce poinct où est l'égal mesme: mais qu'elles demeurent imparfaites, & n'y peuuent paruenir. Cela, dit Simias, suit necessairement de ce que nous auons dit cy-dessus. Or dit Socrate,

Aussi tost qu'vne creature
Vient à paroistre en l'Vniuers,
Chacun des sens de la nature
Trouue ses objets découuerts.
Nostre ame d'abord est pourueuë
Dans vn corps sans empeschement,
D'ouye, de goust & de veuë,
D'odorat & d'attouchement.

Dés le moment que nous nâquismes, nous commençasmes à voir & ouyr, & d'entrer en la connoissance de tous les autres sens, & falloit qu'auparauant nous eussions eu la connoissance de ce qui s'appelle égal. Partant il est necessaire que nous l'ayons compris auant que de naistre. Que si nous auons eu cette connoissance deuant nostre natiuité, il est probable que nous l'auions aussi en la naissance, & que nous sçauions auant que de naistre, & aussi-tost apres estre nés, que c'est que l'égal plus grand ou moindre, beau, bon, iuste, sain, & autres, ausquels nous assignōs propremēt & attribuons vn estre veritable, & en interrogeant, & en rēpōdant. Si bien qu'il est necessaire que nous ayōs

eu la connoiſſance de tout cela auant que de naiſtre. Que ſi apres auoir receu des ſciences, nous venons à ne les point oublier, comme nous faiſons, il s'enſuiuroit que nous ſerions nés auec les ſciences, & que durant tout le cours de noſtre vie, nous les garderiõs, & ſçaurions tout. Or oubly n'eſt autre choſe que perte de ſçauoir. Que s'il eſt vray qu'eſtans nés nous ayons perdu le ſçauoir que nous auions auparauant, & apres par l'ayde des ſens nous recouuriõs ce ſçauoir, ce que nous appellons apprendre, ſeroit ce point recouurer noſtre propre ſçauoir qui eſtoit à nous auant que de naiſtre? & ce recouurement ſe peut-il appeller vn reſſouuenir? Car il aduient auſſi comme nous auons deſia fait voir, qu'en oyant ou voyant quelque choſe, on ſe remet ſouuent en l'eſprit quelque autre choſe, ſoit ſemblables ou non, à celle qu'on voit ou qu'on oyt, ce qui s'apelle ſe reſſouuenir. Ainſi de deux choſes l'vne, où nous naiſſons ſçauans, & le ſommes toute noſtre vie; ou ce que nous apprenons s'appelle reſſouuenir, & toute la diſcipline n'eſt autre choſe qu'vne reminiſcence. Et lequel des deux, Simias, aymes-tu le mieux aduoüer? ou que nous naiſſions ſçauans, ou que nous venions apres à nous reſſouuenir des choſes que nous auons ſçeuës autresfois. Ie ne ſçay, reſpond Simias, lequel des deux ie dois choiſir: Et nous pourrois-tu bien dire quel en eſt le meilleur choix, à ton aduis? Comment, dit Socrate, vn homme ſçauant ne peut-il point rendre raiſon de ce qu'il ſçait? Il le faut bien, reſpond Simias, que tous ſoient capables de rendre raiſon de ce que nous traittons icy? Pleuſt à Dieu, dit Simias.

Mais tout ſera finy de main,
Et dés que l'Arreſt inhumain
T'aura fait aualer le verre,
Cette matiere va perir:
Car qui peut-on aller querir
En tous les endroits de la Terre,
Qui nous puiſſe ainſi diſcourir?

Ouy, I'ay grand peur que demain il ne ſe trouue

plus personne qui puisse dignement discourir de ce sujet. Socrate, tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point. Certes, c'est mon opinion. Il faut donc puis qu'ils ne le sçauent pas, & que tous l'ont sçeu autrefois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce soit vn ressouuenir : & quand est-ce que nos ames ont receu autrefois les sciences? Ce n'est pas apres que nous fusmes nés, mais auparauant. C'est pourquoy, Simias, il faut qu'auparauant de venir en cette forme humaine, que nos ames ayent esté quelque par auec sçauoir & intelligence, si ce n'est que peut-estre ô Socrate, nous ayons, receu le sçauoir au propre moment de la naissance. Peut-estre, dit Socrate. Mais si nous les auons receuës en ce temps-là ; où est le temps auquel nous les auons perduës, sinon que nous les ayons perduës en les receuant ? Ne sçaurois-tu trouuer quelque autre temps, dit Socrate.

Nul que ie sçache, dit Simias, & cette derniere doute que ie te viens de dire, n'est rien du monde. Apres tout, dit Socrate, si ce que nous appellons beau, iuste, & toute autre essence est quelque chose en nostre entendement, & que cela ayt esté autrefois en nous, & que reuenant à le rechercher nous l'apreniõs, & le fassions reuenir en l'esprit : il est aussi vray que nostre ame a esté autrefois mesme auparauant nostre naissance, si bien que comme il est certain que ces choses là, beau, iuste, bon & autre essence, sont quelque chose: c'est aussi vne necessité que nos ames ayẽt esté auant que nous vinssions sur la terre. Il est assez clair, dit Simias, personne n'en peut gueres douter apres ton discours ; là dessus ma curiosité,

Laiße mon esprit en repos,
Et tire de ces vrays propos
Des consequences neceßaires,
Mesme Cebes de qui la foy
Chancelle és choses les plus claires,
Prend tes raisons pour vne loy.
Chacun de nous qui les écoute
Y trouue ce qu'il a voulu,
Et demeure tout resolu
Sans aucun ombrage de doute.

Sçaches donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont esté deuant nos corps : mais pour ce qui est de l'aduenir, sçauoir si elles sont apres la ruine des membres où elles viuent aujourd'huy,

Quand nos corps trespassez d'vne pierre couuers,
Changent les os en poudre, & la charogne en vers.

C'est dequoy personne de nous, à mon aduis, ne se trouue encore persuadé. Car il n'est point incompatible qu'elles ayent esté auparauant la vie corporelle, & pendant la vie, & que nonobstant elles cessent en la mort, puisque nous demeurons d'accord, que les ames ont esté auant que d'entrer dans le corps. Socrate, nous auons à demy monstré ce qu'elles sont aussi apres qu'elles en sont sorties; car si du viuat s'est fait la mort, du mort aussi se doit faire le viuant, & si l'esprit est venu pour animer le corps, & qu'il soit venu du pays des morts, il faut aussi que sortant de cette vie, il s'en aille vers les morts, & qu'il soit là en quelque lieu d'où il puisse encores reuenir quand il faudra : mais peut-estre estes vous dans les craintes des petits enfans.

Il vous semble qu'vn peu de vent
Auprés des levres se leuant,
Parmy ses tourbillons emporte
La flame qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte
En la sepulture des corps ;
Mesme que si la douce haleine
De quelque delicat zephir
Reçoit nostre dernier soûpir,
L'ame passe auec moins de peine,
Et que ce petit traict de feu
S'euanoüissant dure vn peu ;
Mais si d'auanture il arriue
Que l'esprit courant aux sablons,
Qui couurent l'infernale riue
Trouue en chemin des Aquilons,
Sa route est discontinuée,

D'abord il bronche au monument,
Et le dispose en vn moment
Bien plus viste que la nuée.

Ie ne sçay si parmy vous, il n'y a point quelque esprit malade de ces imaginations d'enfant. Pour vous purger de telles fantaisies,

Et pour vous empescher de craindre
Les chimeres d'vne vapeur
Que l'esprit troublé de la peur
Ne se peut empescher de feindre.
Si la vertu de discourir
N'est capable de vous guerir,
Il ne faut qu'vne medecine
De breuets & d'enchantements,
Pour oster toute la racine
De vos sots espouuantemens.

Mais apres que tu seras party (dit Cebes) où trouuerons-nous vn Medecin qui nous sçache appliquer ces remedes ?

Si vous auez bien ce desir,
La Grece vous donne à choisir
Des esprits qu'on estime au monde les plus rares;
Et s'il vous plaist de voir ailleurs,
Visitez les pays des nations barbares,
Si vous pensez que là se trouuent les meilleurs.
N'espargnez ny soin ny fortune,
Cherchez en terre & sur Neptune
Les riches cabinets de ces diuins thresors,
Apprenez comme quoy l'on meurt & ressuscite,
Et pour l'amour de l'ame accoustumez le corps
A dormir dans le bruit du fabuleux Cocyte.
Mais quoy qu'vn estranger vous puisse auoir apris
Et que son sçauoir vous contente,
Examinez aussi vous-mesme vos esprits
En cette matiere importante,
Et possible que parmy tous,
Quoy que nostre pays se vante
Il s'en trouuera peu qui vaillent mieux que vous.

Mais reuenons à nostre premier propos, & enquerons-nous premierement, qu'est-ce à qui il échet cette passion, que d'estre dissoult ? Et qu'est-ce qui doit craindre tel accident ou passion, & par quelle partie; Il faut considerer apres, qu'est-ce que nostre ame, & ne prendre de ces choses-là, ny crainte ny esperance, qu'en faueur de nostre ame. Il est certain que ce qui se compose, & ce qui est desia composé, en tant que composé est sujet naturellement à estre dissoult. Et quand il se trouue quelque chose qui n'est point composé, c'est cela seulement qui se trouue exempt de se voir dissoult. Or ce qui est enuers les mesmes choses se trouue tousiours de mesme sorte : cela sans doute doit estre simple, & ce qui ne change diuers respects composez. Reuenons à ces discours que nous auons desia laissez. L'essence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires & responses, nous a fait l'estre veritable de quelque chose, se trouue toûjours de méme,& selon mesmes choses,comme l'égal, le beau,& tout autre estre,demeure tousiours par soy-mesme de mesme sorte, & enuers mesmes choses,sans estre iamais capable d'aucune sorte de changement. Car pour ce qui est de mille autres choses que nous appellons belles,comme cheuaux, hommes, habillemés, & les autres que nous disons, ou belles,ou égales,ceux là se trouuent d'vne nature contraire à ses essences;car tout cecy est changeant, & pour son respect, & pour celuy d'autres choses, ne se trouuant iamais vn, ny de mesme sorte, & sont choses toutes perceptibles aux sens corporels : mais ces estres veritables, & tousiours constans ne peuuent estre apprehendez ny connus que par les seules facultez de l'entendement. Ainsi il sera bon que nous posions deux especes de choses, vne des visibles,l'autre des inuisibles:& que l'inuisible est toûjours de mesme sorte, & le visible non ; nous sommes sans plus composez de deux parties, de l'ame & de corps : Le corps est visible, l'ame ne se peut voir, au moins des hommes ; nostre discours n'est icy que de ce qui touche à la nature humaine,selon laquelle veritablement l'ame ne peut estre veuë. Le corps est de l'espece des visibles,l'ame des inuisibles.Et nous auons

desia dit, que l'ame se voulant ayder du corps pour venir à l'intelligence de quelque chose, est trompee, & considere tout faussement.

L'ame courant apres la verité
Parmy la nuict de tant d'obscurité
Où nostre chair la tient enuelopée,
Trouue nos yeux à son ayde impuissans
Et sans se voir honteusement trompée,
Ne suit iamais la conduite des sens.
L'esprit serré de la mortelle escorce,
Dans ses liens n'a point de force
Pour bien tenir ses organes suiets,
Et corrompu dans cette masse impure,
L'entendement discerne les obiets
Tout au rebours de leur propre nature.

C'est la foiblesse du corps qui fait ainsi pancher l'ame vers ces choses que nous disons sujettes à mutations, & qui ne se trouuent iamais de mesme.

Vne eau bien claire & d'vn roc decoulée
Ne se peut voir à des torrens meslée
Sans se troubler par de bourbeux détours;
Et nostre esprit tant soit-il pur & sage,
Parmy les sens ne passe son discours,
Sans se corrompre en ce villain passage.
Mais quand l'esprit se tient de son appuy,
Que tous les sens sont esloignez de luy,
Quand son discours à soy-mesme se fie,
Loin des obiets de basse qualité,
Par les sentiers de la Philosophie
Il va tout droit à l'immortalité.
Son mouuement le porte aux connoissances
Des vrays obiets des plus simples essences,
Qu'on ne voit point suiettes à changer,
C'est où l'esprit de luy-mesme se range,
C'est ce qu'il ayme, & fait comme estranger,
Ce que nature aßujettit au change.

Cette affection de l'esprit & cette disposition à se tenir aux choses qui sont tousiours vnes, s'appelle Sa-

pience, & Prudence. Sans doute il nous faut adnoüer de là que l'esprit doit necessairement estre rengé en l'espace de ces choses incapables de mutatiõ, & le corps au contraire. Au reste il faut remarquer encore,

Que l'esprit est le plus puissant,
Et qu'au dessein de quelque chose,
Le corps par tout obeïssant,
Se trouue tousiours agissant,
Ainsi que l'ame le dispose:
Cét honneur de commandement
Est vne glorieuse marque
Et les rigueurs de Radamant,
Et les puissances de la Parque
Ne mettent point au monument
Ce braue & cét heureux Monarque.

Nous pouuons bien iuger d'vne apparence assez claire, que cét auantage de conduire & de commander est quelque chose de diuin, & que ces necessitez d'obeyr & de suiure tiennent du terrestre, & du mortel. Ainsi de la suite de tous nos discours precedens, nous trouuerons que l'ame tres-semblable à ce qui est diuin, immortel, intelligible, d'vne seule forme, indissoluble, qui est tousiours de mesme sorte, & en mesme estat, & que le corps au contraire se rapporte du tout à ce qui est humain, mortel, non intelligible, changeant de forme, sujet à estre dissoult, & qui ne se trouue iamais de mesme sorte, ny en mesme estat. Sçaurois-tu, ô Cebes, amener des raisons au contraire, & prouuer comme quoy il peut estre autrement, que ce que nous disons? Nullement, dit Cebes.

SOCRATE.

Puis donc qu'il est ainsi, il s'ensuit que le corps est vne chose qui s'en va estre bien-tost dissoulte & qui apres la separation doit aussi-tost n'estre plus, & que l'ame est quelque chose qui ne se peut aucunement dissouldre, ou bien fort approchante de ce qui est indissoluble. Ie le crois comme cela, dit Cebes.

Et tu crois cependant qu'apres l'heure supresme,

Quand l'esprit s'éloignant d'vne charogne blesme
Nous a laißé sans mouuement,
Le corps demeure encore auant que se dißoudre,
Et que mesme l'effroy du pasle monument
Trauaille aßez long-temps à la reduire en poudre,
Mesme quand la fureur d'vn sort trop insolent
Rauit des corps bien sains, par vn coup violent,
Leurs puißantes temperatures,
Auec vn peu de soin se conseruent aßez,
Et les Egyptiens font bien des sepultures
Qui des siecles entiers gardent les trespaßez.
Et combien que la chair cede à la pourriture,
Comme estant de plus molle & plus fresle nature,
Le corps ne se dissipe pas;
Mais les nerfs & les os durent apres le reste,
Si bien que tout cela dure apres le trespas,
Combien que tout cela ne soit rien de celeste.

Cela, Cebes, ne te donne-t'il point de doutes? Car nous disons que le corps comme mortel visible, estoit dissoluble, deuoit selon l'apparence finir tout aussitost apres le trespas. Et qu'au contraire l'ame immortelle & inuisible deuoit seulement estre dissoluble, & s'en alloit sortant du corps, se sauuer en quelque excellente retraitte.

Que nostre ame toute inuisible
Soudain que le corps expiroit,
Bien-heureuse se retiroit,
Comme par vn vol insensible:
Et viuant apres le trespas,
Elle auoit au Ciel sa demeure,
Où les Dieux ne permettent pas
Que iamais quelque chose meure.

Quoy? penserions-nous donc qu'elle se trouuast en cette esperance, & que pour ne rien voir d'elle apres sa separation d'auec le corps, il s'ensuiue qu'elle ne soit plus? Nullement mes amis. Mais bien au contraire.

L'ame dressant son vol vers la loge eternelle,
Moins il se peut trouuer de pesanteur en elle;

Mieux elle a despoüillé la maße de la chair,
Plus viste elle remonte en sa derniere source,
Et ne peut rien trouuer capable d'empescher
Les mouuemens heureux de sa legere course.
Apres les vrais obiets où l'œil n'a rien à voir,
Dans le profond soucy d'acquerir du sçauoir,
Des paßions du sang dans le sang dépouïllée,
Elle demeure ferme en des pas bien glißans,
Elle fuit de la chair qu'elle cognoist souïllée,
Et vit en défiance auecque tous les sens.
Ainsi viuant tousiours auec soy retirée,
De la contagion de son corps separée,
Elle n'emporte rien de ses mauuaises mœurs,
Les desirs, les amours, la crainte, la folie,
Et tout ce qui prouient des charnelles humeurs
Demeure dans la chair au monde enseuelie,
Pure & nette qu'elle est, ayant trouué son port
Dans le Ciel, où iamais n'a peu venir la mort,
Elle y trouue sa part de repos & de gloire,
Elle n'a de confort que les Dieux seulement,
Et ce que tout mortel est obligé de croire,
Cette felicité dure eternellement.
Mais l'autre à qui les sens ont donné des delices,
L'Ame à qui les vertus ont esté des supplices,
Que le soin du sçauoir n'esmeut que par horreur,
Qui s'est auec le corps estroittement liée,
Et qui de lascheté suiuant le vain erreur,
Fait gloire de se voir à la chair alliée.
Dans les plaisirs trompeurs, dont nos sens abrutis
Ne peuuent sans effort estre icy diuertis,
Elle est comme aßoupie, & languit dans des charmes,
Sa volupté se rend insensible au remors,
Et tout ce qui l'oblige à recourir aux larmes,
Ce n'est que le soucy d'abandonner le corps.
Ainsi dans les desirs de la chair enyurée,
Elle n'en est iamais que fort peu deliurée,
Et laißant vn seiour qui luy fust si plaisant,
Elle ne voit plus rien quittant cette lumiere,
Et traisne en l'autre monde vn fardeau si pesant,
Que son vol ne vient point au bout de la carriere.
Dans le chemin du Ciel, où l'esprit veut aller,

Des grossieres humeurs l'arrestent parmy l'air,
Qui souffre à contre-cœur ces impures matieres,
Si bien que ces esprits à la mercy des vents,
Vagabonds sans retraite autour des cimetieres,
Sont le rebut des morts & l'effroy des viuans.

Ce ne sont que les ames des meschans qui sont tous jours tourmentées, & auec des playes visibles, & des gemissemens qui semblent partir de quelque chose de corporel, aussi ont-elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitée auec tant d'affection & de familiarité.

Leur essence au trépas de cette chair sortie,
De ses lourdes vapeurs emporte vne partie,
Qui l'empesche d'aller où les bons ont leurs rangs,
Ainsi son vol rebrousse en la basse contrée,
Et parmy les tombeaux ces fantosmes errans
Recherchent dans les corps vne seconde entrée.
Que si le cours du temps ramenant les saisons,
Redonne à ces esprits encore des maisons,
Selon leurs sentimens ils trouuent des organes,
Ils habitent des corps de diuers animaux,
Alors les ignorans ont la forme des asnes,
Et reuiennent vn iour pour souffrir mille maux.
L'vn qui de son viuant auoit l'humeur encline
Au vol, à l'iniustice, au sang à la rapine,
Il reuient dans le monde en forme d'espreuier,
Il guette dans les airs où fondra sa furie,
Il siffle à la vapeur d'vn charongneux grauier,
Et de ces corps puants qu'on iette à la voirie.
Ceux qui n'ont fait viuans que boire & que manger
Dans des corps de pourceaux se viennent tous loger,
Et dans la mesme humeur qu'ils ont iadis suiuie,
Sans cognoistre que c'est de soucy ny de pleurs,
Faisant à leur retour vne pareille vie,
Vn bourbier leur plaist mieux qu'vn pré semé de fleurs.

Ainsi chacun selon le naturel qu'il a, retrouue des corps disposez à le receuoir : & les corps des bestes

mourant reçoiuent encore leur vie des hommes qui retiennent les mesmes complexions.

Les vns qui sans venir à des sciences claires,
Ont exercé viuans des vertus populaires,
Et qui moralement ont esté bonne gens,
Qui par bonnes coustumes ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont esté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du seruice.
Au recours de la mort ie croy qu'ils sont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de formis,
Qui viuans doucement en la terre où nous sommes,
Remplissent leurs cachots de froment & de miel,
Ces petits animaux refont de mesmes hommes,
Mais rien de tout cela ne va iamais au Ciel.
Ce riche firmament où brillent tant de flâmes,
Est vn chemin ouuert aux bien-heureuses ames,
Pour passer au seiour où les Dieux sont logez;
Nous entrons pour iamais en leur saincte alliance,
Apres que nos esprits ont esté bien purgez,
Et qu'ils ont surmonté la chair par la science.

Il faut donc bien philosopher tout le temps de nostre vie pour atteindre à cette pureté qui nous porte au Ciel,&l'esprit qui se voüe de bonne sorte à la profession d'vne estude si excellente, ne se mesle iamais aux affections corporelles, & ne prend point de part aux soucis dont le reste des hommes sont ordinairement trauaillez.

Le soin d'enrichir sa famille
Ne le rend point plus diligent,
Il luy chaut fort peu qu'on le pille,
On ne le void iamais changeant
Pour la perte de son argent,
Ny de son fils, ny de sa fille.
Il ne fut iamais suborneur
Pour briguer la Magistrature;
Aussi l'infamie & l'honneur
Sont pour luy de mesme nature,
Et la peur de la sepulture
Ne trouble iamais son bon-heur.

C'est le seul sçauoir qui l'asseure,
Et qui l'empesche de trembler
Au moment de la derniere heure:
Car son esprit sans se troubler,
Se voit du corps desassembler,
Sçachant bien son autre demeure,
Il est bien-aise de mourir,
Et les ignorans au contraire,
Qui n'ont iamais sçeu discourir
Alors ne sçauent plus que faire,
Et loin du iour qui les éclaire,
Pensent entierement perir.

La raison pourquoy les Philosophes ont à la mort vne asseurance que les autres n'ont point, & qu'ils sçauent bien le lieu de leur retraitte, apres estre sortis de cette vie, c'est que leur esprit s'estant commis absolument au soin & à la conduite de la Philosophie, il a peu à peu cogneu d'elle qu'il est attaché dans le corps par des liens bien dangereux, & qui le retiennent aux mouuemens dont il se veut esleuer à la connoissance des choses pures. La Philosophie le despetre & dégage de cette contrainte par vne estude continuelle, elle luy fait entendre que dans la familiarité qu'il a parmy le sang & la chair, il est à craindre qu'il ne luy naisse des conuoitises qui l'aydent à se ruiner luy-mesme, & seruent au corps pour corrompre l'ame. Cette consideration que la discipline de la Philosophie luy fait venir insensiblement, l'oblige de se retenir tant qu'il peut de cette conuersation, d'estre tousiours en deffiance chez son hoste, comme auec vn estranger, & ne se communiquer iamais aux sens par la recherche de quelque science: car il n'y a ny œil, ny oreille qui soit assez fidelle à rapporter queque objet à l'entendement: Mais se retirant chez elle, & se cultiuant toute seule elle doit venir enfin à la cognoissance des choses qui ont vn estre veritable, & qui sont d'elles mesmes: comme tout au rebours elle ne doit point croire veritable, ce qu'elle apprend ou considere par l'ayde & par la communication du corps; car ce sont choses qui ne sont point d'elles-

mesmes,mais par autruy,& sensibles & visibles, où ce que l'ame comprend de luy est intelligible & inuisible. Vn vray Philosophe iugeant que son esprit doit obeyr à ce dessein que la Philosophie fait en luy, & qu'il est à propos de se fier en elle & de la croire, il tasche cōme elle luy ordonne de s'affranchir de toutes sortes de voluptez, conuoitises, craintes & douleurs,iugeant bien que dans les plaisirs, dans la crainte, dans la douleur, & la conuoitise, outre ces maux ordinaires, comme perte d'argent, ou maladies, qui leur sont attachez,il y a sans doute vn plus grād mal: c'est que dans tout cela l'ame pâtit, & n'y prend pas garde : car alors que l'ame vient à se picquer de plaisir ou de douleur, apres quelque chose,& qu'elle croit ce faux objet des choses visibles, quelque chose de beau, manifeste, & veritable,sans doute alors elle est bien prise & bien engagée dans le corps, pource que toute sorte de volupté ou de douleur est maistresse dans le corps, & se prenant à l'ame, elle l'assubjettit, & la plongeant dans les sentimens charnels, elle l'oblige à participer à mesmes mœurs, & à mesme nourriture, la rend incapable de toute pureté, & l'a fait sortir du corps toute sale de ses tâches & de ses ordures, d'où elle renaist encore, comme si on l'eust semée & entée dans quelque autre corps bien loin du commerce de ses essences diuines,pures &vniformes: aussi est-ce pour l'amour d'elles, & pour le bon-heur de les conseruer, que les vrays amateurs de la science s'appliquent à l'estude de la vertu, & non point pour les considerations qui esmeuuent les esprits du populaire à sa recherche. Le Philosophe cognoist assez qu'apres que la Philosophie l'a desia deliuré des liens du corps, & nettoyé de ses ordures,il ne luy faut plus retomber dans ce bourbier, ny se remettre au trauail d'vne mesme estude, comme Penelope,apres sa toile. Mais pensant au repos de toutes ses affections,suiuant sa raison, & se tenant ferme en elle, s'il s'esleue en la contemplation de ce qui est par dessus l'opinion, & qui est infailliblement vray & diuin, duquel ayant esté nourry,il croit qu'il luy faut passer la vie de mesme, esperant qu'au sortir d'icy il ne faudra iamais re-

passer vers quelque chose de pareil, où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

Dans cette bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le Sage deslogeant d'icy,
Ne craint point que le vent l'emporte,
Et ne meurt point dans le soucy
Que son ame demeure morte.

Apres que Socrate eut ainsi acheué son propos, toute la compagnie fut assez long-temps sans parler, luy-mesme sembloit repasser dãs l'esprit les discours qu'il venoit de faire. Cebes & Simias furent les premiers qui rompirent le silence, & s'estans parlez vn peu l'vn à l'autre, Socrate les regarda. Et qu'est-ce qu'il vous semble, leur dit-il, de ce que nous auons dit? N'auez vous point encore là-dessus quelque chose à vous enquerir? Car il y reste encore bien des doutes & des objectiõs à qui voudroit traiter cela bien pleinement. Si vostre deuis est sur quelque chose de particulier entre vous, ie ne vous dis mot: mais si c'est sur quelque difficulté de nostre discours qui vous donne de la peine, dites-le hardiment, & repassez, s'il vous plaist, ce traité, si vous pensez voir qu'en quelque endroit on y puisse dire quelque chose de mieux, & si vous croyez que ie vous puisse seruir à cette conference, faisons ensemble cét examen.

SIMIAS.

Pour ne te point mentir, Cebes & moy, il y a desia long-temps que nous nous entrepoussons l'vn l'autre, pour te faire parler encore: mais nous craignons de faire vne inciuilité, & vne imprudence en l'estat de la calamité presente où tu es. Socrate, riant à eux, vrayment, dit-il, il me seroit mal-aysé de faire croire à d'autres que cét accident ne me donne point d'affliction, puis que vous ne m'en croyez pas vous-mesmes: car il vous semble que ie dois estre aujourd'huy plus fascheux & plus triste que ie n'estois au reste de ma vie.

Vous ay-ie bien donné des signes
Que i'eusse peur du monument?
Croyez-vous que mon sentiment
Vaille moins que celui des Cignes?
Lors que la mort les vient querir
Et qu'ils en sont desia la proïe?
Ils sont bien-aises de mourir
Et ne font que chanter de ioïe.

Quelques-vns disent que c'est de douleur que les Cignes chantent aux approches de la mort: mais ie ne trouue point cela probable; car il n'y a point d'oyseau qui puisse chanter en la moindre incommodité qu'il ait, ny les Rossignols, ny les Arondelles qu'on feint estre encore en la memoire de leur ioye, la faim ou le froid les rend muets. Ie croy pour moy que c'est d'aise que les Cygnes chantent, & qu'ayans comme vne inspiration du Dieu Apollon, à qui ils son consacrez, ils bruslent du desir d'approcher de leur maistre, & en font des chants de ioye.

I'ay comme eux l'esprit prophetique,
Et pense que le Dieu des vers
Ne m'aura pas moins découuers
Les secrets de sa pronostique,
Et qu'vne beste ne peut pas
Moins que moi craindre le trépas.

Ne craignez donc point de m'interroger sur ce qu'il vous plaira, & me faire employer ce peu de temps que les Iuges me donnent. Tu parles bien, luy dit Simias. Ie ne craindray point maintenant à te dire surquoy ie doute, & où ie puis trouuer moins à me resoudre en tout ce discours. Or ie ne pense pas, ny possible toy non plus que la verité s'en puisse bien trouuer en cette vie.

Durant le cours mortel que Dieu donne à la vie,
Il est bien mal-aisé de contenter l'enuie
Que nos esprits ont de sçauoir?
Au moins ce peu de iours que nous auons au monde,
Emploïons tout nostre pouuoir,

A diſſiper l'horreur de cette nuict profonde ;
Et de ce peu de clarté
Que l'eſtude nous apporte,
Taſchons d'en ouurir la porte
Qui meine à la verité.

Ce ſeroit donc vne laſcheté, ô Socrate, de t'eſpargner au beſoin que nous auons icy de toy. Il faut que tu eſpluches & examine derechef ce traité, deuſſes-tu te rendre, & deffaillir au trauail, afin de nous inſtruire en cette matiere, & que nous puiſſions penetrer auſſi auant que peut l'entendement de l'homme; Car dans vn ſi profond Ocean, ſi nous n'y pouuons pas voir la felicité que nous y deſirons, nous y deuons prendre pour le moins toutes les aſſeurances que nous y pourrons trouuer.

On a recours à des vaiſſeaux
Ne pouuant vſer des carroſſes,
Pour fendre les humides boſſes
Qui groſſiſſent le dos des eaux.

Aſſeure-nous donc le mieux que tu pourras, & nous inſtruits en toute cette queſtion, afin que ie ne me repente point vn iour d'auoir perdu cette occaſion de m'en éclaircir auec toy: Il eſt vray que Cebes, & moy auons des difficultez. Et peut-eſtre, dit Socrate, auec ſujet: commencez à me dire dequoy vous eſtes moins ſatisfaits. En cét endroit, luy dit Simias, où tu as parlé de l'inuiſible, diuin, & tres-beau, qui ſe peut, ou ſemble auſſi bien dire de l'harmonie d'vn luth bié accordé & bien touché; car on dira que l'harmonie de ces accords parfaits ſont quelque choſe de diuin, de pur, & d'immortel, & que les cordes & le bois du luth ſont choſes corporelles, compoſées & terreſtres, & de la natute de ce qui eſt mortel ; ſi bien qu'apres auoir rompu les cordes & caſſé le luth, on prouuera par tes raiſons que ce qui eſt de celeſte, c'eſt à dire, cette harmonie, demeure encore, & ne ſe diſſipe point; car il n'y a nulle imaginatió que le luth demeure apres les cordes rompuës, & que les cordes qui ſont de ce qui eſt mortel, demeure auſſi : mais que l'harmonie

qui est de l'immortel & du diuin estoit perduë, & auoit cessé desia auant que le luth & les cordes: & que cependant l'harmonie demeurast quelque part, & que le bois du luth & les cordes se pourrissoient plustost que cette harmonie peust souffrir quelque chose : car ie pense bien, ô Socrate ! que tu as pris garde que c'est nostre opinion ; pour ce qui est de l'ame, qu'elle est quelque chose tel que cette harmonie, sentant qu'il y a dans nostre corps vne certaine disposition & complexion du chaud, du froid, du sec, & de l'humide, & telles autres choses, & que le temperament & consonance de ces choses là, c'est l'ame qui agit ainsi dans le corps, & fait des fonctions lors que ses temperatures vont bien. Que s'il est donc ainsi que nostre ame soit vne harmonie, toutes les fois que les maladies ou les passions viennent à rompre l'ordre de ses temperamens, & ruiner ses organes, pour diuine qu'elle soit, il faudra qu'elle perisse aussi bien que ces autres harmonies & consonances de luth & de bois, & autres que peuuent faire des artisans, & que le corps la grossiere partie de ces choses là demeurét iusqu'à tant que le feu ou la pourriture les emporte, si bien qu'elles sont tousiours de plus de durée que l'ame, & ses plus subtiles parties. Considere donc, ie te prie, qu'est-ce qu'on respondra à qui voudra croire que l'ame est vn temperament de la composition du corps, & qu'en la mort c'est elle qui déloge la premiere, & qui perit plustost.

Là Socrate se print à rire,
Et iettant des traits allumez
De ses regards accoustumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire.
Ces difficultez, nous dit-il,
Sont d'vn raisonnement subtil,
Qu'il faudra que ie vous explique:
Pourquoy donc quand vous m'écoutez
Sur ces discours où vous doutez,
Auez-vous esté sans replique?
Quelqu'vn plus éloquent que moy
Venoit renfoncer mes paroles,

Et mieux ſaire voir comme quoy
L'on diſpute dans nos eſcoles ;
Ce diſcours a bien merité
Qu'on apporte vn peu de clarté
Dans vne ſi crace ignorance,
Puis que vrayment ſon apparence
Eſt proche de la verité.
Sçachons-le, quoy qu'il nous en couſte,
Mais auant que de refuter
L'erreur de la premiere doute,
Encore faut-il que i'écoute
Surquoy Cebes veut diſputer,
Afin que mieux ſur chaque choſe,
Partageant noſtre peu de temps,
Sans permettre que ie repoſe,
Ie vous rende tous plus contens
Aux matieres que ie propoſe.
Ainſi traittant tous poſément,
Nous connoiſtrons bien aiſément,
Si c'eſt l'opinion premiere
Où la raiſon nous va ranger ;
Et s'il eſt beſoin de changer,
Au moins ſuiuons quelque lumiere
Pour en connoiſtre le danger.

Puis ſe tournant vers Cebes, le preſſoit de luy propoſer auſsi ſes doutes, comme Simias auoit fait, & luy dit,

A quoy crains-tu de conſentir ?
Qu'eſt-ce enfin de ſi difficile
A quoy ton eſprit indocile
Eſt reſolu de repartir.

Il me ſemble, reſpondit Cebes, qu'il en eſt de l'ame comme de ſon harmonie. Or pour ce qui eſt de ſon eſtre, auant que venir dans le corps, ie ne dis point qu'il ne puiſſe eſtre vray, & m'en rapporte fort à la preuue des diſcours que tu nous as faits : mais qu'elle ſoit apres noſtre mort, c'eſt ce que ie ne crois pas de bon cœur. Et ſi ie ne ſuis pas pourtant de l'opinion de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le

corps, ny qu'elle soit de plus longue durée ; car moy ie pense que l'ame est plus excellente sans comparaison que tout cela, & partant voicy comme quoy ie voudrois exposer la raison precedente de Simias: Puis qu'apres vn homme mort, on voit ce qui estoit de moindre en luy demeurer encore, pourquoy n'aduoüera-on point que ce qui estoit en luy de plus ferme & de plus durable demeure aussi bien, & subsiste au mesme moment que le reste? Mais voyons de quel poids sera la response que ie fais à celà. Il me faut pour m'expliquer vn comparaison aussi bien qu'à Simias. Il me sembe que ce discours est presque de mesme, que si quelqu'vn disoit apres la mort d'vn vieux Tisseran, que cét homme est encore, pource que l'habit qu'il auoit demeure encore, & pour toute preuue il diroit, que puis qu'vn homme doit durer plus qu'vn habillement de toille, il faut que cét habillement demeurant apres la mort du Tisseran, le Tisseran soit aussi, puis qu'il est plus de durée que son habillement. Pour moi, Simias, ie croy que cela est foible, & que peu de gens se voudroient payer de telles raisons ; car ce Tisseran qui aura vsé plusieurs habillemens, & en aura tissu plusieurs, il est mort apres beaucoup d'habillemens, & seulement plûtost qu'vn, & si ne s'ensuit nullement pour cela qu'vn hôme soit quelque chose de plus vile & de plus debile qu'vn habillement. On peut ce me semble faire la mesme comparaisõ de l'ame au corps, que l'ame est plus de durée, & le corps moins durable: mais que chaque ame consume plusieurs corps, mesme en ceux qui viuent long-temps: car si le corps s'en va & deperit tous les iours, mesme durant la vie, & que l'ame repare toûjours ce qui se consume, & remet ce qui se perit ; alors que l'ame perit, c'estoit son dernier habillement, deuant lequel elle meure ayant suruescu à plusieurs autres, & qu'apres la fin de l'ame, le corps qui n'a plus dequoy se refaire est contraint de montrer l'imbecilité de sa nature, & pourrit & éuanoüit bien-tost. De tout ce discours on ne trouue point que l'ame demeure apres que nous ne sommes plus ; car quand bien on t'accorderoit que non seulement l'ame estoit auant le corps, qu'apres la mort de quelques-vns

leurs ames deuiendroient encore dans les corps, & qu'il se trouuast des esprits qui vinssent ainsi à quitter & reprendre des corps ; comme la nature de l'ame est excellente & puissante, si peut-on dire pourtant que l'ame enfin lasse de tant de generations, & d'esteindre & de r'allumer tant de vies, pourroit rencontrer vne mort derniere, dont elle ne reuient iamais. Outre qu'il n'y a personne qui se puisse apperceuoir que la separatiō de l'ame auec le corps est celle où l'ame doit perir; que s'il est ainsi, c'est vne folie d'auoir des confiances en la mort, ne pouuant faire voir que l'ame est immortelle & indissoluble, & selon l'apparence on tire de là vne necessité que chacun doit craindre pour son ame, quand elle est proche de son partement, ne sçachant si elle prend son congé pour toûjours, & si c'est la separation qui la doit acheuer.

Ce fut là le discours où nostre ame attachée,
De sentimens douteux diuersement touchée,
Dans vn estonnement nous laissa tous rauis,
Nous vismes des raisons par d'autres renuersées,
Et desia bien penchans vers ce dernier aduis,
Nous ne sçauions à quoi resoudre nos pensées.
Socrate, nous ayant persuadé si bien,
Que nul sur son discours ne doutoit plus de rien,
Nos esprits balancez souffroient vne contrainte,
Et de cette dispute à demi rebutez,
Nous creusmes que la chose estoit douteuse ou feinte,
Ou que nos iugemens estoient trop hebetez.

Ce n'est point sans sujet, Phædon, que vous demeurastes en ce doute & en cét étonnement; car seulement à t'ouyr parler, il m'a pris vne mesme deffiance des persuasions de Socrate, & m'ébahy pourquoy ie commence à me desdire de son opinion veritable. C'a esté toûjours mon aduis, qu'il y a vn grand rapport de l'ame à cette harmonie, & comme ie l'ay toûjours crû auparauant, ton discours m'a remis encore plus auant cette creance, si bien que i'ay besoin tout à fait d'autres preuues que les premiers pour connoistre que l'ame soit immortelle. Partant ie te conjure

de me dire si Socrate se trouua aussi émeu que les autres pour ses objections, s'il eut des raisons pour bien appuyer sa doctrine, de quelle façon il se prist à disputer, & comme quoy il s'en acquitta.

Vrayement depuis le temps que ie connois sa vie,
I'admire de l'ouyr parler si saintement :
Toutefois la vertu de mon ame rauie,
Ne me saisit iamais de tant d'étonnement.
Du trouble de son deüil mon esprit se rapaise,
Et le ressentiment que i'ay de son trespas
Ne sçauroit m'empescher que ie ne sois bien-aise
D'auoir veu l'accident de ce mortel repas.
Les raisons qu'il tiroit de son esprit fertile,
Contre les mouuemens de nos esprits douteux,
Rendirent tout l'effort de l'erreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux.
Sans qu'aucun déplaisir luy parust au visage,
Il vit bien comme quoy le faux nous émouuoit,
Et d'vn œil complaisant comme estoit son langage,
Il ouyt proposer les doutes qu'on auoit.
Puis à chaque blessure apportant vn dictame,
Il donna ses raisons auecque tant de poids,
Qu'il fut assez puissant pour affranchir nostre ame,
A qui desia l'erreur auoit donné ses loix.
Comme dans vn combat des troupes estonnées,
Quand l'ennemy vainqueur a dissipé leurs rangs,
Ont besoin d'vn Chef pour estre ramenées,
Et refaire le gros de leurs soldats errans.
Socrate, doucement auecques sa conduite,
De ces mauuais obiets rompant la trahison,
Ramena ces esprits qui s'estoient mis en fuite,
Et leur fit retrouuer le train de la raison.
Combien que son propos d'vn sens incomparable
Parust vne merueille au iugement de tous,
Il sembloit toutefois encor plus admirable
En cette gaye humeur dont il parloit à nous.
I'estois lors d'auanture au pied du lict funeste
Où ses yeux attendoient le sommeil du trépas,
Socrate estoit assis plus haut que tout le reste,
Et moy sur la main droite en vn siege assez bas.

Passant dessus mes yeux son regard venerable,
Et ioüant de sa main auecques mes cheueux,
Il sembloit à le voir que le Ciel fauorable
En son affliction eut accomply ses vœux.
Comme chacun de nous à l'écouter s'appreste
Encore sur mon poil il repassa la main,
Et possible, dit-il, en me pressant la teste,
Phædon, ces beaux cheueux seront coupez demain.
Ie respondis, quoy? ne sçachant pas entendre
Pour quel dueil il vouloit que ie les fisse choir.
Ah! dit-il, cher Phædon, ce seroit trop attendre,
Si nous auons icy plus prés le desespoir.
Tous deux si tu me crois, tant que Phœbus demeure
Sur l'Orison dernier, dont ie dois voir le cours,
Razons-nous, s'il aduient que la raison nous meure,
Et montrons par ce dueil la mort de nos discours.
Comme au pays d'Argos, au milieu des batailles,
Les soldats font serment d'estre tousiours rasez
Iusqu'à tant que leur glaiue ait fait les funerailles
D'eux, ou des combatans qui leur sont opposez.
Moy, si i'estois Phædon, auant que de me rendre
Au deffi de Simie, & de Cebes aussi,
Ie les mettrois au poinct de ne s'oser defendre,
Ou mon dernier soûpir s'acheueroit icy.
Ah! dis-ie, mon dessein seroit bien ridicule,
De me prendre moy seul à ces deux forts esprits,
Ie serois temeraire, & le puissant Hercule
D'vn si sot desespoir ne fut iamais repris.
Si tu te vois, dit-il, trop foible d'aduanture,
Phædon, prens vn second, Hercule en fit autant,
Demande-moy secours, tant que ce iour me dure,
Ie seray l'Iolas auec toy combattant.
Ouy, dis-ie, vous, Hercule, & moy trop foible encore
Pour faire l'Iolas en ce combat icy,
Et de peur que mon bras vos coups ne deshonore,
Vous en prendrez tout seul la gloire & le soucy.
Apres ces complimens rentrans dans la matiere,
Il retrama le fil d'vn discours si fecond,
Que parmy tout le cours de la dispute entiere
Il fit voir qu'il n'auoit que faire d'vn second.

Afin que nostre esprit plus clairement regarde
Dans le vray qui souuent se couure de l'erreur,
Deuant tous, nous dit-il, chers amis prenez garde
Que iamais la raison ne vous soit en horreur.
Chacun deuient suiet à cette maladie,
Lors que par le discours il s'est trouué seduit,
Et que des faux objects dans vne ame estourdie,
Au lieu de la lumiere on fait venir la nuict.
La meilleure raison nous vient en deffiance,
L'ame vne fois trompée a tousiours de la peur,
Et n'ose apprehender l'obiect de la Science
Quand celuy qui la donne est soupçonné trompeur.
Ainsi dans l'amitié que noüs auons voüée
A quelqu'vn dont l'amour se forme en nos desirs,
Nostre ame auec la sienne estroittement noüée,
Se laisse innocemment surprendre à ses plaisirs.
Mais l'infidelité qui demeuroit cachée,
Enfin se découurant fasche vn homme de bien,
Et l'ame auec effort d'vn tel ioug détachée,
Se deffie tousiours d'vn si traistre lien.
Mesme apres que plusieurs ont abusé nostre ame,
Que nous auons glissé souuent de mesme pas,
Et que ceux dont nos cœurs estimoient plus la flame,
Ont eu le plus funeste & le plus feint appas.
Nostre esprit rebuté ne croit point de courages
Capables de donner ny de garder la foy,
Les plus sacrez sermens luy laissent des ombrages,
Et le font incredule à tous autres qu'à soy.
C'est pourtant vn deffaut de la foiblesse humaine
Qu'vne infidelité nous doiue ainsi picquer,
Et l'homme de qui l'ame est vigoureuse & saine,
Iamais de tels rebuts ne se laisse choquer.
Il faut vn peu d'adresse à bien tueillir des roses,
Il faut bien du mystere à gouuerner les gens,
Il faut de l'artifice à discerner les choses,
Que n'ont iamais connu tout ces esprits changeans.

Or si les entendemens foibles qui se trouuent ainsi sujets à se rebuter, auoient vn peu de finesse à se seruir des hommes, ils connoistroient la chose comme elle est, c'est à dire, qu'il se trouue peu d'hômes extreme-

ment bons, ou extremement mauuais, mais il y en a vne infinité de mediocres. Pourquoy, luy dis-ie, me dites-vous celà? Tout ainsi, dit-il, qu'il en arriue aux choses petites ou grandes, vois-tu pas qu'il n'y a rien de si rare que de trouuer vn homme, ou vn chien, ou autre chose bien grande, ou bien petite?

Les objets d'estrange figure
Sont rares parmy les humains,
Il se trouue dans la nature
Peu de Geans & peu de Nains.
Bien peu de beauté comme Helene,
Peu de freres comme Castor,
Peu d'yurongnes comme Silene,
Peu de sages comme Nestor.
Peu de chiens comme estoit Cerbere,
Peu de fleuues comme Acheron,
Peu de femmes comme Megere,
Peu de Nochers comme Charon.
Aucun teint beau comme Iasinthe,
Rien de si claire que le Soleil,
Rien de plus amer que l'Absinthe,
Et rien plus doux que le sommeil.
Peu de bruits comme le tonnerre,
Peu de morts comme Pelion,
Et des animaux de la terre,
Peu sont fiers comme vn lyon.
Peu de felicitez suprêmes,
Peu d'incomparables mal-heurs,
Peu de ressentimens extrêmes,
De voluptez ou de douleurs.

Enfin tu trouueras que les choses extrêmes sont fort rares, & que les mediocres sont frequentes. Que si on venoit à proposer vn prix à la méchanceté & au crime, il s'en trouueroit peu qui vinssent à l'extremité, & qui se trouuassent entierement meschans.

Si le Ciel ostoit les tortures,
Dont il punist les forfaictures,
Et qu'il y proposast vn prix,
Comme à des choses legitimes,

Il se trouueroit peu d'esprits,
Qui sceussent bien faire des crimes.

Est-ce pas ton aduis, ô Phædon ! Ie luy respondis que ie croyois ainsi. Tu fais bien, me dit-il, ce n'est pas pourtant tout vn des raisons & des hómes, pource qu'elles ne sont pas ainsi differentes & rares aux extremitez entre-elles, comme nous disons des hommes extremement meschans ou bons: mais ie me suis emporté en te suiuant iusques à ce discours; toutefois voicy où est nostre similitude, en ce que nous auós dit au commencement qu'il y a vn certain artifice à se seruir des hommes, & à les connoistre, de peur de s'y tromper. Tout de mesme, il y a du mystere à se bien seruir de quelques raisons & à les connoistre. Sans doute si quelqu'vn vient à prendre vne creance, & apperceuoir vne raison sans s'y estre seruy de l'art des raisons, il est sujet à se tromper, se confondre, & se rebuter, & qu'apres que cette creance se trouue fausse, & qu'il l'a découure telle luy-mesme, comme il peut estre qu'elle sera fausse, & peut-estre aussi qu'elle ne le sera point, & ce méconte luy estant arriué plusieurs fois, il ne peut estre qu'il ne se rebute, & ne vienne en deffiance de toutes les raisons. Cét inconuenient est ordinaire à ceux qui ayment à traiter des raisons contradictoires; car tu sçais qu'ils s'imaginent estre les seuls parfaitement sçauans, & que ce sont eux seulement qui ont découuert, qu'il n'y a rien de sain ny de ferme dans les choses, ny dans les raisons: mais tout est sans-dessus-dessous, pesle-mesle, comme en l'Euripe, & qu'il n'y a rien où il y ait d'arrest pour vn moment, & toute discipline de verité leur semble suspecte & dangereuse.

Comme Euripe en ses eaux mouuantes,
Qu'aucun vaisseau n'ose toucher,
Et qui donnent tant d'espouuantes,
Qu'on fremit à les approcher.

Et n'est-ce pas, Phædon, vne honteuse & miserable maladie, que se trouuant des raisons bonnes &

fermes, & bien capables d'appuyer nostre creance, vn homme vienne à s'en deffier par la déprauation, & le dégoust de son espit, que ces discours ainsi contradictoires ont empieté, & luy ont persuadé que tout est tantost vray, & tantost faux, & qu'estant deuenu ennemy de toutes les raisons, il fasse comme le malade qui impute l'amertume de son goust aux viandes, & cettuy-cy sa foiblesse & son deffaut aux raisons pour les hayr aprés toute sa vie, & se priuer de la verité, & de la connoissance des choses.

Son sens gasté se persuade
Qu'il ne faut plus rien affermer
Comme l'appetit d'vn malade
Qui ne trouue rien que d'amer.
Cher Phædon, croyons ie te prie,
Que souuent l'ame des humains
A bien besoin d'estre guerie,
Et taschons à nous rendre sains.
Mille choses sont veritables,
Et peuuent par le fondement
De leurs preuues indubitables,
S'appuyer dans l'entendement.
Les deffauts sont dans nos pensées,
Il se trouue peu de mortels
Dont les ames soient bien sensées,
Mais taschons à deuenir tels.
Moy pour auoir cét aduantage
De mourir sur vn vray discours,
Et vous pour en garder l'vsage
En tout le reste de vos iours.
Auiourd'huy que ma mort est proche,
Et que ie cours à mon repos,
Ie veux éuiter le reproche
De disputer mal à propos.
Que ie hay l'humeur enragée
De ces esprits contentieux,
Qui gesnent vne ame engagée
Dans les discours ambitieux.
Toutes choses paroissent sombres
A qui les veut ouyr parler,

Leurs ſubtilitez ſont des ombres,
Et leurs voix du vent & de l'air.
Tout le ſouci de leur eſtude
N'eſt qu'vne ſotte vanité
De donner vne incertitude
Sous couleur d'vne verité.
Et laiſſant le vrai d'vne choſe,
Ils n'ont que des diſcours menteurs,
Pour rendre ce qui ſe propoſe
Apparent à leurs auditeurs.
Moy d'vne humeur toute contraire,
Laiſſant libres vos iugemens,
Je ne taſches qu'à ſatisfaire
Par raiſon à mes ſentimens.
Ennemi d'vn diſcours qui tente,
Et qui ſuborne les esprits,
C'eſt aſſez que ie me contente,
Car ie n'ay rien plus entrepris.
Connoiſſant la choſe à mon aiſe,
Ie ſuis quitte de mon deuoir,
S'il aduient que mon ſens vous plaiſe,
C'eſt à vous de le receuoir.

Et voicy, mon amy, le profit qui me reuient en diſputant de la ſorte. C'eſt que mon opinion & ce que i'entreprés de prouuer ſe trouuāt veritable, il ſera bon de s'y arreſter; ſi ie me trompe en ma creance, & qu'il ſoit faux qu'apres la mort il demeure encore quelque choſe de nous, au moins ce peu de temps que i'ay auāt que de mourir, paſſera auec moins d'ennuy, & pour vous & pour moy. Et apres tout l'ignorance de ces choſes là ne me peut pas durer beaucoup, ie n'ay plus gueres à m'en éclaircir: & voila de quel deſſein ie reuiens, ô Simias: & vous Cebes, tout preſt à diſputer; mais pour vous, ſi vous m'en croyez, ne vous en rapportez point à Socrate, mais à la verité. Quand vous iugerez que ie dis vray, accordez-le, ſinon, niez-le, & me repliquez hardiment, & prenez garde pour moy que me trompant moy-meſme, ie vous trompe auſſi, & me ſepare d'auec vous, comme la gueſpe, apres vous auoir laiſſé mon aiguillon. Reuenons donc à vos

objections, s'il ne me ressouuient pas bien, aydez-moy à les repeter. Le doute de Simias, si ie ne me trompe, c'est que l'ame, quoy que plus belle, & plus diuine que le corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a auec ces harmonies dont nous auons parlé. Cebes, ce me semble, accordoit bien que l'ame estoit de plus de durée que le corps : mais il ajoustoit que personne ne peut sçauoir si l'ame apres auoir consommé plusieurs corps, laissant enfin le dernier né, ne finit aussi elle-mesme, & que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame : mais que le corps est sujet à se dissoudre, & deperir continuellement. Simias & Cebes accorderent tous deux, que c'estoient là leurs doutes : mais dit Socrate, niez-vous ce qui a esté dit au traité precedẽt, ou si vous en accordez vne partie, & en niez l'autre ? Il y a (luy dirent-ils) des choses que nous trouuons bonnes, & d'autres que nous n'approuuons point. Mais, dit Socrate, touchant la reminiscence, qu'est-ce qu'il vous en semble ? Croyez-vous qu'elle est ? & si elle est, estes-vous d'accord auec moy qu'il en faille tirer vne cõsequẽce necessaire, que l'ame a esté en quelque lieu auparauãt que venir dans le corps ? Pour celà, dit Cebes, i'ay pris vn grãd plaisir au discours que tu en as fait, & me tiens ferme en cette creance ; Et moy, dit Simias, i'en suis tout de mesme, & serois fort estonné s'il estoit possible qu'on me persuadast le contraire. Tu es pourtant obligé à ton hoste Thebain à prendre vn autre opinion, si tu crois que l'harmonie soit quelque chose de composé, & que l'ame soit vne harmonie de la temperature & de la constitution du corps ; car tu ne sçaurois aduoüer que cette consonance composée de quelque chose, ait esté plustost que la chose, dont il falloit qu'elle se composast. Tu ne sçaurois iamais aduoüer celà. Iamais, dit Simias. Et vois-tu pas bien cependant que tu es contraint de le confesser, quand tu dis que l'ame a esté plustost que le corps, & qu'elle est vne consonance composée du corps : ton dire reuient à cecy, qu'elle se fait des choses qui ne sont point. Encore mesme l'harmonie du Luth ne peut estre de la sorte, c'est à dire, auant les choses dont elle est composée ; car les

bois & les cordes, & quelques sons rudes & mal accordás precedent cette douce & parfaite consonance qui vient apres tout celà & se perd pluftost que le reste. Voy donc comme quoy ce que tu dis icy reuient fort mal à ce que tu disois auparauant, & que sur les propos de ces harmonies & de ces concordances, tes discours se treuuent tres-mal d'accord. Tres-mal, dit Simias, si est-ce qu'en cette matiere de consonance, il faut sur tout que les paroles soient bien concertées & qu'elles ne discordent point en propos: le desordre au langage ne doit pas estre si remarquable.

Dans vne passion de douleur ou de rage,
Quand l'espoir d'vn amant est troublé d'vn refus,
Ou qu'vn pasle Nocher gemit parmy l'orage,
L'ame ne peut fournir que des propos confus.
N'importe qu'vn bouuier en escorchant la terre,
Parle auec éloquence à ses taureaux rebours,
Ny qu'vn braue soldat en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice à ranger ses discours.
Au lieu de bons discours & de voix éloquentes,
On ne peut escouter qu'vn dissolu caquet
Sur le mont Cytheron où s'en vont les Bacchantes,
Quand leur Dieu les appelle à son vineux banquet.
Mais celuy dont l'esprit n'est iamais en desordre,
Et que les passions laissent à son repos,
Afin que les Censeurs n'ayent dequoy le mordre,
Il doit auoir le soin d'accorder ses propos.

C'est à dire, ô Simias! qu'vn Philosophe doit faire en sorte que ses discours se trouuent de bon accord, & les tiens à present se trouuans tres-desaccordans, il faut que de deux tu choisisses lequel tu aymes le mieux, ou receuoir la discipline de la reminiscéce, ou croire que l'ame est vne harmonie. Ie choisis le premier, dit-il, car ie ne sçache point qu'on m'ait iamais prouué suffisamment que l'ame soit comme vne harmonie. Ie ne l'ay iamais veu faire apparoistre que par des choses vray-semblables; & les opinions qui s'impriment par des apparences trompent ordinairement, & en la Geometrie, & en autres choses: mais la preuue

de la reminiſcence eſt appuyée, ce me ſemble, ſur des fondemens aſſeurez:car nous auons dit que l'ame deuant que d'entrer dans le corps eſt autre art ; en telle ſorte que ſon eſſence a le ſurnom du vray eſtre, & pour ce poinct là ie m'en trouue bien perſuadé. C'eſt pourquoy ie ne ſçaurois croire ny à perſonne, ny à moy-meſme,que l'ame ſoit cette harmonie. Quoy encore,Simias,lui dit Socrate,te ſemble-t'il qu'vne conſonance ou autre compoſition de quelque ſorte qu'elle ſoit, puiſſe eſtre autrement, & auoir diſpoſitions que celles des choſes dont elle eſt faite, ny pâtir, ny agir, que ces choſes ne patiſſent & agiſſent ? Ie croy que non, dit Simias.

SOCRATE.

L'harmonie à mon aduis ſans ſa matiere, dont elle eſt compoſée,n'eſt rien du tout.

Cela n'eſt rien qu'vn peu de bois,
Qui de ſoy ne ſçachant rien dire,
Emprunte la vie & la voix
Et des cordes & de nos doigts,
Et de la façon de la lyre:
Mais lors que le bois eſt caßé,
Tous les joüeurs les plus habiles
R'appellans le ſon trespaßé,
Sur vn inſtrument enfoncé,
Touchent des cordes inutiles.

Il n'y a donc point d'apparence, dit Socrate, que telle conſonance procede, & faſſe ſuiure les choſes dont elle eſt compoſée,mais bien pluſtoſt qu'elle ſuit, en telle ſorte qu'elle ne peut auoir ny ſon, ny mouuement contraire à ſes parties. Sans doute, dit Simias.

SOCRATE.

Et la conſonance n'eſt point conſonance en ſa nature, ſinon en tant qu'elle eſt temperée. Simias trouua cecy d'abord vn peu obſcur,& luy dit qu'il ne l'entendoit point. C'eſt (luy dit Socrate) que la conſonance à meſure qu'elle eſt ou plus ou moins contemperée, qu'elle reçoit ou plus ou moins,elle eſt ou plus ou moins conſonance : comme en vn concert,à me-

fure qu'il eſt bon ou mauuais, on dit qu'il y a ou plus ou moins d'harmonie,ce qui ne ſe peut dire de l'ame en tant qu'ame, que pour le reſpect de quelque choſe ou grande,ou petite,elle ſoit,ou moins, ou plus ame. Prend garde encore à cecy; diſons-nous pas de l'ame que l'vne a du ſens & de la vertu,& celle-là nous l'appellons bonne; & que l'autre a de la folie & du vice,& nous l'appellons mauuaiſe:& celuy qui croit les ames eſtre des harmonies,dira-il en cét endroit, que cette ame a de la vertu, ou que cette autre a du vice; ou au lieu du vice & vertu,il dira que cette ame a de la conſonance, ou de la diſſonance,& que la bonne eſt conſonance,& eſtant vne conſonance elle-meſme,elle ait des conſonances qu'elle poſſede, & que la mauuaiſe ſoit diſſonance elle-meſme, & n'en ait point d'autre en ſoy ? Ie n'ay point dequoy repartir-là, dit Simias.

SOCRATE.

Tu vois bien que ceux qui croyent que l'ame ſoit vne harmonie, ſçauent reſpondre comme cela. Or nous auons déja concedé qu'vne ame n'eſt ny plus ny moins ame,ny a moins de degrez de conſonance l'vne que l'autre, & que l'ame qni n'eſt ny plus ny moins conſonance, n'eſt ny plus ny moins temperée l'vne que l'autre. Et ie te prie, l'ame qui n'eſt ny plus ny moins temperée, peut-elle eſtre participante de la conſonance à moins ou plus de degrez, ou pluſtoſt eſgalement ? Ie croy qu'elle y participe eſgalement, reſpond Simias.

SOCRATE.

Par conſequent l'ame, puis qu'elle n'y participe moins auec l'vne que l'autre,elle n'eſt auſſi ny plus ny moins temperée l'vne que l'autre. Eſtant donc de la ſorte, elle n'eſt pas plus participante à la conſonance qu'à la diſſonance; ſi bien qu'eſtant telle, vne ame ne ſçauroit auoir plus de vices ni plus de vertus l'vne que l'autre, ſi le vice eſt vne diſſonance, & la vertu vne conſonance. Il me le ſemble,dit Simias. Mais bien au contraire, dit Socrate, car la raiſon veut que ſi l'ame eſt vne conſonance, elle ſoit incapable de vice, pource que la vraye conſonance, entant qu'elle eſt conſonance,ne participe iamais à la diſſonance,& par là on

prouue qu'vne ame,si elle est bien ame,n'est point capable d'auoir de vice,& par ces raisons,on trouue que les ames de toutes sortes d'animaux, estant aussi bien ames l'vne que l'autre,sont toutes bonnes. Cela semble-il pas bien dit, & s'ensuiuroit si cette proposition estoit vraye, que l'ame seroit vne consonance: Encore plus Simias,de toutes les choses qui sont en l'homme, ne penses-tu point que celle qui tient l'empire c'est l'ame? mesme alors qu'elle est prudente ; & pour obtenir cette maistrise, faut-il qu'elle obeysse au corps, ou qu'elle luy resiste, comme en vne extréme soif ou faim, où l'appetit du corps est pressé de boire ou de manger, souuent l'ame le retient & l'empesche d'obeyr à son desir : Il est vray, dit Simias.

Souuent que le corps aueuglé
De son appetit desreglé,
Cherche de contenter sa rage ;
L'esprit resiste à ses desirs,
Et pour éuiter son dommage,
Le destourne de ses plaisirs :
Apres vne eau claire & coulante,
Alors qu'vne soif violente
Nous a mis les poulmons en feu,
La crainte d'vne maladie
Nous fait bien arrester vn peu,
Quoy que nostre appetit nous die.
En chasque passion extréme
L'ame se combat elle-mesme,
Et quelque forte liaison
Que nostre corps ait auec elle,
Nos sentimens & la raison
Se font guerre perpetuelle.

Et ce combat ne seroit point, si l'ame estoit vne harmonie composée des temperatures du corps,car en ce cas elle seroit obligée de suiure ce temperament comme nous auons dit, & d'agir, ny ne pâtir qu'auec les choses dont elle seroit composée, sans iamais en produire qui leur fust contraire : où tout au rebours nous voyons que l'ame est ordinairement contraire au

corps, tantost le pressant à des exercices qui luy donnent de la peine contre son gré, tantost en le forçant par des medecines, tantost par des censures contre les vices, & des admonitions contre les douleurs, craintes & autres passions.

Lors que la crainte du danger
Nous a fait paslir le visage,
L'ame afin de nous soulager,
Raisonne auecque le courage,
Et semble dresser vn langage
A quelque chose d'estranger.

Voicy vn endroit d'Homere, où Vlysse touché de quelque déplaisir, exhorte son courage par sa raison, & semble faire parler vne partie de sō ame auec l'autre, lors que se battant la poitrine, il se prend à dire:

Quoy? ma constance est-elle morte?
Où dort auiourd'huy ma valeur?
Arme-toy mon courage, & porte
Le faix de ce nouueau mal-heur;
Ie t'ay veu vaincre la douleur
D'vne calamité plus forte.

Penses-tu, Simias, qu'Homere ait ainsi parlé, croyāt que l'ame fut vne harmonie, & quelque chose de sujet aux passions du corps, ou s'il a creu qu'elle fust quelque chose de plus diuin & plus excellent? Il entendoit sans doute, dit Simias, que l'ame estoit quelque chose de plus diuin que l'harmonie. Il n'est point donc raisonnable que nous tenions l'ame pour vne harmonie, car nous serions de contraire opinion à ce Poëte diuin Homere, & à nous mesmes. Il est vray, dit Simias, me voila content.

Enfin auec assez de peine,
La nuict fait place à la clarté,
Et la consonance Thebeine
Nous laisse sans difficulté.

Te voila donc appaisé, hoste Thebain: mais comme quoy appaiserons nous Cebes?

De quels si rares sentimens
Faut-il auoir l'ame animée,
Pour refuter les argumens
De la subtilité Cadmée?

A t'ouyr respondre aux objections de Simias, i'ay bien cognu que tu trouueras le chemin de me contenter: car ie ne pensois pas qu'il fust possible de tenir contre ses objections, & me suis tout ébahy de la raison que tu as imaginée contre l'harmonie dont il n'a peu soustenir le pressant assaut; si bien que ie m'attends fort à voir le discours Cadmeen renuersé aussi bien que l'autre. Espargnez-moy, dit Socrate, ne me loüez-pas si-tost, peut-estre qu'on nous enuoira l'explication du reste, & que ie ne m'acquitteray pas si bien du discours suiuant: Dieu y pouruoira, mais nous qui (comme dit Homere) sommes aux prises, voyons si ce que tu as dit est quelque chose. La somme de ce que tu propose est qu'on te face voir, comme quoy l'ame est indissoluble & immortelle.

Afin que passant chez les morts,
Et quittant la prison du corps
Où son ame estoit aßeruie,
Le Sage ne se trompe pas,
En esperant qu'vne autre vie
Luy doit naistre d'autre trespas.
Tant de voluptez mesprisées,
Tant de nuicts sagement vsées,
L'Enfer si long-temps combatu,
Et tant de sainctes réueries,
Pour l'estude de la vertu
Ne seroient que des mocqueries.
Ces suprémes felicitez,
Qui suiuent les aduersitez,
Dont la vie terrestre abonde,
Seroient vn esprit deceuant,
Et les plaisirs de l'autre monde
Ne se trouueroient que de vent.

De sorte que le Philosophe qui auroit si bien estudié à la sagesse toute sa vie, se trouueroit à sa mort vn

vray fol de s'estre attendu à des choses vaines & fausses. C'est le danger, Cebes, auquel tu crois qu'il est sujet, ne cognoissant pas encore comme quoy personne ne se peut asseurer de l'immortalité de l'Ame : Car pour estre de plus longue durée & plus excellente que le corps, & semblable à quelque chose de diuin, comme aussi pour auoir esté auant le corps, & auoir cogneu & fait toute seule plusieurs choses, tu dis qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, & que mesme cette entrée qu'elle fait dans ce corps humain, lui est comme vne maladie, par où elle commence à se ruiner, si bien que dans la vie du corps elle n'y trouue que des miseres pour elle, & en la mort elle y trouue aussi sa ruine, & quoi qu'elle ne se loge qu'en vn corps, ou qu'elle reuiue dans vn ou plusieurs, cela ne sçauroit asseurer personne en sa mort : car il faut estre fol pour n'auoir point de peur en ce moment, si on ne sçai point parfaitement de raisons qui prouuent l'Immortalité. Voila ce que ie dis, Cebes. Ie l'ay tout repeté, afin que tu y adioustes, ou que tu en ostes encore si bõ te semble. Il n'y a rien, dit Cebes, pour le present que i'y vueille adiouster ny diminuer. Lors Socrate s'arrestant ve peu; & comme appellant ses esprits : ce que tu demandes, dit-il, ô Cebes! n'est pas peu de chose. Il nous faudra traiter à ce sujet la cause de la generation & de la corruption. A ce propos, ie te raconteray ce qui m'est arriué, & si tu iuges que de ce que ie diray il y ait quelque chose qui fasse pour descouurir la verité de la question que tu proposes, tu t'en seruiras. Escoutes-moy ;

I'auois en mon ieune âge vn merueilleux desir
De voir de l'Vniuers l'admirable structure,
Et mon esprit touché d'vn iuste desplaisir
D'ignorer les secrets qui sont dans la nature,
Creut que c'estoit l'obiet qu'il me falloit choisir.

Mon ame auec effort combattoit l'ignorance,
Ie bruslois d'vne ardeur de deuenir sçauant,
Et de peu de plaisir paissant mon esperance,
Mes curiositez alloient tousiours auant,
Pour voir si mon estude auoit quelque asseurance.

Ie

Ie croyois que c'estoit vn dessein glorieux,
De sçauoir comme quoi toutes choses arriuent,
D'entendre quelle force ont les flambeaux des Cieux,
Pourquoi les animaux ça bas meurent & viuent,
Et ce soin me rendoit tousiours plus curieux.
Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le sens d'aucuns ie voulois discourir,
Si ce n'est point le feu, la terre, l'air & l'onde,
Quand le froid & le chaud viennent à se pourrir,
Qui donnent la vigueur aux animaux du monde.

Apres cela i'allois imaginer si du feu, de l'air, ou du sang, nous venoit le sçauoir, ou si c'estoit le cerueau qui nous fournissoit les facultez de l'oüye, de la veuë, de l'odorat, & que de tels sens se faisoit la memoire & l'opinion, & que de la memoire & de l'opinion mise à repos, se faisoit la science. Ainsi considerant, & les corruptions de ces choses-là, & les passions qui arriuent autour du Ciel & de la terre, i'ay trouué à tout cela mon entendement fort defectueux, & me suis mis à considerer ces choses-là, si stupide que rien plus. Ie m'en vay vous en apporter vne coniecture suffisante; C'est que cette consideration & cette réuerie m'offusqua tellement, qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouueau, mais encore me faisoit-elle oublier ce que i'auois appris, & ce que ie croyois auec d'autres, auoir tres-bien sçeu auparauant, comme cecy, de sçauoir de quelle sorte croist vn homme : car ie pensois qu'il estoit clair à vn chacun, que le boire & le manger font croistre l'homme, & qu'adioustant chair sur chair, & os sur os, de mesme qu'en toutes autres choses, y mettãt ce qu'il leur faut, & les traittant selon que leur nature le requiert. Premierement, d'vne petite masse s'en fait vne grande, & qu'ainsi d'vn petit homme s'en fait vn grand homme. C'estoit alors mon opinion, te semble t'il pas qu'elle estoit bonne? Pour moy ie la trouue bonne, dit Cebes. Prends garde encores à cecy, ie croyois que c'estoit assez bien pensé à moy, lors que voyant vn homme, ou vn cheual grand auprés d'vn petit, ie iugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, & ie co-

gnoissois fort clairement que dix estoient plus que huict, pource qu'il y en auoit deux dauãtage, & qu'vne mesure de deux coudées estoit la moitié plus grande que celle d'vne coudée. Et maintenant, luy dit Cebes, qu'est-ce que tu en iuges ? Ie suis veritablement, luy respondit Socrate, bien loin de croire que i'entende aucune cause de toutes ces choses-là, qui ne me peux pas bien persuader, encores que lors que quelqu'vn adiouste vn à vn, si cét vn à qui on a adiousté, ou cét autre vn à qui on ajouste, à cause de la conionction de l'vn à l'autre deuint deux : car i'admire comment, puis qu'estans separez, l'vn & l'autre n'estoient qu'vn, & n'estans point alors deux, pourquoy s'estans ioints, cette congression qui les fait mettre l'vn apres l'autre, soit la cause qu'ils soient deux: & ne puis me persuader non plus pourquoy si quelqu'vn vient à diuiser vn, cette diuision soit cause qu'il en soit deux : car il se trouueroit-là vne cause pour laquelle ce deux se fait ; toute contraire à celle d'auparauant. La premiere cause estoit pource que l'vn approchoit de l'autre, & celle-cy pource que l'vn s'éloigne de l'autre, & ne pense point encore sçauoir pourquoy vn se fait ; ny pour dire en somme, pourquoy quelque chose se fait, ou perit, ou est, ie ne le pense iamais entendre par cette voye, mais i'y mesle en vain quelque autre moyen, & ne reçois nullement celuy-là: Mais ayant ouy lire vne fois d'vn liure à Anaxagoras, vne opinion qu'il auoit, que l'entendement estoit la cause de toutes choses, & disposoit de tout.

Que nostre entendement disposoit toutes choses,
Qu'il en estoit la cause, & qu'il auoit ouuers
Les abysmes plus creux où demeuroient encloses
Toutes les raretez qui sont dans l'Vniuers.
Aussi-tost son aduis arresta ma creance,
Car c'estoit le meilleur que i'eusse encore veu,
Je croyois que l'esprit ayant cette puissance,
Auroit tout disposé le mieux qu'il auoit peu.
Et que pour voir la cause, & la raison plus seure
Pourquoy dedans le monde vne chose perit,
Pourquoy l'autre n'est plus, & celle-cy demeure,

Puis que le bien estoit le but de nostre esprit.
Il falloit s'enquerir comment tout deuoit estre;
Comme il estoit meilleur que cecy ne fust point,
Que cette chose fust, que l'autre vint à naistre,
Et nous eussions connu les causes de tout point.

Car si l'entendement ne dispose iamais de la chose que bien, en cognoissant cõme quoy vne chose seroit bien disposée, on cognoist comme quoy elle est disposée, & qu'ainsi vn homme ne deuroit rien considerer ny de soy, ny des autres, que ce qui est de plus à propos & de meilleur. Or il est necessaire que celuy qui sçait ce qui est bon, sçache aussi ce qui est mauuais, pource que c'est vne mesme science. Dedans cette pensée, ie me resiouyssois d'auoir trouué en Anaxagoras, vn Maistre qui m'aprist ce que i'auois tant desiré de sçauoir, c'est à dire, les causes des choses. Et que premieremét, il me dit si la terre estoit ou planiere ou ronde, & qu'apres il m'en eust apporté la cause & la necessité, c'est à dire, qu'il m'eust monstré comme quoy il estoit mieux qu'elle fut, & pourquoi elle estoit telle; si bien que s'il me disoit que la terre estoit au milieu du monde, ie m'attendois qu'il me fist entendre qu'il estoit meilleur qu'elle fust ainsi, & que m'ayant monstré cela, ie ne serois plus en peine de chercher vn autre espece de cause.

Qu'il apprendroit à mon sens curieux,
Pour quel sujet la terre est toute ronde,
Et s'il falloit, afin qu'elle fust mieux,
Qu'elle se tint au beau milieu du monde.
Ie m'attendois qu'il me diroit aussi
Pourquoi se montre & se cache la Lune,
Pourquoi le iour penetre iusqu'icy,
Et ce que peut le Ciel sur la Fortune.
Qu'il me monstrast pourquoi tant de flambeaux
Qui dans le Ciel font leurs courses legeres,
Deuoient paroistre & si grands & si beaux,
Et nous monstrer leurs clartez passageres.

Ie m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, &

qu'il m'instruiroit clairement de quelle sorte, & pour quelle raison il estoit meilleur que cette chose, ou cette autre patist ou agist en cecy ou en cela. Car ie ne pensois pas qu'apres m'auoir dit au commencement que nostre esprit disposoit toutes choses, il m'alloit apres assigner autre cause des choses, sinon la cause d'estre bien, c'est à dire, que chasque cause est ainsi, pource que pour estre bien, il faut qu'elle soit ainsi. Si i'estois donc persuadé que nommant particulierement les causes, il assigneroit à chasque chose pour la cause, ce qui estoit meilleur pour elle, & generalement pour la cause de toutes choses, ie croyois qu'il allegueroit le bien commun.

Animé de cette esperance,
Iurant desia sur mon autheur,
Ie trouuay que cét imposteur
Auoit pis que mon ignorance.
D'vn aueuglement qui tenoit
Ses fantaisies égarées,
Quelques natures etherées,
Sont les causes qu'il amenoit.
Des essences imaginaires,
L'vne d'air & l'autre de feu,
Bref ie fus honteux d'auoir leu.
Des discours si peu necessaires.

Apres auoir leu tout son liure, que i'acheuay auec vne grande impatience, ie me repentis d'en auoir pris la peine : car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantaisies, & des choses incroyables, & enseignoit vne cause aussi hors de propos, que qui diroit tout ce que Socrate fait, il le fait par son entédement; & que voulant apres alleguer la cause particuliere de chasque chose que ie fais, il diroit premierement que ie suis maintenant assis icy, pource que mon corps est composé d'os & de nerfs, & que les os sont solides, & qu'ils ont vne espace de l'vn à l'autre entre les joinctures, & que les nerfs sont dans nostre corps en telle sorte qu'ils s'y peuuent estendre & retirer, & qu'ils lient les os auec la peau & la chair où ils sont : si bien

que montans les os en leurs conionctions, les nerfs qui tirent & lochent communément, font que i'ay la faculté de plier chacun de mes membres, & que pour cela ie suis abaissé dans ce siege : ou si voulant alleguer la cause de la conference que ie fais icy auec vous, il diroit que c'estoit la voix, l'air, ou l'ouye, & de mauuaises raisons comme cela, sans toucher à la cause veritable, qui est la volonté des Atheniens, qui ont trouué bon de me condamner, & moy de subir la peine qu'ils m'ont ordonnée.

Et vrayement ces nerfs & ces os
Dont auiourd'huy la mort s'empare,
S'il se fust pû bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote, ou Megare.
Mais puis qu'il plaist à la Cité
De me condamner que ie meure,
Ie croy que la necessité
Veut icy borner ma demeure ;
Et i'endure plus doucement
Vn trespas qu'vn bannissement.

Il n'y a donc nulle sorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choses-là pour des causes : mais sans doute si quelqu'vn dit que sans les nerfs & les os, ie ne sçaurois executer ce que i'aurois dessein de faire, il diroit vray: ce seroit pourtant vn extréme nonchalance de discours, d'asseurer que ie fais tout à cause de ces choses-là, tant que ie le fay par mon entendement, sans amener la cause d'estre bien, & sans dire que ie le fay auec ces choses, & par l'entendement à dessein de faire, comme quoy il faut que cela soit pour estre bien: & ceux qui ne s'expliquent pas comme cela, ne sçauent pas discerner la vraye cause d'vne chose d'auec ce, sans quoy la cause ne peut point estre cause, & que les ignorans appellent fausse cause, en prenant l'vn pour l'autre.

Comme dans vne nuict obscure,
Où nostre veuë est en defaut,
Et chasque chose est sans figure,
On ne prend iamais ce qu'il faut.

C'eſt pourquoy quelques-vns qui veulent que la terre tourne touſiours en rōd, diſent qu'elle ne bouge iamais de deſſous le Ciel. Les autres qui la font comme vne grande maiſt de Patiſſier, tiennent qu'elle eſt ſouſtenuë de l'air, comme d'vn fondement.

Ceux-cy croient la terre vne peſante boule,
Qui ſans aucun repos autour de ſoy ſe roule,
Mais que touſiours ſon ſiege eſt ferme ſous les Cieux :
Les autres qui la font comme vne grande buye,
Souſtiennent d'vn diſcours qui ne vaut gueres mieux,
Que la vague de l'air eſt le fonds qui l'appuye.

Et ne s'enquierent ny les vns ny les autres de la puiſſance par laquelle elle a eſté diſpoſée aux mieux qu'elle le pouuoit eſtre, & ne penſent qu'elle ait vne vertu & force demonique.

Et ceux-cy pour porter cette peſante charge,
Penſoient auoir trouué quelque puiſſant Athlas,
De qui l'eſpaule eſtoit plus vigoureuſe & large,
Et que ce grand fardeau ne rendroit pas ſi las.

Mais ils s'imaginent auoir rencontré quelque plus robuſte & plus immortel Athlas, & de plus larges eſpaules qui puiſsēt mieux porter tout que l'autre: & ne croyent point que la bienſeance & le bon conjoignent ny contiennent aucune choſe du monde. Parmy tant d'incertitudes, ie me rendrois volontiers diſciple de qui que ce fuſt, qui me vouluſt enſeigner la vraye cauſe des choſes : Mais puis que ie ne la cognois point, & qu'il m'eſt impoſſible de la trouuer par moy-meſme, ny par autruy, i'ay entrepris vne ſeconde nauigation pour l'aller querir, & tenter vne autre voye pour paruenir à la cognoiſſance de la cauſe. Et veux-tu, ô Cebes, que ie te communique l'inuention dont ie me ſuis aidé? De bon cœur, reſpondit Cebes.

SOCRATE.

Comme ie fus laſſé de conſiderer les choſes ſans rien aduancer,

Mon esprit rebuté de ce trauail penible,
Poursuiuant vn dessein qui n'estoit pas possible,
Craignit de s'aueugler par vn objet si beau,
Comme quand le Soleil dans l'Ocean arriue,
Nos regards qui tout droit contemplent son flambeau,
Se sentent éblouys d'vne clarté trop viue,
Et l'vnique moyen de le toucher des yeux,
C'est de le voir dans l'eau qui le nous monstre mieux.

Ainsi pour sauuer mon esprit d'vn tel éblouyssemét, ie creus qu'au lieu de porter mes sens tout droit, & immediatement à mon sujet, ie ferois mieux de le cótempler comme en vn miroir, & m'imaginay qu'il falloit recourir aux raisons, pour considerer la verité par elles. Mais peut-estre que nostre comparaison ne respond point à toutes ses parties : car ie n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choses dans les raisons, les regarde plustost dans des images, que celuy qui les void dans les œuures : Car ie crois que cettuy-cy les regarde aussi bien dans des images, que l'autre qui les void dans les raisons: si est-ce toutefois que i'ay prins cette addresse, & choisi mon chemin par-là. Voicy comme quoy ie fais, supposant vne raison que ie trouue la plus valable. Ie tiens pour veritable ce qui se rapporte le mieux à elle, i'obserue cela, & touchant les causes des choses & touchant autre chose. Et comme i'approuue ce qui est selon la raison que i'ay posée, aussi ie desapprouue & tiens pour faux tout ce que i'en trouue éloigné. Ie te veux mieux expliquer ce que ie te dis, car ie ne pense pas que tu l'entende bien encores. Non pas beaucoup, dit Cebes. Ie n'ameine icy rien de nouueau, dit Socrate, mais seulement ce que i'ay repeté souuét en la dispute precedente. Ie m'en vay donc continuer à te faire voir cette espece de cause que i'ay tant traittée & reuiens à ce que i'ay si souuent presché. Ie suppose donc qu'il y a quelque chose qui de soy est beau, bon, & grand, & telles autres choses. Que si tu m'accordes cela, i'espere de te faire voir ce qui est proprement cause, & de te trouuer l'immortalité de l'Ame.

CEBES.

Conclus quand il te plaira, ie te l'accorde.

SOCRATE.

Mais considere en ce qui s'ensuit, si tu veux y consentir aussi : car ie pense que s'il y a quelque chose de beau outre le beau mesme, que cette chose belle, quelle qu'elle soit, n'est belle que d'autant qu'elle participe au beau, & c'est ainsi que i'en dis du reste. Ne crois-tu point que c'est pour cette cause ?

CEBES.

Ie le crois.

SOCRATE.

Pour moy ie ne vay point plus auant, & ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'vn me demande pourquoy cecy ou cela est beau, ie luy diray que c'est à cause qu'il a ou la couleur esclatãte, ou la figure belle, ou quelque autre chose comme cela : ie ne sçaurois luy respondre autre chose, & si ie recherche des causes plus auant ie me trouble. Cecy crois-je bien absolument & sans doute, combien que peut-estre sans raison que rien ne fait vne chose belle, que la presence ou la communion du beau, de quelque façon, & pour quelque raison qu'il arriue, & cela n'ose-je pas bien asseurer encore; mais que tout ce qui est beau est beau, à cause du beau. C'est ce qu'on peut respondre plus asseurément, & appuyé sur ce fondement, ie ne pense pas tomber, & ie puis dire asseurément que toute chose belle est faite belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela ? Si fay, dit Cebes. Par mesme raison, ce qui est grand par la grandeur, & ce qui est de plus grãd est de mesme raison plus grand, & ce qui est plus petit, est ainsi plus petit par sa petitesse. C'est comme cela, dit Cebes. Ainsi, dit Socrate, tu n'approuueras point celuy qui diroit que cét homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, & que cét autre est plus petit que luy de toute la teste, cõme si leur grandeur & leur petitesse se deuoit cognoistre & discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand, n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, & plus grand à cause de la grandeur aussi; & ce qui est plus petit,

n'est aussi plus petit que de la petitesse, & à cause de la petitesse. Tu raisonneras sans doute ainsi, de peur que si tu viens à dire que quelqu'vn est plus grand ou plus petit de la teste, on ne t'obiecte que premieremét par cette raison vne mesme chose fait le plus grand, plus grand ; & le plus petit, plus petit, apres que de la teste donc cecy sera moindre, cela aussi qui est plus grand en est plus grand, & que c'est vne chose monstrueuse que ce qui est grand soit grand, à cause de ce qui est petit. Ne craindrois-tu pas aussi de dire que dix sont plus que huict, à cause des deux, plustost qu'à cause de la multitude ou numeralité ? & semblablement qu'vne mesure de deux coudées est plus grande que celle d'vne coudée, à cause de cette moitié, plûtost qu'à cause de la grãdeur? c'est ce que tu deurois craindre de dire. Et ne craindrois-tu point de dire que si vn est adjousté à vn, que cét adjoustement est la cause qu'il s'en fait deux, & si vn se diuise, cette diuisiõ est la cause qu'ils ne sont deux: Mais tu dois crier tout haut, & asseurer que tu ne sçais comme quoy autrement, ou cecy, ou cela se fait, que par la participation de l'essence qui luy est propre, à laquelle il participe : & que tu ne sçais point autre cause pourquoy il faut que ces vns qui doiuent estre deux soient participans, & comme aussi tout ce qui doit estre mis à vn, doit estre participant à l'vnité, & laisseras ces adjonctions & diuisions & toutes ces subtilitez à de plus sçauãs que toy, pour faire des réponces pareilles à leur fantaisie. Mets moy tousiours en défiance, & craignãt comme on dit, ton ombre mesme, tu te tiendras tousiours ferme en la raison que tu auras posée, & feras tes responces de la sorte ; Que si quelqu'vn se tenant à la mesme raison que tu aurois posée, venoit à te presser, tu le laisseras-là sans luy respondre qu'apres auoir consideré, si ce qui suit de cette raison s'accorde auec elle ou non. Que si tu estois obligé à rendre raison de la raison méme que tu aurois posée, il te faudroit recourir à d'autres positions, & choisir celle qui te sembleroit la meilleure de toutes les precedentes, & ne confondrois iamais comme font les contentieux, les principes, & ce qui deriue des principes, si pour le moins tu voulois trouuer

quelque chose du vray : car pour ces contentieux, ils n'ont ny soin, ny discours qui téde à cela, & si ne laissent point à faute de sapiéce de plaire & trouuer leur compte dans cét embroüillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes, si tu es du nombre des Philosophes, tu feras, ie pense, ce que ie dis.

PHÆDON.

Cebes & Simias approuuerent là tout ce que Socrate disoit.

ECHECRATES.

Ils auoient sans doute raison d'y consentir, car ie ne pense pas que ce discours ne soit maintenant assez clair aux plus hebetez.

PHÆDON.

Aussi n'y eust-il personne en la compagnie qui ne le trouuast aisé.

ECHECRATES.

Ce n'est pas de merueille, puis que moy qui n'y estois point, le comprends fort bien, & le trouue facile seulement à te l'ouyr dire. Mais apres cela, comme quoy est-ce qu'il poursuiuit ?

PHÆDON.

Apres que Socrate les eust rangez à son opinion, & qu'ils luy eurent accordé que chacune des especes est quelque chose, & que ce qui leur participe prend d'elles sa denomination, il se mit encore à les interroger de cette sorte.

SOCRATE.

S'il en est ainsi que nous auons monstré, auoüeras-tu point alors que tu dis que Simias est plus grand que Socrate, & plus petit que Phædon, que ces deux choses-là sont en Simias, c'est à dire, la grandeur & la petitesse?

CEBES.

Asseurément.

SOCRATE.

Et tu confesses toutefois que Simias surpasse Socrate, non pas en la sorte que tes paroles le disent, car tu ne crois pas qu'il ait esté ainsi ordonné par la nature, que Simias entant que Simias surpasse Socrate; mais à cause de la grandeur de stature qu'il a, ny que Socrate

auſſi ſoit moins que Simias, entant qu'il eſt Socrate, mais à raiſon de ſa taille qui eſt petite, au reſpect de celle de Simias.

CEBES.

Ie le crois comme cela.

SOCRATE.

Et ſemblablement Phædon ne ſurpaſſe point Simias entant que Phædon, mais entant qu'il eſt de grande ſtature au prix de Simias, qui ſe trouue de petite taille, au reſpect de Phædon.

CEBES.

Il eſt ainſi.

SOCRATE.

Si bien que Simias aura la denomination de petit & de grand : car il eſt entre les deux, ſurpaſſant par ſa grandeur la petiteſſe de l'vn, & cedant par ſa petiteſſe à la grandeur de l'autre.

PHÆDON.

Alors il nous dit en ſouſriant; Il ſemble que ie vous ay deſcrit cecy auec trop d'affection, ſi eſt-il pourtant de meſme que i'en ay parlé.

CEBES.

Il appert.

SOCRATE.

Ie le dis à deſſein de vous faire croire ce que ie crois auſſi. Mon opinion eſt que la grandeur ne veut iamais non ſeulement eſtre enſemble & grande & petite, mais auſſi que cette grandeur qui eſt en nous ne reçoit iamais petiteſſe, & ne veut point eſtre ſurmontée : mais que de deux choſes il en arriue l'vne, ou qu'elle fuit & ſe retire quand la petiteſſe ſon contraire approche, ou bien qu'elle meurt & finit auſſi-toſt que la petiteſſe eſt arriuée: car elle ne peut attendre, ny ſe rendre en receuant la petiteſſe, autre choſe que ce qu'elle eſtoit: cóme moy par exemple, qui ay la petiteſſe, tandis que ie ſuis ce que ie ſuis, ſans doute ie ne puis eſtre que petit. Tout de meſme vne choſe grande ne peut eſtre petite, & ce qui eſt de petit en nous, ne peut ny deuenir ny eſtre grand, ny aucune ſorte de contraire: car vn contraire tant qu'il demeure tel qu'il eſtoit, ne peut iamais deuenir ſon contraire, mais il faut qu'il

fuye ou perisse aussi-tost que son contraire arriue?

CEBES.

C'est iustement mon opinion.

PHÆDON.

Alors quelqu'vn de la compagnie, (ie ne sçaurois dire maintenant qui ce fust) comme tout esbahy, se prit à dire; Bons Dieux, ne nous a-t'on point accordé dans les discours precedés tout le cõtraire de ce qu'on nous vient de dire icy? car on nous a monstré que du moindre se faisoit le plus grand, & du plus grand le moindre, & que sans doute il y auoit vne generation des contraires les vns des autres, & maintenant il semble que vous disiez que cela ne se peut. Socrate auançant vn peu la teste, escouta cela, & tout à l'instant; Tu as (dit-il) bonne memoire d'auoir retenu cela: mais tu n'entends pas pourtant la difference qu'il y a de ce que nous disons à cette heure, à ce que nous auõs dit auparauant: car alors nous disions que d'vne chose cõtraire se faisoit vne chose cõtraire; & ici nous disons qu'vn contraire ne peut iamais deuenir son contraire, ny touchant ce qui est en nous de contraire, ou en la nature. Nous parlions des choses qui ont des contraires, & les appellons du non de contraires: & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'vn de l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes, & toy dit Socrate, ne te trouues-tu point troublé pour cette objection?

CEBES.

Nullement.

SOCRATE.

Nous auons donc simplement aduoüé, qu'vn contraire ne se fait iamais de son contraire.

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

Prends garde si tu n'es point aussi d'accord auec moy en cecy: Appelles-tu cela quelque chose, la chaleur & le froid.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Mais appelles-tu ſimplement le chaud & le froid neige & feu ?

CEBES.

Non vrayement.

SOCRATE.

Tu dis donc que la chaleur eſt quelque autre choſe que le feu, & le froid quelque autre choſe que la neige.

CEBES.

Ie le penſe.

SOCRATE.

Mais tu crois bien auſſi que la neige tant qu'elle eſt neige ne peut point receuoir de chaleur, comme nous diſions, & qu'elle ne peut eſtre enſemble, & neige & chaude, mais que la chaleur venãt, il faut qu'elle fuye, ou qu'elle ceſſe d'eſtre ; & que le feu tout de meſme, le froid venant, ſe dérobe ou s'eſteigne, & qu'il ne ſçauroit eſtre enſemble & feu & froid.

CEBES.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Remarque donc qu'il y a certaines choſes, qui non ſeulement honorent touſiours l'eſpece de leur nom: Mais encore quelque autre choſe qui n'eſt pas à la verité ce qui eſt le premier, mais qui en a la forme tandis qu'il eſt, & voicy en quoy tu trouueras peut-eſtre plus claire ce que ie dis, non-pair, garde touſiours ce non-pair : mais n'en a-t'il point auſſi d'autre ; car c'eſt ce que ie cherche, ſçauoir s'il n'y a point quelque autre choſe qui n'eſt pas à la verité proprement ce qu'eſt non-pair ; mais qui cependant auec vn autre nom qu'il a, eſt obligé auſſi de porter touſiours ce nombre non-pair, pource qu'il eſt ainſi ordonné par la nature, qu'il ne peut iamais eſtre abandonné du non-pair, comme le nombre de trois que nous appellons le ternaire, ne te ſemble-il point qu'il eſt touſiours appellé ternaire, & non-pair ? lequel non-pair n'eſt pas cependant la meſme choſe que ternaire, car il eſt dit auſſi bien & de cinq, & de ſept, comme de trois, & autre meditté de nombres ou imparieté ; car chacun de ces nombres-là eſt auſſi bien non-pair, que le ternaire, n'étant pas cela

mesme qu'est non-pair, chacun d'eux ne laisse pas d'estre non-pair, semblablement & deux, & quatre & autre ordre de nombre quel qu'il soit, combien qu'il ne soit pas cela mesme qu'est pair, chacun d'eux pourtant est pair.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Regarde donc icy ce que ie demãde, c'est qu'il semble veritablement que non seulement les contraires entr'eux ne se reçoiuent iamais l'vn l'autre, mais aussi que les choses qui sont de telle sorte que n'estans point contraires entr'elles-mesmes, cependant possedent tousiours des contraires, ne reçoiuent iamais vne espece contraire à l'espece qu'elles ont, mais qu'à son arriuée elles s'en vont ou perissent. Ne dirons-nous point que trois defaudront plustost, & parriroient toute autre chose plustost que d'estre faits pairs, en tant qu'ils sont trois?

CEBES.

Il est vray.

SOCRATE.

Si est-ce pourtant que la duité n'est pas contraire à la ternité.

CEBES.

Nullement contraire.

SOCRATE.

Si bien que non seulement les especes contraires ne se reçoiuent iamais entr'elles-mesmes, mais qu'outre les especes, il y a des choses qui ne souffrent point l'entrée des contraires.

CEBES.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Veux tu donc que nous definissions, s'il nous est possible, ces choses-là comme elles sont?

CEBES.

Ie le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses, Cebes, ne sont-elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est con-

traint de retenir non ſeulement l'idée de ſoy-meſme, mais d'auoir auſſi ſon contraire?

CEBES.

Comme quoy eſt-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme ie diſois vn peu auparauant, car tu ſçais que ce qui eſt contenu dans l'idée de trois, doit eſtre non ſeulement trois, mais auſſi non-pair.

CEBES.

Il eſt vray.

SOCRATE.

A cela nous diſions qu'vne idée contraire à la forme qui parfait cela, n'arriue iamais.

CEBES.

Iamais.

SOCRATE.

C'eſt pourquoy le nombre de trois eſt exempt d'eſtre pair.

CEBES.

Il eſt vray.

SOCRATE.

Il s'enſuit donc que la ternité ou nombre de trois eſt neceſſairement non-pair.

CEBES.

Ie l'aduouë.

SOCRATE.

Ainſi ce que i'auois pris à definir, à ſçauoir quelles choſes ce ſont qui n'eſtant contraires à rien ne reçoiuent pas pourtant le contraire: Cela, dis-je, eſt de meſme que la ternité, qui n'eſtant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant iamais, pour ce qu'il luy apporte touſiours ce qu'il luy eſt contraire. Tout de meſme en eſt-il du nombre de deux au non-pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur, & de beaucoup d'autres choſes comme cela. Vois donc maintenant, Cebes, ſi tu ne penſes point qu'il faille definir ainſi, que non ſeulement le contraire ne reçoit point ſon contraire, mais auſſi ce qui apporte quelque choſe de contraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme contraire à ce qui eſt apporté: retiens-le donc bien encor, car il n'eſt pas inutile de le redire:

iamais le nombre de cinq ne receura l'espece du pair, ny dix qui est le double du non-pair:car cettuy-cy qui est contraire à l'autre, ne reçoit pourtant iamais l'espece de non-pair; ny au nombre de douze,les six moitiez de ce douze ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny de tous autres qui ont comme cela la moitié d'vn nombre, ou qui en ont vne troisiesme partie,ne reçoiuent iamais la forme du plus grand nombre; car en la receuant ils periroient, & ne seroient plus ce tiers,ou cette moitié qu'ils estoient. M'entends-tu bien, & te trouues-tu bien de mon aduis en tout cela?

CEBES.

Fort bien.

SOCRATE.

Derechef,dy-moy comme depuis le commencemét, & me responds, non point parce que i'interroge, mais par autre chose à mon intention. Or ie dis outre cette responce asseurée que nous auons posée dés le cômencement,rends-moy quelque autre responce aussi asseurée, qui soit tirée de ce que nous auons dit plus facilement, côme si tu m'interrogeois de la sorte; Dis-moy Socrate, qu'est-ce qui estant dans le corps,l'eschauffe? Ie ne t'iray pas rendre cette asseurée & grossiere responce,que c'est la chaleur,mais d'vne plus exquise, tirée de nos discours plus recens, ie te diray que c'est le feu. De mesme si tu me demandes, qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade? Ie ne te respondray pas la maladie,mais la fiévre:& si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans vn nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'impairité, mais l'vnité, & comme cela en autres choses prends garde si tu comprens bien mon sens.

CEBES.

Entierement.

SOCRATE.

Responds-moy donc, qu'est-ce qui estant dans le corps le rend viuant?

CEBES.

L'ame.

SOCRATE.

Et cela n'est-il pas tousiours?

CEBES.

Il ne peut-estre autrement.

SOCRATE.

L'ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, luy apporte sans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a-il point quelque chose contraire à la vie?

CEBES.

S'y-a.

SOCRATE.

Et qu'est-ce?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE.

Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce qu'elle amene, comme nous auons accordé au discours precedent.

CEBES.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions-nous tantost ce qui ne reçoit point l'idée du pair?

CEBES.

Non-pair.

SOCRATE.

Et ce qui n'est point capable de iustice ou de musique, nous l'appellons iniuste ou non-musicien, & si ce qui n'est point capable de la mort, & qui n'en reçoit point, comment l'appellerons-nous? Sans doute immortel. Or l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort, elle est donc immortelle.

CEBES.

Il s'ensuit sans doute, qu'elle est immortelle.

SOCRATE.

Et l'ame veritable ne reçoit iamais la mort.

CEBES.

Iamais

SOCRATE.

Auons-nous donc fait voir cela assez clairement?

CEBES.

Tres-bien & tres-suffisamment.

SOCRATE.

Ne te semble-il point aussi, ô Cebes ! que si le non-pair estoit exempt de ruine & de mort, trois le seroit aussi ; & si ce qui n'est point capable de receuoir la chaleur ne perissoit iamais , que la neige aussi demeureroit aupres du feu sans se fondre, & qu'elle ne periroit point, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES.

Ie le croy.

SOCRATE.

Par mesme raison , si ce qui n'est point capable de deuenir froid , ne mouroit iamais lors que le feu attaque le froid , le feu ne s'esteindroit pas pour cela , & ne s'éuanoüyroit point : mais il se retireroit sans danger.

CEBES.

Il le faudroit par necessité.

SOCRATE.

Par vne pareille necessité pouuons-nous conclure, touchant l'immortel, que si ce qui est immortel ne perit point , il est impossible que l'ame perisse à la veuë de la mort : car comme nos discours precedens ont montré, elle ne peut point receuoir la mort, & ne peut point perir , cóme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non-pair ne peut point estre pair, ny le feu froid, ny la chaleur qui est au feu froide.

Au reste quelqu'vn pourra dire , que combien que le non-pair ne deuienne iamais pair pour l'arriuée du pair en luy, comme nous auons esté d'accord, que toutesfois apres le non-pair , disons que le pair succede à sa place. Et si quelqu'vn nous disoit que le non-pair est dissout & n'est plus, nous ne luy sçaurions nier cela: A la verité ne sçaurions-nous aussi ; car il n'est pas du non-pair comme de ce qui est indissoluble , & s'il en estoit de mesme, nous trouuerions facilement que pour le pair venant , le non-pair ny les trois ne perirroient point, & pourrions tenir le mesme, & du feu de la chaleur , & de tout le reste, Ne le pourrions-nous pas bien à ton aduis ?

CEBES.

Fort aiſément.

SOCRATE.

Mais pour ce qui eſt de l'immortel, s'il nous appert qu'il eſt incapable de perir, il nous appert auſſi que l'ame outre qu'elle eſt immortelle, eſt auſſi incapable de perir. Si cela n'eſtoit point accordé il faudroit trouuer vne autre raiſon, mais il n'en eſt nullement beſoin touchant cela : car qu'eſt-ce qui ſeroit indiſſoluble, ſi ce qui eſt immortel & d'éternelle durée ſe pouuoit diſſoudre ?

Noſtre ame deſlogeant du corps,
Auecques ſes organes morts,
Ne ſeroit que vers & que poudre,
Et tout l'enclos de l'Vniuers
N'auroit plus rien exempt des vers
Si l'immortel ſe peut diſſoudre,
Les Dieux meſmes ſeroient diſſous
Et les Dieux mouroient comme nous.

Mais puis que ce qui eſt immortel eſt auſsi incorruptible, pourquoy eſt-ce que l'ame ſi elle eſt immortelle, ne ſeroit-elle point auſsi incorruptible ?

CEBES.

Il s'enſuit neceſſairement.

SOCRATE.

Ainſi quand la mort nous ſepare,
Sa fureur prend pour ſon objet
Tout ce que l'homme a de ſubjet
A ſa poſſeſſion auare :
Mais ce que nous auons de beau,
D'indiſſoluble & d'inuiſible,
D'immortel & d'incorruptible,
Ne paſſe point dans le tombeau,
Et nos eſprits ſans leurs organes,
Logerons heureux chez les Manes.

CEBES.

Il ne me reſte nulle ſorte de difficulté qui m'empeſche de conſentir à ton opinion : mais ſi Simias ou quelqu'vn de la compagnie a quelque choſe à dire, ils

n'ont que faire de se taire ; car il me semble qu'on ne doit laisser passer le temps en l'occasion d'ouyr parler de telles choses, ou d'en discourir.

Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout éclaircy,
Et le temps est bien cher aussi
Quand on traite, ou quand on escoute
Des discours pareils à ceux-cy.

SIMIAS.

Ie n'ay rien à dire non plus que toy, ô Cebes ! contre les raisons precedentes; toutefois la grandeur de la chose dont il s'agit & la foiblesse humaine me donnent assez de deffiance sur ces discours.

SOCRATE.

Tu as raison, Simias, & nos premieres propositions, combien qu'elles vous semblent dignes de foy, ont besoin pourtant d'estre plus diligemment considerées: que si vous le pouuez vne fois assez comprendre, vous suiurés cette raison autant qu'il est possible de le faire, & cela estant rendu clair, vous n'aurez plus rien à demander.

SIMIAS.

Tu dis vray.

SOCRATE.

Amis, si l'ame est eternelle,
Il est bien iuste de songer
Comme quoy nous deuons purger
Tout le mal qui se trouue en elle,
Ce mystere, à qui l'a compris,
Est bien vtile à nos esprits,
Et deuant que nostre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le iour,
Nous eschangerons cette demeure
A quelque plus heureux sejour.

Et s'il faut que la pourriture
Fasse manger nostre ame aux vers,
Lors que nos membres sont couuers
Du fardeau de la sepulture ;
Les mauuais ont le bon destin,
Car où se trouueroit enfin
La peine, ou le plaisir de l'homme,

Si quand les corps sont desmolis,
L'ame languit, & se consomme
Auec les os enseuelis?
Mais puis que nostre esprit s'éloigne
Quand la mort saisit nostre chair,
Qu'il ne se laisse point toucher,
Et ne deuient iamais charongne,
Tous ces esprits pernicieux,
Qui des actes plus vicieux
Rendent l'ame & la chair complices,
Ne sçauroient fuyr leur tourment,
Et rencontrent mille supplices
Dans les horreurs du monument.
Et les ames les mieux sensées,
Dont la prudence & la bonté
Gouuernent à leur volonté
Les mouuemens & les pensées,
Auec le sçauoir qui les suit,
Elles s'en vont gouster le fruit
De leurs attentes arriuées,
Rien ne les suit que leur sçauoir,
Quand le trespas les a priuées
Du corps qu'elles souloient auoir.
Dés le premier pas de la fuite
Qu'elles prennent à leur départ,
L'ame qui porte pour sa part
La gloire d'estre bien instruite,
Trouue bien de l'aduancement
En son heureux commencement:
Mais telles qui n'ont pour partage
Que l'ignorance & que le mal,
Trouuent bien du desaduantage
En ce délogement fatal.
Vn Demon qui durant la vie
Habite l'esprit d'vn chacun,
Pour la loy d'vn destin commun,
Conduit l'ame qu'il a suiuie,
Et la meine dedans vn lieu,
Où du commandement de Dieu
Toutes les ames ramassées,
Vont receuoir leur iugement,

Aussi-tost qu'elles sont passées
Dans leur eternel logement.
Ces Demons, comme ils ont la charge
De les prendre au sortir d'icy,
Apres leur iugement aussi
Leur font voir vne plaine large,
Où l'ame vefue de son corps,
Attendant de nouueaux ressorts,
Long-temps errante & vagabonde,
Se traisne aux bords des fleuues noirs,
Dont les peuples de l'autre monde
Arrousent leurs hideux manoirs.
Leurs fatalitez acheuées,
Elles rompent ce dur sommeil,
Et retournent vers le Soleil
Dont elles ont esté priuées:
Vn Demon aussi les conduit
Hors de cette profonde nuit,
D'où leur iuste sort les renuoye,
Et dans ces incogneus quartiers,
Leur passage au lieu d'vne voye
Trouue de differents sentiers.
Mille destours, mille trauerses,
Dans ces lieux, s'offrent à leurs pas,
Quoy que Thelephe ne creut pas
Tant de routes, ny si diuerses:
Æschile qui la fait parler,
Entendit qu'il falloit aller
Par vne carriere assez droite,
Et qui ne se monstroit de rien,
Ny plus large, ny plus estroite
Au meschant qu'à l'homme de bien.
Mais ces opinions le trompent,
Ces chemins sont pleins de marests,
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent:
Sans doute Æschile estoit menteur,
Et sans l'aide d'vn conducteur,
Qui n'ignore pas vne adresse,
Les esprits ne sçauroient passer,
Et parmy la nuict & la presse,

Se verroient tous embarrasser.
Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les iours
Que ces chemins ont des destours,
Et qu'ils sont pleins de precipices ?
Si bien qu'vn esprit moderé,
S'estant commis de si bon gré
Au Demon qui le veut conduire,
Trouue son voyage plaisant,
Et se laisse si bien instruire,
Qu'il n'ignore rien du present.
Au contraire, vne ame enchaisnée
Des liens de la volupté,
Et d'vn sentiment enchanté,
Parmy la chair contaminée,
Quand la mort finit ses plaisirs,
Bruslant encore des vains desirs,
Dont le sang l'auoit chatoüillée,
Recherche autour des os pourris
Cette charongne despoüillée,
Où ses vices estoient nourris.
A la fin quand de longues gehennes,
Pires que flammes & que fers,
La reiettant dans les Enfers
Pour y continuer des peines,
Le vieux Demon qui l'introduit
Dedans l'Empire de la nuit,
La quitte dans ces riues sombres,
Où tout le temps de son erreur,
Ny l'Enfer ny les autres ombres,
Ne la souffrent qu'auec horreur.
Chaque esprit gronde à ses approches,
Tous les Manes troublent sa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faits,
La percent toute de reproches,
Il faut des siecles infinis,
Auant que ses forfaits punis
Elle eschappe de sa torture,
Et sort par la necessité
Du grand ressort de la nature,
Par qui tout est ressuscité.

Ces vilaines ames apres de longues erreurs & des peines infinies, retrouuent dans le monde des habitations toutes conformes à leurs mauuais ſentimens ; & les bonnes au contraire, ſans eſtre obligées à l'erreur ny au ſupplice des autres, iouyſſent bien-toſt apres leur trépas d'vne demeure fortunée, capable d'exercer leurs iuſtes & prudentes volontez, elles s'en reuont ſans doute en des lieux bien-heureux, car ce ſont les Dieux qui prennent la peine eux-meſmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup de lieux, & de bien admirables, & n'eſt pas ſi grãde, ny telle que diſent quelques-vns, au moins à ce que i'en ay apris par d'autres.

SIMIAS.

Comment me dis-tu cela ? pour moy i'ay bien ouy dire beaucoup de choſes du Globe de la terre, mais non pas ce que tu dis en auoir appris de veritable, & ſerois bien aiſe que tu prinſſes la peine de le raconter.

SOCRATE.

Veritâblement il me ſemble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choſes ſe ſont, & que de trouuer quelles ſont les vrayes, c'eſt ce qui ſurpaſſe ſa faculté. Ie ne penſe pas auſſi moy-meſme y ſuffire, & quand bien i'en ſerois parfaitement ſçauant, ma vie ſeroit trop courte pour vn conte ſi long : ie te diray bien pourtant la forme du Globe de la terre, & ſes lieux, de la ſorte que ie crois qu'ils ſont.

SIMIAS.

Ce ſera bien aſſez.

SOCRATE,

Ie croy que cette maſſe eſt ronde,
Que les Cieux luy ſont à l'entour,
Et que ferme dans ſon ſeiour,
C'eſt ſon propre poids qui la ſonde :
Les Cieux qui ſont égaux par tout,
La balancent de bout en bout,
Elle meſme en ſoy ſouſtenuë,
Par tout peſante également,
Se tient ſans s'aider de la nuë,
De ſon contrepoids ſeulement.

Car

Car vne chose qui est ainsi d'égale pesanteur, si elle est mise au milieu de quelque chose aussi égale par tout, elle ne sçauroit pancher ny d'vn costé ny d'autre: & se trouuant auec tant de rapport, elle demeure & tient par l'inclination & la disposition d'autruy: C'est ce que ie me suis premierement persuadé.

SIMIAS.

Auec beaucoup de raison.

SOCRATE.

Cette masse ainsi suspenduë,
Et comme ie le croy sçauoir,
Est comme il est aisé de voir,
D'vne merueilleuse estenduë:
Nous icy comme des fourmis,
Et des grenoüilles, sommes mis
Autour des marests & de l'onde,
Entre le Phaside & ce lieu,
Où les piliers d'vn demy-Dieu,
Creurent auoir borné le monde.

En plusieurs endroits de la sorte,
Habitables comme ceux-cy,
Elle a des logemens aussi
Pour d'autres mortels qu'elle porte:
Car selon la forme & le fais,
Qui de l'onde ou de l'air espais
Dedans cette grandeur s'escoule,
Ses flancs deuiennent enfoncez
Et fournissent des lieux assez
Pour faire peupler cette boule.

Vne plus excellente terre,
Pleine de douceur & de paix,
Où l'air ne fait venir iamais
L'importunité du tonnerre,
Pure & parfaite en tous ses lieux,
Est assise dedans les Cieux,
Où tout est pur, tout admirable,
Là les Astres sont arangez,
Là les Bien-heureux sont logez;
Là tout est plaisant & durable.

Ce grand Palais de la Nature,
Comme ie croy, s'appelle Æther,

Par ceux à qui i'ay veu traiter
Des secrets de cette structure :
Les Astres apres ces objets,
Qui demeurans ainsi sujets,
Penetrent les airs comme verre,
Et iusqu'au fonds de l'Vniuers
Cherchent les chemins entr'ouuers
Pour passer au sein de la terre.

Nous icy comme dans vn autre,
Vn peu touchez de leurs rayons,
Assez imprudemment croyons
Estre bien esloignez du centre :
Nous pensons que nostre sejour
Est au plus haut du large tour
Qui ceint l'enclos de cette masse,
Que la terre est toute dessous,
Et que les bestes auec nous
N'en habitent que la surface.

Ainsi les Tritons & les Merée,
Qui dedans l'abisme des eaux
Voyent le Ciel & ses flambeaux
Au trauers de l'onde azurée,
Imagineroient sans raison,
Que leur moite & basse prison
Seroit tout au dessus de l'onde,
Et que les lumieres des Cieux
Ne sçauroient apparoistre mieux
En quelqu'autre quartier du monde.

Ils croiroient que dedans Neptune
Les Astres s'iroient allumer,
Et qu'ailleurs que dedans la mer,
Ne loge ny Soleil ny Lune,
Mais s'ils auoient tant seulement
Du dessus de leur Element
Contemplé le siege où nous sommes,
Leurs erreurs s'éuanoüiroient,
Et leurs regards s'ébloüiroient
De la clarté qui luit aux hommes.

Nous icy comme dans des caues,
Trop pesans pour nous enuoler,
Sous le grand Empire de l'air

Demeurons comme des esclaues,
Nous croyons que les feux luisans
Au trauers de l'air conduisans
Tant de lumieres incogneuës,
N'ont autre siege que les airs,
Et que d'où partent les esclairs,
De là partent aussi les nuës.
Mais si iamais quelque aduanture
Nous esleuoit d'vn coup de vent,
Pour nous faire voir plus auant
Les merueilles de la Nature,
Nous irions iusqu'où le Soleil
Paroit si clair & si vermeil,
Iusqu'où ces nuageuses voiles
N'ont encore iamais monté,
Et dans vn Ciel où la clarté
S'accorde auecque les estoilles.
Là bien plus haut que le tonnerre
Dans vn Palais si glorieux,
Si quelqu'vn abaissoit les yeux
Sur les ordures de la terre,
Il seroit honteux de la voir
Et rauy du nouueau sçauoir
De tant de merueilles si rares,
Voyant qu'au prix de tant de bien,
Tous nos tresors sont moins que rien,
Se mocqueroit bien des auares.
Les poissons hors de la cauerne,
Où la bize & les aquilons
Renuersans l'onde & les sablons,
Troublent le Dieu qui les gouuerne:
Hors des creux puants de la mer,
Où tout est vilain, tout amer,
Tout rongé de sel & d'escume,
Trouueroient beaux ces lieux icy,
Comme nous le Palais aussi,
Où la torche du iour s'allume.
Les marbres qui sont nos murailles,
Les joyaux qui parent nos doigts,
Et tout ce que les champs Indois
Se laissent tirer des entrailles,

Bref, tant de biens de tant de prix,
Où des plus conuoiteux esprits
L'insensé desir se limite,
Ne sont rien en comparaison
De ce qui luit dans la maison
Où la troupe des Dieux habite.

Sur ces propos icy ie vous raconteray vne fable tres-belle, si vous la voulez ouyr, pour vne plus claire intelligence des contrées de cette excellente terre qui est au dessous du Ciel.

SIMIAS.

Nous serons tous bien aises de l'entendre.

SOCRATE.

Qui de ce lumineux Royaume,
Que iamais la nuict ne voila,
Pourroit voir cette terre-là,
Il y verroit comme vne Paume,
De qui le dessus est couuert
De iaune, de blanc, ou de vert,
Et mille autres couleurs encore,
Comme celle de l'arc d'Iris,
Comme l'esmail des prez fleuris,
Et du chariot de l'Aurore.

Tout ce qu'on voit dans la peinture
Des portraits qui se font icy,
Comme tous nos objets aussi
Imitent vn peu leur nature,
Nos sombres & basses couleurs
N'aprochent point l'esclat des leurs,
Ny la neige, ny l'escarlate,
Ny le iaune du lourd metal,
Qui dedans l'ame du brutal
Si dangereusement esclate.

Mille autres couleurs incognuës
A la faculté de nos yeux,
Brillent en ses sublimes lieux
Au trauers de l'onde & des nuës,
Et le creux d'vn sejour si beau,
Qui s'emplit de l'air & de l'eau
Que tousiours la nature y verse,

Luit d'vn esclat tout different,
Si bien que cette terre prend
Tousiours quelque couleur diuerse.
Là sont peints les fruicts & les arbres,
Chaque fleur vaut vn diamant,
Là c'est bastir honteusement,
Que de faire seruir les marbres,
Les escarboucles & les rubits,
Et ce qu'vn Roy sur ses habits
Peut faire voir de plus superbe,
Se trouue parmy leurs forests,
Comme icy dedans nos marests
Se trouue du sable & de l'herbe.
L'argent y donne peu de ioye,
Et les metaux de plus de pris
Y viennent si fort à mespris,
Qu'on n'en fait point de la monnoye;
Là toute sorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux,
Où nostre terre est asseruie,
Viuent auec liberté,
Et dans des lieux pleins de santé,
Iouyssent d'vne longue vie.
On voit là des plaisans riuages,
Affranchis de la loy du sort,
Et iusqu'où la faim de la mort
N'estendit iamais ses rauages:
On y voit des Isles aussi
Bien plus belles que celles-cy,
Ce n'est point la mer qui les touche,
Elles ont au lieu de rempars,
Vn air serain de toutes parts,
Où iamais Phœbus ne se couche.
Ceux qui dans ce pays de grace
Occupent ces Palais heureux,
Sont plus grands & plus vigoureux
Que n'est cette mortelle race:
Les élemens leur sont plus doux,
L'air leur est ce que l'onde à nous;
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de nostre air infecté,

Vn beau Ciel tout plein de clarté
Est ce que leur poulmon respire.
Ils ont l'esprit & le visage
Plus aimables que nous n'auons,
Et des choses que nous sçauons,
Vn plus grand & meilleur vsage:
Ils ont les sens en leur vigueur,
Et la déplaisante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne trouble pas vn de leurs iours,
Non plus que les fascheux discours
Que font nos ames estourdies.
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde,
Et que le Ciel vaut mieux que l'air,
Tout ce qui fait viure & parler,
Est meilleur en cét autre monde:
Ainsi de ces heureux humains,
Les esprits & les corps bien sains,
Dans leur forte temperature,
Peuuent heureusement sçauoir
Jusques où s'estend le pouuoir
Et la volonté de nature.
Là sont tous ces fameux miracles
Que nous oyons dire des Cieux,
Et ces vrais Organes des Dieux,
Que les mortels nomment Oracles:
De vrais Temples & des Autels
A l'entretien des immortels,
Leur donnent vne libre entrée,
Et dans cét admirable lieu
Il est aisé de voir vn Dieu,
Comme vn homme en cette contrée.
Sans aucun ombrage des nuës,
Loin de la nuict & du sommeil,
On y voit & Lune & Soleil,
Et toutes les Estoilles nuës:
Iamais aucun trait de mal-heur
N'y fit venir vne douleur,
Les Dieux ne sont là que propices,
On ne voit point là de prison,
Ni de peste, ni de poison,

Ni de fers, ni de precipices.
Des canaux de diuerses sortes
Retiennent des eaux là dedans,
D'où saillent des ruisseaux grondans
Par les plis de leurs veines tortes;
Ces fosses en diuers endroits
Sont ores larges, ores estroits,
Leur emboucheure est toute ronde,
Ils different de ceux d'icy,
Ores du bord plus estreßy,
Ou de la baze plus profonde.
Chacun dans les creux qui le serre,
Suiuant vn poids qui va dessous,
Ces canaux se rencontrent tous
Dans le centre de cette terre;
Là mille merueilleux ruisseaux
Changent l'vn l'autre de vaisseaux,
Ils meslent mille fois leur course,
Et chacun forcé de changer,
Laisse dans vn gouffre estranger
Ce qu'il apporte de sa source.
Icy des eaux viues & fortes
Vomissent le soulfre & le feu,
Icy d'autres qui coulent peu,
Laissent geler leurs vagues mortes:
Ces fleuues eternels & grands
Sont l'vn de l'autre differents;
L'vn est fascheux, l'autre est facile,
L'vn est clair, l'autre est vn torrent,
Tousiours parmy la bourbe errant,
Comme fait celuy de Sicile.
Depuis le haut iusqu'à la baze,
L'vn dedans l'autre renuersez
Ces fleuues sont tous balancez
Dans vn profond & large vaze,
Qui panche indubitablement
De tous costez également;
Ce vaze est ce foßé d'Homere,
De tout ce globe se couurant
Que tous ces fleuues vont ouurant
Comme le ventre de leur mere.

Cette masse d'eau passagere
Dans ce vaze ainsi suspendu,
Ny trop serré, ny trop fendu,
N'est ny pesante ny legere,
Cette humeur est sans fondement,
Comme aussi sans nul firmament,
Elle s'abaisse, elle se leue,
Elle s'enfuit, elle reuient,
Elle s'eslance & se retient,
Sans se donner iamais de tréue.
L'air qui vient dans son ouuerture,
Et qui la suit de bout en bout,
Allant & reuenant par tout,
Est aussi de mesme nature:
Suiuant ces eaux & ces limons,
L'air comme il fait en nos poulmo
Incessamment souffle & respire,
Et poussé dans ces flots mouuens,
Il y fait naistre de grands vens,
Soit qu'il aille ou qu'il se retire.
Ce canal tire son haleine
Lors que nos eaux coulent là bas,
Et les souffle quand il est las,
Et que sa caue est toute pleine;
Resoufflant ce qu'il a puisé,
Vn grand amas d'eaux diuisé,
Amplement nos terres abreuue,
Vn de ses bras fait des marests,
Et l'autre arrache des forests,
Pour y faire passer vn fleuue.
Tous nos ruisseaux & nos fontaines
Naissent de ce débordement,
Et de là prend son fondement
Le siege des vagueuses plaines;
Ces mesmes eaux en leur retour
Vers ce vaste & profond sejour,
Du grand vase appellé Tartare,
Coulent par des chemins diuers,
De mille gouffres entr'ouuerts,
Au sein de ce canal auare.
Les vns plus promptement se rendent

Dans les lieux dont ils ſont venus,
Les autres vn peu plus retenus,
Plus pareſſeuſement deſcendent,
Repaſſant par mille recoins,
Les vns plus bas, les autres moins,
Ils tombent dans la grande maſſe,
Et voulant replacer leurs eaux,
Ils trouuent tous que leurs vaiſſeaux
Ont leur aſſiette vn peu plus baſſe.

Arriuez qu'ils ſont dans ce gouffre,
Où ce fleuue rit, l'autre dort,
Et cét autre, d'vn cours plus fort
Ne jette que flâme & que ſoulfre,
Et les mornes, & les coulans,
Se vont encore remeſlans
Dans le large creux de ce ventre,
C'eſt iuſqu'où peut aller leur ſaut,
Car il faudroit tomber d'enhaut,
S'ils vouloient deualer du centre.

Dans ce large eſpace du monde,
Quatre grands fleuues principaux,
A l'entour des champs infernaux
Traiſnent les vieux cours de leur onde:
Le grand Ocean en eſt vn,
Qui ſous l'Empire de Neptun,
Riche de poiſſons & de barques,
Moüille la terre à l'enuiron:
Le ſecond fleuue eſt Acheron,
Qui fait vn grand mareſts aux Parques.

Apres ſes courſes vagabondes,
Vn eſtang nommé comme luy,
Dans ces lieux de joye & d'ennuy
Arreſte ſes rapides ondes:
Dans ces obſcurs & triſtes bords,
Quelquesfois les ombres des morts
Vont accomplir leurs deſtinées,
Et noyez que ſont tous leurs maux
R'animent d'autres animaux
Dans les lieux dont elles ſont nées.

Vn fleuue de nature eſtrange
Entre ces deux-là fait ſon cours,

Et tombe en vn Lac où tousiours
L'onde brusle parmy la fange:
On void là-dedans s'enflamer
Bien plus d'eau que n'en a la mer,
Aussi ce fleuue est-il plus large,
Il ceint la terre, & va couler
Vers l'Acheron sans s'y mesler,
Puis au grand canal se descharge.
A cause de l'onde enflammée,
Qui bout dedans ce gros vaisseau,
Cette grande chaudiere d'eau
Est Pyritphlegeton nommée:
Du sein de ses fougueux torrens,
Mille petits ruisseaux errans
Par des conduites incertaines,
Reglissent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre font
Des ruisselets & des fontaines.
Le dernier fleuue est le Cocyte,
Dont le cours d'abord fluctueux,
Et fier, grondant, impetueux,
Et rien que son flot ne l'excite;
Il est entre bleu, rouge, & noire,
Comme on void dans ce creux manoir
La couleur de l'onde stigide:
Stix sur les fleuues couronné,
Sans que Iupiter detrôné,
Eut perdu le foudre & l'Ægide.
Comme les Dieux en cette guerre,
Cocyte prend là du secours,
Et passe d'vn plus roide cours
Dans les entrailles de la terre,
Puis par mille destours roulant
Vers Pyritphlegeton courant,
Il trouue l'Acheron en teste,
Et sans se mesler à pas vn,
Il se rend dans ce lieu commun,
Qui leur tient sa cauerne preste.
Le grand conseil de la nature
L'ayant ainsi bien ordonné,
Ce regne est le lieu destiné

Où les morts sont leur aduauture;
Leur Demon les a là logez,
C'est où les Dieux les ont iugez;
Ce sont-là les Dieux redoutables,
Consacrez aux droicts de la mort,
Où se donne l'arrest du sort,
Pour ler iustes & les coulpables.
Qui ne rend pas bien son seruice
Au sainct deuoir de la vertu,
Et n'est aussi tout abbatu
Sous l'infame empire du vice:
Tous ceux de qui les sombres iours
D'vn fade & mediocre cours
Ont passé cette vie humaine,
Trouuent vn pareil sort pour eux,
Ny bien heureux, ny malheureux,
Dedans cette commune plaine.
Ils sont mis dans vne charette,
Où le Demon leur passager,
Conduisant ce fardeau leger,
Au marest d'Acheron s'arreste:
Ils sont là comme tous noyez,
Iusqu'à tant qu'ils soient nettoyez
Des ordures de leurs offences,
Et quelques supplices souffers,
Les Dieux leur vont oster les fers,
Pour leur donner des recompenses.
Les ames de sang enyurées,
Toutes noires de trahison,
Ont le Tartare pour prison,
Et n'en sont iamais deliurées:
Là sont mis les tueurs de Rois,
Comme ceux qui iusqu'aux abois
N'ont aimé que le sacrilege:
Et pour les tirer de ce lieu,
La misericorde de Dieu
N'a point assez de priuilege.
D'autres ames bien criminelles,
Mais pour qui les Dieux moins faschez,
Ne condamnent point leurs pechez
A des tortures eternelles:

Ceux qu'vn brutal aueuglement
Prouoque irraisonnablement
A fascher le pere & la mere,
Sont dans cét espoir de guerir,
S'estans purgez auant mourir
Par vne repentence amere.
Vn dégoust de lieux adorables,
Vn meurtre fait mal àpropos,
Dont l'image est le repos
A l'ame de ces miserables ;
Ce sont-là ces crimes pesans,
Dont les Dieux ne se r'apaisans
Qu'apres vne vengeance rude,
Tiennent les esprits affligez
Dedans le Tartare obligez
D'vne effroyable seruitude.
Il faut que la Lune accomplisse
Douze fois au Ciel son sentier,
Et qu'vn an passe tout entier
Pour le terme de leur suplice :
Le temps arriué qu'vn tourment
Si durable, & si vehement,
Leur permet vn peu de relasche,
Le destin à demy contant,
Et lassé de leur nuire tant
Hors de ces cachots les arrache.
Auant leur deliurance entiere,
Sortans de ce canal commun,
Ils sont tous renuoyez chacun
Dedans le sein d'vne riuiere :
Ceux que le meurtre a condamnez,
Au Cocite sont amenez ;
Cét autre fleuue plein de flâme,
Reçoit ces hommes violens,
Qui contre leurs peres insolens
En ont eu des remords dans l'ame.
Lors ces forçats auec licence,
Suiuant les flots qui les ont pris,
S'en vont visiter les esprits
Dont ils ont blessé l'innocence :
Et les trouuans prés de Palus,

Qui d'vn large & tranquile flus
Arrousent vne heureuse plaine,
Desireux de s'y resiouyr
Les coniurent de les ouyr,
Et d'auoir pitié de leur peine.
Si ces Manes leur font la grace
De les receuoir à mercy,
Ils s'en vont auec elles aussi
Posseder vne heureuse place,
Et pleins de franchise & d'honneur,
Participent à leur bon-heur:
Mais tant que leur iustice auare
Leur veut retenir leurs forfaits,
Sans auoir ny tresue ny paix,
Ils s'en reuont dans le Tartare.
Leur peine se rend infinie,
Leur douleur ne cuit pas assez,
Et tant qu'il plaist aux offencez,
Leur faute n'est iamais punie:
Mais soudain qu'ils sont pardonnez,
Ils vont au rang des fortunez,
Le malheur calme son orage,
L'Enfer est las de les punir,
Et chacun perd le souuenir
D'en auoir receu de l'outrage.
Mais ceux qui d'vne saincte vie
Ont suiuy le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux
A tousiours limité la vie,
Sçauans & sans aucun deffaut,
Ils volent bien-heureux là haut,
Où parmy des grandeurs supresmes.
Ils n'ont plus de corps comme icy.
Et francs de tout humain soucy,
Ils deuiennent des Dieux eux-mesmes.
A des felicitez si rares
Se doit donner tout nostre soin,
Car cette gloire de bien loin
Passe la pompe des Thiares:
Nul sans prudence, & sans bonté,
Encore n'est jamais monté

Dans ce grand Palais de lumiere,
Où nostre parfaite raison
Doit habiter vne maison
Plus heureuse que la premiere.

PHÆDON.

Il finissoit ainsi sa fable dans le discours de ces beatitudes eternelles, que les esprits bien purgez par la Philosophie, doiuent esperer, & dont il ne pouuoit, disoit-il, exprimer la magnificence, faute du loisir & capacité d'vn homme, qui ne suffit pas au discours des choses si merueilleuses : au bout de son compte, il dit à Simias.

Toutes ces choses-là, comme ie les ay rangées, ne sont pas dignes, sans doute, qu'vn homme de bon sens y arreste entierement sa creance: toutesfois estans certains de l'immortalité de nos ames, nous deuons penser que leur habitation en l'autre monde sera quelque chose approchant à ce que ie vous en ay discouru, & sans l'incertitude où nous demeurons pendant la vie, il me semble qu'il est à propos de se persuader à peu prés ce que i'ay dit, & de l'apprendre par cœur, comme les Magiciens font leurs vers : s'il y a du danger qu'on se trompe, il y a de la gloire à courre ce hazard, & ie crois qu'vne esperãce bien legitime doit icy soulager les incommoditez de ceux qui viennent dans les mépris du faste, & de la volupté du corps, & qui ayant sceu trouuer le goust des plaisirs que la science donne, n'ont resioüy leur esprit d'autre chose, & n'empruntẽt rien d'estranger pour l'accommoder ; ils sont parrez d'ornemens tous tirez de lui-mesme, qui sont, la tẽperance, la iustice, la magnanimité, la liberté & la verité. Parmy toutes ces vertus, le Sage se trouue ferme contre les atteintes de la mort, & par tout le temps de sa vie, se trouue aussi preparé pour son depart qu'à l'heure mesme qu'il faut qu'il parte. Pour vous tous qui estes icy, vous délogerez sans doute, & mourrez chacun à vostre temps ; mais pour moy, c'est maintenant cõme diroit quelque Tragique, que les destins m'appellent, méme il est desia temps que ie m'en aille pour me lauer : car auant que de prendre le poison, ie me veux nettoyer pour n'incommoder point les femmes,

qui s'amuseront à lauer ce corps mort. Là dessus Criton luy demāde s'il ne vouloit rien commander à personne, touchant ses enfans ou pour quelque autre chose, où on luy peût faire plaisir. Ie n'ay rien à vous recommander, dit-il, que ce que ie vous préche il y a long-temps, que si vous prenez garde à vous, vous me seruirez de beaucoup & à vous-mémes, quoy que vous ne m'en voulussiez pas icy donner parole, & que si vous ne suiuez en toute vostre vie les traces qui vous ont esté marquées, par tous les discours que nous auōs faits, asseurez-vous que vous n'y gagnerez rien, quoy que vous vueilliez y accorder à nostre conference. Nous y prendrons garde, luy dit Criton : mais comme quoy veux-tu qu'on t'enseuelisse : Comme il vous plaira, dit-il, au moins si apres vous me pouuez atteindre : & tout soufriant, il se tourna vers nous : Ie ne sçaurois, dit-il, persuader à Criton que c'est moy ce Socrate qui dispute icy & qui range ainsi mes discours, il croit que ie suis cette charongne qu'il doit voir incontinent, & se soucie peu de la consolation que ie vous ay voulu donner, & de l'opinion que i'ay d'estre aujourd'huy bien loin de vous & de paruenir à la condition des bien-heureux. Asseurez-vous en donc Criton, ie vous prie, & soyez mes cautions enuers luy autrement qu'il n'a esté pour moy enuers mes Iuges: car il a respondu que ie comparoistrois en jugement, & vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'apres que ie seray mort, ie ne comparoistray plus pour tout, mais que ie m'en iray. Persuadez-lui ie vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voyant brusler ou enseuelir mon corps, il ne soit pas si fol que de me plaindre, comme si i'endurois beaucoup, & qu'il ne die point aux funerailles, que c'est Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre sous la terre. Sçachez aussi Criton, que ce qui est si mal dit, ne manque pas seulement en cela, mais qu'il nuit aussi en quelque façon à nos esprits : mais bien il faut dire que mon corps doit estre enseuely, & de la sorte qu'il te semblera bon. Cela dit, il se leua, & passa dans vne chambre pour se lauer : Criton le suiuit, & nous pria de les attendre. Nous estions là cependant à nous en-

tretenir sur les discours qui auoient esté tenus, & à deplorer nostre fortune en la perte de cét homme-là, qui estant nostre Pere à tous, nous laissoit à sa mort tous orphelins. Apres que Socrate fut laué, on luy apporta ses fils : car il en auoit deux petits, & vn desia grand, il y vint aussi des femmes ses domestiques. Socrate leur ayant parlé tout deuant Criton, & leur ayant ordonné ce qu'il vouloit, il leur commanda de se retirer, & à ses fils aussi, puis il reuint à nous enuiron l'heure que le Soleil s'alloit coucher, car il auoit esté là dedans assez long-temps. Comme il nous fut venu retrouuer tout laué, il s'assit, & sans qu'il eut presque loisir de nous plus rien dire, voicy le bourreau qui arriue, & se tenant auprés de Socrate, il luy dit : Ie ne pense point trouuer en toy l'estonnement que i'ay accoustumé de trouuer aux autres: car ils depitent à moy, & me disent des injures, lors que faisant ma charge, par le commandement des Magistrats, ie leur viens annoncer qu'il leur faut aualer le poison, & i'ay recogneu à te voir icy, que tu as l'ame grande & genereuse, & l'humeur paisible, que tu es le meilleur homme qui soit iamais entré dans cette prison, & sçay bien que tu ne m'imputeras point ton mal-heur, mais à ceux qui en sont la cause. Tu connois assez maintenant la nouuelle que ie t'aporte : Adieu, tâche à te preparer à cette necessité. Apres luy auoir dit cela, il se retira tout pleurant. Socrate tournant les yeux sur le bourreau: Adieu, luy dit-il, toy-mesme, ie vay me preparer : Et tout aussi-tost, voilà, nous dit-il, vn honneste homme & courtois : ce n'est pas auiourd'huy seulement que ie l'ay connu ciuil comme cela, il m'a tousiours fort salüé, & m'est venu icy souuent entretenir ie croy qu'il est homme de bien, voyez comme quoy il me plaint. Courage Criton, faisons ce qu'il nous dit, & si le poison est prest, qu'on me l'aporte, s'il ne l'est pas encore, qu'on le luy fasse apprester. Quoy ? dit Criton, ie croy que le Soleil n'est point encore couché, & ie sçay que les autres sont encore long-temps à prendre le poison apres qu'on leur a dit : mesmes ils ne le boiuent bien souuent qu'apres auoir bien gousté, & ioüy de ce qu'ils ayment : ainsi n'as-tu point affaire de te haster, car il

y a du temps assez. Ceux qui font de la sorte, dit Socrate, ont raison : car ils croyent que cela leur profite à quelque chose. Et moy i'ay raison de ne le point faire; car ie croy que pour retarder, ie n'y puis gagner autre chose que de me rendre ridicule à moy-mesme, comme trop amoureux de ma vie, & mesnager d'vne chose où ie n'ay rien. Mais oblige-moy, ie te prie, & fais ce que ie te dis. Comme Criton eut ouy cette resolution, il fit signe à vn garçon qui n'estoit pas loin de là. Ce garçon sortit de la chambre, & sans arrester beaucoup, il reuint auec celuy qui deuoit dőner le poison, qu'il apporta tout prest dans la coupe. Socrate le regardant : et ie te prie, dit-il, toy qui entends cecy qu'est-ce qu'il faut que ie fasse? Autre chose que te promener apres auoir beu iusqu'à tant que tu sentes affoiblir tes iambes, apres tu te coucheras. & luy disant cela il luy rendit la coupe. Socrate veritablement, ô Echecrates, la print fort ioïeusement sans changer de couleur : mais regardant viuement comme il auoit accoustumé, il dit au bourreau ; Est-il pas permis d'en respandre vn peu par maniere de sacrifice ? Il n'y en a, lui dit l'autre, iustement que ce qu'il faut. I'ay tout beu, dit Socrate, mais si est-il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rendent ma mort fauorable, & cette separation heureuse, ie les prie de bon cœur : & ainsi soit-il. Disant cela, il porte le verre à sa bouche & boit fort gayement. Plusieurs de la compagnie s'estoient empeschez de pleurer iusques alors : mais le voyant comme il beuuoit, & apres qu'il eut beu, il nous fut impossible de nous retenir : pour moy ie me laissay-là tellement emporter à la douleur, que les larmes me tomboient à force du regret que i'auois, non pas tant pour luy que pour moy-mesme, & la perte que ie faisois d'vn tel amy ; Criton aussi auant que de commencer de pleurer s'estoit leué : & Apollodorus qui n'auoit tout le iour fait autre chose, se print lors à crier les hauts cris, déplorant la condition de tous ceux qui estoient-là, horsmis de Socrate : Vrayement, nous dit Socrate, vous estes de braues gens, n'auez-vous point de honte ; ie n'auois r'enuoyé ces femmes pour autre chose : car ie sçay que cette

foiblesse de se plaindre & de pleurer leur est ordinaire. Et i'ay souuent ouy dire, que c'est auec applaudissement & ioye qu'il faut s'en aller d'icy. Arrestez-vous donc, & prenez patience. Nous rougismes tous à cette parole, & ne pleurasmes point dauantage. Desia tout se promenant, il sentit faillir ses jambes, & se coucha sur le dos: car ainsi luy auoit ordonné le bourreau, qui vn peu apres venant à le coucher, commença à prendre garde aux pieds de Socrate, & à ses iambes, & luy pressant fort bien le pied, luy demanda s'il ne sentoit rien: Rien du tout, dit Socrate: apres il luy serra les iambes, & montrant tousiours de la main en les serrant, il nous montra qu'elles estoient froides & toutes roides: le touchant encore vne fois, il nous dit, lors que le froid sera venu au cœur il trespassera. Aussi-tost le froid le saisit, iusques-là il se descouurit, car il s'estoit enueloppé d'vne robe, & puis le dernier mot qu'il profera fut. O Criton, dit-il, nous deuons le Coq à Esculape, payez-le, ie vous prie, & n'y manquez point: Cela se fera, luy dit Criton, mais ne te plaist-il point encore quelque chose: A cela Socrate ne répondit point, mais ayant demeuré coy tout vn temps, il remua vn peu: le bourreau le descouurit: lors Socrate ficha sa veuë & la perdit. Criton luy ferma les yeux & la bouche:

Voila, Echecrates, la fin de nostre amy: homme sans doute, à mon iugement, le meilleur, le plus sage, & le plus iuste que i'ay iamais pratiqué.

Fin du Traicté de l'Immortalité de l'Ame.





AV ROY,

SVR SON EXIL.

ODE.



ELVY qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les élemens,
Et meut auec des tremblemens,
La grande masse de la terre :
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,
Luy qui vous preste sa lumiere,
Et qui malgré les Fleurs de Lys,
Vn iour fera de la poussiere
De vos membres enseuelis.

Ce grand Dieu qui fit les abysmes
Dans le centre de l'Vniuers,
Et qui les tient tousiours ouuers
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Treuuent vn asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge
Des maux où vous m'auez ietté.

Esloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du iour
Ne me luit plus qu'auec peine :
Sur le faiste affreux d'vn rocher,
D'où les Ours n'osent approcher,
Ie consulte auec des furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes réueries
A me faire precipiter.

Aujourd'huy parmy des Sauuages,
Où ie ne trouue à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'écho des riuages :
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple auecque des cris
Benit le Roy parmy les ruës,
Icy les accens des corbeaux,
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que de tombeaux.
l'ay choisi loin de vostre Empire
Vn vieux desert, où les serpens
Boiuent les pleurs que ie respens,
Et souflent l'air que ie respire :
Dans l'effroy de mes longs ennuys
Ie cherche, insensé que ie suis,
Vne lyonne en sa colere,
Qui me déchirant par morceaux,
Laisse mon sang & ma misere
En la bouche des lionceaux.
Iustes Cieux qui voyez l'outrage
Que ie souffre peu iustement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal, ou plus de courage :
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de souspirer à Dieu,
Ie n'ay rien qui me diuertisse :
Iob qui fut tant homme de bien,
Accusa le Ciel d'iniustice,
Pour vn moindre mal que le mien.
Vous grand Roy si sage & si iuste,
Qu'on ne void point de Roy pareil,
Suiurez-vous le mesme conseil
Qui fit iadis faillir Auguste ?
Sa faute offence ses néueux,
Et fait perdre beaucoup de veux
Aux autels qu'on doit à sa gloire,
Mesmes les Astres auiourd'huy
Font des plaintes à la memoire,
De ce qu'elle a parlé de luy.
Encore dit-on que son ire

L'auoit bien iuftement preffé,
Et qu'Ouide ne fuft chaffé,
Que pour auoir ofé medire:
Moy dont l'efprit mieux arrefté,
D'vne fi fotte liberté
Ne fe trouua iamais capable,
Auffi-toft que ie fus banny,
Ie fouhaittay d'eftre coulpable,
Pour eftre iuftement puny.
Mais iamais la melancolie
Qui trouble ces mauuais efprits,
N'a fait paroiftre en mes efcrits
Vn pareil excez de folie:
Et fi depuis le premier iour
Que mon deuoir & mon amour
M'attacherent à vos feruices,
Ie n'ay tout oublié pour eux,
Le Ciel pour chaftier mes vices
Faffe vn enfer plus rigoureux.
Ie n'ay point failly que ie fçache,
Et fi i'ay peché contre vous,
Le plus dur exil eft trop doux
Pour punir vn crime fi lafche:
Auffi quels lieux ont ce credit,
Où pour vn acte fi maudit
Chacun n'ait droit de me pourfuiure:
Quel Monarque eft fi loing d'icy,
Qui me vueille fouffrir de viure,
Si mon Roy ne le veut auffi.
Quoy que mon difcours execute,
Que feray-je à mon mauuais fort,
Qu'appliqueray-je que la mort
Au mal-heur qui me perfecute?
Dieu qui fe plaift à la pitié,
Et qui d'vn fainct vœu d'amitié
Ioint vos volontez à la fienne,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'vne qualité fi Chreftienne,
Vous oblige à luy reffembler.
Comme il fait à l'humaine race
Qui fe profterne à fes Autels,

Vous ferez paroiſtre aux mortels
Moins de iuſtice que de grace:
Moy dans le mal qui me pourſuit,
Ie fais des vœux pour qui me nuit,
Que iamais vne telle foudre
N'ebranle l'eſtabliſſement
De ceux qui vous ont fait reſoudre
A ſigner mon banniſſement.
Vn iour leurs haines appaiſées
Feront careſſes à ma douleur,
Et mon ſort loin de mon malheur
Trouuera des routes aiſées:
Si la clarté me dure aſſez
Pour voir, apres ces maux paſſez,
Vn Ciel plus propre à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera
Aucun ſoucy qui l'importune,
Dans les vers qu'elle vous fera.
De la veine la plus hardie
Qu'Apollon ait iamais remply,
Et du chant le plus accomply
De ſa parfaicte melodie,
Deſſus la fueille d'vn papier,
Plus durable que de l'acier,
Ie feray pour vous vne image,
Où des mots aſſez complaiſans,
Pour bien parler de mon courage
Manqueront à vos courtiſans,
Là ſuiuant vne longue trace
De l'hiſtoire de tous nos Roys,
La Nauarre & les monts de Foix
S'étonneront de voſtre race:
Là ces vieux portraits effacez,
Dans mes Poëmes retracez,
Sortiront des vieilles croniques,
Et reſſuſcitez dans mes vers,
Ils reuiendront plus maginfiques
En l'eſtime de l'Vniuers.
Depuis celuy que la fortune
Amena ſi prés du Liban,
Et ſous qui l'orgueil du Turban

Vit fouler le front de la Lune,
Ie feray parler ces Roys morts,
Et renouuelant mes efforts
Dans le discours de vostre vie,
Ie feray si bien mon deuoir,
Que la voix mesme de l'enuie
Vous parlera de me reuoir.

AV ROY.

CHer obiect des yeux & des cœurs,
Grand Roy dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux & d'auguste,
Vsez moins de vostre amitié,
Vous perdrez ce titre de Iuste
Si vous vsez trop de pieté.
Quand vn Roy par tant de projets
Voit dans l'ame de ses sujets
Son authorité dissipée,
Quoy que resonne le conseil,
Ie pense que les coups d'espée
Sont vn salutaire appareil.
L'honneur d'vn Iuste Potentat
Est de faire qu'en son Estat
La paix ait des racines fermes,
Par là se doit-il maintenir,
Et demeurer tousiours aux termes,
De pardonner & de punir,
Contre ces esprits insensez,
Qui se tiennent interessez
En la calamité publique,
Selon la loy que nous tenons,
Il ne faut point qu'vn Roy s'explique
Que par la bouche des canons.
Les forts brauent les impuissans,
Les vaincus sont obeyssans,
La Iustice estouffe la rage :
Il les faut rompre sous les faix,
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.

HENRY, détourne icy tes yeux,
Et regarde ces tristes lieux
Consacrez à ta sepulture,
Considere comme ton cœur
Se lasche, & contre sa nature
Reçoit vn ennemy vainqueur.
Toutefois, grand Astre des Roys,
Celle qui te print autrefois
Encor impunément te braue,
Ton cœur ne luy resiste pas,
Et demeure tousiours esclaue
De ses victorieux appas.
Grande Reine en faueur des Lys,
Auec luy presque enseuelis,
N'offensez point ses funerailles
Pour l'auoir, à quoy le dessein
De venir rompre des murailles,
Si vous l'auez dans vostre sein?
Merueilleux changement du sort,
Ce Grand Roy que deuant sa mort
Vous gaigniez auec des larmes,
Est-il si pussant aujourd'huy,
Qu'il vous faille employer les armes
Pour auoir empire sur luy?
Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'vn respect amoureux,
Ait fleschy deuant vostre face,
Il n'est point si fort abbatu
Que son Fils n'y trouue vne place
Où faire reluire sa vertu.
Nous croyons que ses reuoltez,
A nostre abord espouuantez,
Se deffendront mal à la bresche;
Et qui sera comparaison
De vingt canons contre vne flesche,
Dira que nous auons raison.

Sur la Paix de l'année mil six cens vingt.

ODE.

LA paix trop long-temps desolée,
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire le Mausolée,
Les jeux, les dances, & l'amour :
Au seul esclat de nos espées
Les tempestes sont dissipées,
Tous nos bruits sont enseuelis:
Mon Prince a fait cesser la guerre,
Et la grace a rendu la terre
Pleine de Palmes & de Lys.
Nostre estat d'vn riche visage
Desesperé de son salut,
Sans le Roy ne trouuoit l'vsage
D'aucun remede qui valut :
Grand Roy que vos vertus sont grandes!
Et bien dignes de nos offrandes ;
Que vos trauaux ont eu de fruit;
Toute la terre en est semée,
Et la voix de la renommée
N'en sçauroit faire assez de bruit.
Et bien, races dénaturées,
Qu'auez-vous plus à murmurer ?
Les fureurs se sont retirées,
Le desordre n'a peu durer,
Vos estendards sont nostre proye,
Vos flammes sont nos feux de joye,
Le Roy triomphe du mal-heur,
Et iamais on a veu Monarque
Qui grauast de meilleur marque
Son iugement, ny sa valeur.
La trahison confuse & blesme,
Ne sçait plus surquoy se ranger,
Le Roy a mis tout ce qu'il ayme
Loin de la honte & du danger,

Il a reprimé la licence
Dont on pressoit son innocence,
Et ses desseins laborieux,
Qui ne sont point à l'aduanture,
Ont fait voir que sa creature
Estoit aussi celle des Dieux.
Dans vos victorieuses armes,
Si la clemence l'eust permis,
Et plus de sang,& plus de larmes
Eussent marqué ses ennemis,
Et dirois bien à quels supplices
S'attendoient leurs noires malices ;
Mais il est las de les punir,
Il est honteux de leur diffame,
Et seroit fasché que son ame
En eust gardé le souuenir.
Il suffit que la paix est ferme,
Que ces esprits audacieux
Ont enfin acheué le terme
De leurs complots seditieux :
Il suffit que rien n'importune,
Ny sa vertu, ny sa fortune,
Que le Ciel rit à son plaisir,
Que sa gloire a laissé l'enuie,
Et que sa grandeur assouuie
Ne trouue ny but ny desir.
Traistres outils de nos folies,
Instrumens de flâme & de fer,
Que vos races enseuelies,
Se recachent dedans l'enfer :
Aussi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces reuoltez ordinaires
Ont armé nos mains tant de fois,
Iurent que le premier rebelle
Sera la victime eternelle
De l'injure de tous nos Roys.
Esperer encore des graces,
Et croire en de pareils forfaits,
Que vous ny vos futures races
Puissiez iamais trouuer de paix,
C'est douter que vos felonnies

Ne ſoient proches d'eſtre punies,
C'eſt ne ſçauoir point de priſon,
S'imaginer qu'vn a deux teſtes,
Que le Ciel n'a point de tempeſtes,
Ou qu'il ayme la trahiſon.

Mais ie fauts en mes défiances,
Voſtre mal vous a fait pâtir,
Et ie croy que vos conſciences
L'ont fait auec du repentir :
Auriez-vous bien la barbarie
De confeſſer que la furie
Vous ait fait venir ſans remors
Au trauers du fer & des flammes,
Où tant de genereuſes ames
Ont accreu le nombre des morts ?

Ie dis, de quel ſanglant orage
L'enfer ſe déborda ſur nous,
Et voulut mal à mon courage,
De m'auoir fait venir aux coups :
La campagne eſtoit allumée,
L'air gros de bruit & de fumée,
Le Ciel confus de nos débats,
Le iour triſte de noſtre gloire,
Et le ſang fit rougir le Loire
De la honte de vos combats.

C'eſt aſſez fait de funerailles,
On voit vn aſſez grand tableau
De cheuaux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a ietté dans l'eau :
C'eſt aſſez, le Ciel s'en irrite,
Et de quelque ſi grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'eſt rien de tel que de viure
Sous vn Roy tranquille, & de ſuiure
La ſaincte Majeſté des Loix.

AV ROY.

ESTRENNES.

Le dessein que i'auois de saluer le Roy,
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy,
D'vne vieille coustume aux presens ordonnée,
Attendoit que le temps recommençast l'année;
Mais mon iuste deuoir ne s'est pû retenir,
Ie trouue que ce iour est trop long à venir,
Et ce n'est point icy le temps ny la coustume,
A qui ie donne loy de gouuerner ma plume:
Quelque iour de l'année, où ie respire l'air,
C'est de ce fils des Dieux de qui ie dois parler.
Mon ame en adorant à cét obiect s'arreste,
Et mon esprit en fait mon trauail & ma feste:
Tout ce que la nature a de rare & de beau,
Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,
Tout ce que peut le Ciel pour obliger la terre,
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,
Les roses des rosiers, les ombres, les ruisseaux,
Le murmure des vents, & le bruit des oyseaux,
Le vestement d'Iris, & le teint de l'Aurore,
Les attraits de Venus, ny les douceurs de Flore,
Tout ce que tous les Dieux ont de cher & de doux,
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous,
Cesar auprés de vous perd ce renom d'Auguste,
Mars celuy de vaillant, Themis celuy de Iuste:
La vertu n'eut iamais de mouuemens si saincts
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux desseins:
C'est par où dans nos cœurs son amitié s'imprime,
C'est pour l'amour de vous que nous quittõs le crime,
L'exemple de vos mœurs force plus que la Loy,
Et vostre saincte vie authorise la foy,
Lors que ces grands desseins, à qui l'Europe entiere
Pour vn mois d'exercice estoit peu de matiere,
Furent mis au tombeau du plus vaillant Heros,

Dont le ſein de la terre ait iamais eu des os:
La vertu s'en alloit, mais vous l'auez ſuiuie,
Et retenant de luy la Couronne & la vie,
Il vous pleuſt d'arreſter auecque vous auſſi
Les belles qualitez qui l'honnoroient icy:
Ie croyois l'Vniuers perdu dans cette perte,
Que la terre apres luy demeureroit deſerte,
Que l'air ſeroit touſiours de tempeſte allumé,
Que le Ciel dans l'Enfer ſe verroit abyſmé,
Et que les Elemens ſans ordre & ſans lumiere
Reuiendroient en l'horreur de ſa maſſe premiere,
Sa gloire alloit du pair auec les mortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'eſtoient que des Autels.
Tous les peuples Chreſtiens l'auoient fait leur arbitre,
Iamais autre que luy ne poſſedaſt ce titre,
Sa vertu luy gaigna tous ces noms glorieux,
Que noſtre fantaiſie accorde aux demy-Dieux,
Les plus grands Roys trouuoiét du merite à luy plaire,
Tout aymoit ſa faueur, tout craignoit ſa colere;
Ainſi que le Soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit ſur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long-temps honteuſement oyſiue,
Meditoit d'arracher ſon myrthe & ſon oliue:
Le bruit de ſes deſſeins par l'Europe voloit,
Chacun de ſes projets differemment parloit,
Tous les Roys ſes voiſins pendoient ſur la balance
Egalement douteux où fondroit ſa vaillance:
Son courage rioit, de voir que la terreur,
Se meſloit parmy tous dans leur confuſe erreur:
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et ſans vous c'euſt eſté le plus grand Roy du monde;
Que ſans vous ſon treſpas eut cauſé de malheurs!
Qu'il nous eut fait verſer & de ſang & de pleurs!
Mais grace au Roy des Cieux, tout preuoyant & ſage,
Dont vous eſtes icy la plus parfaite Image,
Nous ſommes conſolez, & le meſme cercueil
Qui r'enferma ſes os, r'enferma noſtre dueil:
Les arts, & les plaiſirs, les autels & les armes,
Ont preſque du regret d'auoir ietté des larmes:
Quel de tous les plus grands & des plus braues Roys,
Aſſeure mieux que vous l'authorité des Loix?

Vostre Empire nous sçait si doucement contraindre,
Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre,
L'ame la plus sauuage a pour vous de l'amour,
Quel si grand Roy n'est point ialoux de vostre Cour ?
Et les Dieux contemplans vostre adorable vie,
Si vous n'estiez leur fils vous porteroient enuie :
Le Soleil est rauy quand son œil vous reluit,
Et ne voudroit iamais de repos ny de nuict,
Ses rayons n'ayment point à chasser le nuage,
Que pour n'estre empeschez de vous voir en visage,
C'est pour l'amour de vous qu'il bastit ses maisons,
Qu'il rompit les chaos, qu'il changea les saisons,
Qu'il nous fit discerner le Ciel d'auecque l'onde,
Et mit le grand esclat de la lumiere au monde :
Pour vous son feu s'occupe à ce metal pesant,
Par tout dedans le Louure à vos yeux reluisant :
Pour vous sa fantaisie en nos verges errante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et sçachant que vos yeux se plaisent aux couleurs,
Il vous peint son amour dans la face des fleurs:
Que cét arbre fut gay, quand aux riues de Loire,
Il vit les monumens grauez pour vostre gloire,
Sentant que son deuoir touchoit vostre grandeur,
Il n'esclaira iamais auecque tant d'ardeur,
Et receut comme encens l'honorable fumée,
Que le canon donnoit à vostre renommée :
Le fleuue de son lict alors fit vn cercueil,
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune,
Ce que vostre vertu fit faire à la fortune :
Neptune resiouy de vos succez heureux,
Rendit de vostre Nom tous ses flots amoureux,
Et d'vn char empané fendant ses routes calmes,
Vint planter sur ses bords vne forest de palmes,
Et le Ciel glorieux d'vn si iuste bon-heur,
Auec affection fit feste à vostre honneur:
Mars n'a point fait encore vne si belle proye,
Et vante ce iour-là, plus que la nuict de Troye,
Voyant vostre ieunesse en nos sanglants combats,
Dans le sein du peril rechercher ses esbats:
Que nous eusmes de peur qu'vn excez de courage
Ne nous mist au hazard d'vn general naufrage :

Benit soit ce grand Dieu, qui d'vn soin paternel
Garde à vostre genie vn bon-heur eternel:
Il a fait vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le Ciel que vostre Empire:
Ce sage & grand esprit, que vostre sainct desir
Pour le salut commun nous a daigné choisir:
Ce grand Dieu nous fait voir auec trop d'asseurance,
Que le destin du Ciel est celuy de la France,
Que vos plus grands desseins arriuent à leur port,
Et que vous & les Dieux n'auez qu'vn mesme sort.
On dit que ce grand siege où tous les Dieux reposent,
Et d'vn conseil secret de vos desseins disposent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flambeaux
Esclatent à nos yeux si puissans & si beaux,
Eut autrefois besoin, qu'vn mortel prit l'audace
De se charger du faix de sa pesante masse:
Atlas s'auantura de soutenir les Cieux,
Autrement la nature eut veu tomber les Dieux:
Ce n'est point qu'en effect la celeste machine
Se trouue quelquefois proche de sa ruine,
Ny que iamais vn homme à nostre sort pareil,
Ait penetré les airs & touché le Soleil,
Cette fable au vray sens que la raison luy donne,
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,
Et l'esprit si hardy, qu'il osa s'esleuer
Iusqu'où mortel que luy ne pouuoit arriuer:
Il sçauoit les secrets d'Iris & du Tonnerre,
Et comme chaque estoille a pouuoir sur la terre,
L'Vniuers le croyoit son general appuy,
Et plusieurs Potentats se reposoient sur luy:
La nature y reprit vne vertu seconde,
Le destin luy laissa la conduite du monde,
Et les Dieux par plaisir mirent entre ses mains
L'ineuitable droit qu'ils ont sur les humains.
Grand Roy vous auez fait vn Ciel de vostre Empire,
Il eut vn bon Atlas, le vostre n'est pas pire,
Et chacun voit assez qu'en sa comparaison,
Vostre amitié s'accorde auecque la raison:
Tant que vostre faueur éclaire ses pensées,
Nos fortunes ne sont d'aucun duëil menacées,
Quoy que les factieux retrament de nouueau,

Leurs complots en naiſſant trouueront leur tombeau,
Et vous verrez touſiours durer à la Couronne,
La paix qu'à voſtre eſprit voſtre innocence donne,
Ainſi faſſe le Ciel, & iamais ſon courroux
N'approche aucun danger, ny de luy, ny de vous.

AV PRINCE D'ORANGE.

ODE.

VN eſprit laſche & mercenaire,
Qui d'vne gloire imaginaire
Flate les cœurs ambitieux,
Lors qu'il parle de vos loüanges,
Met les hommes plus vitieux
A la comparaiſon des Anges.
Auſſi bien nuë & ſans appas,
La pauure Muſe n'oſe pas,
Parmy les Pompes où vous eſtes,
Faire venir la verité,
Et ſi les bouches des Poëtes
Ne quittent leur ſeuerité,
Elles demeureront muëttes.
Prince, ie dis, ſans me loüer,
Que le Ciel m'a voulu doüer
D'vn eſprit que la France eſtime,
Et qui ne fait point mal ſonner
Vne loüange legitime,
Quand il trouue à qui la donner.
Mais le vice à qui tout aſpire,
Maiſtriſe auec tant d'empire
Ceux qui gouuernent l'Vniuers,
Que chez les plus heureux Monarques,
O honte de ce temps peruers!
A peine ay-ie trouué des marques
Qui fuſſent dignes de mes vers.
Et depuis que la Cour aduoüe
Ces ames de cire & de boüe,
Que tout crime peut employer,
Chacun attend qu'on le corrompe

Et les grands donnent le loyer
Tant ſeulement à qui les trompe.
Lors que la force du deuoir
Pouſſe mon ame à deceuoir
Quelqu'vn à qui ie fais hommage,
Si quelquefois pour vn mortel,
Ie tire vne immortelle image,
C'eſt afin qu'il ſe rende tel
Qu'il ſe voit peint en mon ouurage.
Mais quand ie penſe à ta valeur,
O que mon ſort a de mal-heur !
Car meſme de nouueaux Orphées
Ne pourroient en flattant les Dieux,
Dire ſi bien que tes Trophées
Ne meritent encore mieux.
Quels vers faut-il que ie prepare ?
En quel ſi beau marbre de Pare
Dois-ie grauer des monumens,
Qui ſoient fidelles à ta gloire ?
Quels ſi religieux ſermens,
Iurant tes faits à la memoire
Feront croire que ie ne mens.
L'eſpagne mere de l'orgueil,
Ne preparoit voſtre cercueil
Que de la corde & de la rouë,
Et venoit auec des vaiſſeaux
Qui portoient peintes ſur la prouë
Des potences & des bourreaux.
Ses troupes à pleine licence,
Venoient fouler voſtre innocence,
Et l'appareil de ſes efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs tapiſſez de corps
Manqueroient pluſtoſt de cimetiere,
Pour le ſepulchre de ſes morts.
Les voſtres que mordit ſa rage,
Mourans diſoient en leur courage,
O nos terres, ô nos citez !
Si vous n'eſtes plus aſſeruies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.

O vous que le destin d'honneur
Retira pour nostre bon-heur,
Belles ames soyez apprises,
Que l'horreur de vos corps détruits
N'a point rompu nos entreprises,
Et que nous recueillons les fruicts
Des peines que vous auez prises.

Nos ports sont libres, nos rampars
Sont asseurez de toutes pars,
Picorans iusqu'au bout du monde:
Si nos victorieux nochers
Trouuent des ennemis sur l'onde,
Ce sont les vents, & les rochers.

Ainsi ta gent victorieuse,
Dessus la tombe glorieuse
Des braues dont tu fus le chef,
Maurice vante ta proüesse,
Et dans les pleurs de son méchef
Verse des larmes de liesse.

Toy seul grand Prince es le vainqueur,
Car si les tiens monstrent du cœur,
Tout ce qui les y fait resoudre
Sont tes yeux dont le feu reluit
Dans le sang, & parmy la poudre,
Comme aux orages de la nuict
Brillent les flâmes de la foudre.
Sans toy, qui ne deuoit douter
Que ce peuple au lieu de gouter
La douceur d'vn repos durable,
De sa foible rebellion,
Il retomboit plus miserable
En la vengeance du Lyon.

La liberté qu'on a veu naistre
Du grand Mars, dont tu pris ton estre,
Apres luy, veufue de support,
Si tu n'eusses esté son frere,
Par quel secours que de la mort,
Esperoit-elle se deffaire
Des mains d'vn ennemy si fort?
Tu l'arrachas du precipice,
Faisant voir que tout est propice

A qui tu daignes secourir,
Et qu'ayant ton destin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir,
La liberté n'est pas mortelle.
Mais que pour te deïfier,
Il te falut sacrifier
De sang au tenebreux Monarque :
Que pour épargner le denier
Qu'on paye aux riues de la parque
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduit la mortelle parque.
Hercules à qui les immortels
Ont donné rang à leurs Autels,
N'a pas mieux merité sa feste,
Et si le sort l'eut assailly
Des forces qu'il t'a mis en teste,
Il eust sans doute defailly.
Ostande où les soldats d'Ibere,
En riant de vostre misere,
Pleuroient la cause de la leur,
Voyant le sort qui t'accompagne
Vendre tant mesme le malheur,
A creu que le demon d'Espagne
S'entend auecque ta valeur.
Les ans qu'on mit pour ses ruines,
Furent les iours de tes machines,
Regagnerent vn plus beau lieu:
Et c'est ainsi que tes iournées,
Comme on te conte pour vn Dieu,
Valent autant que des années.
A Niuport où ton œil charmoit
La frayeur , & la desarmoit,
On vit Bellone au sang trempée,
Dans le choc se precipiter :
Et par fois qu'elle estoit frappée,
Au lieu de Mars & Iupiter,
Ne reclamer que ton espée.
Aux coups que le canon tiroit,
Le Ciel de peur se retiroit,
La mer se veid toute allumée,
Les Astres perdirent leur rang,

L'air s'estouffa de la fumée,
Et la terre se noya de sang.
Parmy la nuict de ses tumultes,
Quelque grand Dieu que tu consultes,
Alors que tout sembloit perir,
Vint aux coups, afin de te suiure,
Sans besoin de te secourir :
Car pour ne t'empescher de viure,
La parque auroit voulu mourir.
L'ennemy battu sans retraite,
N'auroit au bout de sa deffaite
Que ta clemence pour support ;
Ainsi par fois apres l'orage,
Les nochers ont trouué leur port
Sur les rochers de leur naufrage.
A bien chanter tant de combats,
Où iamais tu ne succombas,
Ie voudrois consacrer mes veilles :
Mais ton esprit trop retenu,
Se fascheroit à tes oreilles,
Si ie l'auois entretenu
De la moindre de tes merueilles.
Aussi bien n'est-il pas besoin
Que mon Poëme soit tesmoin
De tes exploicts si manifestes :
Car quelque part qu'on puisse aller,
Si quelqu'vn n'a point veu tes gestes,
Il en a bien ouy parler.
L'horison de la gent sauuage
N'a point de mont ny de riuage
Où ne soit adoré ton los,
Que dans ton nom l'Hyperborée
A fait voir à nos matelots,
Haut escrit en lettre dorée,
Sur le fer de ses jauelots.
Puis que sa gloire est accomplie,
Grands destins ie ne vous supplie
Que de faire continuer
L'honneur où ie le vois paroistre,
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouuez accroistre.

Mais le Ciel que tu dois orner,
Maurice tasche de borner
Le fil sacré de tes iournées :
Il t'a desia marqué le lieu
Où tu dois apres cent années,
Assis vn peu plus bas que Dieu
Fouler aux pieds les destinées.
Les Muses en m'ouurant les Cieux,
M'ont fait voir que ses demy-Dieux
A qui la terre fait offrande,
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point felicité si grande,
Qui ne te peût faire pitié.
Les astres dont la bien-veillance
Se sentent forcez de ta vaillance,
Sont apprestez pour t'accueillir ;
Desia leur splendeur t'enuironne,
Dieu comme fleurs les vient cueillir
Pour t'en donner vne couronne
Qui ne pourra iamais vieillir.

AV DVC DE LVYNE.

ODE.

EScriuains tousiours empeschez
Apres des matieres indignes,
Coupables d'autant de pechez
Que vous auez noircy de lignes,
Ie m'en vay vous apprendre icy
Quel deust estre vostre soucy,
Et dessus les iustes ruines
De vos ouurages criminels,
Auecque des vers eternels
Peindre l'image de Luynes.
Ie confesse qu'en me taisant
D'vne si glorieuse vie,
Ie m'estois rendu complaisant
Aux iniustices de l'enuie,
Et meritois bien que le Roy,

Ensuite du premier effroy
Dont me fit pastir sa menace,
M'eust fait sentir les cruautez
Qu'on ordonne aux desloyautez
Qui n'ont point merité de grace.
A qui plus iustement qu'à luy
Se doiuent nos sainctes loüanges ?
Quel des humains voit auiourd'huy
Sa vertu si proche des Anges?
Ceux que le Ciel d'vn iuste choix
Fait entrer dans l'ame des Roys,
Ils ne sont plus ce que nous sommes,
Et semblent tenir vn milieu
Entre la qualité de Dieu,
Et la condition des hommes.
Vn chacun les doit estimer
Ainsi qu'vn Ange tutelaire ;
La vertu, c'est de les aimer ;
L'innocenee, est de leur complaire ;
Les mouuemens de la bonté
C'est proprement leur volonté :
Les suiure, c'est fuyr le vice;
Bien viure, c'est les imiter,
Et ce qu'on nomme meriter,
C'est de mourir pour leur seruice.
Grand Duc que toutes les vertus
Recommandent à nostre estime,
Et que les vices abbatus
Tiennent pour vainqueur legitime:
Benits soyent par tout l'Vniuers
Les doctes & les sages vers
Où ta gloire sera semée,
Et iamais ne soyent innocens
Ceux qui refuseront l'encens
Aux Autels de ta renommée.
Vn nombre d'esprits furieux
De ta prosperité s'irrite,
Et fait des querelles aux Cieux,
Pour auoir payé ton merite :
Appaisez-vous foibles mutins,
En dépit de vous les destins

Luy seront à iamais propices,
Puis que mon Prince en prend le soin,
Sçachez que sa fortune est loin
Du naufrage & des precipices.
Si son ame estoit sans appas,
Si sa valeur estoit sans marques,
Et que sa vertu ne fust pas
Necessaire auprés des Monarques,
On pourroit auec moins de tort
Blasmer son fauorable sort:
Mais toutes nos ingratitudes
S'accorderont à confesser
Que sa prudence a fait cesser
La honte de nos seruitudes.
Quand le Ciel parmy nos dangers
Auoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus estrangers
Donnoient des pleurs à nos miseres,
Quand nos maux alloient iusqu'au bout,
Que l'Estat ébranlé par tout
Estoit prest à changer de maistre,
Il fist mourir nostre douleur,
Et perdre esperance au malheur
De la faire iamais renaistre.
Ce grand iour où tant de plaisirs
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de desirs,
Et qui r'apaisa tant de haines,
Tous nos cœurs sans fard & sans fiel
Enclinant où l'amour du Ciel
Poussoit nos volontez vnies,
Rauis de ce commun bon-heur,
Firent des vœux à son honneur,
Pour nos calamitez finies.
Ceux qui mieux ont senti l'effet
D'vne si loüable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a fait,
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mespris
Dont la grandeur estoit foulée,

Et leur foiblesse auec raison,
Souhaittoit l'heureuse saison
Que ce grand Dieu a r'appellée.
Le remords vous doit bien punir,
Vostre ame est bien peu liberale,
De luy nier le souuenir
D'vne grace si generale:
Que vos fureurs changent d'object,
Aussi bien cherchant le suject
De la haine qui vous anime,
Vous ne trouuerez point dequoy,
Sinon que la faueur du Roy
Tienne lieu de honte & de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque juste sujet de blâme,
Ne peuuent point luy reprocher
Vn deffaut du corps & de l'ame:
Pour moy lors que ie pense à luy,
Cette fureur qui pousse autruy
De mes sens bien loin se retire,
Tous mes vers vont en compliment,
Et ne sçaurois trouuer comment
Il se faut prendre à la satyre.
S'il est coupable, c'est d'auoir
Trop de iustice & de vaillance,
D'aimer son Prince, & receuoir
Les effets de sa bien-veillance,
Grand Duc laisse courir le bruit,
Et gouste doucement le fruit
Que la bonne fortune apporte,
Tous ceux qui sont tes ennemis
Voudroient bien qu'il leur fust permis
D'estre criminels de la sorte.
Iamais à leurs funestes vœux
Vn Dieu propice ne responde,
Iamais sinon ce que tu veux
Ne puisse reüssir au monde:
Que tousiours de meilleurs succez
Te donnent de nouueaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'enfin les plus enragez

A ta deuotion rangez,
Te viennent payer des offrandes.

A Monſieur de Montmorency.

ODE.

Lors qu'on veut que les Muſes flattent
Vn homme qu'on eſtime faux,
Et qu'il faut cacher cent defaux,
Afin que d'eux vertus eſclattent,
Nos eſprits d'vn pinceau diuers,
Par l'artifice de nos vers,
Font leur viſage à toutes choſes,
Et dans le fard de leurs couleurs,
Font paſſer des mauuaiſes fleurs
Sous le teint des lys & des roſes.
Ce vagabond, de qui le bruit
Fut ſi cheri des deſtinées,
Eſt ſi grand, que trois mille années
Ne l'ont point encore détruit:
Auecque de ſi bonnes marques
N'euſt foulé la rigueur des parques,
Ny peuplé le pays Latin,
Si depuis qu'on bruſla ſa ville,
Auguſte n'euſt prié Virgile
De luy faire vn ſi beau deſtin.
Tout de meſme au ſiecle où nous ſommes,
Les richeſſes ont acheté
De noſtre auare laſcheté
La façon de loüer les hommes:
Mais ie ne te conſeille pas
De preſenter aucun appas
A tant de plumes hypocrites,
D'autant que la poſterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.
Laiſſe-là ces eſprits menteurs,
Sauue ton nom de leurs outrages,

Les complimens sont des ouurages
Dedans la bouche des flatteurs :
Moy, qui n'ay iamais eu le blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Ie trouueray mille tesmoins
Que tous les Censeurs me reçoiuent,
Et que les plus entiers me doiuent
La gloire de mentir le moins.
Cette grace si peut vulgaire
Me donne de la vanité,
Et fait que sans temerité
Ie prendray le soin de te plaire :
Les Dieux aidans à mon dessein,
Me verseront dedans le sein
Vne fureur mieux animée,
Ils m'apprendront des traicts nouueaux,
Et plus durables & plus beaux,
En faueur de ta renommée.
Mais aussi-tost que mon desir,
Qui ne respire que la gloire
De trauailler à ta memoire,
Iouyra d'vn si doux loisir,
Mon astre qui ne sçait reluire
Que pour me troubler & me nuire,
Cachera son mauuais aspect,
Et son influence inhumaine,
N'a pas eu pour moy tant de haine,
Qu'elle aura pour toy de respect.
Mes affections exaucées
En l'ardeur d'vn si beau project
Recouuriront pour ton object
La liberté de mes pensées ;
Mes ennuis seront écartez,
Et mon ame aura des clartez
Si propices à tes loüanges,
Que le Ciel s'il n'en est jaloux,
Ayant trouué mes vers si doux,
Il les fera redire aux Anges.
Ie sens vne chaleur d'esprit,
Qui vient à persuader ma plume
De tracer le plus grand volume

Que François ait iamais escrit :
Tout plein de zele & de courage,
Ie m'embarque à ce grand courage,
Ie sçay l'Antarctique & le Nort,
I'entends la Carte & les Estoilles,
Et ne fais point enfler mes voilles
Auant qu'estre asseuré du port.
  Par les rochers & dans l'orage
De l'onde où ie me suis commis,
Ie prepare à mes ennemis
L'esperance de mon naufrage :
Mais que les Astres irritez
De toutes leurs aduersitez
Persecutent mon entreprise,
Ie ne cognois point de mal-heur,
Qu'au seul renom de ta valeur
Ie ne vainque, ou ie ne mesprise.

A Monsieur de Losieres.

ODE.

MON Dieu que la franchise est rare !
Qu'on trouue peu d'honnestes gens !
Que la fortune & ses regens
Sont pour moy d'vne humeur auare.
LOSIERES, personne que toy,
Dans les troubles où ie me voy,
Ne me montre vn œil fauorable,
Tout ne me fait qu'empeschement :
Et l'amy le plus secourable
Ne m'assiste que laschement.
  Si i'estois vn homme de fange,
Ou d'vn esprit iniurieux,
Qui ne porta iamais les yeux,
Sur le sujet d'vne loüange,
Ou qu'on m'eust veu desobliger
Ceux qui me veulent affliger,
Ie ne serois point pardonnable,
I'approuuerois mes ennemis,

Et trouuerois irraisonnable
Le secours que tu m'as promis.
Mais iamais encore l'enuie
D'escrire vn pasquin ne me prit,
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aise de ma vie :
I'ayme mieux ne dire mot
Du plus infame & du plus sot,
Et me sauuer dans le silence,
Que d'exposer mal à propos
A l'effort d'vne violence
Ma renommée, & mon repos.
O destin que tes loix sont dures !
L'innocence ne sert de rien,
Que le sort d'vn homme de bien
A de cruelles aduantures !
Ce grand Roy redouté de tous,
Dont ie ne souffre le courroux
Pour aucun crime que ie sçache,
Me menace d'vn chastiment,
Contre qui l'ame la plus lasche
Fremiroit de ressentiment.
Il est bien aisé de me nuire,
Car ie ne puis m'assuiettir
Au soucy de me garantir,
Quoy qu'on fasse pour me destruire,
Ie sçay bien qu'vn astre puissant,
A tous ses yeux obeïssant,
Force les plus fiers à luy plaire,
Et que c'est plus de dépiter
La menace de sa colere,
Que le foudre de Iupiter.
Mais que la flâme du tonnerre
Vienne esclater à mon trépas,
Et le Ciel fasse sous mes pas
Creuer la masse de la terre,
Mon esprit sans estonnement
S'appreste à son dernier moment ;
Plus ie sens approcher le terme,
Plus ie desire aller au port,
Et tousiours d'vn visage ferme

Ie regarde venir la mort.
Ainsi quoy que ce fier courage
Menace mon foible destin,
Sans estre poltron ny mutin,
Ie verray fondre cét orage ;
Et coniure ton amitié
De n'auoir ny soin ny pitié,
Quelque mal-heur qui m'importune :
Dieu nous blesse & nous sçait guerir,
Et les hommes ny la Fortune
Ne nous font viure ny mourir.

Au Marquis de Bouquinkant.

ODE.

Vous pour qui les rayons du iour
Sont amoureux de cét Empire,
Que Mars redoute, & que l'Amour
Ne sçauroit voir qu'il ne soupire.
C'est bien auec du sujet
Qu'vn grand Roy vous a fait l'objet
D'vne affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre genie
Forçast leurs inclinations.
Les faueurs que vous meritez
Ont obligé mesme l'enuie
D'accroistre vos prosperitez,
En disant bien de vostre vie :
Lors qu'elle veut parler de vous,
Sans artifice & sans courroux,
Elle se produit toute nuë,
Et ses vains desirs abbatus,
Fait gloire d'estre recognuë
Pour triomphe de vos vertus.
Personne n'est fasché du bien
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde :
Ainsi le celeste flambeau,

Qui fut l'ornement du plus beau
Qu'enfanta la masse premiere,
N'a iamais eu des enuieux,
Car il n'vse de sa lumiere
Que pour en éclairer nos yeux.

Chaque saison donne ses fruicts,
L'Automne nous donne ses pommes,
L'Hyuer donne ses longues nuicts,
Pour vn plus grand repos des hommes;
Le Printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'ame, & les couleurs
A la fueille qui semble morte:
Il donne la vie aux forests,
Et l'autre saison nous apporte
Ce qui fait jaunir nos guerets.

La terre pour donner ses biens
Se laisse foüiller iusqu'au centre;
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les tresors du ventre:
L'onde enrichit de cent façons
Nos vaisseaux & nos ameçons,
Et cét élement si barbare,
Pour se faire voir liberal,
Arrache de son sein auare,
L'Ambre, la Perle,& le Coral.

Ce qu'on dit de ce grand thresor
Découlant de la voix d'Alcide,
C'estoient vrayement des chaisnes d'or
Qui tenoient les esprits en bride:
Cognoissant ces diuins appas,
Alexandre donnoit-il pas
Tout son gain de paix & de guerre;
Ce Prince auec tout son bon-heur,
S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust iamais fait Seigneur.

Les Zephirs se donnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les Nauires aux Matelots,
Les Matelots à la fortune;
Tout ce que l'Vniuers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit

Pour rendre noſtre vie aiſée :
L'abeille ne prend point du Ciel
Les doux preſens de la roſée
Que pour nous en donner le miel.
Les rochers, qui ſont le tableau
Des ſterilitez de Nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils par leur maſſe dure ?
Et les champs les plus impuiſſans
Nous donnent l'yuoire & l'encens,
Les deſerts les plus inutiles
Donnent des grands tiltres aux Roys,
Et les arbres les moins fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.
Marquis, tout donne comme vous,
Vous donnez comme celuy-meſme
Dont les animaux ſeruent tous
La liberalité ſupréme :
Dieu nous donne pour ſon amour,
Auecques les preſens du iour,
Meſme les traits de ſon viſage,
Ce monde ouurage de ſes mains,
N'eſt point baſty pour ſon vſage,
Car il l'a fait pour les humains.
Que le Ciel reçoit de plaiſir
Alors qu'il voit ſa creature
Viure dans vn ſi beau deſir,
Et ſi conforme à ſa nature :
Ie voudrois bien vous imiter,
Mais ne pouuant vous preſenter
Ce que la fortune me cache,
Puis que tout donne à l'vniuers,
Ie veux que tout le monde ſçache
Que ie vous ay donné des Vers.

CONTRE L'HYVER.

ODE.

PLein de colere & de raison
Contre toy barbare saison
Ie prepare vne rude guerre,
Malgré les loix de l'Vniuers,
Qui de la glace des hyuers
Chassent les flammes du tonnerre;
Auiourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy desserre.
Ie veux que la posterité,
Au rapport de la verité,
Iuge ton crime par ma haine;
Les Dieux qui sçauent mon mal-heur,
Cognoissent qu'il y va du leur,
Et d'vne passion humaine,
Participans à ma douleur,
Promettent d'alleger ma peine.
La parque retranchant le cours
De tes Soleils bien que si cours,
Rien que nuict sur toy ne deuide,
Puisse-tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut souhaitter le loup auide,
T'arriuent tous les maux d'Ibis,
Comme le souhaittoit Ouide.
Cerés ne voit point sans fureur
Les miseres du Laboureur,
Que ta froideur a fait resoudre
A brusler mesmes les forests:
Les champs ne sont que des marests
L'esté n'espere plus de moudre
Le reuenu de ses guerets,
Car il n'y trouuera que poudre.
Tous nos arbres sont dépoüillez,
Nos promenoirs sont tous moüillez,
L'émail de nostre beau parterre

A perdu

A perdu ſes viues couleurs,
La gelée a tué les fleurs,
L'air eſt malade d'vn catherre,
Et l'œil du Ciel noyé de pleurs
Ne ſçait plus regarder la terre.
  La Naſſelle attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oyſiue au port eſt retenuë;
La tortuë & les limaçons
Ieuſnent perclus ſous les glaçons;
L'oyſeau ſur vne branche nuë
Attend pour dire ſes chanſons
Que la fueille ſoit reuenuë.
  Le Heron quand il veut peſcher,
Trouuant l'eau toute de rocher,
Se paiſt du vent & de ſa plume,
Il ſe cache dans les roſeaux,
Et contemple au bord des ruiſſeaux
La bize contre ſa couſtume,
Souffler la neige ſur les eaux,
Où boüilloit autrefois l'écume.
  Les poiſſons dorment aſſeurez,
D'vn mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toy tant ſeulement,
Qui reſtreins leur moite élement
Iuſqu'à la goutte plus profonde,
Et les laiſſent ſans mouuement
Enchaſſez en l'argent de l'onde.
  Tous les vents briſent leurs liens,
Et dans les creux Æoliens
Rien n'eſt reſté que le Zephire,
Qui tient les œillets & les lys
Dans ſes poulmons enſeuelis,
Et triſte en la priſon ſouſpire,
Pour les membres de ſa Philis
Que la tempeſte luy déchire.
  Aujourd'huy mille Matelots
Où ta fureur combat les flots,
Deffaillis d'art & de courage,
En l'aduanture de tes eaux

Ne rencontre que des tombeaux,
Car tous les aſtres de l'orage,
Irritez contre leurs vaiſſeaux,
Les abandonnent au naufrage.
Mais tous ces maux que ie deſcris
Ne me font point ietter des cris,
Car euſſes-tu porté l'abyſme
Iuſques où nous leuons les yeux,
Et d'vn debord prodigieux
Trempé le Ciel iuſqu'à la cime,
Au lieu de t'eſtre iniurieux,
Hyuer, ie loüerois ton crime.
Helas! le gouffre des malheurs,
D'où ie puiſe l'eau de mes pleurs,
Prend bien d'ailleurs ſon origine,
Mon deſeſpoir dont tu te ris,
C'eſt la douleur de ma Cloris,
Qui rend toute la Cour chagrine,
Les Dieux qui tous en ſont marris,
Iurent enſemble ta ruine.
Ce beau corps ne diſpoſe plus
De ſes ſens, dont il eſt perclus
Par la froideur qui les aſſiege:
Eſpargne Hyuer tant de beauté,
Remets ſa voix en liberté,
Fais que cette douleur s'allege,
Et pleurant de ta cruauté,
Fais diſtiler toute la neige.
Qu'elle ne touche de ſi prés
L'ombre noire de tes Cyprés,
Car ſi tu menaçois ſa teſte,
Le Laurier que tu tiens ſi cher,
Et que l'éclair n'oſe toucher,
Seroit ſubjet à la tempeſte,
Et les Dieux luy feroient ſecher
La racine comme le faiſte.
Mais ſi ta crainte ou ta pitié
Veut fleſchir mon inimitié,
Sois-luy plus doux que de couſtume:
Ronge nos vignes de muſcats,
Dont les Muſes font tant de cas;

Mais à la faueur de ma plume,
Dans ses menbres si delicats
Ne r'amene iamais le rhume.
Promeine tes froids Aqu ns
Par la campagne des Gelons,
Gresle dessus les monts de Trace:
Mais si iamais tu reprimas
La violence des frimas,
Et la dureté de ta glace
Sur les plus temperez climats,
Le sien tousiours ait cette grace.
Sa maison comme le sainct lieu
Consacré pour le nom d'vn Dieu,
Rien que pluye d'or ne possede,
La neige fonde sur son toict,
Vn sacré Nectar qui ne soit
Ny bruslant, ny glacé, ny tiede,
Mais tel que Iupiter le boit
Dans la coupe de Ganimede.
Si tu m'accordes ce bon-heur
Par cét œil que i'ay fait Seigneur
D'vne ame à l'aimer obstinée,
Ie iure que le Ciel lira
Ton nom qu'on n'enseuelira
Qu'au tombeau de la destinée,
Et par moy ta loüange ira
Plus loin que la derniere année.

LE MATIN.

ODE.

L'Aurore sur le front du iour
Seme l'azur, l'or & l'yuoire,
Et le Soleil lassé de boire,
Commence son oblique tour.
Ses cheuaux au sortir de l'onde,
De flamme & de clarté couuerts,
La bouche & les nazeaux ouuerts,
Ronflent la lumiere du monde.

La Lune fuit deuant nos yeux,
La nuict a retiré ses voilles,
Peu à peu le front des estoilles
S'vnit à la couleur des Cieux.
Desia la diligente Auette
Boit la marjolaine & le thin,
Et reuient riche du butin
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.
Ie voy le genereux Lyon
Qui sort de sa demeure creuse,
Herissant sa perruque affreuse,
Qui fait fuir Endymion.
Sa dame entrant dans les bocages
Compte les Sangliers qu'elle a pris,
Ou deuale chez les esprits
Errant aux sombres marécages.
Ie voy les Agneaux bondissans
Sur ces bleds qui ne font que naistre,
Cloris chantant les meine paistre
Parmy ces côtaux verdissans.
Les oyseaux d'vn joyeux ramage,
En chantant semblent adorer
La lumiere qui vient dorer
Leur cabinet & leur plumage.
La charruë escorche la plaine,
Le bouuier qui suit les seillons,
Presse de voix & d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.
Alix apreste son fuseau,
Sa mere qui luy fait sa tasche,
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenoüille de roseau.
Vne confuse violence
Trouble le calme de la nuict,
Et la lumiere auec le bruict
Dissipent l'ombre & le silence.
Alidor cherche à son réueil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée
Et pleure en son ame abusée,
La fuite d'vn si doux sommeil.
Les bestes sont dans leur taniere,

Qui tremblent de voir le Soleil:
L'homme remis par le sommeil,
Reprend son œuure coustumiere.
  Le forgeron est au fourneau
Oy comme le charbon s'alume ;
Le fer rouge dessus l'enclume
Estincelle sous le marteau.
  Cette chandelle semble morte,
Le iour l'a fait éuanoüir,
Le Soleil vient nous éblouïr,
Voy qu'il passe au trauers la porte.
  Il est iour, leuons-nous, Philis,
Allons à nostre iardinage
Voir s'il est comme ton visage,
Semé de Roses & de Lis.

LA SOLITVDE.

ODE.

DAns ce val solitaire & sombre,
Le Cerf qui brame au bruit de l'eau
Panchant ses yeux dans vn ruisseau
S'amuse à regarder son ombre.
  De cette source vne Nayade,
Tous les soirs ouure le portal
De sa demeure de crystal
Et nous chante vne serenade.
  Les Nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests,
Cherchent des cabinets secrets
Loin de l'ambûche du Satire.
  Iadis au pied de ce grand chesne,
Presque aussi vieux que le Soleil,
Baccus, l'Amour, & le sommeil
Firent la fosse de Silene.
  Vn froid & tenebreux silence
Dort à l'ombre de ses ormeaux,
Et les vents battent les rameaux
D'vne amoureuse violence.

L'esprit plus retenu s'engage
Au plaisir de ce doux sejour,
Où Philomele nuict & iour
Renouuelle vn piteux langage.
L'orfraye & le hibou s'y perche,
Icy viuent les loups garoux,
Iamais la Iustice en courroux
Icy de criminels ne cherche:
Icy l'Amour fait ses estudes,
Venus y dresse des Autels,
Et les visites des mortels
Ne troublent point ses solitudes.
Cette forest n'est point profane,
Ce ne fust point sans la fâcher
Qu'Amour y vint iadis cacher
Le berger qu'enseignoit Diane.
Amour pouuoit par innocence
Comme enfant, tendre icy des rets,
Et comme Reine des forests
Diane auoit cette licence.
Cupidon d'vne douce flâme,
Ouurant la nuict de ce valon,
Mit dedans les yeux d'Apolon
Le glaçon qu'il auoit dans l'ame.
A l'ombrage de ce bois sombre
Hyacinthe se retira,
Et depuis le Soleil iura
Qu'il seroit ennemy de l'ombre.
Tout auprés le jaloux Borée,
Pressé d'vn amoureux tourment,
Fut la mort de ce jeune Amant
Encore par luy souspirée.
Saincte forest ma confidente,
Ie iure par le Dieu du iour,
Que ie n'auray iamais amour
Qui ne te soit toute euidente.
Mon Ange ira par cét ombrage,
Le Soleil le voyant venir,
Ressentira du souuenir
A l'accez de sa premiere rage.
Corine ie te prie approche,

Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couuert
Entrons au creux de cette roche.
Ouure tes yeux ie te supplie,
Milles amours logent là-dedans,
Et de leurs petits traits ardans,
Ta prunelle est toute remplie.
Amour de tes regards souspire,
Et ton esclaue deuenu,
Se voit luy-mesme retenu
Dans les liens de ton Empire.
O beauté sans doute immortelle
Où les Dieux trouuent des appas,
Par vos yeux ie ne croyois pas
Que vous fussiez du tout si belle.
Qui voudroit faire vne peinture
Qui pût vos traits representer,
Il faudroit bien mieux inuenter,
Que ne fera iamais Nature.
Tout vn siecle les destinées
Trauaillerent apres ses yeux,
Et ie croy que pour faire mieux
Le temps n'a point assez d'années.
D'vne fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards,
Qui iettent des feux & des dards
Dont les Dieux aimeroient la force.
Que son teint est de bonne grace,
Qu'il est blanc, qu'il est vermeil,
Il est plus net que le Soleil,
Et plus vny que de la glace.
Mon Dieu que tes cheueux me plaisent,
Ils s'ébatent dessus ton front,
Et les voyant beaux comme ils sont,
Ie suis jaloux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre & de rose,
Ton entretien est déplaisant,
Si tu ne dis en me baisant,
Qu'aimer est vne belle chose.
D'vn air plein d'amoureuse flâme,
Aux accens de ta douce voix,

Ie voy les fleuues & les bois
S'embraser comme à fait mon ame.
Si tu moüilles tes doigts d'yuoire
Dans ce cryſtal de ce ruiſſeau,
Le Dieu qui loge dans cette eau
Aimera s'il en oſe boire.
Preſente luy ta face nuë,
Tes yeux auecque l'eau riront,
Et dans ce miroir eſcriront
Que Venus eſt icy venuë.
Si bien elle y ſera dépeinte,
Que les Faunes s'enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aymeront,
Ne ſçauront deſcouurir la feinte.
Entends ce Dieu qui te conuie
A paſſer dans ſon élement,
Ou qu'il ſouſpire bellement
Sa liberté deſia rauie.
Trouble luy cette fantaiſie,
Deſtourne-toy de ce miroir,
Tu le mettras au deſeſpoir,
Et m'oſteras de jalouſie.
Vois-tu ce tronc & cette pierre,
Ie croy qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour deuient jaloux
De ce myrthe & de ce lierre.
Sus ma Corine, que ie cueille
Tes baiſers du matin au ſoir,
Voy comment pour nous faire aſſeoir
Ce myrthe a laiſſé cheoir ſa fueille,
Oy le Pinçon & la Linotte
Sur la branche de ce roſier,
Vois branler leur petit goſier,
Oy comme ils ont changé de notte.
Approche, approche ma Driade,
Icy murmureront les eaux,
Icy les amoureux oyſeaux
Chanteront vne ſerenade.
Preſte-moy ton ſein pour y boire
Des odeurs qui m'embaumeront,
Ainſi mes ſens ſe paſmeront

Dans les lacs de tes bras d'yuoire.
Ie baigneray mes mains folastres
Dans les ondes de tes cheueux,
Et ta beauté prendra mes vœux
De mes œillades idolatres.
Ne crains rien, Cupidon nous garde,
Mon petit Anges es-tu pas mien,
Ha! ie voy que tu m'aimes bien,
Tu rougis quand ie te regarde.
Dieux! que cette façon timide
Est puissante sur mes esprits!
Regnaud ne fust pas bien espris
Par les charmes de son Armide.
Ma Corine que ie t'embrasse,
Personne ne nous void qu'Amour,
Voy que mesme les yeux du iour
Ne trouuent point icy de place.
Les vertus qui ne se peuuent taire
Ne peuuent escouter aussi;
Et ce que nous ferons icy
Leur est vn incogneu mystere.

O D E.

VN fier demon qui me menace
De son triste & funeste accent,
Contre mon amour innocent,
Gronde la haine & la disgrace.
On m'a rapporté que tes yeux,
Dans leurs paupieres languissantes,
N'auoient plus ces flâmes puissantes
Qui blessoient les ames des Dieux.
Nature est vrayment bien hardie
Et le sort bien faux & malin,
D'assujettir le sang diuin
A l'effort d'vne maladie.
En detestant ses cruautez,
Quelque peur qui m'en diuertisse,
Ie crie contre l'injustice
Que le Ciel fait à tes beautez.

Depuis ce malheureux message,
Qui m'a priué de tout repos,
La tristesse a mis dans mes os
Vn torrent d'amour & de rage.
Malade au lict d'où ie ne sors,
Ie songe que ie vois la parque
Et que dans vne mesme parque
Nous passons le fleuue des morts.
Si tu te deüils de mon absence,
C'est vn supplice d'amitié,
Qui merite autant de pitié,
Qu'elle a de peine & d'innocence.
Ie mourray si tu meurs pour moy,
Autrement ie serois bien traistre,
Puis que le sort ne m'a fait naistre
Que pour mourir auecque toy.

SVR VNE TEMPESTE.

ODE.

PArmy ces promenoirs sauuages
I'oy bruire les vents & les flots,
Attendant que les Matelots
M'emportent hors de ces riuages.
Icy les rochers blanchissans
Du choc des vagues gemissans,
Herissent leurs masses cornuës
Contre la colere des airs,
Et presentent leurs testes nuës,
A la menace des éclairs.
I'oy sans peur l'orage qui gronde,
Et fust-ce l'heure de ma mort,
Ie suis prest à quitter le port,
En dépit du Ciel & de l'onde:
Ie meurs d'ennuy dans ce loisir,
Car vn impatient desir
De reuoir les pompes du Louure,
Trauaille tant mon souuenir,
Que ie brusle d'aller à Douure,

Tant i'ay haste d'en reuenir.
Dieu de l'onde vn peu de silence,
Vn Dieu fait mal de s'émouuoir,
Fais-moy paroistre ton pouuoir
A corriger ta violence :
Mais à quoy sert de te parler,
Esclaue du vent & de l'air,
Monstre confus, qui de nature
Vuide de rage & de pitié,
Ne montres que par aduanture
Ta haine, ny ton amitié ?
Nochers qui par vn long vsage
Voyez les vagues sans effroy,
Et qui connoissez mieux que moy
Leur bon & leur mauuais visage,
Dites-moy, ce Ciel foudroyant,
Ce flot de tempeste aboyant,
Les flancs de ces montagnes grosses,
Sont-ils mortels à nos vaisseaux,
Et sans applanir tant de bosses,
Pourray-je bien courir les eaux ?
Allons Pilote où la fortune
Pousse mon genereux dessein,
Ie porte vn Dieu dedans le sein,
Mille fois plus grand que Neptune,
Amour me force de partir,
Et deust Thetis pour m'engloutir
Ouurir mieux ses moites entrailles,
Cloris m'a sceu trop enflammer,
Pour craindre que mes funerailles
Se puissent faire dans la mer.
O mon Ange ! ô ma destinée !
Qu'ay-je fait à cét element,
Qu'il tienne si cruellement
Contre moy sa rage obstinée ?
Ma Cloris ouure icy tes yeux,
Tire vn de tes regards aux Cieux,
Ils dissiperont les nuages,
Et pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rages
Que pour punir sa cruauté.

Desia ces montagnes s'abaiſſent,
Tous les ſentiers ſont aplanis,
Et ſur ces flots ſi bien vnis
Ie voy des Alcions qui naiſſent :
Cloris que ton pouuoir eſt grand,
La fureur de l'onde ſe rend
A la faueur que tu m'as faite,
Que ie vay paſſer doucement,
Et que la peur de la tempeſte
Me donne peu de penſement.
L'ancre eſt leuée, & le Zephire
Auec vn mouuement leger
Enfle la voile, & fait nager
Le lourd fardeau de la Nauire:
Mais quoy, le temps n'eſt plus ſi beau,
La tourmente reuient dans l'eau,
Dieux ! que la mer eſt infidelle,
Chere Cloris ſi ton amour
N'auoit plus de conſtance qu'elle,
Ie mourois auant mon retour.

A CLORIS.

ODE.

AVſſi franc d'amour que d'enuie,
Ie viuois loin de vos beautez,
Dans les plus douces libertez
Que la raiſon donne à la vie :
Mais les regards imperieux
Qu'Amour tire de vos beaux yeux,
M'ont bien fait changer de nature :
Ha ! que les violens deſirs
Que me donna cette auanture,
Furent traiſtres à mes plaiſirs.
Le doux eſclat de ce viſage
Qui paroiſſoit ſans cruauté,
Et des ruſes d'vne beauté,
Me ſembloit ignorer l'vſage,
Me ſurprit d'vn ſi doux mal-heur,

Et m'affligea d'vne douleur,
Si plaisante en ma frenaisie,
Que dés lors j'aymay ma prison,
Et deliuray ma fantaisie
De l'empire de ma raison.
Contre ce coup ineuitable,
Qui me mit l'amour dans le sein,
Ie ne sçay prendre aucun dessein,
Ny facile ny profitable :
Embrazé d'vn feu qui me suit
Par tout où le Soleil me luit,
Ie passe les monts Pyrenées,
Où les neiges que l'œil du iour,
Et les foudres ont épargnées,
Fondent au feu de mon amour.
Sur ces riuages où Neptune
Fait tant d'écume & tant de bruit,
Et souuent vn vaisseau destruit,
Fait sacrifice à la fortune,
I'inuoque les ondes & l'air :
Mais au lieu de me consoler,
Les flots grondent à mon martyre,
Mes souspirs vont auec le vent,
Et mon pauure esprit se retire
Aussi triste qu'auparauant.
Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous oster l'aueuglement
De nos charmantes réueries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Cette effroyable solitude,
Dont le Soleil auec des pleurs
Prouoque en vain l'ingratitude,
Que font-elles à mes douleurs?
Grands deserts, sablons infertiles
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me deuez-vous tenir
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous estes dans ces deserts

Bien ſenſibles à ma memoire ;
Philis,que ce bon-heur m'eſt doux,
Et que ie trouue de la gloire
A me reſſouuenir de vous.
Enfin ie croy que la tempeſte
Me permettra d'ouurir les yeux,
Et que l'inimitié des Cieux
Me laiſſera leuer la teſte :
Apres tous ces maux acheuez,
Les faueurs que vous reſeruez
A ma longue perſeuerance,
Reprocheront à mon ennuy,
D'auoir creu que mon eſperance
Me quitteroit pluſtoſt que luy.
Au retour de ce long voyage,
La terre en faueur de Philis,
D'œillets , de roſes , & de lys
Semera par tout mon paſſage:
Ces grands pins deuenus plus beaux,
Ioignans du faiſte les flambeaux
Dont la voûte des Cieux ſe pare,
Iront aux Aſtres s'enquerir,
Si quelqu'autre bien s'accompare
A celuy que ie vay querir.
Ce iour ſera filé de ſoye,
Le Soleil par tout où i'iray,
Laiſſera quand ie paſſeray
Des ombrages deſſus ma voye,
Les Dieux à mon ſort complaiſans,
Me combleront de leurs preſens,
I'auray tout mon ſaoul d'ambroiſie,
Les Deeſſes me viendront voir,
Au moins ſi voſtre courtoiſie,
Leur veut permettre ce deuoir.
Cette triſte nuict acheuée,
Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil
Ne preuiennent mon arriuée,
A l'aiſe du premier abord,
Lors que tous les deſtins d'accord
Permettront que ie vous renuoye,

Si ie n'ay pour me fecourir
Des remedes contre ma ioye,
Ie dois bien craindre de mourir.
Ie fçay qu'à la faueur premiere
Que vos regards me ietteront,
Mes efprits rauis quitteront
Le doux objet de la lumiere :
C'eft tout vn, i'ayme mieux mon fort,
Car les cruautez de la mort
N'ont point de fi cruelle geine,
Que les Rois ne vouluffent bien
Se trouuer en la mefme peine,
Pour vn mefme honneur que le mien.

ODE.

CLoris ma franchife eft perduë,
Mais quand pour guerir mon ennuy,
Quelque Dieu me l'auroit renduë,
Mon ame fe plaindroit de luy :
Toute la force & l'induftrie
Que i'oppofois à la furie
De mes trauaux trop rigoureux,
A fait des efforts inutiles,
Car mes fentimens indociles
En deuiennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma fouffrance,
Et recommancer mon plaifir,
S'efloigne de mon efperance,
Auffi bien que de mon defir,
Les deftins, & le Ciel luy-mefme,
Qui reconnoiffent comme i'ayme,
Au feul objet de mes douleurs
Ne me prefentent point leur ayde,
Car ils fçauent que tout remede
Eft plus foible que mes langueurs.
Ie connois bien que l'œil d'vn Ange,
Que le Ciel ne gouuerne pas,
Et qui tient à peu de loüange
Qu'amour brufle de fes appas,

S'il veut vn iour à ma priere
Ietter l'éclat de sa lumiere
A l'aduantage de mes veux,
Fera naistre vn sort qui merite
Plus de bien que ie ne merite,
Et plus d'honneur que ie ne veux.
Tandis que ma flâme, ou ma rage,
Attendoit apres sa beauté,
Vn faux & criminel ombrage
Embarrasse sa volonté ;
Ce feint honneur, cette fumée
Vient estonner sa renommée,
De l'impudence des mortels :
Cloris perdez cette foiblesse,
Si vous ne viuez en Deesse,
Dequoy vous seruent mes Autels ?
Le plus audacieux courage
Deuant vous ne fait que trembler,
Qui voit vostre diuin visage
N'est plus capable de parler,
Vos yeux gouuernent des pensées,
Des ames les plus insensées,
Et les bornent de toutes parts,
Et la plus aigre médisance
N'est qu'honneur, & que complaisance
Aux attraits de vos doux regards.
Moy qui suis deuenu perfide
Contre les Dieux que i'adorois,
Et dont l'ame n'a plus de guide,
Sinon l'empire de vos loix ;
Ie vous crois parfaite & diuine,
Et mon iugement s'imagine
Que les faicts les plus odieux,
Lors que vous leur donnez licence,
Sont plus iustes que l'innocence,
Et que la saincteté des Dieux.
Mais quand les ames indiscrettes
S'amuseroient à discourir
De nos flâmes les plus secrettes,
Elles ne doiuent pas mourir:
O Dieux qui fistes les abysmes

Pour la punition des crimes,
Ie renonce à vostre pitié,
Et vous appelle à mon supplice,
Si iamais mon ame est complice
De la fin de nostre amitié.
Chere Cloris, ie vous coniure
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'iniure
Des faux bruits que vous redoutez;
Comme vous i'en ay des atteintes,
Et mille violentes craintes
Me persecutent nuict & iour;
Ie croy que les Dieux & les hommes,
Dedans le climat où nous sommes,
Ne parlent que de nostre amour.
Ie suis plus craintif que vous n'estes,
Et crains que les destins ialoux
Ne donnent vn langage aux bestes,
Pour leur faire parler de nous:
Vn ombre, vn rocher, vn zephire,
Parlent tout haut de mon martyre;
Et quand les foudres murmurans
Menacent le peché du monde,
Ie croy que le tonnerre gronde,
Du seruice que ie vous rends.
Mais quoy que le Ciel & la terre
Troublassent nos contentemens,
Et nous fissent souffrir la guerre
Des astres & des elemens,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans vn fleuue de delices
Noyer les soins iniurieux,
Qui priuent nos ieunes années
Des douceurs que les destinées
Ne permettent iamais aux vieux.

ODE.

HEureux tandis qu'il est viuant
Celuy qui va tousiours suiuant
Le grand Maistre de la nature,

Dont il se croit la creature;
Il n'enuiera iamais autruy,
Quand tous les plus heureux que luy
Se mocqueroient de sa misere;
Le rire est toute sa colere.
Celuy-là ne s'esueille point
Aussi-tost que l'Aurore point,
Pour venir des soucis du monde
Importuner la terre & l'onde;
Il est tousiours plein de loisir,
La iustice est tout son plaisir,
Et permettant à son enuie
Les douceurs d'vne saincte vie,
Il borne son contentement
Par la raison tant seulement:
L'espoir du gain ne l'importune,
En son esprit est sa fortune,
L'esclat des cabinets dorez
Où les Princes sont adorez,
Luy plaist moins que la face nuë
De la campagne ou de la ruë;
La sottise d'vn courtisan,
La fatigue d'vn artisan,
La peine qu'vn Amant souspire,
Luy donne esgalement à rire,
Il n'a iamais trop affecté
Ny les biens, ny la pauureté,
Il n'est ny seruiteur, ny maistre,
Il n'est rien que ce qu'il veut estre,
Iesus-Christ est sa seule foy,
Tels seront mes amis & moy,

A PHILIS.

STANCES.

HA! Philis que le Ciel me fait mauuais visage
Tout me fasche & me nuit,
Et reserué l'Amour & le courage,
Rien de bon ne me suit.

Les Astres les plus doux ont conjuré ma vie,
Ie n'ay plus de soustien,
La Cour me semble vne maison deserte,
Où ie ne trouue rien.
Les hommes & les Dieux menacent ma fortune,
Mais en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce que i'importune,
Ce n'est que ta beauté.
Les traits de tes beautez sont d'assez fortes armes
Pour vaincre mon mal-heur,
Et dans la gesne assisté de tes charmes,
Ie mouray sans douleur.
Dedans l'extremité de la peine où nous sommes,
Souspirant nuict & iour,
Ie feins que c'est la disgrace des hommes,
Mais c'est celle d'Amour,
Parmy tant de dangers c'est auec peu de crainte
Que ie prends garde à moy,
En tous mes maux le sujet de ma pleinte,
C'est d'estre absent de toy.
Pour m'oster aux plus forts qui me voudroiét pour-
Ie trouue assez de lieux : [suiure,
Mais quel climat m'asseurera de viure
Si ie quitte tes yeux.
Le Soleil meurt pour moy,vne nuict m'enuironne,
Ie pense que tout dort,
Ie ne voy rien , ie ne parle à personne,
N'est-ce pas estre mort ?

STANCES.

QVe mon espoir est foible,& ma raison confuse,
C'est bien hors de propos,
Brullant commme ie fais que mon esprit s'amuse
A chercher du repos.
Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
Irritent ma douleur :
Et ie suis en fureur , quand mon discours s'essaye
De ruiner mon mal-heur,

Car si vn cher ennuy combat ma violence,
Ie meurs si doucement,
Que pour me secourir ie ferois conscience
De parler seulement.
Philis dans les tourmens que ta rigueur me donne,
Quoy que ie meure à tort,
Ie me diray coulpable, afin qu'on te pardonne
L'iniure de ma mort.
Amour a resolu que ie sois ta victime,
Mais que ta cruauté
A son occasion ne fasse point de crime,
Qu'auecque ta beauté.
Non, mon sort est meilleur, Philis veut que ie viue,
Et sans compassion
Ne sçauroit endurer qu'vn desplaisir arriue
A mon affection.
On void sur son visage animé de sa flâme
Qu'elle a de la pitié,
Et ma fureur me trouble, où ie vois que son ame
Entend mon amitié.
Ie sçay bien que l'honneur, & les loix de la vie
Combattent son desir,
Et que sa chasteté resiste à mon enuie
Auecque desplaisir.
Son cœur dans cét effort sauuant son innocence,
Languit pour mon sujet,
Et donne ses souspirs sans doute à mon absence,
Plustost qu'à son objet.
Vn riual me trauerse, elle qui s'en afflige
Se deferoit de luy,
Mais la condition de ce fascheux l'oblige
De souffrir auec luy,
Cét amant importun, dont elle est offensée,
Pese à son entretien,
Et recognoist assez qu'elle a dans la pensée,
Autre feu que le sien.

STANCES.

MOn esperance refleurit,
Mon mauuais destin perd courage,
Aujourd'huy le Soleil me rit,
Et le Ciel me fait bon visage.
Mes maux ont acheué leur temps,
Maintenant ma douleur se range,
A la fin mes vœux sont contens,
Amour a r'amené mon Ange.
Dieux ! que i'ay si souuent priez,
Sans me vouloir iamais entendre,
Ie vous ay bien iniuriez
D'estre si longs à me la rendre.
I'excuse vostre cruauté,
Ie perds le soin de vous desplaire,
Le retour de cette beauté
A finy toute ma colere,

A Madamoiselle de Rohan, sur la mort de Madame la Duchesse de Neuers.

IE vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs,
Puis que cette Princesse est digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre vn dueil si legitime;
Pour elle nos regrets prennent vn iuste cours,
Et de les arrester ie croirois faire vn crime,
Aussi bien que la mort en arrestant ses iours.
Ie sçay bien que vostre ame assez robuste & saine
Auecques ses discours a combattu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guerison;
Y tascher apres vous on ne le peut sans blasme,
Car ie ne pense pas qu'on trouue en la raison
Ce que vous ne pouuez trouuer dedans vostre ame.
Les plus cuisans mal-heurs trouuent allegement,
Apres que le deuoir a rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature :
Mais lors que mon esprit songe à vous consoler

Contre les ſentimens d'vne perte ſi dure,
Plus ie ſuis preparé,moins i'ay dequoy parler.
Tandis que la memoite à vos ſens renouuelle
L'eſclat de la vertu qui reluiſoit en elle,
Vous nourriſſez en vain quelque eſpoir de guerir :
Et quand le ſouuenir d'vne amitié ſi ferme
Pour guerir voſtre ennuy ſe laiſſera mourir,
Croyez que voſtre vie eſt proche de ſon terme.
Auſſi cette Princeſſe eſtant loing de vos yeux,
Le iour de tous vos maux eſt le plus odieux,
La mort de vos langueurs eſt la moins inhumaine,
Quelque part de la terre où vous faſſiez ſejour,
Il ne vous reſte plus que des objets de haine,
Apres auoir perdu l'objet de voſtre amour.
De moy, ſi la rigueur d'vn accident ſemblable
M'auoit oſté le fruict d'vn bien ſi deſirable,
Ie croirois que pour moy tout n'auroit que du mal,
Mes pieds ne s'oſeroient aſſeurer ſur la terre,
Le iour m'offenceroit,l'air me ſeroit fatal,
Et la plus douce paix me ſeroit vne guerre.
Aigriſſez-vous touſiours d'vn chagrin plus recent,
Que voſtre ame en flattant l'ennuy qu'elle reſſent,
Pour ſi chere compagne inceſſamment ſouſpire,
Iamais ſon entretien ne vous ſera rendu,
Et le Ciel reparant vos pertes d'vn Empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'auez perdu.

A ELLE-MESME.

PVis qu'en cét accident le ſort vous deſoblige,
Ie croy que tout le monde auecque vous s'afflige,
Et ce commun mal-heur qui trouble l'Vniuers,
Reprocheroit vn crime aux loix de la nature,
Sinon que cette mort a fait naiſtre vos vers,
Dont l'aymable douceur efface ſon injure.
A voir vos ſentimens eſcrits ſi doucement,
A voir voſtre douleur peinte ſi viuement,
Ie voy qu'en vain la mort de ce butin ſe vante ;
Car comme la raiſon m'apprent à diſcourir,
Celle que vous plaignez eſt encore viuante,

Puis qu'elle est dans vos vers qui ne sçauroiét mourir.
Vous mélez dans ce dueil tant d'agreable charmes,
Que c'est estre insensé que luy donner des larmes,
Ie la croy bien-heureuse en si rare tombeau,
Et regarde sa gloire auecque tant d'enuie,
Que si l'on m'eust deu faire vn monument si beau
Ie mourrois de regret de ne l'auoir suiuie.
I'ay creu que la tristesse estoit pleine de maux,
Et perdois en l'erreur d'vn iugement si faux,
La douce réuerie ou l'ennuy nous amuse :
Mais vous faites le dueil auecque tant d'appas,
Que i'ayme la rigueur, combien que ie l'accuse,
Et trouue du plaisir à craindre le trespas.

Pour Madamoiselle D. M.

STANCES.

IE suis bien ieune encore, & la beauté que i'ayme
Est ieune comme moy :
I'ay souuent desiré de luy parler moy-mesme,
Pour luy donner ma foy.
I'obey sans contrainte à l'amour qu'il me donne,
Quelque desir qu'il ait ;
Et sans luy resister, mon ame s'abandonne,
A tout ce qu'il luy plaist.
Si pour luy tesmoigner combien ie suis fidelle
Il me falloit mourir,
Quoy qu'on eust fait la mort mille fois plus cruelle,
On m'y verroit courir.
Ie iure mon destin, & le iour qui m'esclaire,
Qu'il est tout mon soucy,
Et ce Soleil si beau ne fait que me desplaire,
Quand il n'est pas icy.
Lors que l'aube en suiuant la nuict qu'elle a chassée
Espars ses tresses d'or,
Le premier mouuement qui vient à ma pensée,
C'est l'amour d'Alidor.
Ie tasche en m'éueillant à r'appeller les songes
Que i'ay faits en dormant,

Et dans le fouuenir de leurs plaisans menfonges
le reuoy mon Amant.
Mon efprit amoureux n'eft point fans violence
Au milieu du repos,
Ie le voy dans la nuict & parmy le filence,
l'entends fes deux propos.
Tous les fecrets d'amour que le fommeil exprime
Mon ame les reffent,
Et le matin ie penfe auoir commis vn crime
Dans mon lict innocent.
De honte à mon réueil ie fuis toute confufe,
Et d'vn œil tout fafché
Ie voy dans mon miroir la rougeur qui m'accufe
D'auoir fait vn peché.
Ie me veux repentir de cette double offenfe,
Mais ie ne fçay comment,
Car mon efprit troublé me fait vne deffenfe,
Que luy-mefme dément.
Dans mon lict defolée toute moite de larmes,
Ie prie tous les Dieux,
De mal-traitter Morphée, à caufe que fes charmes
Ont abufé mes yeux.
Helas ! il eft bien vray que ie fuis amoureufe,
Et qu'en mon fainct Amour,
Ie me puis reputer l'Amante plus heureufe
Qui foit en cette Cour.
I'adore vne beauté fi viue & fi modefte,
Qu'elle peut tout rauir,
Et qui ne prend plaifir d'eftre toute celefte,
Qu'afin de me feruir.
Il a dedans fes vœux des pointes & des charmes,
Qu'vn Tygre goufteroit,
Et fi Mars luy voyoit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine
Ne marche le Lyon,
Et plus braue qu'Achille ardant à la ruine
Des pompes d'Ilion.
C'eft le meilleur efprit, & le plus beau vifage
Qu'on ait encore veu,
Et les meilleurs efprits n'ont point eu l'auantage
Que

Que mon Amant n'ait eu.
La gloire entre les cœurs qui la font mieux paroi-
Fait estime du sien; (stre,
Et les mieux accomplis ne le sçauroient connoistre
Sans en dire du bien.
Hors de luy, la vertu dans l'ame la plus belle,
Est comme en vn tombeau,
Et ses plus grands éclats sont moins qu'vne éteincelle
Au prix de ce flambeau.
Ie pense en l'adorant que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et i'aimerois bien mieux mettre à feu ma patrie,
Que l'auoir irrité.
Dieux que le beau Paris eut vne belle proye,
Que cette Amant fit bien
Alors qu'il alluma l'embrazement de Troye,
Pour amortir le sien.
O mon cher Alidor! ie suis bien moins qu'Helene
Digne de t'émouuoir:
Mais tu sçais bien aussi qu'auecque moins de peine
Tu me pourrois auoir,
Il la fallut prier, mais c'est moy qui te prie,
Et la comparaison
De ses affections auecque ma furie,
Est loin de la raison.
L'impression d'honneur,& celle de la honte
Sont hors de mon esprit:
La chasteté m'offence, & paroist vn vieux conte
Que ma mere m'apprit.
Iamais fille n'ayma d'vne amitié si forte,
Tous mes plus chers parens,
Depuis que i'ay conceu l'amour que ie te porte,
Me sont indifferens.
Ils auroient beau se plaindre & m'appeller barbare,
On me doit pardonner:
Car vers eux ie ne suis de mon amour auare,
Que pour te la donner.
Reçois ma passion, pourueu que ton merite
N'en soit pas offensé,
Et vois que mon esprit ne te l'auroit escrite,
S'il n'estoit insensé.

STANCES.

MAintenant que Philis eſt morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont vn cœur fut iamais atteint:
Eſt dans le ſepulchre auec elle,
Ie croy que l'amour le plus ſainct
N'a plus pour moy rien de fidelle.
Cloris, c'eſt mentir trop ſouuent,
Tes propos ne ſont que de vent,
Tes regards ſont tous pleins de ruſes,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Ie me mocque de tes excuſes,
Et t'ayme moins de la moitié.
Ie te voy touſiours en contrainte,
Il te vient touſiours quelque crainte,
Tu ne trouue iamais loiſir,
Dis pluſtoſt que ie t'importune,
Et que ie te ferois plaiſir
De chercher ailleurs ma fortune.
Ne fais plus ſemblant de m'aymer,
Et quoy qu'il me ſoit bien amer
De perdre vne ſi douce flâme,
Si tu n'as point d'amour pour moy,
Ie iure tes yeux & mon ame
De ne ſonger iamais à toy.
Ie t'allois conſacrer ma plume,
Et te peindre dans vn volume,
Sur qui les ans ne peuuent rien;
Sçache vn peu de la renommée,
Comment i'ay ſceu dire du bien
D'vne autre que i'auois aymée.
Mais cela ne te touche pas,
Les vers ſont de mauuais appas,
Vn roc n'en deuient point paſſible;
Ce ſont des foibles ameçons
Pour ton naturel inſenſible,
Que luy promettre des chanſons.
Que veux-tu plus que ie te donne,
Auiourd'huy que Dieu m'abandonne,

Que le Roy ne me veut pas voir,
Que le iour me luit en colere,
Que tout mon bien eſt mon ſçauoir,
Dequoy plus te pourrois-ie plaire?
Si mon mauuais ſort peut changer,
Ie iure de te partager
Les proſperitez où i'aſpire,
Et quand le Ciel me feroit Roy,
Vn preſent de tout mon Empire
Te feroit preuue de ma foy.
Mais tu n'as point l'eſprit auare,
Et quelque dignité ſi rare
Qu'vn Dieu meſme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il eut dans l'ame,
Tu le laiſſerois bien ſouffrir
Auant que ſoulager ſa flâme,
Quant à moy, las de tant bruſler,
Et ſi preſſé de reculer,
I'ay deſeſperé de la place,
La nature icy vaut bien peu
Qu'vn front de neige, vn cœur de glace
Puiſſent tenir contre le feu.

A CLORIS.

STANCES.

S'Il eſt vray Cloris que tu m'aimes,
Mais i'entens que tu m'aimes bien,
Ie ne crois pas que les Rois meſmes
Ayent vn heur comme le mien:
Que la mort feroit importune
De venir changer ma fortune
A la felicité des Dieux:
Tout ce qu'on dit de l'ambroiſie,
Ne touche point ma fantaiſie
Au prix des graces de tes yeux.
Sur mon ame il m'eſt impoſſible
De paſſer vn iour ſans te voir,
Qu'auec vn tourment plus ſenſible
Qu'vn damné ne ſçauroit auoir,

Le ſort qui menaça ma vie,
Quand les cruautez de l'enuie
Me firent eſloigner du Roy,
M'expoſant à tes yeux en proye,
Me donna beaucoup plus de ioye
Qu'il ne m'auoit donné d'effroy.
Que ie me pleus dans ma miſere,
Que i'aymay mon banniſſement,
Mes ennemis ne valent guere,
De me traitter ſi doucement:
Cloris, prions que leur malice
Faſſe bien durer mon ſupplice,
Ie ne veux point partir d'icy,
Quoy que mon innocence endure,
Pourueu que ton amour me dure,
Que mon exil me dure auſſi.
I'endure l'amour & ſa flâme,
Que les doux regards de Cloris
Me font deſia trembler dans l'ame
Quand on me parle de Paris:
Inſenſé ie commence à craindre
Que mon Prince me va contraindre
A ſouffrir que ie ſois remis:
Vous qui le miſtes en colere,
Si vous l'empeſchez de le faire
Vous n'eſtes plus mes ennemis.
Toy qui ſi viuement pourchaſſe
Les remedes de mon retour,
Prens bien garde quoy que tu faſſes
De ne point faſcher mon amour:
Arreſte vn peu, rien ne me preſſe,
Ton ſoin vaut moins que ta pareſſe,
Me bien ſeruir c'eſt m'affliger:
Ie ne crains que ta diligence,
Et prepare de la vengeance,
A qui taſche de m'obliger.
Il te ſemble que c'eſt vn ſonge
D'entendre que ie m'ayme icy,
Et que le chagrin qui me ronge
Vienne d'vn amoureux ſoucy,
Tu penſes que ie ne reſpire
Que de ſçauoir où va l'Empire,

Que deuient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit resoudre
A faire partir vne foudre
Qui consomme le Palatin.
Toutes ces guerres insensées,
Ie les trouue fort à propos,
Ce ne sont point là les pensées
Qui s'opposent à mon repos;
Quelques maux qu'aportent les armes,
Vn Amant verse peu de larmes
Pour fléchir le courroux diuin,
Pourueu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Alemagne
Se noye de sang ou de vin.
Et combien qu'vn appas funeste
Me traisne aux pompes de la Cour,
Et que tu sçais bien qu'il me reste
Vn soin d'y retourner vn iour:
Quoy que la fortune appaisée
Se rendist à mes vœux aisée,
Aujourd'huy ie ne pense pas,
Soit-il le Roy qui me r'appelle,
Que ie puisse m'esloigner d'elle
Sans trouuer la mort sur mes pas;
Mon esprit est forcé de suiure
L'aymant de son diuin pouuoir,
Et tout ce que i'appelle viure,
C'est de luy parler & la voir:
Quand Cloris me fait bon visage,
Les tempestes sont sans nuage,
L'air le plus orageux est beau,
Ie ris quand le tonnerre gronde,
Et ne croy point que tout le monde
Soit capable de mon tombeau.
La felicité la plus rare
Qui flatte mon affection,
C'est que Cloris n'est point auare
De caresse & de passion:
Le bon-heur nous tourne en coustume,
Nos plaisirs sont sans amertume,
Nous n'auons ny courroux ny fard,
Nos trames sont toutes de soye,

Et la parque apres tant de ioye,
Ne les peut acheuer que tard.

DESESPOIRS AMOVREVX.

STANCES.

ESloigné de vos yeux, où i'ay laissé mon ame,
Ie n'ay de sentiment que celuy du mal-heur,
Et sans vn peu d'espoir qui luit parmy ma flâme,
Mon trespas eut esté ma derniere douleur.
Pleût au Ciel qu'aujourd'hui la terre eut quitté l'onde,
Que les raiz du Soleil fussent absens des Cieux,
Que tous les élements eussent quitté le monde,
Et que ie n'eusse point abandonné vos yeux.
Vn arbre que le vent emporte à ses racines,
Vne ville qui voit démolir son rampart,
Le faiste d'vne tour qui tombe en ses ruines,
N'ont rien de comparable à ce sanglant départ.
Depuis vostre Damon ne sert plus que de nombre,
Mes sens de ma douleur s'en vont desia rauis,
Ie ne suis plus viuant, & passerois pour ombre,
Sinon que mes souspirs descouurent que ie vis.
Mon ame est dans les fers, mõ sang est dãs la flâme,
Iamais mal-heur ne fut à mon mal-heur esgal;
I'ay des vautours au sein, i'ay des serpens dans l'ame,
Et vos traits qui me font encore plus de mal.
Errant depuis deux mois de Prouince en Prouince,
Ie traisne auecque moy la Fortune & l'Amour,
L'vn oblige mes pas à courtiser mon Prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.
Des plus rares beautez en ce fascheux voyage,
Où iadis pour aymer les Dieux fussent allez,
M'ont assez prodigué les traits de leur visage :
Mais ce n'estoit qu'horreur à mes yeux desolez.
Par tout où loin de toy la fortune me traine,
Ie iure par tes yeux que tout mon entretien
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souuient moins de mon nom que du tien.
En ma condition d'où mille soins me partent,
L'entendement me laisse, & tout conseil me fuit,

Tous autres pensemens de mon ame s'escartent
Au souuenir du tien, qui sans cesse me suit.
Que ta fidelité se forme à mon exemple,
Fuy comme moy la presse, hay comme moy la Cour,
Ne frequente iamais bal, promenoir ny temple,
Et que nos Deïtez ne soient rien que l'Amour.
Tout seul dedans ma châbre où i'ay fait mon Eglise,
Ton image est mon Dieu, mes passions ma foy :
Si pour me diuertir Amour veut que ie lise,
Ce sont vers que luy-mesme a composé pour moy,
Dans le trouble importun des soucis de la guerre,
Chacun me void chagrin : car il semble à me voir
Que ie fais des projects pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts desseins ne sont que de t'auoir.

STANCES.

QVand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nuds sur tes draps
Bien plus blancs que le linge mesme :
Quand tu sens ma bruslante main
Se pourmener dessus ton sein,
Tu sens bien Cloris que ie t'aime.
Comme vn deuot deuers les Cieux,
Mes yeux tournez deuers tes yeux,
A genoux auprés de ta couche,
Pressé de mille ardans desirs,
Ie laisse sans ouurir ma bouche
Auec toy dormir mes plaisirs.
Le sommeil aise de t'auoir,
Empesche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son Empire
Auec si peu de liberté,
Que ton esprit tout arresté
Ne murmure ni ne respire.
La rose en rendant son odeur,
Le Soleil donnant son ardeur,
Diane & le char qui la traine,
Vne Nayade dedans l'eau,
Et les graces dans vn tableau,
Font plus de bruit que ton haleine.

Là ie souspire auprés de toy,
Et considerant comme quoy
Ton œil si doucement repose,
Ie m'escrie, ô Ciel! peux-tu bien
Tirer d'vne si belle chose,
Vn si cruel mal que le mien.

STANCES.

IE iure le iour qui me luit,
Et la foible horreur de la nuict
Où la tristesse me conuie,
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié
Que ne fait celuy de ma vie.
Apres que mon suprême iour
M'aura porté dans le sejour
Des ames mieux fauorizées,
Mon ame versera des pleurs,
Qui feront naistre mille fleurs
Dans les campagnes Elizées.
Ce doux & ce poignant soucy,
Le mesme qui me touche icy,
Reuiura dans mon ame morte,
Et les esprits qui le verront,
Approchant mon feu jureront
Qu'ils n'en ont point veu de la sorte.
Apres moy d'vn appas flatteur,
Quelque infidelle seruiteur
Surprendra tes desirs nouices,
Et tu n'as point assez de foy
Pour permettre que mes seruices
Te fassent souuenir de moy.
Ie te conjure par tes yeux,
Que i'ayme & que i'honore mieux
Ny que le Ciel, ny que la terre,
Tost ou tard de t'en repentir,
Car le Ciel te feroit sentir
Quelque pointe de son tonnerre.

STANCES.

LA frayeur de la mort esbranle le plus ferme :
Il est bien mal-aisé
Que dans le desespoir, & proche de son terme,
L'esprit soit appaisé.
L'ame la plus robuste ; & la mieux preparée
Aux accidens du sort,
Voyant aupres de soy sa fin toute asseurée,
Elle s'estonne fort.
Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'vn supplice douteux,
Encore auec espoir endure la contrainte
De ses liens honteux.
Mais quand l'arrest sanglant a resolu sa peine,
Et qu'il void le bourreau
Dont l'impiteuse main luy détache vne chaisne,
Et luy met vn cordeau.
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacée,
Son ame est dans les fers,
L'image du gibet luy monte à la pensée,
Et l'effroy des Enfers.
L'imagination de cét objet funeste
Luy trouble la raison,
Et sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste,
Et pis que le poison.
Il jette malgré luy les siens dans la destresse,
Et traine en son mal-heur
Des gens indifferens, qu'il voit parmy la presse
Parler de sa douleur.
Par tout dedans la Gréue il voit fendre la terre,
La Seine est l'Acheron,
Chaque rayon du iour est vn traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La consolation que le Prescheur apporte
Ne luy fait point de bien :
Car le pauure se croit vne personne morte,
Et n'escoute plus rien.
Ses sens sont retirez, il n'a plus son visage,
Et dans ce changement

Ce feroit eftre fol de conferuer l'vfage
D'vn peu de iugement.
La nature, de peine & d'horreur abbatuë,
Quitte ce mal-heureux,
Il meurt de mille morts, & le coup qui le tuë
Eft le moins rigoureux.

CONSOLATION A. M. D. L.

STANCES.

DOnne vn peu de relâche au deüil qui t'a furpris,
Ne t'oppofe iamais aux droicts de la nature,
Et pour l'amour d'vn corps ne mets point tes efprits
Dedans la fepulture.
La mort dans tes regrets, à toy fe prefentant,
Te fait voir qu'elle n'eft qu'horreur & que mifere:
Pourquoy donc tafches-tu qu'elle t'en faffe autant
Qu'elle a fait à ton pere?
Quoy que l'affliction te faffe difcourir,
Tes beaux iours ne font point en eftat de le fuiure,
Comme c'eftoit à luy la raifon de mourir,
C'eft la tienne de viure.
Il eftoit las d'honneur, de fortune & de iours,
Tes ieunes ans ne font que commencer ta vie,
Et fi tu vas fi-toft en acheuer le cours,
Que deuiendra Liuie?
Remets pour l'amour d'elle encore fes appas,
Qui s'en vont effacer dans ton vifage fombre,
Et qu'vn fi long chagrin ne te mal-traite pas
Pour contenter vn ombre.
Il eft vray qu'vn tel mal eft fafcheux à guerir,
Et de quelque vigueur que ton efprit puiffe eftre,
Il te faut foufpirer, lors que tu vois perir
Celuy qui t'a fait naiftre.
Encore fes vertus touchoient ton amitié
Au de là du deuoir où la nature oblige,
Si bien que la raifon approuue la pitié,
Pour l'ennuy qui t'afflige.
Ses confeils fçauoient rendre vn Roy victorieux,
Son renom honoroit & la paix & la guerre,

Et ie croy que l'enuie est cause que les Cieux
L'ont osté de la terre.
Mais aussi quel climat n'en a du desplaisir ?
L'Europe à son sujet se plaint contre les Parques,
Autant que si leur lacs estoient venus saisir
Quelqu'vn de ses Monarques.
Ie voy comme le Ciel pour soulager ton dueil
Veut que tout l'Vniuers à tes souspirs réponde,
Et pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutefois tous ces cris sont des soins superflus,
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées,
Vn homme enseuely ne considere plus
Nos yeux ni nos pensées.
Sçachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux Autels,
Tu dois estre asseurée de sa beatitude,
Ou ton esprit troublé croit que les immortels
Sont pleins d'ingratitude.
Tes importuns regrets se rendront criminels,
Ton pere en son repos ne trouuera que peine,
Puis-qu'il semble estre admis aux plaisirs eternels
Pour te mettre à sa geine.
Le mal deuient plus grand que plus nous l'irritons;
Reuient dans les plaisirs que la jeunesse apporte,
C'est vn grand bien de voir fleurir les rejettons,
Lors que la souche est morte.
Vn homme de bon sens se mocque des mal-heurs,
Il plaint également sa seruante & sa fille :
Iob ne versa iamais vne goute de pleurs
Pour toute sa famille.
Apres t'estre affligée pense à te réjouïr,
Qui t'a fait la douleur t'a laissé les remedes,
Il ne te reste plus que de sçauoir jouïr
Des biens que tu possedes.
Arreste donc ces pleurs vainement répandus,
Laisse en paix ce destin que tes douceurs detestent;
Il faut apres ces biens que nous auons perdus
Sauuer ceux qui nous restent.

ELEGIE.

DAns ce temple, où ma passion
Me mit dedans le cœur les beautez de ma Dame,
Ie bannissois l'Amour, encore que sa flamme
Destournast ma deuotion.
Au lieu de penser à nos Dieux,
I'adorois vous voyant l'image de Diane,
Et m'estimois heureux de deuenir profane,
En me consacrant à vos yeux.
Ce fut auec des mesmes traits
Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchise:
Suis-je pas glorieux de donner ma franchise
A la mercy de ses attraits?
A ce premier rauissement
Mon ame triompha de se sentir blessée,
Et l'Autel m'eust dépleu d'oster à ma pensée
L'entretien d'vn si doux tourment.
Me deust le Ciel faire perir,
Ie mesure ma peine auecque mes années,
Et l'Amour se fait fort d'oster aux Destinées
La puissance de me guerir.
Au poinct que cette ardeur m'a mis,
Mon superbe bon-heur se mocque de l'enuie,
Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie,
Ie me ris de mes ennemis.
Tout ce monde de poursuiuans
Me font perseuerer auec plus de ioye;
Ce renommé Iason n'eust iamais eu sa proye
S'il eust craint la mer & les vens.
Sous l'auspice de vostre loy
Il n'est point de grandeur que mon esprit ne braue,
Et le mesme accident qui me fait estre esclaue,
Il me semble qu'il m'a fait Roy.

ELEGIE A VNE DAME.

SI vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
Mon ame languissoit, ie n'auois plus de veine,

Ma fureur estoit morte, & mes esprits couuers
D'vne tristesse sombre auoient quitté les vers ;
Ce mestier est penible, & nostre saint estude
Ne cognoist que mespris, ne sent qu'ingratitude,
Qui de nostre exercice aime le doux souci,
Il hayt sa renommée & sa fortune aussi :
Le sçauoir est douteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France :
Aujourd'huy l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eust iamais vn siecle plus barbare,
Et iamais le bon sens ne se trouua si rare :
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien,
Laisse faire au destin sans se mesler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au mõde,
Ne trouue à son plaisir la nature feconde,
Et que son influence encor à pleines mains,
Ne verse ses faueurs dans les esprits humains :
Parmy tant de fuseaux la Parque en sçait retordre,
Où la contagion du vice n'a sçeu mordre ;
Et le Ciel en fait naistre encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la Diuinité,
Des bons entendemens qui sans cesse trauaillent
Contre l'erreur du peuple , & iamais ne defaillent,
Et qui d'vn sentiment, hardy, graue & profond,
Viuent tout autrement que les autres ne font :
Mais leur diuin genie est forcé de se feindre,
Et les rends mal-heureux s'il ne se peut contraindre,
La coustume & le nombre autorise les sots,
Il faut aimer la Cour, rire des mauuais mots,
Acoster vn brutal, luy plaire, en faire estime:
Lors que cela m'aduient ie pense faire vn crime,
I'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein,
Ie ne crois plus auoir l'entendement bien sein,
Et pour m'estre souïllé de cét abord funeste,
Ie croy long-temps apres que mon ame a la peste:
Cependant il faut viure en ce commun malheur,
Laisser à part, esprit, & franchise, & valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame,
Et perdre tout plaisir pour acquerir du blâme :
L'ignorant qui me iuge vn fantasque réueur,
Me demandant des vers croit me faire faueur,

Blâme ce qu'il n'entend , & son ame étourdie
Pense que mon sçauoir me vient de maladie :
Mais vous à qui le Ciel de son plus doux flambeau,
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'auez point l'erreur qui trouble ces infames,
Ny l'obscure fureur de ces brutales ames :
Car l'esprit plus subtil en ses plus rares vers
N'a point de mouuemens qui ne vous soient ouuers,
Vous auez vn genie à voir dans les courages,
Et qui cognoist assez mon ame & mes ouurages:
Or bien que la façon de mes nouueaux écrits
Differe du trauail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suiuent point la trace accoustumée,
Par où nos écriuains cherchent la renommée :
I'ose pourtant pretendre à quelque peu de bruit,
Et croy que mon espoir ne sera point sans fruit,
Vous me l'auez promis,& sur cette promesse,
Ie fausse ma promesse aux vierges de Permesse,
Ie ne veux reclamer,ni Muse,ni Phebus,
Grace à Dieu bien guery de ce grossier abus
Pour façonner vn vers que tout le monde estime,
Vostre contentement est ma derniere lime :
Vous entendez le poids,le sens,la liaison,
Et n'auez en iugeant pour but que la raison :
Aussi mon sentiment à vostre adueu se range,
Et ne reçoit d'autruy ni blâme ni loüange :
Imite qui voudra les merueilles d'autruy,
Malherbe a tres-bien fait,mais il a fait pour luy,
Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie :
Quant à moy ces larcins ne me sont point d'enuie;
I'approuue que chacun écriue à sa façon,
I'ayme sa renommée,& non pas sa leçon,
Ces esprits mendians d'vne veine infertile,
Prennent à tous propos sa rime ou son stile,
Et de tant d'ornemens qu'on trouue en luy si beaux,
Ioignent l'or & la soye à des vilains lambeaux,
Pour paroistre aujourd'huy d'aussi mauuaise grace,
Que parut autres-fois la corneille d'Horace,
Ils trauaillent vn mois à chercher comme à fils,
Pourra s'apparier la rime de Memphis:
Ce liban,ce turban,& ces riuieres mornes,
Ont souuent de la peine à retrouuer leurs bornes;

Cét effort tient leurs ſens dans la confuſion,
Et n'ont iamais vn rais de bonne viſion :
I'en cognois qui ne font de vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne,
Gratent tant le François qu'ils le déchirent tout,
Blaſmant tout ce qui n'eſt facile qu'à leur gouſt,
Sont vn mois à cognoiſtre en taſtant la parole,
Lors que l'accent eſt rude, ou que la rime eſt molé,
Veulent perſuader que ce qu'ils font eſt beau,
Et que leur renommée eſt franche du tombeau,
Sans autre fondement, ſinon que tout leur aage
S'eſt laiſſé conſommer en vn petit ouurage ;
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pour ce que les faiſans ils ſont deuenus vieux :
De meſme l'Araignée en filant ſon ordure,
Vſe toute ſa vie & ne fait rien qui dure :
Mais cét autre Poëte eſt bien plein de ferueur,
Il eſt bleſme, tranſi, ſolitaire, réueur,
La barbe mal peignée, vn œil branſlant & caue,
Vn front tout refrongné, tout le viſage haue,
Ahane dans ſon lict, & marmotte tout ſeul,
Comme vn eſprit qu'on oit parler dans vn linceul :
Grimaſſe par la ruë, & ſtupide retarde
Ses yeux ſur vn objeɉt, ſans voir ce qu'il regarde:
Mais deſia ce diſcours m'a porté trop auant,
Ie ſuis bien prés du port, mon voile a trop de vent,
D'vne inſenſible ardeur peu à peu ie m'eſleue,
Commençant vn diſcours que iamais ie n'acheue,
Ie ne veux point vnir le fil de mon ſujet,
Diuerſement ie laiſſe & reprens mon objet,
Mon ame imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers & ranger la ſcience,
La reigle me déplaiſt, i'eſcris confuſement,
Iamais vn bon eſprit ne fait rien qu'aiſément :
Autresfois quand mes vers ont animé la Seine,
L'ordre où i'eſtois contraint m'a bien fait de la peine,
Ce trauail importun m'a long-temps martyré,
Mais enfin grace aux Dieux ie m'en ſuis retiré.
Peu s'en faire naufrage & ſans perdre leur courſe,
Se ſont auanturez à cette longue courſe :
Il y faut par miracle eſtre fol ſagement,
Confondre la memoire auec le iugement,

Imaginer beaucoup, & d'vne ſource pleine
Puiſer touſiours des vers dans vne meſme veine:
Le deſſein ſe diſſipe, on change de propos
Quand le ſtile a goûté tant ſoit peu le repos,
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Iamais ma veine encor ne s'y trouua tarie:
Mais il me faut reſoudre à ne la plus preſſer,
Elle m'a bien ſeruie, ie la veux carreſſer,
Luy donner du relaſche, entretenir ſa flâme
Qui de ſa jeune ardeur m'échauffe encore l'ame,
Ie veux faire des vers qui ne ſoient pas contrains,
Promener mon eſprit par des petits deſſeins,
Chercher des lieux ſecrets où rien ne me déplaiſe,
Mediter à loiſir, réuer tout à mon aiſe,
Employer toute vne heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr comme en ſongeant la courſe d'vn ruiſſeau,
Eſcrire dans les bois, m'interrompre, me taire,
Compoſer vn quatrain ſans ſonger à le faire,
Apres m'eſtre égayé par cette douce erreur,
Ie veux qu'vn grand deſſein échauffe ma fureur,
Qu'vn œuure de dix ans me tienne à la contrainte
De quelque beau Poëme, où vous ſerez dépeinte:
Là ſi mes volontez ne manquent de pouuoir,
I'auray bien de la peine en ce plaiſant deuoir,
En ſi haute entrepriſe où mon eſprit s'engage,
Il faudroit inuenter quelque nouueau langage,
Prendre vn eſprit nouueau, penſer & dire mieux
Que n'ont iamais penſé les hommes & les Dieux,
Si ie paruiens au but où mon deſſein m'appelle,
Mes vers ſe mocqueront des ouurages d'Apelle,
Qu'Helene reſſuſcite, elle auſſi rougira
Par tout où voſtre nom dans mon ouurage ira.
Tandis que ie remets mon eſprit à l'eſcole,
Obligé dés long-temps à vous tenir parole,
Voicy de mes eſcrits, ce que mon ſouuenir,
Deſireux de vous plaire, en a peu retenir.

ELEGIE.

IE penſois au repos, & le celeſte feu
Qui me fournit ces vers s'alantiſſoit vn peu,

Lors que le meſſager qui m'a rendu ta lettre,
Dans ma premiere ardeur m'eſt venu tout remettre :
I'ay d'abord à peu prés deuiné ton deſſein,
Et deſlors que mes yeux ont recogneu ton ſein,
Mon ſang s'eſt reſchauffé, tes vers m'ont piqué l'ame,
Et de leur propre éclat m'ont ietté de la flâme :
Clerac en eſt émeu,ſon fleuue en a groſſi,
Et dans ce peu de temps que ie t'écris cecy,
D'autant qu'à ta faueur il ſent flatter ſon onde,
Lot s'eſt rendu plus fier que riuiere du monde :
Le débord inſolent de ſes rapides eaux,
Couurant auec orgueil le faiſte des roſeaux,
Fait taire nos moulins,& ſa grandeur farouche
Ne ſçauroit plus ſouffrir qu'vn auiron le touche ;
Dans l'excez de la joye où tu le viens rauir,
Ce torrent glorieux ne daigne plus ſeruir :
Ie l'aime de l'honneur qu'il rend à ta careſſe,
Et luy veux faire part aux Autels que ie dreſſe,
Réuant ſur ſon riuage,apres tes beaux eſcrits,
Tout à coup dans l'objet d'vn penſer qui m'a pris :
Ie diſois en voyant comme ſon flot ſe pouſſe,
Ainſi va la fureur d'vn Roy qui ſe courrouſſe:
Ainſi mes ennemis contre moy furieux
M'ont rendu ſans ſujet le ſort iniurieux,
Et ſi loin eſtendu leur orgueilleux rauage,
Qu'à peine ſur les mont ay-je veu du riuage;
Mon exil ne ſçauoit où trouuer ſeureté,
Par tout mille accidens choquoient ma liberté,
Quelques deſerts affreux,ou des foreſts ſuantes,
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes,
Onr eſté le ſejour où le plus doucement
I'ay paſſé quelques jours de mon banniſſement ;
Là vrayment l'amitié d'vn Marquis fauorable,
Qui n'euſt iamais horreur de mon ſort déplorable,
Diuertit mes ſoucis , & dans ſon entretien
Ie trouuay du bon ſens qui conſola le mien,
Autrement dans l'ennuy d'vn lieu ſi ſolitaire,
Où l'eſprit ny le corps ne trouuent rien à faire,
Où le plus Philoſophe,auecque ſon diſcours,
Ne ſçauroit ſans languir auoir paſſé deux iours,
Le chagrin m'euſt ſaiſi,ſans vne grande chere,
Qui deux fois chaque iour enchantoit ma miſere:

Car ie n'ay ſçeu trouuer de l'humeur dont ie ſuis,
Vn plus preſent remede à chaſſer mes ennuis:
Et ſi comme tu dis vous auez tous enuie
De me faire paſſer vn iour de douce vie,
Apreſte de bon vin ; mais n'en prens point d'autruy;
Car ie ſçay que ton pere en a de bon chez luy ;
Il m'a bien obligé du ſalut qu'il m'enuoye,
Dis-luy que cét honneur m'a tout comblé de joye,
Et qu'vn pauure banny ne croyoit pas auoir
Cette proſperité que tu m'as fait ſçauoir ;
Ainſi i'aime le Ciel, & iamais la diſgrace
Ne frappe ton deſtin, ni celuy de ta race :
Si mon mal-heur s'appaiſſe,& qu'il me ſoit permis
De refaire ma vie auecque mes amis,
Ie verray de quel œil tu verras mon paſſage,
Et que ces vers t'en ſoyent vn aſſeuré meſſage,
Poſſible auant qu'vn mois ait acheué ſon cours,
Le Soleil me rendra ſes agreables tours.
Ie croy que ce Printemps doit chaſſer mon orage,
Mon mauuais ſort vaincu flattera mon courage,
Et perdant tout eſpoir de m'abbatre iamais,
Tout confus il viendra me demander la paix :
Et quand mon iuſte Roy n'aura plus de colere,
Qui m'a perſecuté,taſchera de me plaire :
Et quoy que de me perdre vn chacun ait taſché,
Ie diray ſans mentir qu'ils ne m'ont point faſché,
Et qu'vn exil ſi plein de dangers & de blâme,
Ne m'a point fait changer le viſage ni l'ame,
Ceux auec qui ie vay ſon eſtonnez ſouuent
De me voir en mon mal auſſi gay que deuant :
Et le mal-heur faſché de ne me voir point triſte,
Ignore d'où me vient l'humeur qui luy reſiſte :
C'eſt l'arme dont le Ciel a voulu me munir
Contre tant d'accidens qui me deuoient venir,
Autrement vn tiſſu de tant de longues peines
M'euſt gelé mille fois le ſang dedans les veines,
Mon eſprit dés long-temps fuſt reduit en vapeur
S'il euſt peu conceuoir vne vulgaire peur :
Mon ame de frayeur fuſt-elle point faillie,
Lors que Panat me fiſt ſa brutale ſaillie ?
Que les armes au poing,accompagné de deux,
Il me fit voir la mort en ſon teint plus hideux ?

Ie croyois bien mourir, il le croyoit de mesme,
Mais pour cela le front ne me deuint point blesme,
Ma voix ne changea point, & son fer inhumain
A me voir si constant luy trembloit à la main ;
Encore vn accident aussi mauuais ou pire,
Me plongea dans le sein du poissonneux Empire,
Au milieu de la nuict, ou le front du Croissant
D'vn petit bout de corne à peine apparoissant,
Sembloit se retirer & chasser les tenebres,
Pour ietter plus d'effroy dans des lieux si funebres :
Lune rompts ton silence, & pour me dementir,
Reproche-moy la peur que tu me vis sentir :
Que d'eus-je deuenir, vn iour que le tonnerre
Presque dessous mes pieds vint ballier la terre,
Il brusla mes voisins, il me couurit de feu,
Et si pour tout cela ie le craignis bien peu :
Mais vrayment ce discours te doit sembler estrange,
Et tu vois que ces vers sentent trop ma loüange,
Tu m'a mis sur ce train, ie te veux imiter,
Et comme tu l'as fait, i'escrits pour me flatter.
Adieu, ne reuiens plus soliciter ma veine,
I'ay fait à ce matin ces vers tout d'vn haleine,
Et pour me diuertir du desir de la Cour,
Depuis peu i'en escris plus d'autant chasque iour,
Ie finis vn trauail, que ton esprit qui gouste
Les doctes sentimens, trouuera bon sans doute;
Ce sont les saincts discours d'vn fauory du Ciel,
Qui trouuera le poison aussi doux que le miel,
Et qui dans la prison de la Cité d'Athenes
Vit lascher sans regret & sa vie & ses chaisnes,
Ainsi quand il faudra nous en aller à Dieu,
Puissions-nous sans regret abandonner ce lieu,
Et voir en attandant que la fortune m'ouure
L'ame de la faueur, & le portail du Louure.

ELEGIE.

QVand la diuinité qui formoit ton essence
Vit arriuer le temps au poinct de ta naissance,
Elle choisit au Ciel son plus heureux flambeau,
Et mit dans vn beau corps vn esprit aussi beau,

La trempe que tu pris en arriuant au monde,
Estoit du feu, de l'air, de la terre & de l'onde;
Immortels Elemens, dont les corps sont diuers,
Estrangement meslez font vn seul Vniuers,
Et durent enchaisnez par les liens des ames,
Selon que le destin a mesuré nos trames;
Triste condition, que le sort plus humain
Ne nous peut asseurer au soir d'estre demain:
Ainsi te mit nature au cours de la fortune,
Aussi sujet que tous à cette loy commune,
D'vn naturel fragile & qui se vient ranger
A quel poinct que l'humeur le force de changer,
Impatient, tardif, injurieux, affable,
Despiteux, complaisant, malicieux, aimable,
Serf de tes passions, & du commun soucy,
Des vices des mortels, & des vertus aussi;
N'attens point que ton nom honteusement i'escriue,
Ce qui ne fut iamais sur la Troyenne riue,
Que ie t'appelle Achille, & que tu sois vanté
Par tant de faux exploicts qu'on a iadis chanté,
Ces Poëtes réueurs par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux Heros ont trompé le merite,
Et sans aucune foy laissans mille tesmoins,
Ils nous en disent plus, mais en font croire moins;
Car au raport trompeur d'vn demy-dieu qu'on nôme,
Ie douteray s'il fut tant seulement vn homme:
Mon esprit plein d'amour & plein de liberté,
Sans fard & sans respect t'escrit la verité,
Et sans aucun dessein d'offencer ou déplaire,
Ie fay ce que mon sens me conseille de faire:
I'éscrirois le Demon, qui du train de tes iours
Si difficilement guidoit le jeune cours,
Et l'astre dont tu vis la haine si puissante,
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante:
I'escrirois ton destin, auant le doux moment
Que pour te faire serf le Ciel te fit Amant:
Mais nostre jeune temps laisse aussi peu de marque
Que le vol des oyseaux, ou celuy d'vne barque,
Et les traicts de ces ans confusément passez,
Pensent au souuenir s'ils n'en sont effacez,
Laissant ces iours perdus iusqu'aux premieres forces
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces,

Mes vers ne discouront que depuis le bon iour
Que tu te vins ranger à l'empire d'amour,
Et suiuant ta fureur tu penseras peut-estre,
Que dessors seulement tu commenças à naistre,
Que tu ne fus viuant ny d'esprit ny de corps,
Que depuis qu'vn bel œil te donna mille morts;
Les aimables attraits dont les yeux d'vne Dame
Firent naistre l'ardeur de ta premiere flâme,
Furent bien-tost vainqueurs, & l'amour qui te prit,
Au lieu de te desplaire obligea ton esprit,
Ton naturel ployable à la premiere atteinte,
Souspira son tourment d'vne si douce plainte,
Et si modestement permit d'estre arresté,
Qu'il sembla que tes fers estoient ta liberté,
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse,
Se trouua pour ton bien de nature amoureuse:
En ce destin les maux que le Ciel a versez,
Dans l'erreur de tes iours sans cesse trauersez,
Ont trouué leur remede, & n'est peine si forte
Que par luy ton esprit legerement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eust vne fois charmé,
Contre tout autre effort tu fus assez armé,
Toute autre passion au prix mousse & legere,
Depuis ne fut en toy que foible & passagere;
Depuis pour viure esclaue au joug d'vne beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loyauté,
Celle qui gouuernoit ta captiue pensée,
Dissimuloit le coup dont elle fut blessée:
La honte & le deuoir, & ce fascheux honneur,
Ennemis conjurez de tout nostre bon-heur,
De contraintes froideurs desesperoient son ame,
Quand ton object pressant solicitoit sa flâme;
En ses regards forcez son amour paroissoit,
Et par la resistance heureusement croissoit;
Tes yeux dont la fureur auoit changé l'vsage,
Languissoient estonnez auprés de son visage,
Son visage & le teint plus blanc, frais & vermeil,
Que le teint de l'Aurore & le front du Soleil:
Elle estoit à tes yeux plus agreable encore,
Que deuant le Soleil ne fut jamais l'Aurore:
Vostre object en son sexe également pouuoit
Se dire le plus beau que la nature auoit,

Et les traits de ta face aujourd'huy que l'injure
Du temps qui change tout, a changé ta figure :
Vniquement parfaits,ſont punis d'vn amour,
A qui mille beautez font encore la cour :
Quelle d'euſt eſtre alors,& combien plus priſée
Ta face,que le poil n'auoit point déguiſée
En ſa jeune vigueur,conforme au jeune objeƈt
De la premiere belle à qui tu fus ſujeƈt,
Tu meritois beaucoup,& ſi l'Amour auare
Euſt fruſtré ton eſpoir,il euſt eſté barbare,
Indigne que iamais à ſon ſacré brazier
Aucun Amant portaſt le mirthe & le rozier ;
Mais ce Dieu, pour t'oſter tout ſujeƈt de te plaindre,
La voulut auec toy de meſmes nœuds eſtraindre :
De mutuelle ardeur ſon eſprit enflamma,
Et rangea ſon humeur au poinƈt qu'elle t'aima :
D'vn ſemblable deſir vous taſchiez à me plaire,
Ce que l'vn deſſeignoit, l'autre le vouloit faire :
Vous liſiez dans vos fronts ce que vos cœurs diſoient,
Et de meſmes propos vos ames deuiſoient,
Alors qu'impatient en ta flâme exceſſiue
Tu blaſmois le refus de ſon amour craintiue,
Son cœur plus que le tient de martyre ſouffroit,
Te refuſant du corps ce que l'ame t'offroit :
Ta qualité de marque,aucunement eſtrange
A ſon ſang populaire,& tiré de la fange,
Nioit à ſon eſpoir les bien-heureux accords
Qui ioignent ſous Hymen deux eſprits & deux corps;
Et ce titre d'eſpoux honteux aux ames fortes,
Que par deſpit du Ciel & de l'amour tu portes,
Duiſoit mal à ton âge,& pour vous allier
Il euſt fallu la terre au Ciel apparier.
Quelquefois en riant tu m'as compté la feſte
Que pour voſtre nopçache on penſoit toute preſte,
Lors que ſa parenté ridicule eſperoit
Qu'vn accord entre-vous ferme demeureroit,
Elle qui ſeulement d'amour fut inſenſée,
Ne s'entretint iamais de ſi folle penſée ;
Mais contre le deſtin auec toy ſe plaignoit,
Qu'à vos deſirs eſgaux le rang ne ſe ioignoit,
Il eſt vray qu'en l'effort de cette rage extreſme
Tu pouuois oublier & ta race & toy-meſme,

Et l'Amant qui troublé de tel empeſchement
Se deſtourne d'aimer, aime trop laſchement :
Mais tu ſçauois qu'Amour meurt en la iouïſſance
Qu'il nous trauaille plus, moins il a de licence,
Qu'en des baiſers permis cette vertu s'endort,
Et que le lict d'Hymen eſt le lict de ſa mort.

ELEGIE.

DEſia trop longuement la pareſſe me flâte,
Et ie ſens qu'à la fin elle deuient ingrate,
I'ay donné trop de temps à mon propre plaiſir,
Pour trop de liberté i'ay manqué de loiſir,
Ie veux effrontément auecque mon ſalaire
Nourrir à tes deſpens le ſoucy de me plaire,
Ie ne puis eſtre eſclaue, & viure en te ſeruant
Comme vn Maiſtre-d'Hoſtel, Secretaire, ou Suiuant,
Telle condition veut vne humeur ſeruile,
Et pour me captiuer elle eſt vn peu trop vile :
Mais puis que le deſtin a trahy mon eſprit,
Et que loin du Perou la fortune me prit,
Ie crois aimer mon joug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contrainte obeyr & me taire:
C'eſt d'vn iuſte deuoir ſurmonter la raiſon,
Et trouuer la franchiſe au fond d'vne priſon ;
Or ie ſuis bien-heureux ſous ton obeïſſance,
En ma captiuité i'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy ſe laſſeroit enfin,
D'auoir ſi librement vn ſerf ſi libertin :
Le ſoin de te ſeruir eſt ce qui moins m'afflige,
Et l'honneur de te voir eſt ce qui plus m'oblige ;
Ton entretien eſt doux, agreable, & ſçauant
Aux plus doctes diſcours qu'on peut mettre en auant,
Tes regards ſont courtois, tes propos amiables,
Ton humeur agreable, & tes mœurs ſociables,
Tes charges, tes maiſons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu, ie ne les priſe rien ;
I'eſtime ton merite, il vaut mieux que le Gange,
Tes richeſſes au prix ſont de terre & de fange,

Cela n'a point d'esclat auprés de ta valeur,
Et mon Poëme aussi n'emprunte rien du leur :
La race,la grandeur,l'argent,la renommée,
Aux iugemés bien clairs n'est qu'ombre & que fumée,
C'est vn lustre pipeur qui s'escoule & qui fuit
Auec l'entendement du brutal qui le suit;
Ie sçay que la nature a voulu que tu prinsse
Et le sang & le nom d'vne race de Prince;
Mais quand bien les grands Rois, dont le nom est fameux,
T'auroient laissé bien riche, & florissant comme eux,
Si d'vn esprit commun le Ciel t'auoit fait naistre,
Ie serois bien marry de t'auoir eu pour maistre,
Qu'vn homme sans esprit est rude & desplaisant,
Et que le joug des sots est fascheux & pesant,
Vn sage à leur desir sans contrainte ne plie,
Et iamais sans regret d'vn tel nœud ne se lie ;
Vn sot, il est cruel,ingrat,imperieux,
Tantost on le voit morne,& tantost furieux,
Oblige sans sujet,mal à propos offense,
Et qui ne fait iamais du bien quand il y pense;
Son esprit ignorant ne peut rien estimer,
Il n'a nulle raison,il ne scait rien aimer;
Or il veut qu'on le tance,& tantost qu'on le louë,
Tantost il fait du bruit,& tantost il se iouë,
Il ne sçait qui le fasche,ou qui luy fait plaisir,
Et luy-mesme en son cœur n'entend point son desir;
Mais d'vn orgueil farouche,& d'vne ame insolente
Il force tout deuoir,toute loy violente,
Et ne peut accorder,tout ignorant qu'il est,
Qu'vne chose soit bien que quand elle luy plaist,
Estre sçauant chez luy,c'est vne honte,vn crime,
Il croit que c'est tout vn, qu'vn charme ou qu'vne rime :
Si Dieu m'auoit iamais à tel maistre donné,
Ie pourrois bien iurer que ie serois damné,
Et croy que mes destins auroient moins de colere,
De m'auoir attaché des fers d'vne galere,
Bourrelle comme ceux que tu voyois ramer,
Quand vn si beau dessein te porta sur la mer :
Neptune est effroyable,il tempeste,il escume,
Sa fureur iusqu'au Ciel vomit son amertume,

Trahi

Trahi les plus heureux,& leur fait vn cercueil,
Tantost d'vn banc de sable,& tantost d'vn escueil,
Ses abois font horreur, & mesme en la bonace,
Par vn silence affreux ce trompeur nous menace :
Il a deuant tes yeux fait blesmir les nochers,
Obscurcy le Soleil,& fendu les rochers :
De ses flots il fait naistre & mourir le tonnerre,
Et de son bruit hideux gemir toute la terre:
L'image de la mort passe au trauers des flots,
Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots :
Ces frayeurs ne t'ont point esbranlé le courage,
On t'a veu tousiours ferme au plus fort de l'orage,
D'vn iugement robuste au milieu du danger,
Tenir indifferent vn sepulchre estranger ;
Et les lasches accens d'vne voix estonnée
Ne t'ont point fait gemir comme faisoit Ænée,
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit :
Tout Heros qu'il estoit,le cœur luy deffaillit,
Il eut peur de la mort , & se remit en l'ame
Ses compagnons bruslez dans la Troyenne flame,
Enuia leur destin,& d'vn esprit peureux,
Pour estre hors du peril,les nomma bien-heureux,
Se fust voulu rebattre auec l'ombre d'Achille,
Se plaignoit de suruiure aux cendres de sa ville,
Et de n'auoir l'honneur que ses os fussent mis
Dans le tombeau de Troye où gisoient ses amis ;
Iamais tes sentimens n'auront tant de tristesse,
Quelque part de la terre où le Soleil te laisse ;
Tu tiens égalément & propice & fatal,
Ou la terre estrangere , ou le pays natal,
Ha ! que i'ay de regret de n'auoir veu le monde,
Par où ta jeune ardeur te promena sur l'onde,
I'escrirois en beau vers le climat & le lieu
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu ;
Ie serois glorieux d'auoir peint ton image,
A qui les mieux vantez viendroiont faire vn hômage,
Tu me dois accorder deux heures de loisir,
Pour contenter icy mon curieux desir,
Me faire vn long recit de toutes les trauerses
Que t'ont fait tant de mers & de terres diuerses,
Ie sçauray iusques où la Ligne tu passas,
Les hommes que tu pris , les lieux que tu forças,

Et ce combat naual où ton ardeur trop prompte
Fit rougir tous les tiens de colere & de honte :
I'ignore ces hazards, tu me diras que c'est,
Tu me diras comment vn naufrage se fait,
Le sanglant desespoir dont le vaincu se ronge,
Et les dangers hideux où le Soldat se plonge,
L'estat d'vn homme libre, apres que le destin
Au Comite cruel l'a donné pour butin,
Auec combien d'horreur il le range à la chaine,
Et force l'innocence à receuoir la peine :
A voir tous ces objects d'horreur & de pitié,
Ie croy qu'on en deuient plus dur de la moitié,
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche,
Du mal de son prochain moins émeu qu'vne souche,
Et sur nos passions nostre desir vainqueur
Enfin dispose tout, & les yeux & le cœur.
Vne lente coustume auec le temps emporte
De nostre naturel l'affection plus forte :
Mais ta douce nature, & ton cœur seulement,
De ces contagions n'est touché nullement,
Tu reuiens tout courtois, si bien qu'en apparence
Tu n'aurois point passé les riuages de France,
Entre tes qualitez cette douceur d'esprit,
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout vn Grand qui s'humilie,
Fait vn joug fort aisé dont le plus fier se lie,
Il ne faut qu'vn sousris, il ne luy faut qu'vn mot,
Afin d'ensorceler & le sage & le sot.
Ceux-là de leur grandeur comme ie pense abusent,
Qui leur salut au moindre insolemment refusent,
Dans vne vanité qui les tient tous contrains
Ne voyant ce qu'ils sont qu'en l'éclat de leurs trains,
Se trouuent estonnez perdant leur bonne mine,
Si leur suite ordinaire auec eux ne chemine :
Pour monstrer leur pouuoir, d'vn accent irrité
Parlent à leurs suiuans auec authorité.
Il est bien raisonnable icy que ie te die,
Que ton esprit bien sain n'a point leur maladie ;
L'Astre qui te fit naistre éuita ce mal-heur,
Et suiuit vn destin bien different du leur :
Ne croit point que ie mente à dessein de te plaire,
C'est ce que ie n'ay point accoustumé de faire ;

Ie fais le plus ſouuent mes diſcours trop hardis,
Et par ce qu'on me croit on hayt ce que ie dis.
Bien-heureux aujourd'huy que te voulant dépeindre,
Ie ne ſuis obligé de faillir ny de feindre ;
Pour toy ſeul mon humeur qui ſuit la verité,
Trouue de l'aduantage en ſa ſeuerité :
Vne iuſte amitié m'excite le courage
D'vne incroyable ardeur à ce dernier ouurage,
Mon eſprit glorieux s'attache à cét objeƈt,
Et tire vanité d'vn ſi rare ſujeƈt :
Ta vertu me rauit,& fait que mon Poëme
Seruant à ton plaiſir m'obligera moy-meſme.
Or pour le grand deſſein où i'engage mes vers,
Il faut que tes deſtins me ſoient mieux deſcouuers,
Que i'entre dans ton ame,& que de là ie tire
La matiere du liure où ie te veux deſcrire :
Mon trauail ſera long,& depuis ton berceau
Poſſible durera iuſques à mon tombeau :
Au raport de mes vers,n'eſpere pas qu'on croye
Que tu ſois deſcendu du fugitif de Troye ;
Car mes inuentions,ſans prendre rien d'autruy,
Te feront bien ſortir d'auſſi bon lieu que luy :
Il fut vn vagabond,& quoy qu'on le renomme,
Ie ne ſçay s'il poſa les fondemens de Rome.
Le compte de ſa vie eſt fort vieux & diuers,
Virgile de par luy-meſme à deſmenty ſes vers :
Il le dépeint deuot,& le confeſſe traiſtre
Vers l'amour que les Dieux recõnoiſſent pour maiſtre,
Mais mon deſſein n'eſt pas d'examiner icy
Les deffauts du Troyen,ny du Poëte auſſi,
Plaiſe à Dieu que des miens nos eſcriuains ſe taiſent,
Et qu'à leur gouſt tardif mes ardeurs ne déplaiſent,
Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux,
Pourueu que mon trauail ſoit au gré de nous deux,
Si mes eſprits laſſez perdent iamais haleine,
Ton agreable accueil r'animera ma veine,
Et me loüant vn peu tu me feras plaiſir,
Et me rechauferas d'vn plus ardent deſir.
Vn regard de meſpris me rebute & me laſſe,
Et mon ſang le plus chaud en deuient tout de glace,
Donne-moy du repos,& ne viens point choiſir
A mes conceptions les lieux ny le loiſir,

Ores i'aime la ville,ores la solitude,
Tantost la pourmenade, & tantost mon estude;
Bref si tu ne me tiens pour vn fascheux rimeur,
Tu souffriras vn peu de ma mauuaise humeur.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis resoudre, excuse-moy de grace,
Escriuans pour autruy ie me sens tout de glace;
Ie te promis chez-toy des vers pour vn Amant,
Qui se veut faire aider à pleindre son tourment:
Mais pour luy satisfaire,& bien plaindre sa flâme,
Ie voudrois parauant auoir cogneu son ame,
Tu sçais bien que chacun à des gousts tout diuers,
Qu'il faut à chaque esprit vne sorte de vers,
Et que pour bien ranger le discours & l'estude,
En matiere d'amour ie suis vn peu trop rude,
Il faudroit comme Ouide auoir esté piqué:
On escrit aisément ce qu'on a pratiqué,
Et ie te iure icy sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche,
Ie n'entends point les loix,ny les façons d'aymer,
Ny comment Cupidon se mesle de charmer:
Cette Diuinité des Dieux mesme adorée,
Ces traicts d'or & de plomb,cette trousse dorée,
Ces aisles,ces brandons,ces carquois,ces appas,
Sont vrayement vn mystere où ie ne pense pas:
La sotte antiquité nous a laissé des fables,
Qu'vn homme de bon sens ne croit point receuable,
Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain,
Celuy-là qui se plaist d'vn fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à de confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes:
Le vulgaire qui n'est qu'erreur,qu'illusion,
Trouue du sens caché dans la confusion,
Mesme des plus sçauans, mais non pas des plus sages,
Expliquant auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autrefois les mortels parloient auec les Dieux,
L'on en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux;

Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Dodonne estoient aussi Prophetes,
Ces contes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis;
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser:
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille.
Penses-tu quand i'aurois employé tout vn iour
A bien imaginer des passions d'Amour,
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En paroles de choix, bien mises, bien rimées,
L'autre n'y trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est mal aysé d'escrire pour autruy.
Apres qu'à son plaisir i'aurois donné ma peine,
Ie sçay bien que possible il loüeroit ma vaine,
Vrayment ces Vers sont beaux, ils sont doux & coulãs;
Mais pour ma passion ils sont vn peu trop lents,
I'eusse bien desiré que vous eussiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vrayement ie l'honore,
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de son bel esprit, seul object de mes yeux,
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que son front fut aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube & le Soleil,
Que i'escriue comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle vn occean de larmes,
Ces termes esgarez offensent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abjure,
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature.

SATYRE PREMIER.

QVi que tu sois de grace escoute ma Satyre,
Si quelque humeur ioïeuse autre part ne t'attire,

Ayme ma hardiesse, & ne t'offense point
De mes vers, dont l'aigreur vtillement te point.
Toy que les Elemens ont fait d'air & de bouë,
Ordinaire sujet où le mal-heur se ioüe,
Sçache que ton filet que le destin ourdit,
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit;
Pour ne te point flatter d'vne diuine essence,
Voy la condition de ta sale naissance,
Qui tiré tout sanglant de ton premier sejour;
Tu vois en gemissant la lumiere du iour,
Ta bouche n'est qu'aux cris, & à la faim ouuerte,
Ta pauure chair naissante est toute descouuerte,
Ton esprit ignorant encor ne forme rien,
Et moins qu'vn sens brutal sçait le mal & le bien,
A grand peine deux ans t'enseignent vn langage,
Et des pieds & des mains te font trouuer l'vsage,
Heureux au prix de toy les animaux des champs,
Ils sont les moins hays comme les moins meschans;
L'oyselet de son nid à peu de temps s'eschape,
Et ne craint point les airs que de son aisle il frappe,
Les poissons en naissant commencent à nager;
Et le poulet esclos chante & cherche à manger:
Nature douce mere à ces brutales races,
Plus largement qu'à toy leur a donné des graces,
Leur vie est moins sujette aux fascheux accidens
Qui trauaillent la tienne, & dehors & dedans;
La beste ne sent point, peste, guerre ou famine,
Le remors d'vn forfait en son cœur ne la mine;
Elle ignore le mal pour n'en auoir la peur,
Ne connoist point l'effroy de l'Acheron trompeur;
Elle a la teste basse & les yeux contre terre,
Plus prés de son repos, & plus loin du tonnerre,
L'ombre des trespassez n'aigrit son souuenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir:
Elle compte sans bruit & loin de toute enuie
Le terme dont nature a limité sa vie,
Donne la nuict paisible aux charmes du sommeil,
Et tous les iours s'égaye aux charmes du Soleil,
Franche de passions, & de tant de trauerses
Qu'on voit au changement de nos humeurs diuerses,
Ce que veut mon caprice, à ta raison desplaist,
Ce que tu trouue beau, mon œil le trouue laid:

Vn mesme train de vie au plus constant n'agrée,
La prophane nous fasche autant que la sacrée.
Ceux qui dans les bourbiers des vices empeschez
Ne suiuent que le mal, n'ayment que les pechez,
Sont tristes bien souuent, & ne leur est possible
De consommer vne heure en volupté paisible,
Le plus libre du monde est esclaue à son tour,
Souuent le plus barbare est sujet à l'amour :
Et le plus patient que le Soleil esclaire,
Se trouue quelquesfois emporté de colere.
Comme Saturne laisse & prend vne saison,
Nostre esprit abandonne & reçoit la raison:
Ie ne sçay quelle humeur nos volontez maistrise,
Et de nos passions est la certaine crise,
Ce qui sert aujourd'huy nous doit nuire demain,
On ne tient le bon-heur iamais que d'vne main :
Le destin inconstant sans y penser oblige,
Et nous faisant du bien, souuent il nous afflige,
Les riches plus contens ne se sçauroient guerir
De la crainte de prendre & du soin d'acquerir :
Nostre desir changeant suit la course de l'aage,
Tel est graue & pesant qui fut iadis volage,
Et sa masse caduque, esclaue du repos,
N'ayme plus qu'à resuer, hayt les ioyeux propos.
Vne salle vieillesse en desplaisir confite,
Qui tousiours se chagrine, & tousiours se despite,
Voit tout à contre-cœur, & ses membres cassez,
Se rongent de regret de ses plaisirs passez,
Veut traisner nostre enfance à la fin de la vie,
De nostre sang boüillant veut estouffer l'enuie,
Vn vieux pere réueur aux nerfs tous refroidis,
Sans plus se souuenir quel il estoit iadis,
Alors que l'impuissance esteint sa conuoitise,
Veut que nostre bon sens reuere sa sottise,
Que le sang genereux estouffe sa vigueur,
Et qu'vn esprit bien né se plaise à la rigueur,
Il nous veut arracher nos passions humaines,
Que son malade esprit ne iuge pas bien saines,
Soit par rebellion, ou bien par vne erreur,
Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur :
I'approuue qu'vn chacun suiue en tout la nature,
Son Empire est plaisant & sa Loy n'est pas dure,

Ne ſuiuant que ſon trait iuſqu'au dernier moment,
Meſmes dans les mal-heurs on paſſe heureuſement,
Iamais mon iugement ne trouuera blâmable,
Celuy-là qui s'attache à ce qu'il trouue aymable,
Qui dans l'eſtat mortel tient tout indifferent,
Auſſi bien meſme fin à l'Acheron nous rend,
La parque de Charon à tous inéuitable,
Non plus que le meſchant n'eſpargne l'equitable,
Iniuſte nautonnier ; helas ! pourquoy ſers-tu
Auec meſme auiron le vice & la vertu ?
Celuy qui dans ſes biens a mis toute ſa ioye,
Et dont l'eſprit auare apres l'argent aboye,
Ou qu'il tourne la terre en defendant la mer,
Ses nauires iamais ne puiſſent abiſmer :
L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne priſe,
Et qu'vn vif aiguillon de vanité maiſtriſe,
Soit touſiours bien paré, meſure tous ſes pas,
S'imagine en ſoy-meſme eſtre ce qu'il n'eſt pas,
Qu'il faſſe voir vn ſceptre à ſon ame aueuglée,
Et ſon ambition ne ſoit iamais reglée :
Cettuy-cy veut pourſuiure vn vain tiltre de vent,
Qui pour nous maintenir nous perd le plus ſouuent,
Il s'attache à l'honneur, ſuit ce deſtin ſeuere,
Qu'vne ſotte couſtume ignoramment reuere :
De ſa condition ie priſe le bon-heur,
Et trouue qu'il fait bien de mourir pour l'honneur,
Vn eſprit enragé, qui voudroit voir en guerre,
Pour ſon contentement & le Ciel & la terre,
Ne reſpire brutal que la flâme & le fer,
Et qui croit que ſon ombre eſtonnera l'Enfer,
Qu'il employe au carnage & la force & les charmes,
Et ſon corps nuit & iour ne ſoit veſtu que d'armes:
Vne ſauuage humeur, qui dans l'horreur des bois,
Des chiens, auec le cors, anime les abois,
Son deſſein innocent heureuſement pourſuiue,
Et la tranquilité de cette peine oyſiue :
Qu'il trauaille ſans ceſſe à broiſer les foreſts ;
Et iamais le butin n'eſchappe de ſes rets:
Celuy qu'vne beauté d'ineuitable amorce
Retient dans ſes liens plus de gré que de force,
Qu'il ſe flote en ſa peine & taſche à prolonger
Les ſoucis qui le vont ſi doucement ronger,

Qu'il perde rarement l'object de ce visage,
Ne destourne iamais son cœur de cette image,
Ne se souuienne plus du ieu ny de la Cour,
N'adore aucun des Dieux qu'apres celuy d'amour,
N'ayme rien que ce ioug, & tousiours s'estudie
A tenir en humeur sa chere maladie,
Ne se trouble iamais d'aucun soupçon ialoux,
Se mocque des aguests d'vn impuissant espoux,
Qu'il se trouue allegé par la moindre caresse
Des fers les plus pesans dont sa rigueur le presse,
Sauue les mouuemens de ses affections,
Ne tasche de brider iamais ses passions:
Si tu veux resister, l'amour te sera pire,
Et ta rebellion estendra son empire :
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer:
C'est vn fiévreux tourment, qui trauaillant nôtre ame,
Luy donne des accés, & de glace & de flâme,
S'attache à nos esprits, comme la fiévre au corps,
Iusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors,
Contre ses longs efforts la resistance est vaine,
Qui ne peut l'euiter, il doit aymer sa peine,
L'esclaue patient n'est qu'à demy dompté,
S'il veut à sa contrainte vnir sa volonté.
Le sanglier enragé, qui d'vne dent pointuë
Dans son gosier sanglant mord l'espieu qui le tuë,
Se nuit pour se deffendre, & d'vn aueugle effort
Se trauaille luy-mesme & se donne la mort:
Ainsi l'homme souuent s'obstine à se destruire,
Et de sa propre main il prend peine à se nuire,
Celuy qui de nature, & de l'amour des Cieux,
Entrant en la lumiere est né moins vicieux,
Lors que plus son Genie aux vertus le conuie,
Il force sa nature, & fait toute autre vie,
Imitateur d'autruy ne suit plus ses humeurs,
S'esgare pour plaisir du train des bonnes mœurs;
S'il est né liberal, au discours d'vn auare
Il taschera d'esteindre vne vertu si rare.
Si son esprit est haut, il le veut faire bas:
S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Ie croy que les destins ne font venir personne
En l'estat des mortels qui n'ait l'ame assez bonne,

Mais on le vient corrompre, & le celeste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu:
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et tousiours chez autruy fait demeurer nostre ame,
Ie pense que chacun auroit assez d'esprit,
Suiuant le libre train que nature prescrit.
A qui ne sçait farder ny le cœur, ny la face,
L'impertinence mesme a souuent bonne grace:
Qui suiura son Genie, & gardera sa foy,
Pour viure bien-heureux, il viura comme moy.

SATYRE SECOND.

COnnois-tu ce fascheux, qui contre la fortune
Aboye impudemmét comme vn chien à la Lune,
Et qui voudroit ce semble en destourner le cours
Par l'importunité d'vn outrageux discours?
D'vne forte malice en son ame il s'afflige,
Quand la faueur du Roy ses fauoris oblige;
Vn homme dont le nom est à peine connu,
D'vn pays estranger nouuellement venu,
Que la fortune aueugle en promenant sa roüe,
Tira sans y penser d'vn orniere de boüe,
Malgré toute l'enuie au dessus du mal-heur,
D'vn credit insolent gourmande la valeur:
Et nous le permettons, & le François endure
Qu'à ses propres despens cette grandeur luy dure.
Nos Princes autrefois estoient bien plus hardis;
Où se cache auiourd'huy la vertu de iadis!
Apprens malicieux comme tu sçais mal viure,
Qu'vne fortune est d'or, & que l'autre est de cuivre,
Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer,
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser:
Nous venons tous du Ciel pour posseder la terre,
La faueur s'ouure aux vns, aux autres se reserre:
Vne necessité que le Ciel establit,
Deshonore les vns, les autres annoblit:
Vn ignoble souuent de riches biens herite,
L'autre dans l'hospital est tout plein de merite:

Pour trouuer le meilleur il faudroit bien choisir,
Ne crois point que les Dieux soient si pleins de loisir,
Encore si chaque infame estoit marqué d'vn signe,
Qui de toutes vertus le fist trouuer indigne,
Les Roys qui sous les Dieux disposent du bon-heur,
Enrichiroient tousiours le merite & l'honneur,
Que si l'ame des Dieux est la mesme iustice,
Qu'elle ayme la vertu, qu'elle abhorre le vice,
Les Roys qui sont leurs Fils & Lieutenans icy,
Peuuent iuger des bons & des mauuais aussi:
Et sans flatter mon Roy, ie trouue bien estrange
Qu'vn vulgaire ignorant, & tiré de la fange,
Contre sa Majesté se monstre iniurieux,
Dessus ses actions portant l'œil curieux.
Quant à moy ie repute vne faueur bien mise
Enuers le plus chetif que le Roy fauorise,
Quoy que toûjours bien pauure, & toûjours dédaigné,
Sur mon esprit l'enuie encor n'a rien gaigné;
Qu'vn hõme de trois iours, de soye & d'or se couure,
Du bruit de sa carrosse importune le Louure,
Qu'vn estranger heureux se mocque des François,
Qu'il ayt mille suiuans pourueu que ie n'en sois,
Ie leur fais ce souhait en mon humeur hardie,
Ie ne crains point faillir, quoy que ma Muse die,
Ma liberté dit tout, sans toutefois nommer
Par vne vaine aigreur ceux que ie veux blasmer:
Aussi n'attends iamais que ie te fasse rire,
D'vn vers que sans danger ie ne sçaurois escrire,
Ceux-là sont fols vrayment qui vendent vn bon mot,
De cent coups de baston que fait donner vn sot,
Esclaues imprudens de leur humeur mauuaise,
Ne sçauent mediter vn vers qui ne desplaise;
Des pasquins contre aucun ie ne compose icy,
Et ne sçaurois souffrir des iniures aussi:
Le Dieu des Vers m'inspire vne modeste flâme,
Qui n'est propre à donner ny receuoir du blâme,
Ie hay la médisance & ne puis consentir
De gagner auec peine vn triste repentir:
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'vn homme,
Connoistra son portraict, cõbien qu'on ne le nomme,
Qui ne lit ma Satyre, il n'en est pas tancé,
Plusieurs s'en fascheront à qui ie n'ay pensé,

Qui voit trop la laideur de son vilain visage,
Il ne deuroit iamais en regarder l'image :
Qui craint d'estre repris, il n'a qu'à se cacher,
Et dés-là mon dessein n'est plus de le fascher.

ELEGIE.

CHere Philis, i'ay bien peur que tu meure
Dans ce desert si triste où tu demeure ;
Helas ! quel sort te peut là retenir,
A quoy se peut ton ame entretenir ?
Ta fantaisie est-elle point passée ?
L'aurois-tu bien encor en la pensée ?
Te souuient-il de la Cour ou de moy,
Et de m'auoir iadis donné ta foy ?
S'il t'en souuient, Philis, ie te coniure
Par tous les droicts d'amour & de nature,
Fais moy l'honneur de t'asseurer aussi
Que ie languis de mon premier soucy,
Si tu sçauois à quel poinct de folie
M'a fait venir cette melancolie,
Si tu sçauois à quoy ie suis reduict,
En quel trauail mon ame est iour & nuict,
Quoy que t'ait dit de moy ta deffiance,
Ta ialousie ou ton impatience,
Tu m'aymerois & sçachant mes ennuis,
Tu me plaindrois en l'estat où ie suis,
Pasle, defait, & sec comme vn idole,
Changé d'humeur, de force, & de parole ;
Tousiours ie réue en mon affliction,
Sans nul desir de consolation ;
Ie ne veux point que personne s'employe
A r'animer mon esprit ny ma ioye ;
Car sans te faire vn peu de trahison,
Ie ne sçaurois chercher ma guerison.
Puis qu'il est vray que i'ay cét aduantage,
Que mon seruice a gaigné ton courage,
Et que parmy tant d'aymables Amans
Mon seul object touche mes sentimens,
Ie serois bien d'vn naturel barbare,
Bien moins ciuil qu'vn Scythe, qu'vn Tartare,

Si ie n'aymois le bien de ton amour
Plus cherement que la clarté du iour.
Le Ciel m'enuoye vn traict de son tonnerre,
Et sous mes pieds fasse creuer la terre,
Dés le moment qu'vn sort iniurieux
De ma memoire effacera tes yeux :
Helas ! comment trouuerois-je en ma vie
Quelque sujeͨt qui m'en donnast enuie ;
Quelle beauté me sçauroit obliger
A diuertir ma flâme ou la changer :
Dedans les yeux où loge ma fortune,
Venus a mis ses trois graces en vne :
Amour luy-mesme auec tous ses attraits,
Comme il est peint dans les plus beaux portraits,
Rapporte à peine vne petite trace
Du vif esclat qui reluit dans ta face :
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,
Touchent les cœurs d'vn mouuement si fort,
Que si le Ciel d'vne pareille flâme
Nous inspiroit sa volonté dans l'ame,
Tous les mortels d'vne inuincible foy
Obeyroient à la diuine loy.
Ton front paroist, comme aupres de la nuë
Paroist au Ciel Diane toute nuë,
Plus vny qu'elle, & qu'on ne voit gasté
D'aucune tache empreinte en sa beauté :
Vn teint vermeil, & frais comme l'Aurore
Lors qu'elle vient des riuages du More,
Sur ton visage a semé tant d'appas,
Qu'il faut t'aymer, ou bien ne te voir pas.
Amour sçachant de quels traits est pourueuë
Cette beauté s'est fait oster la veuë,
Et n'ose point hazarder ses esprits
A la mercy du charme qui m'a pris :
Et tel qu'il est imperieux & braue,
Il meurt de peur de deuenir esclaue.
O cher tyran des hommes & des Dieux,
Aueugle-toy de grace encore mieux,
Demeure ainsi dans ta premiere crainte,
Et ne la vois iamais viue ny peinte :
Tu ne sçaurois regarder vn moment
De ses beautez, l'ombre tant seulement ;

Sans t'embrazer, sans trouuer la ruine
De ton empire en leur flâme diuine,
Que si l'effort de ton cœur indompté
De ses appas sçauoir la liberté,
Tu te plaindrois d'auoir l'ame trop dure,
Et maudirois ta force & ta nature,
Car le bon-heur d'aymer en si bon lieu,
Passe la gloire & le repos d'vn Dieu.
Que penses-tu que le Soleil est ayse,
Lors qu'vn rayon de sa clarté la baise,
Lors que Philis regarde son flambeau
D'vn air ioyeux le iour est le plus beau :
Et quand Philis luy fait mauuais visage,
Le iour est triste & chargé de nuage:
L'air glorieux de former ses souspirs,
Entre en sa bouche auecque des Zephirs
Tous embausmez des roses de l'Aurore,
Et tous couuerts des richesses de Flore :
Zephir, doux vent, doux createur des lys,
S'il te souuient encore de ta Philis,
Ranime-là, fais tant qu'elle reuienne
Pour te baiser, & me laisser la mienne.
Mais les discours qu'on nous a fait de toy,
En mon esprit n'ont iamais eu de foy :
Ton feint amour, tes fausses aduantures
Ne sont que vent, & que vaines figures:
Mais il est vray que ie suis bien atteint,
Et que mon mal ne sçauroit estre feint,
Que pleust aux Dieux que le discours des fables
Trouuast en moy ses effets veritables,
Et que le sort me voulust transformer
En quelque obiect qui ne sceut rien aymer,
Que ie mourusse, ou qu'il me fut possible
De deuenir vne chose insensible,
Vn vent, vne ombre, vne fleur, vn rocher
Qu'aucun desir ne peut iamais toucher.
O vous Amans qui n'estes plus en vie,
Esprits heureux qui n'auez plus d'enuie,
Là bas noyant vos maux & vos erreurs,
Vous trouuerez bien plus douces vos fureurs,
Tristes forçats qui remplissez ce gouffre,
Souffrez-vous bien les peines que ie souffre?

Pasles sujects des eternels nuicts,
Estes-vous bien aussi morts que ie suis ?
O mon fidele & mon triste Genie,
Quand tu verras ma trasme desvnie,
Et que mon ame ira toucher les bords
De la riuiere où passent tous les morts,
Vole au desert où ma Philis demeure,
Dy luy qu'en fin le Ciel veut que ie meure,
Que la rigueur de mon iniuste sort
Consent enfin de me donner la mort :
Tu la verras peut-estre vn peu touchée,
Et de ma mort aucunement faschée.
Va donc Genie, il est temps de partir,
Puis que mon ame est preste de sortir:
Mais mon Genie arreste-toy ie réue,
Cette douleur me donne vn peu de trefue,
I'entends Philis, son visage me rit,
Le souuenir de ses yeux me guerit :
Comment mourir, non, reprenons courage,
Vn teint plus vif remonte en mon visage,
Ma force esteinte est preste à s'animer,
Et tout mon sang vient à se r'allumer :
Amour m'esmeut, ie ne suis plus si blesme,
Philis m'ayma que i'estois tout de mesme :
Car ie sçay bien qu'encore elle verroit
En mes regards, des traicts qu'elle aymeroit:
Que si l'excez de ma douleur fatale
Rend quelquefois ce corps hideux & pasle;
Cela, Philis, deuroit plus animer
Ce beau desir qui te pousse à m'aymer,
Mon mal me rend ainsi desagreable,
Pour trop aymer ie deuiens moins aymable,
Ton œil me rend, ou plus laid, ou plus beau,
Comme il m'approche, ou tire du tombeau.

ELEGIE.

EN fin guery d'vne amitié funeste,
A mon esprit desormais il ne reste
Qu'vn sentiment de iuste desplaisir,
D'auoir languy d'vn si mauuais desir :

Bien mal-heureux d'auoir dans la pensée
Le souuenir de ma fureur passée,
Qui fut honteuse, & dont ie me repens,
D'oresnauant plus sage à mes despens:
Que si iamais mon iugement s'oublie
Iusqu'à rentrer en semblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Punissez-moy si vous auez des mains;
Si vous auez pouuoir sur la tempeste,
Ne la poussez ailleurs que sur ma teste:
Et vous beaux yeux, plus aymez que le iour,
Qui remplissez tous mes esprits d'Amour,
Pour penitence octroyez-moy de grace,
Mourant pour vous, que mon peché s'efface,
Que ie reprenne en vos diuins appas
D'vn lasche crime vn glorieux trespas:
Et quand mon ame, en vos liens captiue,
Pour mieux souffrir obtiendra que ie viue,
Que le regret d'auoir esté si sot,
Et sans le bien de vous seruir plustost,
Chaque moment reproche à mon courage
Le deshonneur de mon premier seruage.
Faites-le donc, beaux yeux, ie le consens:
Mais ie demande vn mal que ie ressens,
Ie suis desia dans ce supplice mesme,
Prest de mourir depuis que ie vous ayme,
Le souuenir d'auoir porté des fers
Si mal-heureux, me tient dans les enfers,
A chaque fois que ce bel œil m'enuoye
Ses doux regards, pleins d'honneur & de ioye,
Où Venus rit, où ses petits Amours
Passent le temps à se baiser tousiours;
Les vains souspirs d'vne contrainte flâme
Me font ainsi discourir en mon ame;
Pauure abusé que i'eus mauuais conseil,
Que i'ay bien pris la nuict pour le Soleil,
Que mon esprit fut autrefois facile,
Et que l'erreur me trouua bien docile,
Que ie fus lourd, que ie fus insensé,
Mon iugement en est tout offensé,
Les faux attraits à qui ie fis hommage,
Qu'ont-il d'esgal à ce diuin visage?

Ce n'eſt qu'horreur au prix de ta beauté
A qui ie viens donner ma liberté.
Dieux ! que l'Amour eſtoit bien en colere,
De m'obliger au ſoucy de luy plaire ;
Que mes deſtins ſont bien mes ennemis,
Qu'ils m'ont trahy, de me l'auoir permis.
Vous qui m'oſtez cette mauuaiſe enuie,
Qui banniſſez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui ie dois le bien
D'auoir rompu cét infame lien,
Gardez qu'Amour ne me ſoit plus contraire,
Que mon deſtin ne ſoit mon aduerſaire :
Dites aux Dieux, vous qui les gouuernez,
Et leur eſprit en vos yeux retenez,
Que ſi mon ame eſt encore capable
D'vn autre amour, ſi laſche & ſi coupable,
Ils n'auront point de tonnerre ſi fort,
Qui ne me donne vne trop douce mort.
Mais où l'Amour trouueroit-il des armes ?
Quelle beauté luy fourniroit des charmes,
Pour deſgager encore mes eſprits
Des beaux liens où ie demeure pris ?
Autre que vous n'a rien que ie deſire,
Vous eſtes ſeule au monde que i'admire,
Ie vous adore, & iure vos beaux yeux,
Qu'vn Paradis ne me plairoit pas mieux :
Que ſi mes vœux rendoient iamais poſſible
Qu'à vos regards mon ame fuſt viſible,
Vous y verriez les plus beaux mouuemens
Qu'Amour iamais fiſt naiſtre à des Amans,
Vous y verriez la douce frenaiſie
Dont vous auez ma volonté ſaiſie :
Milles penſers à vos yeux inconnus,
D'vn grand reſpect iuſqu'icy retenus :
Vous y verriez vn cœur ſans artifice,
Se preſentant luy-meſme en ſacrifice,
Et qui ſe croit mourir aſſez heureux,
Si vous croyez qu'il ſoit bien amoureux :
Il eſt trop vray, ma peine eſt aſſez claire,
Et c'eſt en vain que ie la penſe taire ;
Qui ne connoiſt à mes yeux languiſſans,
A mes ſouſpirs ſans ceſſe renaiſſans,

Qu'vne fureur ſecrette me deuore,
Que ie n'ay ſceu vous decouurir encore,
Bien que preſſé de ne la plus celer,
Auprés de vous ie ne ſçaurois parler:
Ce que ie voy reluire en ce viſage
Me fait faillir la voix & le courage:
Mais ſi ie puis iamais me r'aſſeurer,
Ou ſi ie puis enfin moins ſouſpirer,
Ie parleray, ie vous diray ma peine,
Qu'autre que moy iugeroit inhumaine:
Mais que ie ſens plus douce mille fois,
Que ie ne croy la fortune des Roys.

ELEGIE.

AVſſi ſouuent qu'Amour fait penſer à mon ame,
Cõbié il mit d'attraits dãs les yeux de maDame,
Combien ce m'eſt d'honneur d'aimer en ſi bon lieu,
Ie m'eſtime auſſi grand & plus heureux qu'vn Dieu,
Amarante, Philis, Caliſte, Paſithée,
Ie hay cette nobleſſe à vos noms affectée,
Ces tiltres recherchez auecque tant d'appas
Teſmoignent qu'en effet vos yeux n'en auoient pas,
Au ſentiment diuin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde, eſt le nom de Marie,
Quelque ſoucy qui m'ait enuelopé l'eſprit,
En l'oyant proferer ce beau nom me guerit,
Mon ſang en eſt eſmeu, mon ame en eſt touchée,
Par des charmes ſecrets d'vne vertu cachée,
Ie la nomme touſiours, ie ne m'en puis tenir,
Ie n'ay dedans le cœur autre reſſouuenir:
Ie ne connois plus rien, ie ne voy plus perſonne,
Pleuſt à Dieu qu'elle ſceuſt le mal qu'elle me donne,
Qu'vn bon Ange vouluſt examiner mes ſens,
Et qu'il luy rapportaſt au vray ce que ie ſens,
Qu'Amour euſt prins le ſoin de dire à cette belle,
Si ie ſuis vn moment ſans ſouſpirer pour elle,
Si mes deſirs luy font aucune trahiſon,
Si ie penſay iamais à rompre ma priſon,
Ie iure par l'eſclat de ce diuin viſage,
Que ie ſerois marry de deuenir ſi ſage:

En l'estat où ie suis, aueugle & furieux,
Tout bon aduis me choque, & m'est iniurieux,
Ie hay la liberté, i'ayme la seruitude,
Et à la conseruer gist toute mon estude :
Quand le meilleur amy que ie pourrois auoir,
Touché du sentiment de ce commun deuoir,
A monstrer cét Amour employeroit sa peine,
Il n'auroit trauaillé que pour gaigner ma haine,
En telle bien-veillance vn Dieu m'offenceroit,
Et ie me vengerois du bien qu'il me feroit,
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que ie perisse:
Honorez mes fureurs, vantez ma lascheté,
Mesprisez deuant moy l'honneur, la liberté,
Consentez que ie pleure, aymez que ie souspire,
Et vous m'obligerez de plus que d'vn Empire:
Mais non, reprochez-moy ma honteuse douleur,
Dites combien l'Amour m'apporte de malheur,
Que pour vn faux plaisir ie perds ma renommée,
Que mes esprits n'ont plus leur force accoustumée,
Que ie deuiens fascheux, sans courage, & brutal,
Bref, que pour cét amour tout m'est rendu fatal:
Faites-le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car ie connois qu'ainsi ma flâme se r'alume,
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes desirs en sont mille fois plus ardans;
A l'abord d'vn censeur, ie sens que mon martyre
De despit & d'horreur dans mes os se retire,
Amour ne fait alors que renforcer ses traits,
Et donne à ma Maistresse encore plus d'attraits :
Ainsi ie trouue bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment dauantage me dure :
Pour conseruer mon mal ie fais ce que ie puis,
Et me croyant heureux sans doute ie le suis :
Ie ne recherche point de Dieux ny de fortune,
Ce qu'ils font au dessous, ou par dessus la Lune
Pour le bien des mortels, tout m'est indifferent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend,
Ie croy que mon seruage est digne de loüange,
Ie coy que ma Maistresse est belle comme vn Ange,
Qu'elle merite bien d'auoir lié ma foy,
S'il est vray que son ame ait de l'amour pour moy:

Elle me la iuré, la promesse est vn gage,
Où la foy tient le cœur auecque le langage :
Ie suis bien peu deuot d'auoir quitté ses yeux,
Ie suis trop nonchalant d'vn bien si precieux,
Ie ne deurois iamais esloigner ce visage,
Qu'apres que de mes sens i'auray perdu l'vsage,
Aussi bien mes esprits loin de ses doux regards,
N'ont que melancolie, & mal de toutes parts,
Le seul ressouuenir des beautez de ma Dame,
Est l'vnique entretient qui resiouyt mon ame.
Mais si les immortels me font iamais auoir,
Au moins auant mourir, l'honneur de la reuoir,
Quelque necessité que le Ciel me prescriue,
Quelque si grand mal-heur que iamais m'en arriue,
Ie me suis resolu d'attendre que le sort
Aupres de ses beautez fasse venir ma morr ;
Si tandis ie souffrois le coup des destinées,
I'aurois bien du regret à mes ieunes années,
Mon ombre ne feroit qu'injurier les Dieux,
Et plaindre incessamment l'absence de ses yeux.

ELEGIE.

MOn ame est triste, & ma face abbatuë,
Ie n'en puis plus, ta disgrace me tuë,
Croy que ie t'ayme, & que pour te fascher
I'ay ton plaisir & mon repos trop cher ;
Que si ie viens iamais à te desplaire,
Ie ne veux point que le Soleil m'esclaire,
Et si les Dieux ont si peu de pitié
Que de m'oster vn iour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre
Pour me bannir du Ciel & de la terre,
Hier pressé bien fort de ma douleur,
En souspirant mon innocent mal-heur,
Ie suppliois Lisandre de te dire,
Que ton courroux au desespoir me tire,
Et si bien-tost il ne s'en va cesser,
Tu n'auras plus à qui te courroucer :
Car mon esprit consommé de ta haine
Ne peut souffrir dauantage de peine,

Sans plus de mal, ie connois bien pourquoy
Ton doux regard s'est destourné de moy,
Et que ma faute est assez pardonnable,
Ou tu rendras ton amitié coulpable,
Voy donc de grace, auant que te venger,
Que ton amour, ou mon crime est leger,
Que i'ay du droict assez pour me deffendre,
Si tu ne prends plaisir de me reprendre :
Car en tel cas ie me veux accuser,
Et mon pardon moy-mesme refuser :
Ie diray tout pour flatter ta colere,
I'ay si tu veux assassiné mon pere,
Mesdit des Dieux, empoisonné l'Autel,
I'ay plus failly que ne peut vn mortel ;
Mais si iamais tu me donnois licence
De te presser à bien voir mon offence,
Tu iugerois que ie suis trop puny,
Pour vn moment de ta grace banny,
Lors que le Ciel de tes faueurs me priue,
Comment crois-tu mon Ange que ie viue?
Ce qui me plaist, de tous costez me fuit,
En toutes parts tout me choque & me nuit,
Ie ne voy rien que des objects funebres,
Comme mes yeux, mon ame est en tenebres.
Mon ame porte vn vestement de dueïl,
Tous mes esprits sont comme en vn cercueil,
Lors ma memoire est toute enseuelie,
Mon iugement suit ma melancolie,
Tantost ie prends le soir pour le matin,
Tantost ie prens le Grec pour le Latin,
Soit vers ou prose à quoy que ie trauaille,
Ie ne puis rien imaginer qui vaille :
Prens-en pitié, redonne la clarté
A mon esprit, rends-luy la liberté :
Que me veux-tu, ie confesse mon crime,
I'ay merité que la foudre m'abysme
Puis qu'il te plaist, ie t'ay manqué de foy,
Ie me repens, & ie ne sçay pourquoy.
Il est bien vray qu'aux yeux du populaire,
Ce que i'ay fait paroistra temeraire,
Et me traittant comme vn esprit abjet,
Ce long courroux semble auoir du sujet.

Mais si tu veux considerer encore
Ce que ie suis, à quel point ie t'honore,
A quel degré mon amitié s'estend,
Ce souuenir ne t'ennuyra pas tant,
Ie ne veux point m'ayder de mon merite
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ny mandiant vn estranger appuy
Deuoir ma paix à la faueur d'autruy,
Il ne faut point qu'autre que moy me trace
Honteusement vn retour à ta grace :
Si c'est Lisandre à qui ie dois ce bien,
Mon repentir ne m'a seruy de rien :
Si c'est luy seul pour qui tu me pardonnes,
C'est desormais à luy que tu me donnes,
Et que tu veux laisser à sa mercy,
De me sauuer & de me perdre aussi :
Mais s'il te reste encore quelque flâme
Des beaux desirs que ie t'ay veu dans l'ame,
Si tu n'as point perdu cette bonté,
Si tu n'as point changé de volonté,
Ie suis certain que tu seras bien ayse
Qu'autre que toy ton cœur ne me repaise :
Et ie serois marry qu'autre que nous
Eust iamais sceu ma faute & ton couroux:
Tu me diras que ta haine estoit feinte,
Qu'en ce despit ton ame estoit contrainte,
Que tu voulois esprouuer seulement
Si ton courroux me pressoit mollement,
Si le refus de ta douce carresse
M'obligeroit à changer de Maistresse,
Lors par le Ciel, par l'honneur de ton nom,
Par tes beaux yeux, ie iureray que non,
Que l'amitié de tous les Roys du monde,
Tous les presens de la terre & de l'onde,
L'amour du Ciel, la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers,
Ne me sçauroient arracher du courage
Ce bel esprit & ce diuin visage,
Comme les cœurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont ayses d'vn beau iour,
Comme vn Printemps tout l'Vniuers recrée,
Ainsi l'esclat de ta beauté m'agrée ;

L'eau de la Seine arreſtera ſon flux,
Le temps mourra, le Ciel ne ſera plus,
Et l'Vniuers aura changé de face
Auparauant que cette humeur me paſſe.

ODE.

L'Infidelité me déplaiſt,
Et mon humeur iuge qu'elle eſt
Le plus noir crime de la terre:
Lors que les Dieux firent venir
Les premiers eſclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.
La Deeſſe qui fait aymer,
Des flots de l'inconſtante mer
Sortit à la clarté du monde:
Or Venus, ſi ton doux flambeau
Fuſt venu d'ailleurs que de l'onde,
Sans doute il euſt eſté plus beau.
Ce qu'vn Hyuer a fait mourir,
Vn Printemps le fait refleurir,
Le deſtin change toutes choſes:
Mon amitié tant ſeulement,
Vos beaux lys, & vos belles roſes
Dureront eternellement.

ODE.

EN fin mon amitié ſe laſſe,
Ie ſuis forcé de me guerir,
L'amour qui me faiſoit perir,
Tous les iours peu à peu ſe paſſe:
I'ay rappellé mon iugement,
I'ay fait vœu d'aymer ſagement:
Ie rougis de ma ſeruitude,
Et proteſte deuant les Dieux
Que i'hay ton ingratitude,
Plus que ie n'ay chery tes yeux,
Ie n'ay plus le ſoin de te plaire,
Mes charmes ſont eſuanoüis,

Desormais ie me resiouys
De ta hayne & de ta colere,
Cette lascheté d'endurer
Ne me sçauroit guere durer,
Ie veux estre exempt de souffrance
Aussi bien que toy de pitié,
Et viure auec l'indifference
Dont tu traites ton amitié.
Iamais douleur insupportable
Iusques à mon mal n'empira;
Iamais esprit ne soupira
D'vn trauail si peu profitable,
Ie vis trop amoureusement,
Ie sers trop malheureusement,
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me fait sentir,
Et me deffend de rien pretendre
Que la honte & le repentir.
O mes Dieux, ô mon influence
Regardez la peine où ie suis,
Sans faire vn crime ie ne puis
Esperer vne recompence:
O Dieux qui gouuernez nos cœurs!
Si vous n'estes des Dieux mocqueurs,
Ou des Dieux sans misericorde,
Remettez-moy dans ma maison,
Ou faictes enfin qu'on m'accorde,
Ou la mort, ou la guerison,

ODE.

IE n'ay repos, ny nuict ny iour,
Ie brusle, ie me meurs d'amour,
Tout me nuit, personne ne m'ayde,
Le mal m'oste le iugement,
Et plus ie cherche de remede,
Moins ie trouue d'allegement.
Ie suis desesperé, i'enrage,
Qui me veut consoler m'outrage,
Si ie pense à ma guerison
Ie tremble de cette esperance,

Ie me fasche de ma prison,
Et ne crains que ma deliurance.
Orgueilleuse, & belle qu'elle est,
Elle me tuë, elle me plaist,
Ses faueurs qui me sont si cheres,
Quelques fois flattent mon tourment,
Quelques fois elle a des coleres
Qui me poussent au monument.
Mes amoureuses fantaisies,
Mes passions, mes frenesies,
Qu'ay-je plus encore à souffrir?
Dieu, Destins, Amour, ma Maistresse,
Ne dois-je iamais ny guerir,
Ny mourir, du trait qui me blesse?
Mais suis-ie point dans vn tombeau,
Mais yeux ont perdu leur flambeau;
Et mon ame Iris l'a rauie:
Encore voudrois-ie que le sort
Me fit auoir plus d'vne vie,
Afin d'auoir plus d'vne mort.
Pleust aux Dieux qui me firent naistre,
Qu'ils eussent retenu mon estre
Dans le froid repos du sommeil,
Que ce corps n'eust iamais eu d'ame,
Et que l'Amour ou le Soleil,
Ne m'eussent point donné leur flâme.
Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre demon m'est fatal,
Tous les Astres me sont funestes,
I'ay beau recourir aux Autels,
Ie sens que pour moy les celestes
Sont foibles comme les mortels.
O destins, tirez-moy de peine,
Dites-moy si cette inhumaine
Consent à mon affliction,
Ie beniray son iniustice,
Et n'auray d'autre passion
Que de courir à mon supplice.
Las! ie ne sçay ce que ie veux,
Mon ame est contraire à mes vœux,
Ce que ie crains ie le demande,
Ie cherche mon contentement,

Et quand i'ay du mal, i'aprehende
Qu'il finiſſe trop promptement.

ODE.

DIs-moy Tirſis ſans vanité,
Remarques-tu que la beauté
Qui tient ton eſprit & ta vie,
Ait pour toy quelque peu d'amour ;
Connois-tu bien qu'elle ait enuie
De te le teſmoigner vn iour ?
Elle eſt ſi parfaite & ſi belle,
Que ſans blaſme d'eſtre cruelle,
Elle peut deſtourner ſes yeux
Des mortels & de leurs offrandes,
Et meſmes refuſer aux Dieux
L'amitié que tu luy demandes.
Mais faut-il auſſi aduoüer,
Que tout ce qu'on ſçauroit loüer,
En tes perfections abonde,
Et qu'elle ſe doit eſtimer
La premiere beauté du monde,
Pour ce que tu la veux aimer.
S'il eſt vray qu'vne meſme flâme
Vous ait mis des deſirs dans l'ame,
Ie te louë d'eſtre amoureux ,
Tu fais bien d'eſſuyer tes larmes,
Et de te croire bien-heureux
Depuis qu'on a quitté les armes.
Que ton amour eut de profit,
Du monſtre que le Roy défit,
Tout le monde alloit à la guerre,
Et chacun s'eſtonnoit de voir
Le plus braue homme de la terre
Si pareſſeux à ce deuoir.
Ie diſois patiſſant de honte,
Il n'a qu'vne valeur trop prompte :
Mais ce courage eſt endormy,
C'eſt en vain que l'honneur le preſſe,
Il hait trop peu cét ennemy,
Et cherit trop cette Maiſtreſſe.

ODE.

VN Corbeau deuant moy croasse,
Vne ombre offusque mes regards,
Deux belettes & deux renards
Trauersent l'endroit où ie passe,
Les pieds faillent à mon cheual,
Mon laquay tombe du haut mal,
I'entend craqueter le tonnerre,
Vn esprit se presente à moy,
I'oy Charon qui m'appelle à soy,
Ie voy le centre de la terre.
Ce ruisseau remonte en sa source,
Vn bœuf grauit sur vn clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Vn aspic s'accouple d'vne ourse,
Sur le haut d'vne vieille tour
Vn serpent deschire vn vautour,
Le feu brusle dedans la glace,
Le Soleil est deuenu noir,
Ie voy la Lune qui va cheoir,
Cét arbre est sorti de sa place.

SONNET.

SI i'estois dans vn bois poursuiuy d'vn Lion,
Si i'estois sur la mer au fort de la tempeste,
Si les Dieux irritez vouloient presser ma teste
Du faix du mont Olympe, & du mont Pelion,

Si ie voyois le iour que voit Deucalion,
Où la mort ne cuida laisser homme ny beste,
Si pour me deuorer ie voyois toute preste
La rage des flambeaux qui brusloient Ilion.

Ie verrois ces dangers auecque moins d'ennuy,
Que les maux violens que ie souffre aujourd'huy,
Pour vn mauuais regard que m'a donné mon Ange;

Ie voy desia sur moy mille foudres pleuuoir,
Du peché des humains Dieu contre moy se vange,
Depuis que ma Philis se fasche de me voir,

SONNET.

LEs Parques ont le teint plus gay que mon visage,
Ie croy que les dãnez son plus heureux que moy:
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy,
Des peines que ie sens n'a iamais eu l'vsage.

Les iours les plus serains pour moi sõt pleins d'orage,
Les objets les plus beaux pour moi sõt pleins d'effroy,
Et du plus doux accueil que me fasse le Roy,
Mon esprit insensé croit souffrir vn outrage.

Ton iniuste mespris m'a fait cette douleur,
Depuis incessament ie réue à mon malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire enuie:

Voy donc si mon malheur s'obstine à me punir,
Ie pense que la mort refuse de venir,
Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie.

SONNET.

QVi que tu sois bié grãd,&bié-heureux sãs doute,
Puis que Deheins en parle, & qu'il t'estime tant,
Voy la troupe des Sœurs qui se dispose toute
A courre auecque-toy sur l'Empire flottant.

Thetis ne frappera ta nef qu'en la flattant,
Tu choisiras les vents, & la celeste voûte
De tous ses feux joyeux sur ton chef esclattant,
Caressera tes yeux, & guidera ta route.

Quelque terre incognuë où tu viendras à bord,
Tes vers cognus par tout seront ton passe-port;
Mais non ne les prens pas auec toy dans l'onde,

Le Soleil qui ne vid iamais rien de si beau,
Enchanté parmy nous s'amuseroit dans l'eau,
Et d'vne longue nuict aueugleroit le monde.

SONNET.

TOn orgueil peut durer au plus deux ou trois ans,
Apres cette beauté ne ſera plus ſi viue,
Tu verras que ta flâme alors ſera tardiue,
Et que tu deuiendras l'objet des médiſans.

Tu ſeras le refus de tous les Courtiſans,
Les plus ſots laiſſeront ta paſſion oyſiue,
Et tes deſirs honteux d'vne amitié laſciue
Tenteront vn valet à force de preſens.

Tu chercheras à qui te donner pour maiſtreſſe,
On craindra ton abord, on fuira ta careſſe,
Vn chacun de par tout te donnera congé:

Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul conte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte:
Lors tu ſeras punie, & ie ſeray vengé.

SONNET.

VOs rigueurs me preſſoient d'vne douleur ſi forte,
Que ſi voſtre preſent receu ſi cherement,
Encore vn iour ou deux euſt tardé ſeulement,
Vous n'euſſiez obligé qu'vne perſonne morte.

Iamais eſprit ne fut trauaillé de la ſorte,
Tout ce que ie faiſois aigriſſoit mon tourment,
Et pour me ſecourir i'eſſayois vainement
Tout ce que la raiſon aux plus ſages apporte.

Enfin ayant baiſé dans ce don precieux
La trace de vos mains, & celle de vos yeux,
I'ay repris ma ſanté plus qu'à demy rauie:

Cloris, vous eſtes bien maiſtreſſe de mon ſort;
Car ayant eu pouuoir de me donner la vie,
Vous auez bien pouuoir de me donner la mort.

SONNET.

ME dois-je taire encor Amour, quelle apparence?
Iamais esprit ne fut forcé comme le mien,
Il faut ou denoüer, ou rompre ce lien,
Et d'vn dernier effort tenter ma deliurance.

Trop de discretion nuit à mon esperance;
Enfin ie veux sçauoir, ou mon mal ou mon bien,
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien
Que d'vn sot exercice à ma perseuerance.

Mon amour ne veut plus seruir si laschement,
Elle ostera bien-tost ce foible empeschement,
Rien plus ne me sçauroit obliger à me taire :

Philis se rit d'vn mal qu'elle me voit celer,
Et me iuge vn enfant qui ne sçauroit rien faire,
Puis que comme vn enfant ie ne sçaurois parler.

SONNET.

QVelque si doux espoir où ma raison s'appuye,
Vn mal si descouuert ne se sçauroit cacher,
I'emporte mal-heureux, quelque part où ie fuye,
Vn traict qu'aucun secours ne me peut arracher,

Ie viens dans vn desert mes larmes espancher,
Où la terre languit, où le Soleil s'ennuye,
Et d'vn torrent de pleurs qu'on ne peut estancher,
Couure l'air de vapeurs, & la terre de pluye.

Parmy ces tristes lieux traisnant mes longs regrets,
Ie me promene seul dans l'horreur des forests,
Où le funeste orfraye & le hibou se perchent :

Là le seul reconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre pas que les viuans me cherchent,
Où le flambeau du iour n'ose iamais venir.

SONNET.

IE passe mon exil parmy de tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'vn loup ne m'auoisine,
Où des arbres puants formillent d'écurieux,
Où tout le reuenu n'est qu'vn peu de resine.

Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de deuenir vieux,
Où la sterilité fait mourir la lesine,
Où tous les Elemens sont mal voulus des Cieux.

Où le Soleil contraint de plaire aux destinées,
Pour estendre mes maux allonge ses journées,
Et me fait plus durer le temps de la moitié :

Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere,
Puis que le Roy perdant sa bonté coustumiere,
A détourné pour moy le cours de sa pitié.

SONNET.

ESprits qui cognoissez le cours de la nature,
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,
Et dont les sentimens trouuent de la clairté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future.

Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauez le dedale où le sort m'a ietté,
Quand est-ce que ie dois r'auoir ma liberté,
Dites-moy qui de vous entend mon aduanture,

Ange qui que tu sois, veille songer à moy,
Et lors que tu seras de garde auprés du Roy,
De qui le cœur deuot est tousiours en priere ;

Arreste-moy le cours de son inimitié,
Et dis-luy que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matiere.

SONNET.

Vous dont l'ame diuine aſpire aux choſes ſaintes,
Et que le Ciel a fait l'objeƈt de ſon amour,
Verſerez-vous des pleurs & ferez-vous des plaintes
Quand pour l'amour de Dieu vous laiſſerez le iour?

Les coupables eſprits ont touſiours mille craintes
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux ſejour,
Et leurs yeux criminels auecque des contraintes
Approchent de l'eſclat de la celeſte Cour.

Mais voſtre eſpoux qui ſçeut parfaitement bié viure,
S'eſt pleu dans les aſſauts que le treſpas nous liure;
Il eſt dedans le Ciel, où vous irez auſſi:

Il eſt où vos penſers inceſſamment ſejournent :
Pourquoy donc voulez-vous que ſes eſprits retournét,
Ils ſont plus auec vous que s'ils eſtoient icy.

EPIGRAMMES.

Ie doute que ce fils proſpere,
Mars & l'Amour en ſont jaloux,
Pource qu'il eſt beau comme vous,
Et courageux comme ſon Pere.

Grace à ce Comte liberal,
Et à la guerre de Mirande,
Ie ſuis Poëte & Caporal,
O Dieux que ma fortune eſt grande!
O combien ie reçois d'honneur
Des ſentinelles que ie poſe !
Le ſentiment de ce bon-heur
Fait que iamais ie ne repoſe :
Si ie couche ſur le paué,
Ie n'en ſuis que pluſtoſt leué,

Parmy les troubles de la guerre
Ie n'ay point vn repos en l'air,
Car mon lict ne sçauroit bransler
Que par vn tremblement de terre.

SVR VN BALLET, AV ROY,
Le Forgeron pour le Roy.

IE ne suis point industrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,
Dont les subtilitez nuisibles,
Pour vn chef-d'œuure de son art,
Dessous de filets inuisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.
Cét infame aux creux Ætneans,
Dessus les tombeaux des Geans,
Enyuré de soulfre & de flâme,
Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & sa femme
Faisoient des forgerons pour luy.
Ie suis vn forgeron nouueau,
Qui sans enclume & sans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du seul regard de mes yeux
Fait partir vn esclair qui vole
Plus puissant que celuy des Cieux.
Les plus rebelles des humaines
Subjuguez des traits de mes mains,
Ont fait esmerueiller l'Europe,
Et Vulcan aduouë aisément
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer si rudement.
Le dard qu'Amour me fait forger,
Sans desplaisir, & sans danger
Penetre au fonds de la pensée,
Et la Dame qu'il veut toucher
En est si doucement blessée,
Qu'elle n'en peut hayr l'archer.
Mais les fléches de mon courroux,
Fatales qu'elles sont à tous,

Font trembler le Dieu de la guerre,
Et rien ne l'a fait habiter
Dans vn Ciel si loin de la terre,
Que le soin de les éuiter.

AV DVC DE LVYNES.
Apollon en Thessalie.

ESloigné du celeste Empire,
Et du siege de la clarté,
N'attendez point que ie souspire,
Car les faueurs du Roy, dont ie suis arresté,
Font que mon destin n'est pas pire,
Et que i'ay plus d'honneur, & plus de liberté.
Au rauissement qui me reste
Parmy ces agreables lieux
Ie croy que la maison Celeste
Ne se doit point nommer la demeure des Dieux,
Pourquoy ie la iuge funeste,
Et ce nouueau sejour me plaist mille fois mieux.
Ce Prince a des vertus parfaites,
Ses appas ont gagné ma foy,
Iupiter fait bien les tempestes,
Et quoy que les mortels tremblent dessous sa loy,
On ne celebre point ses festes
Auec tant de respect, qu'on sert ce jeune Roy.
A voir comme quoy tout succede
A ses desseins auantureux,
Et qu'on ne sçait point de remede
Pour ceux que sa colere a rendus malheureux,
Sa faueur à qui la possede,
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

VN BERGER PROPHETE.

IE vis dans ces lieux innocens,
Où les esprits les plus puissans,

Quittant leurs grandeurs souueraines,
Suiuent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois,
Et dans le bruit de nos fontaines.
Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon Roy,
Ie preside à mes aduantures;
Et comme si quelqu'vn des Dieux
M'eust presté son ame & ses yeux,
Ie comprends les choses futures.
I'ay veu quand des esprits mutins
Solicitoient nos bons destins
A quitter le soin de la France,
Et deuiné que leur malheur
Trouueroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.
Ie voy qu'vn jeune Potentat
Bornera bien-tost son Estat
Du plus large tour de Neptune,
Et son bon-heur, sans estre vain,
Pourrra voir auecque desdain
Les carresses de la fortune.

APOLLON CHAMPION.

Moy de qui les rayons sont les trais du tonnerre,
Et de qui l'Vniuers adore les Autels;
Moy dont les plus grãds Dieux redouteroiẽt la guerre,
Puis-je sans des-honneur me prendre à des mortels?
I'attaque malgré-moy leur orgueilleuse enuie,
Leur audace a vaincu ma nature & le sort:
Car ma vertu qui n'est que pour donner la vie,
Est aujourd'huy forcée à leur donner la mort.
I'affranchis mes autels de ces fascheux obstacles,
Et foulans ces brigands que mes traits vont punir,
Chacun d'oresnauant viendra vers mes oracles,
Et preuiendra le mal qui luy peut aduenir.
C'est moy qui penetrans la dureté des arbres,
Arrache de leur cœur vne sçauante voix,

Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduite des Rois.
C'est moy dont la chaleur donne la vie aux roses,
Et fais ressusciter les fruicts enseuelis,
Ie donne la durée & la chaleur aux choses,
Et fais viure l'esclat de la blancheur des lis.
Si peu que ie m'absente, vn manteau de tenebres,
Tient d'vne froide horreur Ciel & terre couuers,
Les vergers les plus beaux sont des objets funebres,
Et quand mon œil est clos, tout meurt en l'vniuers.

BALLET.

VENVS AVX REYNES.

Lors que ie sortis de la mer,
Moins couuerte d'eau que de flâmes,
La beauté qui me fait aimer,
Me destina Reine des Ames,
Et me dit que ie cederois
A vos yeux, qu'elle a fait mes Roys.
Le Soleil monstrant son flambeau
Par Cythere, & par Amathonte,
Lors qu'il eust veu le mien si beau
Il faillit à mourir de honte;
Mais vous emportez aujourd'huy
L'auantage que i'eus sur luy.
L'estonnement qu'il eut aux Cieux
Lors que ie me leuay de l'onde,
Ie le ressens deuant vos yeux,
Qui sont les plus beaux yeux du monde,
Astres des esprits bien-heureux
Dont mes amours sont amoureux.
Mes petits amours, mes appas,
Et mes graces les plus parfaites,
Belles Reines, sont-elles pas
Aux mesmes places où vous estes:
Ie sçay que veritablement
Vostre Cour est leur élement.
Les bords de Cypre, où mon Autel
Autrefois en si belle estime,

M'auoit rendu chasque mortel
Tributaire d'vne victime,
Sont desertes à cause de vous,
Qui receuez les vœux de tous.
Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma seruitude,
Lassez d'vn si mauuais sejour
En ont fait vne solitude,
Et rendent à vos Majestez,
Mon Empire, & leurs libertez.
Leur cœur degousté de mes loix,
Aussi bien que de mon visage,
Demande à captiuer des Rois,
Quelque plus glorieux seruage,
Vous seules auez des liens
Plus honorables que les miens.
Vos beautez font qu'auec raison
Ces Princes m'ont esté rebelles,
Craignez la mesme trahison
Quand vous ne serez plus si belles:
Mais si c'est par là seulement,
Ils sont serfs eternellement.

LES NAVTONNIERS.

LEs Amours plus mignards à nos raines se lient,
Les Tritons à l'enuy nous viennent caresser,
Les vents sont moderez, les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer,
Auec nostre dessein va le cours des estoiles,
L'orage ne fait point blesmir nos matelots,
Et iamais Alcion sans regarder nos voiles
Ne commit sa nichée à la mercy des flots.
Nostre Ocean est doux cõme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole & le Tage sont moins riches que luy:
Icy iamais nocher ne craignit le Pirate,
Ny d'vn calme trop long n'en ressentit l'ennuy.
Sous vn climat heureux, loin du bruit du tonnerre,
Nous passons à loisir nos iours delicieux,

Et là iamais nostre œil ne desira la terre,
Ny sans quelque dédain ne regarda les Cieux.
Agreables beautez pour qui l'Amour souspire,
Esprouuez auec nous vn si ioyeux destin,
Et nous dirons par tout qu'vn si rare nauire
Ne fut iamais chargé d'vn si riche butin.

LE PRINCE DE CYPRE.

LEs lieux que nous auons laissez
Sót beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre,
Le dégoust de la paix, ny la peur de la guerre
Iamais ne les a menacez.
Mars arriuant à la contrée,
Que nostre éloignement conuertit en deserts,
Hayt le fer & la flâme, & veut que les baisers
Fassent l'honneur de son entrée
Cypre ne se peut estimer,
Ses riuages feconds, que Neptune enuironne,
Font au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la mer.
Cupidon y est sans malice,
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié,
Là iamais vn esprit qui manque de pieté
Ne sçauroit manquer de supplice,
Les plaisirs y sont en vigueur,
La loy de l'Hymenée aux desirs asseruie,
Dans le contentement de nostre douce vie
Ne mesla iamais sa rigueur.
Comme les Dieux en leur Empire
De tout ce qu'il nous plaist nous nous rendons espris,
Et pour vne beauté qui n'a que du mespris
Iamais nostre ame ne souspire.
Ce qu'Amour fait dessous les eaux,
Est vne loy pour nous que le Ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oyseaux.
Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur, & des rayons du iour,

Les zephirs & les eaux parlent tousiours d'amour
Aux Nymphes de ces belles riues.
Nostre Ciel est tousiours ferain,
Nostre joyeux destin est tousiours en disgrace,
Et chez nous le Soleil ne voit aucune trace
Du siecle de fer, ny d'erain.
Nous n'oyons point le bruit de Syrthes,
Le plus fresle vaisseau se mocque des rochers,
Trouue le vent facile, & conduit les nochers
Iusqu'à l'ombrage de nos myrthes.
Nous ne voyons iamais pleuuoir,
Si ce n'est des rubis eschapez à l'Aurore,
Que nos champs glorieux plus annoblis encore
Daignent à peine receuoir.
Nostre sort aux Dieux admirable,
Lors qu'vn renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, & s'est rendu jaloux
Du vostre encor plus desirable.
Aux pieds de vostre Majesté,
Nos grandeurs méprisant leur premier puissance,
Mettent au seul honneur de vostre obeïssance
Tout l'espoir qui leur est resté.
Au nombre des sujets de France
Aujourd'huy bien-heureux nous nous venons ranger,
Et nostre masque osté de ce front estranger
Nous ostera la difference.

STANCES.

Le plus aimable iour qu'ait iamais eu le monde,
Le plus riche Printemps que le Soleil ait veu,
Celuy de nos amours, d'attraits le mieux pourueu,
Ny toutes les beautez de la fille de l'onde.
Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,
Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
Ny toutes ces fleurs d'or dont l'Aurore se pare,
Quand elle va baiser son amoureux chasseur.

EPIGRAMMES.

QVi voudra penſer à des Empires,
Et auec des vœux mutins
S'obſtine contre ſes deſtins,
Qui touſiours luy deuiennent pires:
Moy ie demande ſeulement
Du plus ſacré vœu de mon ame,
Qu'il plaiſe aux Dieux & à ma Dame,
Que ie bruſle eternellement.

MOn frere ie me porte bien,
Ma muſe n'a ſoucy de rien,
I'ay perdu cét humeur profane:
On me ſouffre au coucher du Roy,
Et Phœbus tous les iours chez moy,
A des manteaux doublez de pane.
Mon ame incague les deſtins,
Ie fais tous les iours des feſtins,
On me va tapiſſer ma chambre;
Tous mes iours ſont des Mardy-gras,
Et ie ne bois point d'hypocras
S'il n'eſt fait auecque de l'Ambre.

VOus commettez vn grand abus,
En prenant Bordier pour Phœbus,
Il eſt trop mal dans la fortune
Pour ſouffrir ces comparaiſons;
Car Phœbus a douze maiſons,
Et le coquin n'en a pas vne.

SI Iacques le Roy, du ſçauoir
N'a pas trouué bon de me voir,
En voicy la cauſe infaillible:
C'eſt que rauy de mon eſcrit,
Il creuſt que i'eſtois tout eſprit,
Et par conſequent inuiſible.



LARISSA.



NCILLABAR in ædibus Romani ciuis cum ſeruo Græco adoleſcente, quem infelix marium fides à libertate patriæ in exoticam ſeruitutẽ egerat: nam quibus indiciis natura ſignat in fronte, aut genus, aut educationem, aut nobilitatẽ ſtirpis; ingenuus iuuenis liberali prorſus vultu præ ſe ferebat, & quam ingenuis occupationibus ætatem incepiſſet, tota vitæ ſuæ ratione monſtrabat: tam enim à ſeruilibus muniis erat alienus, vt ſi quando veru depromeret, dixiſſes tenere lanceam, ſi geſtandum eſſet onus, leuioribus impar erat, vrgenſque pondo vltra milliarium ferre non valebat. Enitebatur tamen ad omnia, & difficillimis obſequiis facilẽ ſe præbebat, animúmq; docilem generis oblitum ſui ſeueritati ſortis obedientem fecerat. Excruciabat itaque teneros artus inexpertæ ſeruitutis iugum, & breui poſtquam ſeruire cœpit, mollis & delicati corporis vires duriori victu, aſperiori cultu languidæ marceſcunt, labore & vigiliis quibus non aſſueuerant minuuntur, & deficiunt. Aurei capilli putâ calamiſtris olim diſcriminati, tunc ſordidis &

intricatis nodis implexi negligebatur: frontis niueæ venustas ad rugas, & squalorem propè deformata, oculi languidi, genæ diductæ, manus callosæ, macies per vniuersa membra horridulum, & eneruem ad extremam pene tabem perduxerant: animus autem in tanta ruina corporis si quâ spirabat aurâ singultus erant, & suspiria. Dolebam ego vicem afflicti, & de Fortunæ tam sæua varietate commiseratione illius mœsta conquerebar: tum si quando se dederat occasio, hortabar ærumnosum, & sæpissimè fletibus meis lachrymosum aut solabar, aut adiuuabam, tum quæ illius erant officia præripiebam; & anxiè defungebar, imò quæcumque domi curanda erant ipsa penè sola peragebam. Neque verò illius demum obire munera, ac laboribus meis otium illi comparare, sed & proprio seruitio vltroneum eius mancipium facta, socium colere, & demereri conata sum. Enimuerò quantumuis nouæ conditionis fato demissa facies aliquid habebat sublimioris genij, & quamlibet nubilo oculorum lumine fulgebat quiddam lucidioris, humili, & obscuro meo sideri iure veluti aliquo dominantis. Eminebat itaq; ex vultu planè nobili nescio quid in nos imperij, quod meus animus haud inuitus sequebatur: intellexit tamen benè natus iuuenis, quantum deberet humanitati meæ, & quoties beneficium accepit, puduit non potuisse referre, gratiásque verecundus egit iis verbis quibus solet vrbanitas aulica trucioribus animis suppalpari: vt erat ingenium mite, placidi mores, sermo blandus, os ama-

bile, & planè diuiniſſimi vultus formoſa & luculenta maceria, breui de miſericordia ærumnarum, in amorem eius lapſa ſum. Primò quidem inoffenſum antea pectus leuiter cæpit ſauciari, necdum penitus admiſſus Cupido in ipſo mentis aditu naſcentibus flammis militabat, ſenſit animus orientem oculis ignem, & hoſte gauiſus ſuo vltrò ſe illi permiſit.

Ad lenocinantem huiuſmodi fabulam progrediens Lariſſa, omnium aures ad ſedulam attentionem erexerat: ſed duarum precipuè virginum. Illæ antē inaduerſione ſimulata, ne ſermoni, caſtis animis refugiendo, inuerecundiùs intereſſe viderentur, faciem ab ore narrantis auertebant, ac iugiter oſcitantes, tum conniuentibus oculis, nutantéque capite molliter in ſomnum tota corporis ſpecie fluere videbantur, vt quietis deſiderium ementitæ, tuto ſilentio indulgerent ſecretæ libidini, ac laſciui ſermonis gratiſſimè blandientes illecebras, mentibus prorſus experrectis, & vigilantiſſimis auribus hauriebant. Vibrauit etiam interim altera in conſpectum loquentis curioſa lumina, ſed velut improuiſa & obtutu vago in ſomni recentis imaginibus errantia; ſubinde recondidit. Altera ſpontaneo lapſu de ſede ſuâ commota, tanquam è cubili ſub diluculum excitata? Hem! (ait) num illuceſcit rubor? tamen in parum confirmata fronte, vero pudori fictæ verecundiæ latebras indicauit. Riſimus, & tantillum in punicantibus virginum malis intuitu morati, commentum apparuiſſe prodidimus. Deſiderat tamen à

ſermone Lariſſa, ac negans verba ſe vlterius habituram, quæ cuiuſpiam ſupercilium néue per ſpeciem irritatent, veterem neſcio quam de Carmenta hiſtoriam minabatur, quum Philæſus interceptæ narrationis impatiens. Et hæ, inquit, ô Lariſſa; ſoporem tentant haud dubiè, quò tui Græculi libidinoſam imaginem in ſomnis amplexari queant: tum impetu iuuenili rugoſæ vetulæ marcidas genas exoſculatus; Et per tuam te Venerem obteſtor, (ait) noli tam grauiter nobis iraſci: ac diutiſſimè de rancido collo pendulus bellulus puer, impetrauit, vt pergeret, puellis verò cætera ſe quàm pudiciſſimè poſſet abſoluturum, Anus pollicita eſt, iuſſitque propius aſſiderent ſibi: Licet (inquit) iuuenibus quotidie ſemel inſanire.

Tum his verbis tanquam data venia moribus improbis, & quiduis audiendi facta copia, virgines haud grauatim morem gerunt, & applicarunt ſe proximè Lariſſæ, quæ ſuas expectatiſſimas omnibus voces ſic recipit. Senſim illapſus amor, ac de tenui principio velut in ardentem ſegetẽ factus validior, breui ſibi per vniuerſam animam viam fecit. Iam ex illo in ſuis primordiis oblectante fallaci cupidine ſæuior neſcio quis Deus, & de triumpho captiuæ mentis ferocior, in nos imperium exercere cœpit, déque hoſpite primo fœliciter in oculis & innocuè diuerſanti ſenſimus quendã incendiariũ, qui tepidum venis ſanguinem, & exuſtis voret oſſibus medullas. Nihil hic contrà, pudor! quàm gemere aut lachrymari potuit, ac quicquid de miſera La-

rissa placeat Tyranno grauius statuere, néue ipsa voluntas ausit reluctari. Quid, id est, aut quomodo dicendum, haud satis scio, sponténe an per vim subeatur amoris iugum, quî iudicem, quæ subinde querelis illum atque in eodem labore mentis votis etiam prosequuta sim. O pestem; dixi, (quoties sapere voluit meus furor) & humani generis pestem! cur tibi tantum de me licuit? tum repentè de contumeliis in preces versa: Parce, inquam, ô potentissime Deorum Domine, insania mea est quæ te crimatur, ac si quid est in hoc corde reliquum sani, Paphium & Idalium venerata, quæso, Glisonem meum mihi conciliato, & quicquid ego vnquam in te patraui sceleris, feruido passerum & columbarum sanguine roseis in altaribus tuis diluetur. At vero consternatis animis, ad vltimum lethali vulnere properantibus, non iam cibus, non somnus ad leuamen placuerunt, mentemque nostram impotentissima rabie seruulo mancipatam nulla ratio liberauit. Et formosior inde meus Gliso (hoc enim erat puero nomen) & gratior loquentis sermo videri cœpit, oculisque in oras clarius nitescentibus illecebræ nouæ voluptatis accedebant: nam vbi lenta dierum medicina luctus acerbitatem mitigauit, atque animus assuetudine malorum obduruit ad dolores, enituit vultus pristino splendori restitutus tanta pulchritudine, vt Venerem referre potuisset eam, quam Appelles dicitur effinxisse. Interim mihi tacito vulnere pereunti toto corpore languescunt vires, & quantum ad speciem formosi iuuenis

noui decoris additum, tantùm deceſſit meæ formæ illâ ætate haud omnino pœnitendæ. Quod autem eſt in tormentis amantium acerbius, quæ me incenderat flamma, iam adultior premebatur miſero metu, quumque prouectæ libidinis ferociores eſſent impetus, quàm vt vlterius cohiberi poſſent, minus tamen audax erat tenellus, & amorum inexpertus animus, quàm vt pudoris mei pretium tanto repulſæ periculo auderet temerariæ voci committere. Itaque deſperandum fuit, quippe in tabeſcente corpore moriens anima, ſuam ſibi ſepulturam foderat, ni miſericordiâ fatorum, meus amator conclamatę propemodum vitæ meæ ſalutis viam aperuiſſet: nam vbi pertinaci morbo labefactari vidit eam, cui plurimum debere ſe voluit, indoles generoſi genij haud potuit mœrorem inhibere, imo'ne lachrymis quidem pepercit, ſed recentis caſus memor, ſolatiis humanitatis mihi rependit officioſam vicem.

Dies erat, quem à Venere nominamus. Illo die ferè ſub veſperam de reliquiis herilis mēſæ cibum ſumpturi ſimul accumbimus. Gliſo iampridem à faſtidio veteris triſtitiæ liberior, cœnam haud ita parcam cœnabat lubens, méque obtutu gemino oculis eius affixam, ac tridua inedia labilem ad cibum identidem ſolicitauit. Quicquid ille de me aut cerneret, aut loqueretur, videbantur amoris inuitamenta, & inſanam mentem multa ſpe ad cupidinem adiuuabant. Quicquid ego de eius affectibus cogitaſſem, mihi videbantur oculi promittere, ac poſtquam amandi ra-

bies altius in præcordiis efferbuit, aut pereundum erat, aut tandem experiendum, etiam euentu dubio quorſum effrenis audaciæ primi conatus euaderent. Igitur poſtero die cœpi pudorem pueri ſollicitare & ſecreti occaſionem nacta, adorta ſum in meo lectulo mœrentem : ibi in lachrymas vberiùs effuſa, Gliſo, inquam, aut tua baſia, aut mea funera liceat erogare, hos oculos, & hos quos amplexor poplites obteſtor, miſereré tui causâ pereuntis. Arriſit ſerenus amatoris vultus, & primis efflagitationibus ſtatim annuit. Quid plura? rapuit in cubile non recuſantem ; & repentino caſu turbatũ ad latus ſuum applicuit, longiſſimiſque baſiis periculoſo gaudio deficientem animauit. O diem nunquam rediture voluptatis! nos deinceps liberè clandeſtinis amoribus indulſimus. Vos, dum per ætatem licet, viuite, & fæliciter ductæ inuentutis dulcia ſtamina ad canos perducite, vt recordatione gratâ, exacta gaudia veluti repetentes, querulæ ſenectutis otioſa tædia ſolemini.

FINIS.

LES OEUVRES DU SIEUR THEOPHILE.

SECONDE PARTIE.

L



AV LECTEVR.



CEVX qui veulent ma perte, en font courir de ſi grands bruits, que i'ay beſoin de me monſtrer publiquement, ſi ie veux qu'on ſçache que ie ſuis au monde. Ie ne produits point icy l'impreſſion d'vn trauail ſi petit & ſi deſaduantageux à ma memoire, afin qu'on le voye; mais afin qu'il faſſe voir que Dieu veut que ie viue, & que le Roy ſouffre que ie ſois à la Cour. Il ſemble que ie faſſe vne imprudence de me plaindre de mon mal-heur, d'autant que c'eſt le diuulguer: I'ay aſſez d'adreſſe pour m'en taire, s'il y auoit encore quelqu'vn à le ſçauoir: mais il ne ſe trouue plus perſonne à qui ie ne doiue ſatisfaction de ma vie, dont les mauuais & les faux bruits ont rendu les meilleures actions ſcandaleuſes à tout le monde. Ie crains que mon ſilence faſſe mon crime: car ſi ie ne repouſſe la calomnie, il ſemble que ma conſcience ne l'oſe deſaduoüer. On a ſuborné les Imprimeurs, pour mettre au iour en mon nom des Vers ſales & profanes, qui n'ont rien de mon ſtile, ni de mon humeur: I'ay voulu

que la Iustice en sceust l'Autheur pour le punir. Mais les Libraires n'en connoissent à ce qu'ils disent, point le nom, & se trouuent eux-mesmes en la peine d'estre chastiez pour cét imposteur: Les Iuges les ont voulu traiter auec toute la seuerité que mon bon droict leur a demandée; mais le pouuoir que i'ay eu de me venger m'en a osté l'enuie. Et comme ie n'ay point plaidé pour faire du mal, mais pour en éuiter, i'ay pardonné à des ignorans, qui n'ont abusé de mon nom que pour l'vtilité de la vente de leurs liures: Et me suis contenté d'en faire supprimer les Exemplaires, auec la deffence de les r'imprimer. Le soin que i'ay pris en cela pour ma protection, est vn tesmoignage assez éuident, que ie ne suis pas cause de ma disgrace, & que ie ne la merite point: Ie voudrois bien que les Censeurs qui sont si diligens à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publics de la Iustice qui font foy de cette verité. Mais tout ce qui fait à ma iustification, est contre leur dessein, leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me connoissent que par où ils exercent leur aigreur, & l'inclination qu'ils ont à tout reprendre, fait qu'ils craignent plus l'amendement d'vn homme, qu'ils ne haïssent sa débauche. Cette promptitude de rechercher les mauuaises actions d'autruy, & cette nonchalance à reconnoistre les bonnes, est vne fausse prud'hommie, & vne superstition malicieuse qui tient plus de l'hipocrisie que du vray zele. On souffre toutes sortes de desordres & de blasphemes, en la personne de qui que ce soit: mais on fait gloire de diffamer l'innocence en

la mienne. Ces calomniateurs qui ſont des gens preſque inconnus, & de la lie du monde, ont voulu perſuader leur impoſture à des ſaincts perſonnages de qui ie veux éuiter la haine, & pour l'eſtime que ie fais de leur vertu, & pour pour le reſpect que ie dois à leur credit, & i'eſpere que l'enuie trauaillera inutilement à ſeduire la charité de ces Prelats, qui connoiſſent trop bien le viſage de l'erreur, & ſçauent que toutes les médiſances ſont ſuſpectes de fauſſeté: Il eſt vray que des plus grands & des mieux ſenſez de la Cour, pource qu'ils ſçauent ma vie, en ont parlé fauorablement. Ie les nommerois en les remerciant; mais dans le deshonneur qu'on me procure, ie ne veux pas leur reprocher qu'ils me connoiſſent. Il n'y a pas iuſqu'à des Bourgeoiſes, que ie ſçay viure encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne faſſent vne deuotion de maudire mon nom, & de perſecuter ma vie. L'eſprit malin qui ſouffle la calomnie à mes enuieux, les porte contre moy au ſoupçon de quelques crimes où le ſens commun ne peut conſentir. Ie parlerois plus clairement pour ma deffenſe; Mais la reuerence publique, & ma propre diſcretion me commandent d'eſtouffer ces iniures, & de cacher à la curioſité des eſprits foibles, la confuſion de quelques accuſateurs, de peur que ce ne fuſt vne inſtruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blaſmer vn peché inconneu, c'eſt qu'on l'enſeigne. Et les ames qui ſont aiſées à ſe débaucher trouuent là des occaſions à ſe peruertir; Il me ſuffit de me ſauuer de leur malice, & de leur faire entendre que ſi les efforts de leur animoſi-

té leur ſuccedent iuſqu'à ma ruine, il me reſtera touſiours vne conſolation du remors qui leur en eſt ineuitable : car ie ſçay bien que le deſſein de leur perſecution n'eſt pas tant de me ſacrifier à la pieté qu'à leur ambition : Le peu d'eſtime qu'on fait de mes eſcrits, & les médiſances contre vne reputation de ſi peu d'importance, ſont des outrages qui ne me nuiſent gueres, & qui ne m'affligent pas auſſi beaucoup. Mais cette enuie enragée qui ne me laiſſe point de fondement pour ma fortune, ni de ſeureté pour ma vie, me picque veritablement, & me met aux termes d'éclatter contre mes ennemis : s'ils me font voir ma perte manifeſte, ie me ſoucieray fort peu du peril qui la pourroit aduancer. Il y a deſia long-temps que ma pareſſe, & ma timidité laiſſent impunément courir ſur moy leur iniuſtice ; ils ont pris à taſche de pouſſer mes infortunes iuſqu'au bout, & me font voir preſque à la veille de me bannir moy-meſme pour trouuer vne liberté à mon reſſentiment. Ie ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre, qu'ils en ont paſſé à m'iniurier : ie ne ſuis point vn faiſeur de libelles, & n'offençay iamais perſonne du moindre traict de plume, & ie croy que ſelon les hommes, i'ay la conſcience droite & l'eſprit traictable : ſi bien que ie ſuis à deuiner encor ce qui m'a peu ſuſciter vne ſi violente & ſi longue haine : Il eſt vray que la couſtume du ſiecle eſt contraire à mon naturel. Ie voy que dans la conuerſation des plus ſages, les diſcours ordinaires ſont choſes feintes & eſtudiées, ma façon de viure eſt toute differente. Cette mignardiſe de complimens

communs, & ces reuerences inutiles que font aujourd'huy la plus grande partie du discours des hommes, ce sont des superfluitez où ie ne m'amuse point; & combien qu'elles soient reçeuës, & comme necessaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur, ie ne suis pas capable de m'y assuiettir. En vn mot, ma societé n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de viure sans artifice. Le fonds de mon ame a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent viure librement auecque moy, & qui se peut aduanturer de me connoistre, ne se sçauroit deffendre de m'aimer; I'ay sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autruy, peu de gens ont ce mal-heur: Mais ie ne trouue que moy qui se sente obligé des censures des autres; ce n'est peut-estre pas tant de la docilité de mon esprit & de la facilité de mes mœurs, que par vne coustume d'estre repris: car les moindres, ou de condition, ou de merite, ont cette permission sans me fascher. Cette patience de souffrir tant de reprimandes, me donne bien l'importunité d'en receuoir souuent d'iniustes: mais i'en tire aussi l'auantage de reconnoistre beaucoup de choses qu'on blasme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaisies que ie presente aujourd'huy, moins pour l'ambition d'accroistre mon honneur, que par la necessité de le sauuer, est vne matiere assez ample aux Critiques: Mais puis que ce n'est pas vn crime que de faire de mauuais vers, ie suis desia tout consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisoit iamais la grace de traiter des matieres sainctes, comme mon employ seroit plus digne, mon tra-

uail feroit plus foigneux; & quoy qui me puiſ-ſe aujourd'huy reüſſir de fauorable pour mon ouurage ſi peu eſtudié, ie ne m'en flatteray pas beaucoup, car ie ſçay bien qu'vn iour ie me repentiray de ce loiſir que ie deuois donner à quelque choſe de meilleur. Et d'vne raiſon plus meure, conſiderant les folies de ma ieuneſſe, ie ſeray bien aiſe d'auoir mal trauaillé en vn ouurage ſuperflu, & de m'eſtre mal acquitté d'vne occupation nuiſible.





LES OEVVRES DV SIEVR THEOPHILE.

Fragmens d'vne Histoire Comique.

CHAPITRE PREMIER.

L'ELEGANCE ordinaire de nos Escriuains est à peu prés selon ces termes.

L'Aurore toute d'or & d'azur, brodée de perles & de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient : Les Estoilles esblouyes d'vne plus viue clarté, laissoient effacer leur blancheur, & deuenoient peu à peu de la couleur du Ciel : Les bestes de la queste reuenoient aux bois, & les hommes à leur trauail ; le silence faisoit pla-

ce au bruit, & les tenebres à la lumiere.

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de liures fait esclater à la faueur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel & facile, le langage exprés & signifiant: Les affeteries ne sont que mollesse & qu'artifice, qui ne se trouuent iamais sans effort, & sans confusion. Ces larcins qu'on appelle imitation des Autheurs anciens, se deuoient dire des ornemens qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne; Demosthene & Virgile n'ont point escrit en nostre temps, & nous ne sçaurions escrire en leur siecle: Leurs Liures quand ils les firent estoient nouueaux, & nous en faisons tous les iours de vieux. L'inuocation des Muses (à l'exemple de ces Payens) est profane pour nous & ridicule. Ronsard pour la vigueur de l'esprit, & la nuë imagination, a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs & Latins, & a mieux reüssi à leur ressembler, qu'alors qu'il les a voulu traduire, & qu'il a pris plaisir à les contrefaire; comme en ces mots Cytherean, Patarean, par qui le trepied Tymbrean. Il semble qu'il se vueille rendre inconneu pour paroistre docte, & qu'il affecte vne fausse reputation de nouueau & hardy Escriuain. Dans ces termes estrangers il n'est point intelligible pour François. Ces extrauagances ne font que desgouster les Sçauans, & estourdir les foibles. On appelle cette façon d'vsurper des termes obscurs & impropres, les vns

barbarie & rudesse d'esprit, les autres pedanterie & suffisance. Pour moy ie croy que c'est vn respect & vne passion que Ronsard auoit pour ces Anciens, à trouuer excellent tout ce qui venoit d'eux, & chercher de la gloire à les imiter par tout. Ie sçay qu'vn Prelat homme de bien, est imitable à tout le monde. Il faut estre chaste, comme luy charitable, & sçauant qui peut: Mais vn Courtisan pour imiter sa vertu, n'a que faire de prendre, ny le viure, ny les habillemens à sa sorte: Il faut comme Homere faire bien vne description, mais non point par les termes, ny par les Epithetes: il faut escrire comme il a escrit; mais non pas ce qu'il a escrit. C'est vne deuotion loüable & digne d'vne belle ame, que d'inuoquer au commencement d'vne œuure des puissances souueraines: mais les Chrestiens n'ont que faire d'Appollon, ny des Muses: Et nos vers d'aujourd'huy, qui ne se chantent point sur la Lyre ne se doiuent point nommer Lyriques, non plus que les autres Heroïques, puis que nous ne sommes plus au temps des Heros; & toutes ces singeries ne sont ny du plaisir, ny du profit d'vn bon entendement. Il est vray que le dégoust de ces superfluitez nous a fait naistre vn autre vice; car les esprits foibles que l'amorce du pillage auoit iettez dans le mestier des Poëtes, de la discretion qu'ils ont euë d'esuiter les extrémes redites, desia rebatuës par tant de siecles, se sont trouuez dans vne grande sterilité: Et n'estans pas d'eux mesmes assez vigoureux, ou assez adroits pour se seruir des objets qui se

presentent à l'imagination; ont creu qu'il n'y auoit plus rien dans la Poësie que matiere de prose, & se sont persuadez que les figures n'en estoient point, & qu'vne metaphore estoit vne extrauagance: mais comme i'auois dit, il estoit iour. Or ces disgressions me plaisent, ie me laisse aller à ma fantaisie, & quelque pensée qui se presente, ie n'en destourne point la plume: Ie fais icy vne conuersation diuerse & interrompuë, & non pas des leçons exactes, ny des oraisons auec ordre. Ie ne suis ny assez docte, ny assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon Liure ne pretend point d'obliger le Lecteur; car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger: & puis qu'il luy est permis de me blasmer, qu'il luy soit permis de me desplaire.

CHAPITRE II.

CE iour-là, cõme le Ciel estoit serain, mon esprit se trouue gay, la disposition de l'air se communique à mon humeur, quelque discours qui s'oppose à cette necessité, le temperamment du corps force les mouuemens de l'Ame. Quand il pleut, ie suis assoupy & presque chagrin, lors qu'il fait beau, ie trouue toutes sortes d'objects plus agreables: Les arbres, les bastimens, les riuieres, les elements paroissent plus beaux dans la serenité, que dans l'orage: ie connois qu'au changement du climat mes inclinations s'alterent: si c'est vn deffaut, il est de la nature; & non pas de

mon naturel. Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, ie me leuay, & m'approchant du lict de Sidias, comme ie tirois son rideau, il s'éueilla en sursaut, *Per Deum atque hominum fidem,* me dit-il, laissez-moy dormir, i'ay passé la moitié de la nuict apres cét *intrigo de modalibus*, & ce forgeron que vous oyez là bas a continué cette sonnerie depuis deux heures apres minuict, Clitiphon n'a sceu reposer non plus que moy, il ne fait que sortir de vostre chambre, & s'est fort estonné de vous voir dormir si profondement: Aussi-tost que ie fus habillé, ie passay dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord s'escria vers moy, Est-il possible que vous ayez dormy si à repos dans vne affliction si ressente, vous ne fustes banny que d'hier, & vous voila desia guery de cette peine, c'est auoir les sentimens bien farouches, ou bien hebetez. Ce qui ne me touche, luy dis-ie, ny le corps, ny l'ame ne me donne point de douleur, ie me porte Dieu mercy assez bien de l'vn & de l'autre: si les bannissemens faisoient effort à quelqu'vn des sens, tu me verrois atteint de tous les desplaisirs dont la nature & la raison sont capables: ie ne resiste point par Philosophie aux atteintes du mal-heur; car c'est accroistre son iniure, & tout le combat que le discours fait contre la tristesse, la rengrege sans doute & la prolonge: si ie m'apperceuois que i'eusse du mal, tu me verrois bien-tost souspirer: mais ie ne sçaurois prendre l'apparence pour l'effect, ny la menace pour le coup; cette disgrace n'est que paroles, qui ne

ſont que vent. On m'a chaſſé de la Cour, où ie n'auois que faire, on me preſſe encore à ſortir de France ; quelque part de l'Europe où ie vueille aller, mon nom m'y a fait des connoiſſances. Ie me ſçais facilement accommoder à toute diuerſité de viures & d'habillemens, les climats & les hommes me ſont indifferents, i'ay l'eſprit & le corps à la fatigue. Mais touſiours ſerez-vous eſtranger & receu dans la ſocieté des autres auec moins de familiarité & d'honneur : Celuy, dis-ie, qui priſe moins la faueur des hommes & l'aduantage de la fortune que ſa propre vertu, ſe trouue peu empeſché de ces incommoditez ordinaires. Si eſt-ce, diſoit Clitiphon, que ce ſera vn exil, & vn honneſte homme ne doit pas eſtre indifferent à l'infamie ; Si i'ay merité la mienne, luy dis-ie, ie ſerois iniuſte de m'en plaindre, & ſi ie n'en ſuis pas coulpable, ie ſuis aſſez ſage pour la meſpriſer. Ne croy point que la ioye qui me reſte en cét accident, ſoit d'aucun eſtourdiſſement : ie connois bien que ie ſuis ſorty de Paris, que le Roy le veut, que mes ennemis en ſont ayſes, que ie perds la preſence de mes amis, & qu'en ſuitte leur affection ne me durera guere; car ils ſont hommes & Courtiſans : A cela voicy mon remede, ie ne taſcheray point de reuenir à la Cour, mais à m'en paſſer : & au lieu de rentrer dans la grace du Roy, ie penſeray à m'oſter de ſa memoire : ie m'efforceray d'oublier mes amis; car s'ils ſont ſi fidelles, ils me pardonneront, & s'ils ne m'ayment guere, i'auray le plaiſir d'auoir preuenu leur infidelité;

& ſeray bien aiſe, d'autant que ie les ayme de me rendre coulpable pour les ſauuer de ce blaſme. Il me ſemble que c'eſt faire des amitiez de bonne ſorte, il faut auoir de la paſſion non ſeulement pour les hommes de vertu, & pour toutes ſortes de belles choſes. I'ayme vn beau iour, des fontaines claires, l'aſpect des montagnes, l'eſtenduë d'vne grande plaine, de belles foreſts, l'Ocean, ſes vagues, ſon calme, ſes riuages: I'ayme encore tout ce qui touche plus particulierement les ſens, la Muſique, les fleurs, les beaux habits, la chaſſe, les beaux cheuaux, les bonnes odeurs, la bonne chere: mais à tout cela mon deſir ne s'attache que pour ſe plaire, & non point pour ſe trauailler: lors que l'vn ou l'autre de ces diuertiſſemens occupe entierement vne ame, cela paſſe d'affection en fureur & brutalité: La paſſion la plus forte que ie puiſſe auoir, ne m'engage iamais au poinct de ne la pouuoir quitter dans vn iour: ſi i'ayme, c'eſt autant que ie ſuis aymé: & comme la nature, ny la fortune, ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire, cette paſſion ne m'a iamais gueres continué, ny ſon plaiſir, ny ſa peine. Ie me tiens plus aſprement à l'eſtude & à la bonne chere, qu'à tout le reſte. Les liures m'ont laſſé quelquesfois: mais ils ne m'ont iamais eſtourdy; & le vin m'a ſouuent reſiouy, mais iamais enyuré; La desbauche des femmes & du vin, faillit à m'empirer au ſortir des eſcoles, car mon eſprit vn peu precipité, auoit franchy la ſujection des Precepteurs, lors que mes mœurs auoient encore beſoin de diſcipli-

ne. Mes compagnons auoient plus d'âge que moy : mais non pas tant de liberté. Ce fut vn pas bien dangereux à mon ame que cette premiere licence qu'elle trouua apres les contraintes de l'estude. Là, ie m'allois plonger dans le vice qui s'ouuroit assez fauorablement à mes ieunes fantaisies, mais les empeschemens de ma fortune destournerent mon inclination, & les trauerses de ma vie ne donnerent pas le loisir à la volupté de me perdre : Depuis insensiblement mes desirs les plus libertins se sont attiedis auecque le sãg, & leur violence s'esuanouyssant tous les iours auecque l'aage, me promet d'oresnauant vne tranquillité bien asseurée : ie n'ayme plus tant, ny les festins, ny les balets, & me porte aux voluptez les plus secrettes auec beaucoup de mediocrité. Tout à coup Sydias à qui le moindre bruit interrompoit le sommeil, nous chanta tout haut ces vers de Virgile.

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit, dit Clitiphon, auoir tres-bien rencontré, c'est le plus orgueilleux Pedan qui soit en son mestier ; nous allasmes à luy, & le trouuasmes encore dans son lict: *Nunquid* (nous dit-il) *excepistis quem in transuersum parietem vobis vibraui versum, potuitne opportuniùs laudari.* Fort bien, luy dit Clitiphon: mais habillez-vous donc & nous allons vn peu promener dans ce iardin, attendant à déjeuner. Sydias respondit qu'il s'habilleroit, & déjeuneroit quand nous voudrions : mais qu'il ne se promeneroit point,

& que *non poterat ſatis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes huiuſmodi ſine conſilio pro ridiculis habebantur*; & enſuite de cela il nous eut eſtourdis de ſon Latin : mais nous ſortiſmes de là Clitiphon & moy pour aller voir ce jardin que l'hoſte entretenoit aſſez curieuſement.

CHAPITRE III.

D'Abord Clitiphon faillit à pâmer de l'odeur des Roſes que nous trouuaſmes en abondance dés l'entrée du jardin, & ſe portant la main au viſage le nez bouché, & les yeux clos, il fit cinq ou ſix pas fort viſte pour s'oſter d'auprés du Roſier; ie croyois que c'eſtoit vne feinte, ou quelque fantaiſie delicate d'vn eſprit foible, iuſqu'à ce que l'ayant veu paſle & preſque deffaillant, ie cogneus que c'eſtoit vne tache en ſon naturel : comme il ſe trouue en des choſes ſemblables, quelques ames ombrageuſes en beaucoup d'objets, il y en a qui ſont malades à voir des ceriſes, d'autres pour regarder du vin. Ie n'ay Dieu mercy aucune de ces mignardiſes en mon appetit, comme auſſi ie me trouue touſiours auec antipathie & horreur aux ſerpens, aux rats, aux vers, & à toute ſorte de ſaleté & de pourriture. Ie ne repaſſeray point par là, dit Clitiphon, deuſſay-je ſauter ces paliſſades; ſuis-je pas malheureux d'vne ſi forte debilité de cerueau; il n'y a point de poiſon pour moy comme celuy-là, i'ayme bien les œillets,

les violettes, ie souffre toutes sortes de parfums, mais si i'approche des roses tous mes sentimens me quittent à coup. Cette fleur, luy dis-je, c'est l'haleine de vostre mauuais Ange qui vous ensorcelle, & vous donne des conuulsions d'vn demoniaque; les yeux vous ont tourné, vous auez grincé les dents & ouuert les levres, auec des grimasses toutes pareilles à celles de la fille Obsedée que ie vis dernierement. Ie n'ay point d'autre diable que cette odeur-là, dit Clitiphon, mais si vous m'aimez faites-moy le conte de cette aduanture, car on dit qu'elle fut plaisante, ie ne m'en suis pas bien osé resiouïr de peur qu'elle ne fut fausse, & puis que vous auez la reputation d'estre exactement veritable iusqu'aux moindres choses, apprenez-moy comment tout s'est passé, afin que ie m'ose asseurer de le bien sçauoir. Voicy, luy dis-je, tout ce qui en est: Le bruit de cét accident alarmoit desia tout le pays, & les plus incredules se laissoient vaincre au rapport d'vne infinité de gens de bien, qui croyoient auoir veu veritablement des effets par-dessus les forces de la nature en la personne de cette fille-là. Ie me trouuay par occasion dans la ville, où desia long-temps auparauant elle faisoit son ieu; comme on me tient d'vn naturel à ne croire pas facilement les impossibilitez, deux de mes amis pour conuaincre les doutes que i'auois là-dessus, me presserent de l'aller voir, auec promesse de se desabuser, si au sortir de là ie ne me trouuois de leur opinion: Elle estoit logée assez prés des murailles de la ville, dans vne mes-

chante maiſon, où vn Preſtre la venoit exorciſer reglement deux fois la ſepmaine. Vne femme fort vieille & deux petits enfans étoient inſeparablement auprés d'elle ; ce qui me donna la premiere coniecture de la tromperie : car d'abord que ie vis dans ſa chambre, que le ſexe, & l'âge le plus foible & le plus timide viuoit en ſeureté auprés de ce diable, ie iugeay qu'il n'eſtoit pas des plus mauuais. Apres auoir heurté aſſez fort, vn vieillard qui nous ouurit la porte, nous dit, que la patiente auoit beſoin d'vn peu de repos, à cauſe d'vn trauail extraordinaire que luy auoit fait le mauuais eſprit vn peu auparauant, mais que reuenant à deux heures de là nous pourrions contenter nos curioſitez: Ie cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loiſir de preparer ſes contenances ſurnaturelles : & ſans m'arreſter à ſon aduertiſſement, ie montay promptement dans la chambre où eſtoit la fille auec la compagnie de la vieille & des petits enfans; la regardant fixement à la veuë, ie la trouuay ſurpriſe; & remarquay facilement qu'elle contraignoit ſon viſage, & commençoit à eſtudier ſa poſture. A cette feinte vn peu groſſiere, ie ne me ſçeus tenir de rire, ce que la vieille trouua tres-mauuais, & me dit que Dieu pourroit punir ma mocquerie par le meſme chaſtiment de ce pauure corps : Ie luy dis que ie riois d'autre choſe, & que nous n'eſtions point des gens incapables de perſuaſion pour tout ce où nous trouuions quelque apparence, mais que nous demandions quelque teſmoignage viſible qui peuſt faire foy d'vne

chose si incroyable. Cependant la Demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'esfaroucher la veuë, & nous dire presque hors d'haleine, qu'elle sentoit-là des incredules, & que cela luy alloit bien faire du mal : insensiblement, la voila dans le transport, elle iette à terre vne quenoüille qu'elle tenoit, & passant d'où nous estions dans vne autre chambre, elle se iette à terre, contrefait des grimaces de pendu, des cris de chat, des conuulsions d'Epileptique, se traisne sur le ventre, se roule sous des licts, saute à des fenestres, & se veut precipiter, sans l'empeschement des petits enfans deuant qui elle s'arresteroit court, en grommelant quelques mots de Latin mal prononcez : ie luy parlay Latin le plus distinctement qu'il m'estoit possible ; mais ie ne vis iamais aucune apparence qu'elle l'entendit : ie luy dis du Grec, de l'Anglois, de l'Espagnol, & de l'Italien: mais à tout cela ce diable ne trouua iamais à respondre vn son articulé, pour du Gascon elle ne manqua point d'injures à me repartir, car elle estoit du pays : Et le Prestre venu, son Latin trouua de l'intelligence auecque luy, elle entendoit ses interrogations, & luy ses responces ; en vn mot, selon les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, auec effroy de plusieurs des assistans, dont ie ne pouuois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorant pour les langues, & qu'il n'auoit point voyagé : & combien qu'à chaque fois la Demoniaque eut des boutades à me sauter

aux yeux, ie ne laissay pas d'attendre la fin de son excez, sçachant bien qu'à moins de se transformer en quelque chose de plus fort & de plus farouche qu'vne fille, quelque diable que ce fut, ne pouuoit me nuire que mal-aisément. Cette resolution bien-aisée que ie tesmoignay en vn accident que tout le monde trouuoit si dangereux, fut cause que l'abus ne demeura pas long-temps caché : car les iustes soupçons que donna cét euenement, permirent à la curiosité de plusieurs d'examiner ce mistere de plus prés, & comme les esprits se deliuroient peu à peu de cette superstitieuse credulité, les deffiances croissoient de plus en plus, iusqu'à ce que le temps leur produisit vn tesmoignage qui osta tout à fait l'incertitude : car apres auoir esté traictée par vn bon Medecin, il se trouua que son mal n'estoit qu'vn peu de melancolie, & beaucoup de feinte. Finissant ainsi ce conte, i'entr'ouys du bruit qui se faisoit au logis, & me tournant vers la porte où nous auions passé, voicy venir Sydias tout en desordre, sans collet & sans chappeau, vn peu sanglant au visage, nous coniurant par tout les deuoirs de la societé humaine, de luy aider à tirer raison d'vn affront qui luy venoit d'estre fait auec la plus grande iniustice du monde, que tous les Anciens bien entendus estoient pour lui, & la pluspart des Modernes : Et qu'est-ce, dit Clitiphon ? Cét ignorant, dit-il, n'a iamais sçeu les voix de Porphire : *O quam durares est cum insipientes rem habere*. Mais quelle est donc vostre querelle ? il m'a voulu soustenir

que *odor in pomo non erat accidens.* Et que vous importe-il, luy dis-je, que ce ſoit accident ou ſubſtance ; autant, luy dit Sydias, qu'il m'importe d'eſtre ſçauant ou ignorant, d'eſtre homme ou beſte ; nous riſmes de ſa conſequence, bien qu'elle fut des ordinaires de ſon diſcours, & le ramenaſmes au logis pour accorder leur different.

Chapitre IV.

L'Hoſte & ſes domeſtiques eſtoient empeſchez à retenir l'autre, qui eſtoit en vne colere furieuſe, de ce que Sydias luy auoit donné vn dementi ; c'eſtoit vn ieune homme nouuellement ſorti des eſcoles, qui s'en alloit porter les armes en Holande, fort chatoüilleux ſur le poinct d'honneur, & qui ne vouloit reſolument receuoir aucune condition que du duel : Il eſtoit pour dire le vray offencé ; car le Pedan luy auoit ſanglé le viſage d'vne ceinture qu'il portoit ordinairement, & les meurtriſſeures que les boucles luy auoient faites paroiſſoient bien fort, ſi bien que nous euſmes beaucoup de peine à le faire conſentir de remettre ſon affaire entre nos mains, & d'auoir égard qu'il auoit affaire à vn homme de lettres, auec qui tous les aduantages qu'il ſe pouuoit promettre, ne luy ſçauroieut donner que peu de reputation, & que nous le porterions à luy demander pardon du deſmenty. Sydias nia que ce fuſt vn deſmenty, & qu'il ſçauoit mieux le reſpect

qu'il deuoit à Pallas pour traicter si outrageusement son nourrisson, qu'il n'auoit dit autre chose sinon qu'il estoit faux, que *odor in pœno* fust autre chose qu'accident, & qu'il estoit resolu de mourir sur cette opinion; fallust mettre dans les conditions de l'accord que le Soldat auouëroit cette verité, ce qu'il fist tres-facilement, disant qu'il ne croyoit pas que son honneur despendit de la frenaisie d'vn Philosophe : Cette façon de parler faillit à rebrouïller tout : car le Pedan se piqua de nouueau par cette iniure, & reprit tout haut que les Philosophes n'estoient point frenetiques, *Frenesis enim*, dit-il, *est alienatio quadam mentis ; & furor animi ratione destituti*, & que *Philosophorum studium in excolenda paucissimum ratione versabatur*. Là-dessus nous leur imposasmes silence, & ordonnasmes que Sydias s'excuseroit du démenty, & que l'autre tiendroit *odor in pœno* pour accident, cela conclud nous les fismes embrasser & boire ensemble. On nous auoit apresté à desieuner en vne salle basse, où il y auoit desia des Allemans & des Italiens, qui mangeoient à diuers escots, les Allemans estoiët à la main droite, & les Italiens à la gauche, & nostre table estoit au milieu. Attendant qu'on nous apportast à desieuner, nous acheuions Clitiphon & moy de r'appaiser la fougue de nostre nouueau Soldat, qui ne se pouuoit pas bien satisfaire sur certains restes du procedé, & meditoit encore vne maniere d'esclaircissement. Sydias qui n'y pensoit plus

pour tout, s'approche de la table de ces Allemans, & comme il estoit fort estourdi, & tousiours curieux sans dessein, ayans consideré leurs visages & leurs habillemens, il leur fait vn petit sousris, & les salüant de la teste sans oster son chapeau : *Quantum*, dit-il, *ex vultu & ex amictu licet conjicere, ego vos exoticos puto :* Ces Messieurs du Septentrion qui d'vne grauité froide & nonchalante, rebutent d'abord les plus eschauffez, ne daignerent pas seulement respondre le moindre signe à la demande du Pedan, qui n'imputant ce silence qu'à la stupidité de la Nation, continua à leur dire, *Nuper ni fallor appulistis ad nostrum littus, adhuc enim vobis vestes sunt indigena :* A cette seconde attaque ils regarderent leurs habits les vns les autres, & se parlans en leur langue, ils ietterent quelques regards de trauers sur nostre Pedan, qui cogneut bien que ce n'estoit pas là sa conuersation, & se destournant à la main gauche vn peu refroidi de ce premier rebut, comme il estoit à contempler ces Italiens, à peine eust-il loisir d'ouurir la bouche pour les saluër, que ces Messieurs se leuent & d'vne ciuilité extraordinaire, & auec des reuerences profondes, le coniurerent de prendre part à leur petit repas. *Deus bone* (s'escria Sidias) *quam varia sunt hominū ingenia, tot capita, tot census, tot populi, tot mores, tot ciuitate, tot iura.* *Noi altra*, luy direntils, *Reuerendissimo signore, non parliamo Latino, hasta à no de saper il vulgare ; ma vos signoria pille vn seggio & fara colationi on y suoi*

ſuoi ſeruitori. Sidias à qui la cognoiſſance du Latin & du François donnoient aſſez d'intelligence pour l'Italien : Meſſieurs, leur dit-il, vous eſtes bien plus honneſtes gens que ces gros Meſſieurs-là, mais vous ne faites pas ſi bonne chere ; comme pouuez-vous manger des ſalades de ſi bon matin ? *Herbe enim niſi poſt rorem frigidores ſunt & planè ſub meridiem apponendæ,* & faut que le Soleil ait paſſé par deſſus. Nous le faiſons, dirent-ils, pour nous remettre l'appetit ; car nous fiſmes hier débauche, & la teſte nous fait vn peu de mal: *Optimè,* dit Sidias, *contraria contrariis curantur, & cum dicto,* il s'en reuiēt à nous qui eſtiōs deſia en train de déjeuner. Clitiphon ſe fait donner vn verre à moitié plein, & porte à Sidias la ſanté de ſon Antagoniſte ; dit-il, ie vous feray raiſon, & tout ſur ſe champ ſe fait donner le plus grand verre, & le beut plein iuſques aux bords : Les Allemans voyant cette action ſi franche, ſe repentirent de la mauuaiſe opinion qu'ils auoient euë de ſon eſprit, & auec des regards plus familiers luy vouloient faire entendre qu'ils euſſent eſté bien aiſes de faire cognoiſſance auecque luy; meſme l'vn d'eux le verre à la main, les yeux toûjours fichez ſur Sidias, pour prendre occaſion d'eſtre veu de luy, & touſſant pour ſe faire apperceuoir, comme Sydias ſe fuſt vn peu deſtourné, il ſe leue & boit à ſes bonnes graces : le Pedan qui n'eſtoit pas irreconciliable, le receut de bon cœur, & par là s'introduiſant en leur ſocieté, nous vouloit perſuader Clitiphon & moy de ioindre noſtre eſcot au

leur : Car pour luy c'estoit vn fort beuueur: Mais Clitiphon qui a le cerueau delicat au possible, n'en sçauoit porter vne pinte sans estre incommodé, non plus que ce ieune Escolier. I'estois entre les deux, & ne suis pas des plus foibles à la desbauche. Mais ie n'aime que celle où ie ne suis pas contraint. Tous ces Messieurs du Pays-bas ont tant de regles & de ceremonies à s'enyurer, que la discipline m'en rebute autant que l'excez : ie me laisse facilement aller à mon appetit ; mais les semonces d'autruy ne me persuadent gueres, & le mal est qu'estant vne fois engagé à la table, le vin pipe insensiblement, & les alterations du corps vous mettent l'esprit hors de gamme, si bien que les resolutions qu'on faisoit de se retenir de boire, s'oublient en beuuant, & chacun se picque d'abatre son compagnon. Ces débordemens font vn grand changement & vn grand tumulte en nostre disposition : mais ils ne sont pas si dangereux à la santé qu'on les croit, à les continuer on y succombe : mais à s'y laisser quelquefois surprendre on s'en trouue mieux. Les meilleurs Medecins tiennent que s'enyurer vne fois le mois destourne d'autres maladies. Il est vray que s'en est vne, & plus à fuir, à cause qu'elle est honteuse, & que la raison y patit. Ceux qui cherchent leur santé par cette voye, sont comme ceux qui recourent à la Magie pour auoir leur Maistresse. Nous laissasmes donc le Pedan embarqué auec les Allemans, & nous en allasmes pour voir sur le port vn nauire qui estoit fraischement arriué des

Topinambours, où ie voulois m'enquerir des nouuelles d'vn de mes amis qui deuoit arriuer enuiron ce temps-là.

CHAPITRE V.

COmme nous alliõs vers la porte du quay, nous rencontrasmes au destour d'vne petite ruë le Sainct Sacrement que le Prestre apportoit à vn malade; nous fusmes assez surpris à cette ceremonie : car nous estions Huguenots, Clitiphon & moy : mais luy sur tout auec vne opiniastreté inuincible, ce qu'il témoigna tres-mal à propos en cette rencontre : car tout le monde se mettant à genoux en l'honneur de ce sacré Mystere, ie me rangeay contre vne maison nud teste, & vn peu encliné par vne reuerence que ie croyois deuoir à la coustume receuë & à la religion du Prince (Dieu ne m'auoit pas fait encore la grace de me receuoir au giron de son Eglise) Clitiphon voulut insolemment passer par la ruë où tout le monde estoit prosterné, sans s'humilier d'aucune apparence de salut ; vn homme du peuple, comme souuent ces gens-là par vn aueuglement de zele, se laissant plus esmouuoir à la colere qu'à la pieté, saute à la teste de Clitiphon, luy iette son chapeau par terre, & en suitte se prend à crier au Caluiniste : toute la ruë se souleue, & sans la faueur d'vn vieil homme de robbe longue, qui se trouua là inopinément, on l'eust sans doute lapidé; ce bon homme fit semblant de se saisir

de la perſonne de Clitiphon pour le mettre en priſon, & en reſpondit ſur ſa vie pour appaiſer le plus ſeditieux, qui commençoient à le traiſner vers la Maiſon de Ville, où eſtoient les priſons de cette ville-là. Clitiphon parmy tout ce danger auoit de la peine à ſe repentir de ſa faute: mais le bon homme qui s'eſtoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, ſe monſtra ſi ſage qu'il ne parut aucunement touché de l'obſtination brutale où Clitiphon perſeueroit touſiours, ſeulement il le pria deux ou trois fois de ſe contraindre vn peu deuāt ce peuple, pour n'eſtre pas occaſion de nous faire tous aſſommer. Car nous eſtions enuironnez deſia de plus de deux cens perſonnes, qui ne nous quitterent point iuſqu'à ce que ce bon vieillard l'eut conduit chez le Magiſtrat, & s'eſtant obligé de pourſuiure la punition d'vn crime ſi ſcandaleux, il laiſſa tous ces mutins dans la ruë, & ſe renferma auec nous chez le Magiſtrat, qui pour l'amour de noſtre Introducteur nous receut fauorablement. Ayant ouy le ſujet de noſtre viſite, il nous ordonna de paſſer trois ou quatre heures dans ſon logis, attendant qu'il euſt loiſir de r'appaiſer l'eſmotion populaire. Prenant pour cét effet ſa robbe Magiſtrale, il ſort auec le vieil bon homme pour trauailler à noſtre paix, & nous met dans vne chambre où ſa femme & vne ſienne ſœur tres-belle fille, vindrent pour nous entretenir, en attendant le retour du Maiſtre du logis. Cette femme offrit à Clitiphon des habits à changer, car les ſiens eſtoient en deſordre;

nous la remerciasmes de cette courtoisie, & prismes vn Lacquais pour aller querir vn deshabiller pour Clitiphon à l'Hostellerie. Elle se déroba vn peu de nous pour dire tout bellement à son Lacquais qu'il aduertist à nostre logis que nous n'y disnerions pas, nous fismes sẽblant de ne le pas ouïr, voyant bien que nous ne pouuions pas nous en deffendre, puis que nous auions long-temps à nous cacher là-dedans. Cette importunité nous estoit inéuitable; car toute la ceremonie & les honestetez qu'on fait à refuser vne chose necessaire, tiennent quelque chose d'vne hypocrisie qui dément la ciuilité, & qui efface tout le complimẽt. Apres qu'elle nous eut fait asseoir dans des sieges tres-beaux, car tout éclatoit là dedans & sentoit son bien, elle prit plaisir à m'ouyr raconter nostre aduanture, & ne se pouuoit tenir de me sousrire de la punition de Clitiphon, qui ne s'entendoit guere à nos discours: car il tournoit ses yeux de fois à autre sur cette fille, qui auoit veritablement dequoy amuser la veuë d'vn honneste homme; mais il y auoit parmy les attraits de son visage vne froideur de modestie & de chasteté si bien peinte, qu'elle obligeoit à aymer beaucoup, mais à negueres esperer; i'y auois pris garde à la dérobée aussi bien que mon compagnon, & i'ay ce bon-heur que dés le premier pas que mon esprit veut faire vers quelque passion, vne petite estincelle de iugement s'ingere à me donner conseil, & me destourne ordinairement d'vn dessein où ie voy de la difficulté à poursuiure vn

plaiſir, & de l'incertitude à l'atteindre. La Maiſtreſſe du logis apres nous auoir mis en diſcours auecque ſa ſœur, s'en alla pour diſpoſer ſes gens à nous faire chere, comme on nous la fit tres-bonne. Auſſi-toſt qu'elle fut ſortie, Clitiphon ſe tourna vers l'autre ; & ſe mettant là-deſſus à cajoller, ils ſe picquent tous deux de rencontres, & du bien dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoy ie n'ay ſçeu iamais encore accommoder la rudeſſe de mon eſprit. Ce qui interrompit cette premiere conuerſation fut le retour du lacquais qui amenoit le valet de chambre de Clitiphon auec ſon deshabiller, & nous dit qu'vn honneſte homme de cette Hoſtellerie nommé Monſieur Sydias auoit beu tout deuant luy à noſtre ſanté, & lui auoit donné vn billet pour nous apporter, que ie prins, & voulois differer à le lire deuant cette Damoiſelle, ſçachãt bien que i'y trouuerois des impertinences à ſon ordinaire : Clitiphon me l'arracha des mains, & pour prendre occaſion de faire quelque commencement d'vne confidence auec elle, le luy preſenta pour le voir ; ce qu'elle m'ayant remis, ie me vis obligé de le lire, il eſtoit moitié Latin, moitié François; comme tous ſes diſcours, & voicy ce que c'eſtoit : *A quo me vobis ſocij chariſſimi, miſera mea ſors eripuit, ingreſſus ſum periculoſiſſimum mare, atque ideo quæſo vos.* Meſſieurs mes bons amis, ie vous prie de prier Dieu qu'il luy plaiſe auoir pitié de mon ame ; car ie vois bien que nous ſommes tous perdus ; *Iam mihi cernuntur trepidis delubra moueri ſedibus, atque adeo*

vnà Eurúsque. Notúsque ruunt, & iam exonerata nauis, & quicquid vestium & mercium fuit in mare proiectum vix nudos nos ferè sustinet. Il me va souuenir que nous l'auions laissé en train de boire, & demande au lacquais en quelle posture il l'auoit trouué, qui se retenant par respect de nous le dire, nous fit assez cognoistre, que ce Pedan estoit en desordre. Clitiphon le presse de nous dire en quel estat il l'auoit laissé, le garçon nous dit ingenuëment, qu'ils estoient quatre ou cinq qui croyoient aller faire naufrage, comme s'ils eussent esté dans vn nauire bien en peril, ils iettoient les meubles de la maison par les fenestres, croyant que c'estoit de la marchandise du vaisseau qu'il falloit ietter dans la mer, & que parmy cette espouuante, ils ne laissoient pas de boire par interualles, de se coucher, de pisser deuant tout le monde, & de vomir les vns sur les autres, à quoy la Damoiselle tournãt la reste, nous obligea de l'entretenir d'autres choses. Clitiphon alloit reprendre sa pointe, quand voicy le Magistrat reuenu de la ville, auec de bonnes nouuelles pour nous, il nous dit qu'il auoit assoupy ce tumulte, mais que pour la liberté de sortir nous ne pouuions l'auoir qu'apres disner, que luy mesme nous vouloit ramener à nostre logis. Clitiphon commença lors à se repentir de sa faute, pour la peine que de si honnestes gens auoient prise à la reparer : ce Magistrat estoit vn peu ceremonieux; car il passoit desia midy, & le disner commençoit à deuenir froid, qu'ils estoient encore à l'entrée de la

chambre où l'on auoit seruy, disputant à la porte, & comme nous estions venus sur le sueil, ils se retirent tout à coup, & se considerans l'vn l'autre : Allons donc, Monsieur, ie n'ay garde, ce sera apres vous; Iesus, Monsieur, que dites-vous? i'aimerois mieux mourir. Monsieur, ie ne sçaurois pas vous repartir, mais ie sçaurois bien me tenir icy tout aujourd'huy. Monsieur, ie ne sçay pas beaucoup de ciuilité, mais ie ne l'ignore pas iusqu'à ce poinct-là. Monsieur, en vn mot ie veux estre obey ceans, le Charbonnier fut maistre dans son logis; I'estois vn peu à part baissant la veuë de honte : & haussant les espaules en me mocquant, & en souffrant beaucoup de leurs honnestetez fort à contre temps, à la fin voyant que cela tiroit de long, & que les viandes se gastoient, ie fis signe à Clitiphon qu'il se laissast vaincre; il deffera cela à mon impatience, & passant le premier ne se peût empescher de dire encore, Monsieur, i'ayme mieux estre sot qu'importun, puis qu'il vous plaist que ie faille, ie merite que vous me le pardonniez; ie passay aussi à la faueur de ses complimens, & d'abord que ie fus dans la chambre, ie quittay mon manteau, & me fis donner à lauer auprés du buffet pour éuiter la ceremonie, & par là les obliger à n'en point faire, ce qui reüssit. Clitiphon laua auec les femmes; cette Maistresse luy donnoit tousiours dans la veuë : Et comme nous fusmes à table, il ne se pouuoit tenir de la regarder, auec vne passion si apparente, qu'il estoit aisé à tout le

monde de s'en apperceuoir, & que la fille & luy en rougirent deux ou trois fois : Pour moy ie ne m'amusois qu'à manger de bon appetit, & disois à nostre hoste en passant, quelque mot de sa bonne chere : car tout y estoit delicat, & fort bien apresté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere que l'on fait, on se traitte ce me semble auec plus de plaisir, & les tables des grands Seigneurs sont odieuses, en ce qu'on passe presque le repas sans dire mot. Leurs ordinaires qui pourroient passer pour festins si on auoit la licence de les gouster, sont tousiours affamez pour moy, à cause de la ceremonie : car i'y trouue de si grandes contraintes, & tant de dégousts, qu'au sortir de la table il me semble que ie viens de disner dans ces Chasteaux enchantez, où les viandes ne sont qu'illusion, par où la foiblesse de la veuë trompe les dents & l'estomach. Autrefois la bonne chere a esté le plaisir des honnestes gens : Homere introduit presque tous ses Heros grands mangeurs & grands beuueurs, & la raison y est naturelle : Car vne composition robuste comme elle dissipe beaucoup d'esprits, elle a besoin de beaucoup d'alimens pour la reparer, pour moy si peu d'apetit que ma santé me donne, ie l'employe assez sensiblement, & suis bien aise qu'on ne me presse point au repas. Ce Magistrat me fit cette complaisance, car comme Clitiphon s'amusoit à réuer sur le visage de cette nouuelle Maistresse, l'Hoste & moy, parmy les deuis & les ra-

goufts, nous fufmes à table iufqu'à trois heures apres midy. De là, il nous fallut retirer à noftre logis, ce que nous fifmes vn peu pluftoft que noftre Amoureux n'euft voulu.

CHAPITRE VI.

I'Eftois en vne grande impatience de fçauoir à quoy en eftoit la conference de nos beuueurs, & auffi-toft que ie fus dans l'Hoftellerie, i'entray dans la falle où nous auions defieuné, pour voir s'ils eftoient encore à la defbauche. Mais ie les trouuay l'vn endormy le nez fur fon affiette, l'autre renuerfé fur le banc, Sydias couché tout plat fur les carreaux, la moitié des efcuelles à terre, prefque vn muid de vin, ou vomy, ou renuerfé, vne mufique de ronflemens, vne odeur de Tabac, des chandelles allumées comme deuant des morts, bref tout m'apparoiffoit d'vn vifage eftranger; que fi ie ne me fuffe retiré de là, ie m'allois imaginer de n'eftre plus en France, tant cela tenoit des caremeffes du Pays-bas: i'allois pour faire rire Clitiphon de ce fpectacle, car d'abord que nous fufmes de retour de chez le Magiftrat, il s'eftoit enfermé dans vne chambre, où ie vins à heurter affez fort, auant qu'il vouluft refpondre: A la fin me recognoiffant à la voix, il m'ouurit la porte, & plia comme i'entrois vn papier, qu'il mit à la defrobée dans fa pochette; mais non pas fi finement que ie n'y prinffe garde, fans luy faire pourtant cognoiftre que ie l'auois

apperçeu : car ie ſuis homme de peu de curioſité, & laiſſe touſiours mes amis dans leur ſecret, d'autant que ie ne crois pas qu'aucune amitié puiſſe iamais adjuſter vne confidence au poinct de n'auoir quelque choſe de reſerue ; les gens de bien qui viennent à s'aymer parfaitement, ne ſe doiuent rien cacher de ce qui leur importe, & dont le ſecret peut donner de la jalouſie à ſon amy : mais il ne laiſſe pas de ſe trouuer bien ſouuent des choſes particulieres, que le reſpect & la conſideration de l'amitié ne veut pas que l'on communique ; ie ne m'offenceray iamais que mon amy dans ſes affaires domeſtiques, ne me faſſe point ſon confident, il peut ouurir & fermer toute ſorte de lettres deuant moy, ſans que ie l'eſpie ſeulement d'vn regard : mais s'il auoit vn deſſein ou de mariage, ou de voyage, ſans me le faire ſçauoir, ie ne croirois plus eſtre en ſes bonnes graces, & lui rendrois la pareille de ſes deffiances. L'affaire de Clitiphon n'eſtoit point de cét importance-là, ie me doutois bien à plus prés que ce pouuoit eſtre, voyant dans ſon viſage qu'il eſtoit en peine de ſa feinte, ſoit qu'il ſe ſentiſt rougir, ou qu'il euſt apperceu que ie l'auois découuert, ſi bien qu'il ne me le fit pas long ; car apres m'auoir dit la premiere fois qu'il eſtoit-là à faire vn calcul de quelques petites deſpences pour venir à certains comptes qu'il alla controuuer, il vit que ie fis ſemblant de croire trop facilement pour en croire rien du tout, & me diſpoſant à luy donner le loiſir de faire ſes ſupputations, i'allois ſortir lors qu'il me pria

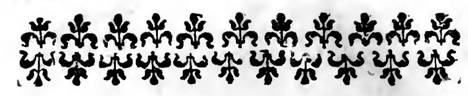
d'arrester pour me dire au vray ce qui l'amusoit là, à condition que ie ne m'en mocquerois point ; ce que luy ayant promis, il tire de sa pochette quelques moitiez de vers & de prose, d'où il vouloit rassembler vn present pour cette Maistresse. Est-il bien vray, luy dis-je, que vous soyez pris ? seriez-vous si fol que d'estre amoureux ? Ie ne le suis pas, dit-il, au poinct qu'il paroist peut-estre à ma contenance ; mais à la verité cette fantaisie me passe fort agreablement dans l'esprit, & cette resuerie commence à me desrober le goust des objets que ie trouuois auparauant les plus aymables : ie ne sçaurois me souuenir d'elle qu'auec vn peu d'ésmotion, & pour si peu de temps que ie l'ay veuë, i'ay toute cette idée si bien imprimée dans le cœur, qu'il n'y a point de traict si caché dans son visage, ou de mouuemens si diuers en ses regards, qui ne soient presens à mon imagination ; cette taille, cette parole, ce rire, cette façon de cheminer, ie la vois mieux que ie ne faisois tantost ; car mes yeux l'ont mis bien fidellement dans l'ame, & mon ame la remet incessamment deuant mes yeux. Ceux qui se sont imaginez d'auoir parlé à des Diuinitez corporelles, songeoient sans doute à leur Maistresse, car on ne voit en absence rien si clairement que cela. A ce petit discours qu'il me poussa precipitemment, & qu'il monstroit bien partir du profond du cœur, il me sembla voir vn homme qui commence à s'estendre, & baaille du premier accez de sa fiévre, & iugeay bien qu'à la fin il faudroit que cette ma-

iadie print son cours ; ie ne laissay pas de luy representer que c'estoit-là le commencement d'vn dessein qui engage les hommes aux affaires les plus importantes de la vie, & qu'on se deuoit donner le loisir d'examiner vn peu cette entreprise : tout ce qui nous surprend pour nous engager, ne se porte que bien rarement à nostre aduantage. Cette aduanture, luy dis-je, si inopinée, n'est peut-estre pas de vostre bon genie, voyez que des-ja vous commencez à vous en trouuer mal, la melancolie vous saisit, les souspirs vous eschappent, vous ne mangez plus qu'auec dégoust, vous n'auez plus vn sommeil qu'interrompu, ny des songes qu'auec des vapeurs mal digerées, qui ne vous representent que precipices, & que visions d'espouuentemens : Ne laissez pas gagner le mal plus auant, coupez-luy la racine tandis qu'elle est encore foible, aussi bien possible trauaillerez-vous à cette recherche inutilement : Ce sera peut-estre quelque esprit capricieux, sur qui vous ne pourrez poser aucun fondement de vostre poursuitte, ou quelque humeur deffiante que vous ne pourrez iamais asseurer de la verité de vostre affection, ou quelque naturel delicat ou superbe, à qui ni la vertu ny la passion ne sçauroit iamais rendre agreable, & qui ne se trouuant honoré que de soy-mesme, se desoblige de l'amitié & du respect qu'on luy veut rendre. Peut-estre comme à sa mine elle est assez froide, & semble auoir du iugement, elle souffrira bien que vous la seruiez, & ne se faisant au fond que rire de vostre

mal, vous laissera vieillir sans recompense. Mon amy vous courez danger de tous ces inconueniens-là. Au reste ie ne suis pas si peu complaisant à la passion de mes amis, que si i'auois la liberté de demeurer en cette ville, ie ne fusse bien aise de vous y tenir compagnie: car ie voy que cecy vous va rompre vostre voyage, & que vous n'estes pas prest à partir d'icy demain. Là commençant à me respondre par vn serment, il me proteste qu'il seroit à Tours aussi-tost que moy, & que dans trois iours il prendroit la poste pour me r'atteindre, qu'il me supplioit de luy dõner ce temps-là, & de pardonner cette necessité à la foiblesse de son esprit, qui s'estoit veritablement laissé prendre, & ne se sentoit pas capable de se deliurer si promptement. Cependant puis que vous me donnez vne sorte de congé en cette desbauche, ou plustost comme vne approbation à ce diuertissement de mon ame, acheuez ie vous supplie l'obligation que ie vous ay de m'approuuer en ma frenaisie, & pour la faire mieux reüssir, puis que les vers ne vous coustent rien, & que tout le monde, & moy particulierement les estiment & honorent tant, donnez-moy vn quatrain de vostre façon, qui luy touche quelque chose de mon affection & de sa beauté. Et comment, dis-je, voudriez-vous emprunter les habits d'vn autre pour vous parer deuant vostre Maistresse, & vous farder le visage pour luy plaire; Cela est encore plus estrange d'auoir des imaginations empruntées pour luy discourir, & sçachez ie vous prie que les pen-

ſées d'vn autre ne ſe rapportent iamais ſi bien à nos ſentimens, & qu'il faut eſtre amoureux pour le ſçauoir dire. Pour exprimer voſtre fantaiſie, il faudroit que voſtre Maiſtreſſe me paruſt auſſi belle qu'elle vous ſemble : Les excellents traits de la Poëſie ſont à les bien peindre vne naïueté : Vous ferez mieux cela auec vn ſouſpir que ie ne ſçaurois auec tout l'artifice. Le plus nonchalamment que vous luy pourrez eſcrire, & auec plus de deſordre, luy perſuadera mieux que vous auez l'eſprit diuerty, & que l'amour ne vous laiſſe pas la liberté du diſcours, ſi bien qu'autant de fautes que vous ferez ſeront autant de marques de voſtre paſſion, & des ſujets de vous faire aymer. Voila, ce me dit-il, le plus honneſte refus que ie pouuois eſperer de vous, donnez-moy pour le moins ce ramas de vos dernieres Poëſies, qu'on n'a point encores veuës, afin que i'en tire ſi ie puis quelque choſe à mon ſujet, ce que ie fis facilement, & commençay à prendre reſolution de luy laiſſer faire l'amour, & de partir le lendemain auecque Sydias.





AV ROY,

Sur ſon Retour de Languedoc.

STANCES.

IEune & victorieux Monarque,
Dont les exploicts ſi glorieux
Ont donné de l'enuie aux Dieux,
Et de la frayeur à la Parque :
Qu'attendez-vous plus des Deſtins ?
C'eſt aſſez punir des mutins,
C'eſt aſſez démolir de villes,
Nous ſçauons bien que deſormais
La fureur des guerres ciuiles
Ne nous ſçauroit oſter la paix.

Laiſſez-la ces terres eſtranges
Où vous faites tant de deſerts,
Boiſſet prepare des Concerts,
Et moy des Vers à vos loüanges,
Paris ne fut iamais ſi beau ;
Les ſources de Fontainebleau,
Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs des rampars,
Ne murmurent que de la guerre
Qui les priue de vos regars.

Dans les allegreſſes publiques,
Meſme en celebrant vos vertus,
Nos viſages ſont abatus,
Et nos ames melancoliques :
Vos exploits qu'on nous fait ouyr
Ne peuuent ſans nous réjouyr.

Vous donner de la renommée,
Et ne peuuent sans nous fascher
Exposer au sort de l'Armée
Vn Roy que nous auons si cher.
Dans ce sanglant mestier des Armes,
Où vos bras sont trop exercez,
D'autant de sang que vous versez,
Le peuple verse icy des larmes:
Le Demon ennemy du iour,
Noye les Astres de la Cour
Dans l'horreur de ses fleuues sombres,
Partage vostre Estat aux morts,
Et bastit l'empire des ombres,
De la ruine de nos corps.
Si ces fureurs estoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaquast vostre Majesté
De leurs funestes maladies,
Quelle si secourable main
Peut fournir le secours humain,
Ou quelle assistance diuine
Vous pourroit si soudain guerir,
Que la peur de nostre ruine
Ne nous eust plustost fait mourir.
Reuenez au sein de la France,
C'est où les Astres les plus doux,
Encore pour l'amour de vous,
Adouciront leur influence:
Tous les plus gracieux climats,
Qui sans gresles & sans frimats
Peuuent accomplir leur année,
Dans leur plus fauorable iour
N'ont rien d'esgal à la iournée,
De vostre bien-heureux retour.
Vostre demon tenant la guerre
Reduite à sa deuotion,
Laisse gronder l'ambition
Des plus vaillans Roys de la terre:
On n'en voit point du temps passé
De qui le renom effacé
Ne vous rende vn muët hommage,
Et le marbre deuant vos Lys.

Est honteux de seruir d'Image
A leurs exploicts enseuelis.

ELEGIE.

SOuuerain qui regis l'influence des Vers,
Aussi bien que tu fais mouuoir tout l'Vniuers,
Ames de nos esprits qui dans nostre naissance
Inspira vn rayon de ta diuine essence,
Pourquoy ne m'as tu fait les sentimens meilleurs?
Pourquoy tes beaux thresors sont-ils coulez ailleurs?
Ie voy de toutes parts des Escriuains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre:
Ie n'ay qu'vn pauure fonds d'vn mediocre esprit,
Où ie vay cultiuer ce que le Ciel m'aprit
Des tristes sons rimeurs d'vn stile qui se traine,
Espuisent tous les iours ma languissante veine,
Si i'auois la vigueur de ces fameux Latins,
Ou l'esprit de celuy qui força les destins,
Qui vit à ses chansons les Parques desarmees,
Et de tous les damnez les tortures charmées,
Quand pour l'amour de luy le Prince des Enfers,
Laissa viure Euridice, & la tira des fers:
Ou si c'est trop d'auoir ces merueilleux Genies,
Qu'à nostre siecle infame à bon droit tu denies,
Ie me contenterois d'esgaler en mon art
La douceur de Malherbe, ou l'ardeur de Ronsart,
Et mille autres encore, à qui ie fais hommage,
Et de qui ie ne suis que l'ombre & que l'image,
Ie donnerois ma plume à ces soins violens,
A peindre ces sanglots & ces desirs brulans,
Que depuis peu de iours quelque demon allume
Dans mon sang, où l'Amour se plaist & me consume,
Si mes Vers retenoient encore la ferueur
Qui les fit autrefois naistre pour la faueur,
Et tant d'escrits perdus que pour chanter leur flâme
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame,
O Cloris qui te sçais si bien faire adorer!
Que l'Ame par les yeux m'as peu si bien tirer,
Beauté que desormais ie nommeray mon Ange,
Ie les consacrerois sans doute à ta loüange:

I'ay si peur que ma Muse ait perdu ses appas,
A flatter veinement ceux que ie n'ayme pas,
Que ma plus belle ardeur auiourd'huy se retire,
M'estant si necessaire à ce nouueau martyre,
Et qu'au meilleur besoin mes esprits finissans,
Ne me fournissent plus que des Vers languissans:
Mon esprit espuisé dans des trauaux funestes,
N'aura pour ton suiet rien gardé que des restes,
Cloris ie le confesse, & qu'en ce beau dessein
Mon ardeur s'amortit en mon timide sein:
Mais le feu de l'Amour qui s'est rendu le maistre
De tous mes sentimens, la peut faire renaistre,
Et sa douce fureur par vn traict de tes yeux,
Peut rendre à mon esprit ce qu'il auoit de mieux:
Ainsi sur cét espoir dont ta beauté me flatte,
Ta beauté dont le feu par tous moyens esclatte,
Encore mon esprit ose se faire fort
De sauuer ton merite,& mon nom de la mort.
Ie conçois vn Poëme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaste dessein qu'on appelle heroïque:
I'e sçay que les François n'ont pas encor apris
De pousser dans ces champs leurs delicats esprits,
Ie me veux engager à ce penible ouurage,
Car tu m'en fourniras la force & le courage;
Si ie suis le premier à ce diuin effort,
Ce n'est à mon aduis que le plaisir du sort,
Qui voulant que premier cét œuure i'escriuisse,
Voulut que le premier cette beauté ie visse,
Et que dans ces appas ie prinse vne chaleur,
Où les sœurs d'Appollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton obiet ma passion n'allume,
Où ie n'ay que ta main pour conduire ma plume:
O Dieux pourray-ie bien sans vous fascher vn peu,
Suiure les mouuemens de mon aueugle feu?
Desia comme l'Amour m'engage à la furie,
Ie croy que l'adorer n'est pas idolatrie:
D'eussay-ie despiter vostre diuin courroux,
Tout ce que i'en veux dire est au dessous de vous.
S'il vous plaist que le monde vniquement vous ayme,
Si vous voulez purger la terre du blaspheme,
Faire que les mortels rendent la liberté,
De leurs desirs peruers à vostre volonté,

Sans les espouuanter de l'esclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris & venez sur la terre:
Alors de vostre Amour ils seront tous rauis,
Alors absolument vous en serez seruis.
Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
Que Paris & sa ville ont bruslé pour Heleine,
Et les antiquitez font voir aux curieux,
Que l'Aube mist Titon dans le siege des Dieux:
Et de tant de beautez qui furent les Maistresses,
De l'aisné de Saturne, on en fit des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant non plus que leur Amant,
Que le triste butin d'vn mortel monument:
Mais d'autant que l'Amour est le bien de la vie,
Qui seul ne peut iamais esteindre son enuie,
Qui tousiours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,
Et que les sentimens de cette douce flâme
Suiuent iusqu'à la fin les derniers traicts de l'ame,
On a creu de l'Amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son suiet ne peut estre que tel:
Ainsi ces Dieux Payens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrays Amans seront plus que les hommes:
Pour moy ie n'ay souffert que d'vn iour seulement,
Ie n'ose m'asseurer de passer pour Amant,
Ie ne sçay si l'Amour me croit de son Empire,
Depuis si peu de temps qu'il voit que ie soupire,
Il faut bien que ce soit vn objet violant,
Pour me donner si-tost vn desir si bruslant,
Ou que mon ame soit d'vne matiere aysée,
Et d'vne humeur bien prompte à se voir embrasée;
Ce feu brusle si viste à force qu'il me plaist,
Qu'à peine ay-je loisir de regarder qu'il est:
Les Dieux qui peuuent tout auec les destinées,
S'aydent de mille maux & de beaucoup d'années,
Et font que des Soleils l'vn l'autre se suiuans,
A force d'esclairer esteignent les viuans,
Qu'vn siecle ce flambeau passe sur nostre vie,
Et Cloris d'vn traict d'œil me l'a desia rauie:
Mes sens enueloppez dans vn profond sommeil,
Ne sçauent plus que c'est des clartez du Soleil:
Mes premiers sentimens sont dans la sepulture,
Ton Amour, ô Cloris, a changé ma nature.

L'esclat des diamans,ni du plus beau metal,
Bacchus tout Dieu qu'il est, riant dans le crystal,
Au prix de tes regards n'ont point trouué la voye
Qui conduit dans mon ame vne parfaite ioye:
Si le sort me donnoit la qualité de Roy,
Si les plus chers plaisirs s'adressoient tous à moy,
Si i'estois Empereur de la terre & de l'onde,
Si de ma propre main i'auois basty le monde,
Et comme le Soleil de mes regards produit
Tout ce que l'Vniuers a de fleurs & de fruict,
Si cela m'arriuoit, ie n'aurois pas tant d'aise,
Ny tant de vanité que si Cloris me baise;
Mais i'entends d'vn baiser où le cœur puisse aller
Auec les mouuemens des yeux & du parler,
Que son ame sans peine auec moy m'entretienne,
Et que sa volonté seconde vn peu la mienne,
Amans qui vous picquez vers vn object forcé,
Qui ne sçauez que c'est d'vn baiser bien pressé,
Qui ne trouuez l'Amour que dans la tyrannie,
Et n'aymez les faueurs qu'entant qu'on vous les nie,
Que vous estes heureux en vos lasches desirs,
Puis que mesme vos maux font naistre vos plaisirs.
Pour moy, chere Cloris, ie n'en suis pas de mesme,
Ie ne sçaurois aymer, si ie ne voy qu'on m'ayme,
Et si peu qu'on refuse à ma saincte amitié,
Ie sens que mon ardeur décroist de la moitié,
I'entends que le salaire esgale mon seruice,
Ie pense qu'autrement la constance est vn vice,
Qu'Amour hayt ces esprits qui luy sont trop deuots,
Et que la patience est la vertu des sots:
Ce que ie dis Cloris auec plus d'asseurance,
D'autant que ie te voy flatter mon esperance,
Et que pour nous tenir dans cét heureux lien,
Ie voy desia d'accord ton esprit & le mien:
Aymons nous ie te prie, & lors que mon visage
Te voudra rebuter, ou mon poil ou mon âge,
Regarde en mon esprit, où i'ay mis ton tableau,
Lors tu verras en moy quelque chose de beau,
Tu te verras logée en vn petit Empire,
Où l'esprit de l'Amour auec moy souspire,
Il se tient glorieux de receuoir ta loy,
Et semble qu'il poursuit mesmes dessein que moy,

Si ie vay dans tes yeux, il y va prendre place,
Ie ne voy là dedans que ses traits & ma face,
Ie doute s'il y fait, ou mon bien, ou mon mal,
Et ne sçay plus s'il est mon maistre ou mal riual:
Ie connois bien l'Amour, ie sçay qu'il est perfide,
Et si pour le chasser ie suis vn peu timide,
Ie luy feray tousiours vn traitement humain,
Puis que ie l'ay receu d'vne si bonne main.
Puis que c'est toy Cloris, apres l'auoir fait naistre,
Qui l'as mis dans mon ame, où ton œil est le maistre,
Où tu vis absoluë en tes commandemens,
Où ton vouloir preside à tous mes sentimens,
C'est par toy que ces vers d'vne veine animée,
S'en vont à ma faueur flatter la renommée:
Mais ie diray par tout que tes seules beautez
Ont esté le demon qui me les a dictez,
Et tant que tes regards luiront à ma pensee,
Sans ouurir vne veine aucunement forcée,
Ma Muse se promet de meriter vn iour,
Que ses vers soient nommez les fruits de ton amour,
Autant que ton humeur ayme la Poësie,
Ie te prie, ô Cloris, ayme ma frenesie:
Et puis que ie m'engage à ce diuin projet,
Ne te lasse iamais de me seruir d'obiet;
Auiourd'huy dõne-moy tes beaux cheueux à peindre,
Tu verras vne plume au Pactole se teindre,
Et d'vne lettre d'or grauer selon mes vœux,
Mon ame entrelacée auec tes beaux cheueux:
Ie ne veux point laisser ma passion oysiue,
Ma veine est pour Cloris, & sans fonds & sans riue,
Demain ie descriray ses yeux & son beau front,
Pour elle mon Genie est abondant & prompt,
Et pour voir que ma veine en ce suiet tarisse,
Il faudra voir plustost que sa beauté perisse,
Que mes yeux dans ses yeux ne treuuẽt plus d'amour,
C'est à dire, il faut voir perir l'Astre du iour,
Car ie ne pense point que ses attraits succombent
Sous l'iniure des ans, tant que les Cieux ne tombent,
Ils renforceront au lieu de deffaillir,
Comme l'or s'embellit à force de vieillir:
Et comme le Solel, à qui le vieil vsage
N'a point osté l'ardeur, ny changé le visage,

Toutesfois il n'importe à mon contentement,
Que mon Soleil esclaire ou meurt promptement:
Puis que desia ma vie à demy consommée,
Ne se peut asseurer d'estre long-temps aymée,
Que ie dois defaillir à ce diuin flambeau,
Et perdre auecque moy sa memoire au tombeau:
Mais tandis que le Ciel me souffrira de viure,
Et que le traict d'amour me daignera poursuiure,
Ie me veux consommer dans ce plaisir charmant,
Et me resous de viure & mourir en aymant:
Ie sçay bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de seruir & de craindre,
Qu'elle a des mouuemens subiets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris si ie venois aueuglé de tes charmes,
Le cœur tout en souspirs, & les yeux tout en larmes,
Demander instamment vn amoureux plaisir,
Ie croy que ton amour m'en laisseroit choisir;
Maintenant que le Ciel despoüille ses nuages,
Que le fond du Printemps menace les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets, de roses & de lis,
Que tout est sur la terre, & qu'vne humeur feconde,
Qu'attire le Soleil, fait rajeunir le monde,
Comme si i'auois part à la faueur des Cieux,
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,
Et que ce renouueau qui rend tout agreable,
Me rendit à tes yeux plus ieune & plus aymable;
Ie te veux coniurer auec des vœux discrets,
De passer auec moy quelques momens secrets;
Nous irons dans les bois sous des fueillages sombres,
Où iamais le Soleil n'a sçeu forcer les ombres,
Personne là dedans n'entendra nos amours,
Car ie veux que les vents respectent nos discours,
Et que chaque ruisseau plus vistement s'enfuye
De deuant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuye:
Maintenant que le Roy s'esloigne de Paris,
Suiuy de tant de gens aux carnages nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requerir les restes
Du danger des combats, & de celuy des pestes,
Il faut que ie le suiue, & Dieu sans me punir,
Cloris ne me sçauroit empescher d'y venir.

Si tu fais ce voyage, & mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'eſt là ma patrie;
C'eſt où les rays du iour daignerent deualer,
Pour faire viure vn cœur que tu deuois bruſler:
Là tu verras vn fonds où le Payſan moiſſonne
Mes petits reuenus ſur les bords de Garonne,
Le fleuue de Garonne, où des petits ruiſſeaux
Au trauers de mes prez vont apporter leurs eaux,
Où des ſaules eſpais leurs rameaux verts abaiſſent,
Pleins d'ombre& de fraiſcheur ſur mes troupeaux qui (paiſſent:
Cloris ſi tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de ſi loin ie rougis,
Si cette occaſion permet que tu l'approches,
Tu le verras aſſis entre vn fleuue & des roches,
Où ſans doute il falloit que l'amour habitaſt,
Auant que pour le Ciel la terre il ne quittaſt:
Dans ce petit eſpace vne aſſez bonne terre,
(Si ie la puis ſauuer du butin de la guerre)
Nous fournira des fruicts auſſi delicieux,
Que ſçauroient contenter, ou ton gouſt, ou tes yeux;
Mais afin que mon bien d'aucun fard ne ſe voile,
Mes plats y ſont d'eſtain, & mes rideaux de toile,
Vn petit pauillon dont le vieux baſtiment
Fut maçonné de brique & de mauuais ciment,
Monſtre aſſez qu'il n'eſt pas orgueilleux de nos titres,
Ses chambres n'ont plancher, toit, ny portes, ny vitres,
Par où les vents d'Hyuer s'introduiſant vn peu,
Ne puiſſent venir voir ſi nous auons du feu:
Ie ne veux point mentir, & quand le ſort auare,
Qui me traitte ſi mal, m'euſt eſté ſi barbare,
Et qu'il m'euſt fait ſortir d'vn ſang moins reconnu,
Ie te confeſſerois d'où ie ſerois venu:
Que i'ay bien plus de peine à deſcouurir ma face,
Deuant tes yeux ſi beaux, qu'à te monſtrer ma race;
Dans l'eſtat où ie ſuis, i'ay bien plus de raiſon,
De te faire agréer mes yeux que ma maiſon:
Ie iure les rayons dont ta beauté m'eſclaire,
Que le but de mon ame eſt le ſoin de te plaire,
Et que i'ayme ſi fort ta veuë & tes propos,
Qu'à ton ſuiect la nuict eſt pour moy ſans repos,
Et ſans faire l'amour à la façon commune,
Sans accuſer pour toy le Ciel ny la fortune,

Sans

Sans me plaindre si fort i'ay ce coup plus profond,
Que les autres mortels, i'ayme mieux qu'ils ne font,
Et si ton cœur n'en tire vne preuue assez bonne,
De ces vers insensez que mon amour te donne,
Pour m'en iustifier à tes yeux adorez,
Ie respandray le sang d'où ie les ay tirez,
Si ton humeur estoit de me le voir respandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulust entendre.

ELEGIE.

CLoris lors que ie songe en te voyant si belle,
Que ta vie est suiette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traicts d'vn visage si beau,
Auec tout leur esclat iront dans le tombeau,
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée,
Aucun ressentiment de l'amitié passée,
Ie suis tout rebuté de l'aise & du soucy
Que nous fait le Destin qui nous gouuerne icy,
Et tombant tout à coup dans la melancolie,
Ie commence à blasmer vn peu nostre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher vn iour,
La chere réuerie où m'occupe l'Amour :
Aussi bien faudra-t'il qu'vne vieillesse infame
Nous gele dans le sang des mouuemens de l'ame,
Et que l'âge ensuiuant ses reuolutions,
Nous oste la lumiere auec les passions :
Ainsi ie me resous de songer à ma vie,
Tandis que la raison m'en fait venir l'enuie,
Ie veux prendre vn object à mon libre desir,
Discerner la douleur d'auecque le plaisir,
Où mes sens tous entiers sans fraude& sans cōtrainte,
Ne s'embarrasent plus ny d'espoir ny de crainte,
Et de sa vaine erreur mon cœur desabusant,
Ie gousteray le bien que ie verray present,
Ie prendray les douceurs à quoy ie suis sensible,
Le plus abondamment qu'il me sera possible ;
Dieu nous a tant donné de diuertissemens,
Nos sens trouuent en eux tant de rauissemens,
Que c'est vne fureur de chercher qu'en nous mesme
Quelqu'vn que nous aymions, & aussi qui nous ayme,

Le cœur le mieux donné tient tousiours à demy,
Chacun s'ayme vn peu mieux tousiours que son amy,
On les suit rarement dedans la sepulture,
Le droict de l'amitié cede aux loix de nature :
Pour moy si ie voyois en l'humeur où ie suis
Ton ame s'enuoler aux eternelles nuicts,
Quoy que puisse enuers moy l'vsage de tes charmes,
Ie m'en consolerois auec vn peu de larmes;
N'attends pas que l'amour aueugle aille suiuant
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du vent,
Ceux qui iurent d'auoir l'ame encore assez forte
Pour viure dans les yeux d'vne Maistresse morte,
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts
Que fait la mort hydeuse à consumer vn corps,
Quand les sens peruertis sortent de leur vsage,
Qu'vne laideur visible efface le visage,
Que l'esprit deffaillant, & les membres perclus,
En se disant adieu ne se connoissent plus,
Que dedans vn moment apres la vie esteinte,
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair
Nous fait ouurir la terre afin de la cacher :
Il faut estre animé d'vne fureur bien viue,
Ayant consideré comme la mort arriue,
Et comme tout objet de nostre amour perit,
Si par vn tel remede vne ame ne guerit :
Cloris tu vois qu'vn iour il faudra qu'il aduienne
Que le destin rauisse & ta vie & la mienne;
Mais sans te voir le corps ny l'esprit depery,
Le Ciel en soit loüé, Cloris ie suis guery,
Mon ame en me dictant les vers que ie t'enuoye,
Me vient de plus en plus ressusciter la ioye,
Ie sens que mon esprit reprend la liberté,
Que mes yeux deuoilez connoissent ta clarté,
Que l'objet d'vn beau iour, d'vn pré, d'vne fontaine,
De voir comme Garronne en l'Ocean se traine,
De prendre dans mon Isle en ses longs promenoirs,
La paisible fraischeur de ses ombrages noirs,
Me plaist mieux auiourd'huy que le charme inutile
Des attraits dont Amour te fait voir si fertile,
Languir incessamment apres vne beauté,
Et ne se rebuter d'aucune cruauté :

Gaigner au prix du sang vne foible esperance
D'vn esprit passager qui n'est qu'en apparence,
Se rendre l'esprit mol, le courage abbatu,
Ne mettre en aucun prix l'honneur ny la vertu,
Pour conseruer son mal, mettre tout en vsage,
Se peindre incessamment & l'ame & le visage,
Cela tient d'vn esprit où le Ciel n'a point mis,
Ce que son influence inspire à ses amis,
Pour moy que la raison esclaire en quelque sorte,
Ie ne sçaurois porter vne fureur si forte,
Et desia tu peux voir au train de cét escrit
Comme ta guerison auance en mon esprit:
Car insensiblement ma Muse vn peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere,
Et destournant mon cœur de son premier objet,
Dés le commencement i'ay changé de sujet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aysée,
Seurement aborder ma flâme rapaisée,
Et ioüer à son gré sur les propos d'aymer,
Sans auoir auiourd'huy pour but que de rimer,
Et sans te demander que ton bel œil esclaire
Ces vers, où ie n'ay pris aucun soin de te plaire.

STANCES.

MAintenant que Cloris a iuré de me plaire;
Et de m'aymer mieux que deuant,
Ie despite le sort, & crains moins sa colere,
Que le Soleil ne craint le vent.
Cloris renouuellant ma chaine presque vsée,
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesée,
Quand Pluton relascha les siens.
Desia ma liberté faisoit trembler mon ame;
Mon salut me faisoit perir,
Ie mourois de regret d'auoir tué ma flâme,
Combien qu'elle me fit mourir.
Sortant de ma prison ie me trouuois sauuage,
I'estois tout esblouy du iour,
De tous mes sentimens i'auois perdu l'vsage
En perdant celuy de l'Amour.

Ainsi l'oyseau de cage alors qu'il se deliure,
Pour se remettre dans les bois,
Trouue qu'il a perdu l'vsage de son viure,
De ses aisles, & de sa voix.
Dieux où cette aduanture auoit porté ma voix !
Ie fremissois de son orgueil,
Cependant ie sentois que ie mourois d'enuie
De l'adorer iusqu'au cercueil.
Cloris trauaillez bien à desnoüer ma chaine,
Mon ioug est tres-bien asseuré,
Vous seriez fort long-téps pour me mettre en lâ peine
Dont vous m'auez si-tost tiré.
Ie ne suis pas si fol que d'escouter encore,
Les censures de ma raison,
Et combien que mon mal eust besoin d'Ellebore,
Ie prendrois plustost du poison.

SONNET.

ON n'auoit pas posé les fondemens de Rome,
On n'auoit point parlé du siege d'Ilion,
La terre n'auoit point receu Deucalion,
Ny Babel diuisé le langage de l'homme.

Les sœurs de Phaëton ne pleuroient point la góme,
Les Geants n'auoient point monté sur Pelion,
Et celuy qui causa nostre rebellion,
N'auoit pas mis la dent sur la premiere pomme,

Cypre n'auoit point veu ses riues escumer
De ce germe diuin qui tomba dans la mer,
Quand la mere d'Amour voulut sortir de l'onde :

Bref, nous ne sçauons point de siecles assez vieux,
Depuis qu'on a conneu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux,

SONNET.

MInistre du repos, Sommeil pere des songes,
Pourquoy t'a ton nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont iadis fait de tort,
De le persuader auecque leurs mensonges.

Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plóges,
Nos esprits sont rauis par vn si doux transport,
Qu'au lieu de r'acourcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos iours, Sommeil tu les allonges.

Dans ce petit moment, ô songes rauissans!
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,
I'ay tenu dans mon lict Elise toute nuë:

Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trespas,
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont pas conneuë,
Car vrayment son pourtraict ne luy ressemble pas.

SONNET.

AV moins ay-ie songé que ie vous ay baisée,
Et bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé,
Rend en quelque façon ma flâme rapaisée.

Apres ce doux effort mon ame reposée,
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demy consolé,
Ie trouue desormais ma guerison aysée.

Mes sens desia remis commencent à dormir,
Le sommeil qui deux nuicts m'auoit laissé gemir,
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place,

Et quoy qu'il soit si froid au iugement de tous,
Il a rompu pour moy son naturel de glace,
Et s'est monstré plus chaud & plus humain que vous.

SONNET.

D'Vn sõmeil plus tranquille à mes amours réuant,
I'esueille auant le iour mes yeux & ma pensée,
Et ceste longue nuict si durement passée,
Ie me trouue estonné de quoy ie suis viuant.

Demy desesperé ie iure en me leuant,
D'arracher cét objet à mon ame insensée,
Et soudain de ces vœux ma raison offensée,
Se desdit & me laisse aussi fol que deuant.

Ie sçay bien que la mort suit de prés ma folie,
Mais ie voy tant d'appas en ma melancolie,
Que mon esprit ne peut souffrir sa guerison :

Chacun à son plaisir doit gouuerner son ame,
Mithridate autrefois a vescu de poison,
Les Lestrigons de sang, & moy ie vis de flãme,

SONNET.

CHere Izis tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'Amour dãs son aueuglement,
Et les Dieux occupez apres toy seulement,
Laissent l'estat du monde errer à l'aduanture.

Voyans dans le Soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur cœur touché si viuement,
Que s'ils n'estoient cloüez si fort au Firmament,
Ils descendroient bien tost pour voir leur creature.

Croy-moy qu'en cette humeur ils ont peu de soucy,
Ou du bien, ou du mal que nous faisons icy,
Et tandis que le Ciel endure que tu m'ayme,

Tu peux bien dans mon lict impunément coucher:
Izis que craindrois-tu, puisque les Dieux eux-mesmes,
S'estimeroient heureux de te faire pecher.

SONNET.

SAcrez murs du Soleil où i'adoray Philis,
Doux seiour où mon ame estoit iadis charmée,
Qui n'est plus auiourd'huy sous nos toicts démolis,
Que le sanglant butin d'vn orgueilleuse armée.

Ornemens de l'Autel qui n'estes que fumée,
Grand Temple ruiné, misteres abolis,
Effroyables obiects d'vne ville allumée,
Palais, hommes, cheuaux, ensemble enseuelis.

Fossez larges & creux tous comblez de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles,
Fleuue par où le sang ne cesse de courir;

Charniers où les corbeaux&loups vōt tous repaistre;
Clerac, pour vne fois que vous m'auez fait naistre,
Helas! combien de fois me faites-vous mourir.

Pour vne Amante irritée.

SONNET.

CEux qui tirent le cœur par les traits du visage,
Remarquent dans le tien des signes de valeur;
Mais comme la vaillance est tousiours vn presage
Qui promet de la gloire auecque du malheur,

I'espere que la mort auec sa pasleur,
Couurira tes beautez de sa funeste image,
Et que ton ieune sang tout remply de chaleur
Voudra faire à ton dam preuue de ton courage.

Vn iour que tu voudras combattre au premier rang,
Ie te verray couuert de poussiere & de sang,
Et le cœur trauersé d'vne mortelle playe:

Tourner tes traistres yeux deuers ton monument,
Lors pour te faire voir que ma vengeance est vraye,
Ie n'en ietteray pas vn soûpir seulement.

Pour vne Amante captiue.

SONNET.

TYrannique reſpect, triſte & faſcheux deuoir,
Qui tient ſi rudement mes volontez contraintes,
Dois-je mourir icy ſans que ie puiſſe auoir
Autre ſoulagement que celuy de mes plaintes ?

Souffriray-je, ô Thyrſis ! mon cœur gelé de crainte
Dans le deſir bruſlant que i'ay de te reuoir,
Loix que ma paſſion deuoit auoir enfrainte,
Garderez vous touſiours ce rigoureux pouuoir.

Ie crois que le Tyran qui d'eternelles flâmes,
Donne le chaſtiment ordonné pour les ames,
Quand ie ſerois eſclaue au fonds de ſes enfers,

S'il ſçauoit le ſujet de mon impatience,
Sentiroit me voyant bleſſer ſa conſcience,
S'il ne me permettoit de ſortir de mes fers.

ELEGIE.

DAns ce climat barbare, où le Deſtin me range,
Me rendant mon pays comme vn pays eſtrange,
Deſloges ie ne ſçay quel eſtourdiſſement
Aſſoupit les aigreurs de mon banniſſement,
Ie n'ay point ſouſpiré depuis l'heure funeſte
Que ie receus ce traict de la fureur Celeſte ;
Ton ame fut touchée & gemit ſous l'effort
Que me fit la rigueur de mon iniuſte ſort :
Mon Maiſtre en eut auſſi de bien viues attaintes,
Et vos reſſentimens n'attendoient pas mes plaintes,
Moy voyant mon deſaſtre auec voſtre amitié,
I'eus vn peu de douleur & beaucoup de pitié,
Ie ſentis mon mal-heur ; mais le ſoucy viſible
De voſtre affection me fut bien plus ſenſible,
Mon cœur preſſé du mal comme en deux ſe fendit,
Et ſur luy tout mon fiel alors ſe répandit ;

Mon courage esbloüyt laissa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'auoir point de larmes;
Mais depuis le moment que ie te dis adieu,
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,
Mon esprit r'asseuré reuint à sa coustume:
Et soudain que mon cœur perdit son amertume,
Ie vis tous mes soucis en l'air s'euanoüir,
Et trouuay dans moy-mesme dequoy me resiouyr,
L'objet de ce chagrin m'eschappa comme vn songe,
Et ce vray desplaisir me parut vn mensonge,
Comme dans nos cerueaux l'image d'vn penser
Quelquefois se dissipe,& ne fait que passer,
L'imagination ne le sçait plus refeindre,
Et la memoire aussi ne le peut pas atteindre,
L'ombre de cét ennuy s'esuanoüit si bien,
Que ie m'en trouue quitte, & n'y connois plus rien;
Desloges, rien de tel iamais ne t'importune,
Iamais rien de pareil n'arriue à ta fortune,
Iamais tel accident n'esprouue ta raison,
Iamais vn tel oyseau ne vole en ta maison:
Ie sçay bien que ton ame, & sage & courageuse,
T'a fait voir la mer calme,& la mer orageuse,
Et que ton front égal au changement des flots,
Veit mille fois changer le front des Matelots,
Quand tes desseins hardis te firent prendre enuie,
D'aller delà la Ligne abandonner ta vie;
Ie sçay dans quel danger la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis:
Que tu ris des mal-heurs dont les mortels souspirent,
Et des traits les plus forts que les Destins nous tirent;
Mais tousiours vaut-il mieux viure paisiblement,
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment,
L'effort de la raison, & ce combat farouche,
Contre nos sentimens quand la douleur nous touche;
Importune la vie, & son fascheux secours,
Nuit plus que si le mal prenoit son iuste cours:
Qui retient vn souspir, s'attriste dauantage,
Vn torrent qu'on estouffe estourdit le courage,
Et si iamais l'object de quelque desplaisir,
De ses tristes appas t'estoit venu saisir,
Plains-toy, ne force rien, fay que ton ame esclate,
Et sçache qu'en pleurant vne douleur se flate:

Mais ces remedes là ne te sont pas besoin,
Les matieres de pleurs te touchent de trop loin,
L'Astre qu'on veit reluire au poinct de ta naissance,
D'vne meilleure forme a basty ton essence,
Le Ciel te voit tousiours le visage serain,
Comme si le Destin t'eust fait l'ame d'airain,
Toute sorte de maux, ton esprit les deffie,
Sans besoin du secours de la Philosophie :
Mais moy qui voit mon estre en si mauuais sentier,
Qui ne goustay iamais vn seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque, & qui ne vois personne
M'assister aux assauts que fortune me donne,
Suis-ie pas bien-heureux qu'au fort de mon mal-heur,
Ie n'aye ressenty tant soit peu de douleur,
Bien que ie fus banny peu s'en faut du Royaume,
Qu'icy ie ne voy plus, ny dez, ny ieu de paulme ;
Ie ne vois rien que champs, que riuieres, que prez,
Où le plus doux rosier me put comme cyprez,
Où ie n'ay plus l'aspect de la place Royale,
Où ie ne puis aller boire frais à ta Salle,
Où mon Maistre n'est pas, où ne vient point la Cour,
Où ie ne sçaurois voir ny toy, ny Liancour:
Ie ne sçay comme quoy ma sauuage nature
Peut sans estonnement souffrir cette aduanture:
Mon œil n'a point regret au lieu que i'ay laissé,
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a passé,
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuse,
Icy ie n'entretiens que Baccus & la Muse,
Qui tous deux liberaux auec leurs doux presens
A leur deuotion tiennent mes ieunes ans,
Innocent que ie suis plein de repos dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loüe ou me blasme,
Qui fais ce qui me plaist, qui vis comme ie vœux,
Qui plaindrois au destin le moindre de mes veux,
Qui ris de la fortune, & couché dans la bouë
Me mocque des captifs qu'elle attache à sa rouë:
Icy comme à la Cour i'ay le sort tout pareil,
Et voy couler mes iours sous vn mesme Soleil,
Que si nostre Siluandre a l'esprit prophetique,
Si les euenemens suiuent sa prognostique,
Et que cét an finy quelqu'vn ait le credit,
De faire reüssir le bien qu'il m'a predit,

On verta que Paris n'a pas changé de place,
Et que mes sentimens n'ont point changé de face:
Or comme dans la Cour i'estois peu Courtisan,
Sçache que dans les champs ie ne suis point Paysan,
Et que mes passions aucunement ne cedent
A la contagion des lieux qui me possedent,
Mon sens en toutes parts suiuant vn mesme cours,
Tu me verras tout tel que tu m'as veu tousiours,
Que si mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part où ce soit, si faut-il que ie meure,
Et quoy que face Ilax, & les plus fauoris,
Le Ciel n'est pas plus loin d'icy que de Paris.

ODE.

PErfide ie me sens heureux,
De ma nouuelle seruitude,
Vous n'auez point d'ingratitude
Qui rebute vn cœur amoureux:
Il est bien vray que ie me fasche
Du fard où vostre teint se cache,
Nature a mis tout son credit
A vous faire entierement belle,
L'Art qui pense mieux faire qu'elle
Me desplaist, & vous enlaidit.
L'esclat, la force & la peinture
De tant & de si belles fleurs,
Que l'Aurore auecque ses pleurs
Tire du sein de la Nature,
Sans fard & sans déguisement
Nous donne bien plus aysement
Le plaisir d'vne odeur naïfue:
Leur objet nous contente mieux,
Et se monstre deuant nos yeux
Auec vne couleur plus viue.
Les oyseaux qui sont si bien teints
Ne couurent point d'vne autre image,
Le lustre d'vn si beau plumage
Dont la Nature les y peints,
Et leur celeste melodie,
Plus aymable qu'en Arcadie,

N'estoient les flageolets des Dieux,
Prend elle mesme ses mesures,
Choisit les tons, fait les cesures,
Mieux que l'Art le plus curieux.
L'eau de sa naturelle source
Trouue assez de canaux ouuerts
Pour trainer par les plis diuers
La facilité de sa course :
Ses riuages sont verdissans,
Où des arbrisseaux fleurissans
Ont tousiours la racine fraische,
L'herbe y croist iusqu'à leur grauier,
Mais vne herbe que le bouuier
N'apporta iamais à sa creche.
Ces petits cailloux bigarrez
En des diuersitez si belles,
Où trouueroient-ils des modelles
Qui les fissent mieux figurez ?
La nature est inimitable,
Et dans sa beauté veritable,
Elle esclatte si viuement,
Que l'Art gaste tous ses ouurages,
Et luy fait plustost mille outrages,
Qu'il ne luy donne vn ornement.
L'Art ennemy de la franchise
Ne peut point estre recconneu :
Mais l'Amour qui ne va que nu
Ne souffre point qu'on le déguise :
Les Nymphes au sortir des eaux,
D'vn peu de ionc & de roseaux
Se font la coëffure & la robe :
Et les yeux du Satyre ont droit
De regretter encor l'endroit,
Que le vestement leur dérobe.
Si vous sçauiez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle,
Et combien de Vainqueurs pour elle,
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos Vnguens,
La nuict vous quitteriez le masque,

Et perdriez cét humeur fantasque
De dormir auec vos gans.
Lors que vous serez hors d'vsage;
Et que l'iniure de vos ans
Appellera les Courtisans
A l'amour d'vn plus beau visage;
Quand vos appas seront ostez,
Que les rides de tous costez
Auront coupé ce front d'albastre,
Taschez lors d'excroquer l'Amour,
Et si vous pouuez chaque iour,
Faites-vous de cire ou de plastre.
Si le Ciel me fait viure assez,
Pour voir la fin de vostre gloire,
Et me punir de la memoire
De nos contentemens passez,
Ie croy que ie feray bien ayse
Ne trouuant plus rien qui me plaise
Au visage que vous aurez,
De reuoir l'Amour & les graces,
Et d'en aller baiser les traces
Sur le fard dont vous vserez.
Mais aujourd'huy belle Perside,
Vos ieunes yeux seront tesmoins
Qu'il faut vn siecle pour le moins
Pour vous amener vne ride:
L'Aurore qui dedans mes vers
Doit apprendre à tout l'Vniuers
Que vostre beauté la surmonte,
Arrachant de ces beaux habits
Et les perles & les rubis,
Elle pleure & rougit de honte.
L'Aube n'est point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baisée,
Et ne verse point sa rosée
Pour la Marjolaine & le Tin:
La rougeur qui paroist en elle,
C'est de voir Perside trop belle,
Et l'humidité de ses pleurs,
Quoy que chante la Poësie,
Ce sont des pleurs de ialousie
Et des marques de ses douleurs.

ELEGIE.

DEpuis ce triste iour qu'vn adieu mal-heureux,
M'osta le cher objet de mes yeux amoureux,
Mon ame de mes sens fut toute des-vnie,
Et priué que ie fus de vostre compagnie,
Ie me trouuay si seul auecque tant d'effroy,
Que ie me creus moy-mesme estre esloigné de moy,
La clarté du Soleil ne m'estoit point visible,
La douceur de la nuict ne m'estoit point sensible,
Ie sentois du poison en mes plus doux repas,
Et des gouffres par tout où se portoient mes pas :
Depuis rien par la mort n'accompagnent ma vie,
Tant me cousta l'honneur de vous auoir suiuie:
O Dieux ! qui disposez de nos contentemens,
Les donnez-vous tousiours auecque des tourmens,
Ne se peut-il iamais qu'vn bon succez arriue
A l'estat des mortels qu'vn mauuais ne le suiue,
Meslez-vous de l'horreur au sort plus gracieux,
De celuy des humains que vous aymez le mieux ?
Icy vostre puissance est en vain appellée,
Comme vn corps a son ombre, vn costeau sa valée,
Ainsi que le Soleil est suiuy de la nuict,
Tousiours le plus grand bien a du mal qui le suit,
Lors que le beau Paris accompagnoit Heleine,
Son ame de plaisir veid la fortune pleine,
Mais le sort, ce bon-heur cruellement vengea,
Car comme auec le temps la fortune changea,
De sa posterité nasquit vne misere,
Qui fit brusler sa ville, & massacrer son pere,
Bien que dans ce carnage on veist tant de mal-heurs,
Qu'on versast dans le feu tant de sang & de pleurs,
Ie iure par l'esclat de vostre beau visage,
Que pour l'amour de vous ie souffre dauantage :
Car si long-temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprés des Dieux,
Et que ie suis tombé par vn coup de tonnerre,
Du plus haut lieu du Ciel, au plus bas de la terre ;
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil,
Aussi vray'ment depuis ie suis vestu de dueil,

Ie suis chagrin par tout où le plaisir abonde,
Ie n'ay plus nul soucy que de déplaire au monde :
Comme sans me flatter ie vous proteste icy
Que le monde ne fait que me déplaire aussi,
Au milieu de Paris ie me suis fait Hermite,
Dedans vn seul objet mon esprit se limite,
Quelque part où mes yeux me puissent diuertir,
Ie traine vne prison d'où ie ne puis sortir,
I'ay le feu dans les os, & l'ame déchirée,
De cette fléche d'or que vous m'auez tirée,
Quelque tentation qui se presente à moy,
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foy :
L'ordinaire secours que la raison apporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion bien forte,
L'irrite dauantage, & me fait mieux souffrir
Vn tourment qui m'oblige en me faisant mourir,
Contre vn dessein prudent s'obstine mon courage,
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage :
I'ayme ma frenesie & ne sçaurois aymer
Aucun de mes amis qui la voudroient blasmer :
Aussi ne crois-je point que la raison consente
De m'approcher tandis que vous serez absente,
I'entens que ma pensée esprouue incessamment
Tout ce que peut l'ennuy sur vn fidelle Amant,
I'entens que le Soleil auecque moy s'ennuye,
Que l'air soit couuert d'ombre, & la terre de pluye,
Que parmy le sommeil, de tristes visions
Enueloppent mon ame en leurs illusions,
Que tous mes sentimens soient meslez d'vne rage,
Qu'au lict ie m'imagine estre dans vn naufrage,
Tomber d'vn precipice, & voir mille serpens
Dans vn cachot obscur autour de moy rampans,
Aussi bien loin de vous vne vie inhumaine
Sans doute me sera plus aymable & plus saine,
Car ie ne puis songer seulement au plaisir,
Qu'vne mort ne me vienne incontinent saisir :
Mais quand le Ciel lassé du tourment qu'il me liure
Sous vn meilleur aspect m'ordonnera de viure,
Et quand leur changement les Astres inconstans
Me pourront amener vn fauorable temps,
Mon ame à vostre objet se trouuera changée,
Et de tous ces mal-heurs incontinent vengée :

Quand mes esprits seroient dans vn mortel sommeil,
Vos regards me rendront la clarté du Soleil,
Dessus moy vostre voix peut agir de la sorte,
Que le Zephir agit sur la campagne morte,
Voyez comme Philis renaist à son abord,
Desia l'Hyuer contr'elle a finy son effort:
Desormais nous voyons espanoüir les Roses:
La vigueur du Printemps reuerdit toutes choses,
Le Ciel en est plus gay, les iours en sont plus beaux,
L'Aurore en s'habillant escoute les oyseaux,
Les animaux des champs qu'aucun soucy n'outrage,
Sentent renouueller & leur sang & leur âge,
Et suiuant leur nature & l'appetit des sens,
Cultiuent sans remords les plaisirs innocens:
Moy seul dans la saison où chacun se contente,
Accablé de douleurs d'vne cruelle attente,
Languy sans reconfort, & tout seul dans l'Hyuer
Ne voy point le Printemps qui me puisse arriuer:
Seul ie voy les forests encore desolées,
Les parterres deserts, les riuieres gelees,
Et comme enforcelé ne puis gouster le fruit,
Qu'à la faueur de tous cette saison produit,
Mais lors que le Soleil adoré de mon ame,
Du feu de ses rayons reschauffera ma flâme,
Mon Printemps reuiendra, mais mille fois plus beau,
Que n'en donne aux mortels le celeste flambeau,
Si iamais le destin permets que ie la voye,
Plus que tous les mortels tout seul i'auray de ioye:
O Dieux! pour deffier l'horreur du monument,
Ie ne demande rien que cela seulement.

ELEGIE.

CRuelle à quel propos prolonges-tu ma peine?
Qui t'a solicitée à renoüer ma chaisne?
Quel demon ennemy de mes contentemens
Me vient remettre encore en tes enchantemens?
Mon mal alloit finir, & desia ma pensée
Ne gardoit plus de toy qu'vne image effacée,
Ma fiévre n'auoit plus que ce frisson leger,
Qui du dernier accez acheue le danger.

Encore vn iour ou deux de ton ingratitude,
Et i'allois pour iamais sortir de seruitude,
Ce n'estoit plus l'Amour qui guidoit mon desir,
Il m'auoit acheué sa peine & son plaisir,
Ie songeois aux douceurs que ce Printemps presente,
Mes yeux trouuoient desia la campagne plaisante,
Nous auions fait dessein mon cher Damon & moy
D'estre absent quelques iours de Paris & de toy,
Pour faire esuanoüir les restes de la flâme,
Qui si subitement ont r'allumé mon ame:
Tout au premier objet ses charmes inhumains
Ont reblessé mon cœur & rataché mes mains,
Il n'a fallu qu'vn mot de cette voix traistresse,
Que voir encore vn coup les yeux de ma Maistresse,
Au moins s'il se pouuoit qu'vn desir mutuel,
Nous eust lié tous deux d'vn ioug perpetuel,
Que iamais son caprice, & iamais ma colere
N'alterast en nos cœurs le soucy de nous plaire,
Iamais de nos plaisirs n'interrompist le cours,
Ie serois bien-heureux de l'adorer tousiours,
Lors qu'à l'extremité ma passion pressée
Se void dans ton accueil tant soit peu caressée,
Et que ta complaisance, ou d'aise, ou de pitié,
Ne laisse pas long-temps languir mon amitié,
Ie sens dans mes esprits se répandre vne ioye
Qui passe tous les biens que la Fortune enuoye:
Si Dieu me faisoit Roy ie serois moins content,
L'Empire du Soleil ne me plairoit pas tant,
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne,
Ie foulerois aux pieds l'esclat d'vn Couronne,
Et dans les vanitez où tu me viens rauir,
Ie tiendrois glorieux vn Roy de me seruir,
Sans toy pour m'enrichir Nature est infertile,
Et pour me resiouyr Paris mesme inutile,
Toy seule est le thresor, & l'obiect precieux
Où veillent sans repos mon esprit & mes yeux,
Et selon que ton œil me rebute ou me flate,
Dans le mien, ou la ioye, ou la fureur esclate;
Quand mes desirs pressez du feu qui les poursuit,
Cherchent dans tes faueurs vne amoureuse nuict,
Si peu que ton humeur refuse à mon enuie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie;

Souuiens-toy ie te prie à quel point de douleur,
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur:
Combien que mon respect auecque des contraintes
Se voulut offencer de retenir mes plaintes,
Tu sçais dans quels tourmens i'attendis le Soleil,
Et par quels accidens ie rompis ton sommeil,
Panché dessus les bords d'vn gouffre inéuitable,
Tu me vis supporter vn mal insupportable,
Vn mal où mon Destin te faisoit consentir,
Quoy qu'il t'en preparast vn peu de repentir,
Dans le ressentiment de ce cruel outrage,
Ma raison par despit esueilla mon courage;
Ie fis lors vn dessein de separer de moy
Cette part de mon cœur qui vit auecque toy,
De ne songer iamais à retrouuer la trace,
Par où desia souuent i'auois cherché ta grace:
Damon estoit tousiours auprés de mon esprit,
Pour l'assister au cas que son mal le reprit,
Ie r'appellois desia le ieu, la bonne chere,
Ma douleur tous les iours deuenoit plus legere,
Ie dormois la moitié de la seconde nuict:
L'absence trauailloit auec beaucoup de fruict,
Desia d'autres beautez auec assez de charmes
Diuertissoit ma peine & tarissoit mes larmes,
Leur naturel facile en mon affection
Auoit mis ton esclaue à leur deuotion,
Et comme vne amitié par vne autre s'efface,
Chez moy d'autres obiects auoient gaigné ta place,
Lors que ta repentance ou plustost ton orgueil,
Irrité que mes maux estoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux, qui chez moy retrouuerent
La mesme intelligence alors qu'ils arriuerent,
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que ie me retrouuay dans mes premiers liens,
Ma raison se desdit, mes sens à ton entrée
Sentent qu'vn nouueau mal les blesse & les recrée,
Et du mesme moment qu'ils ont conneu leurs fers,
Ils n'ont peu s'empescher qu'ils ne s'y soient offers,
Caliste, s'il est vray que ton cœur soit sensible
Au feu qui me consume, & qui t'est bien visible,
S'il est vray que tes yeux lors qu'il me vont blesser,
Ont de la confidence auec ton penser,

Que ma possession te donne vn peu de gloire,
Que iamais mon obiet ait flatté ta memoire;
Ainsi que tes regards, ta voix, & ton beau teint
Ont leur portrait fidele en mon cœur bien empreint,
Considere souuent, quel plaisir, quelle peine
Me fait comme tu veux ton amour ou ta haine,
Pardonne à ma fureur vne importunité,
Qu'elle ne te fait point auec impunité:
Car ie veux que le Ciel m'accable du tonnerre,
Si tousiours ma raison ne luy fait point la guerre,
Et ie croy que le temps m'assistera si bien,
Qu'enfin i'accorderay ton desir & le mien.

ELEGIE.

A Monsieur de Pesé.

VNique confident de ma nouuelle flâme,
Toy seul que i'ay laissé lire au fond de mon ame,
Toy chez qui mon secret demeure sans danger,
Qui sçais comme tu dois me plaindre & me vanger,
Escoute ie te prie vne plainte forcée,
Qu'vn vif ressentiment arrache à ma pensée;
Celle à qui i'ay donné mon ame à gouuerner,
Fais le pis qu'elle peut afin de la damner,
Tous les iours son orgueil contre sa conscience,
Par de nouueaux affronts combat ma patience,
Je ne puis plus parler, la pesanteur des fers,
Que i'ay depuis deux ans honteusement souffers:
Helas! quand ma raison remet en ma memoire,
Ce que tu me disois au riuage du Loire,
Lors qu'auec tant d'honneur & de bon traitement
Tu voulois diuertir mon mescontentement,
Ie me veux repentir d'auoir esté rebelle
A ton opinion, quoy qu'elle fut cruelle;
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du iour,
Tu m'aurois fait plaisir de me guerir d'amour:
Si tu sçauois combien cela me fait de peine,
Combien cette fureur desguise vn ame seine,
Combien cette molesse enchante la vertu,
Sans quel effort l'esprit y demeure abatu,

Et comme l'honneur mesme y compatit encore,
Tu maudirois pour moy la beauté que i'adore,
Mais auec qui bien-tost ie t'oserois iurer,
Viure indifferemment au lieu de l'adorer :
Ie sens que ma raison fremit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices,
Elle est insupportable en la legereté,
Elle a trop peu de soin & trop de liberté,
Elle void dans mon ame, & sans m'ouurir la sienne,
Elle veut posseder absolument la mienne ;
Tu sçais comment l'Amour peut forcer quelquefois
A trahir le deuoir & transgresser les loix,
Et que sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont vn peu criminelles ;
Qu'il est bien dangereux de viure en confident,
Auec qui sans dessein nous perd en se perdant :
Caliste sourde au bruit d'vne mauuaise estime,
Cherche des vanitez à publier vn crime,
M'a quelquefois prié de luy donner des vers,
Où tout le monde vist tous nos desirs ouuerts,
De luy faire vne image en cette humeur lasciue,
Apres nos derniers iours parust encore viue,
Vrayement ie suis heureux qu'elle m'ait contenté,
Par toutes les faueurs que donnent vne beauté,
Ce souuenir m'en donne vne si chere ioye,
Que mes yeux sont ialoux que personne la voye,
Mesme à toy qui me vois & dedans & dehors,
Ie ne te l'ay point dit sans vn peu de remords :
Mais puisqu'elle est d'vne ame à ne pouuoir rien taire,
Enuers toy ma prudence estoit peu necessaire,
Puis que tout est public en cét esprit leger,
Mon secret ne seruoit qu'à te desobliger,
Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
Et ma discretion trompoit ta confidence :
Cher Damon, ie t'adiure au nom de l'amitié,
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur : Enfin ie te confesse,
Que ie t'ay moins aymé iadis que ma Maistresse,
Aujourd'huy que mon cœur panche à sa guerison,
Comparant ta franchise auec sa trahison,
Ses imperfections auecque ton merite,
Ie crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite :

Depuis que mes regards ont descouuert le iour,
Que ie me suis osté le bandeau de l'Amour,
Ie commence à tout voir d'vn different visage,
Ie ramene mes sens à leur premier vsage,
Ie cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teint, ny les traits de ses yeux.
Damon, i'ay veu depuis d'vne claire apparence
Qu'en toy seul i'ay plus d'aise & d'heur & d'asseurãce,
Que ie n'en puis trouuer dans ces liens honteux,
Où le mal est certain & le plaisir douteux,
En la plus belle ardeur où ie puis voir Caliste,
Mon ame y sent tousiours quelque chose de triste,
Tousiours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre vn absolu plaisir,
Dans ces molles fureurs qui m'alloient rendre infame,
Certains enchantemens enueloppoient mon ame,
Tous mes sens esgarez prenoient vn autre cours,
Desia ie n'auois rien de libre en mes discours;
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie,
S'estoient laissé surprendre à cette tyrannie,
Ie ne goustois plus rien qui ne me fut amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer,
Tu m'as veu quelquefois toute la nuict entiere
Réuer profondement sans aucune matiere;
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens,
N'ay-je point fait depuis des vers plus languissans?
Croy que i'ay bien souffert, & que cette aduanture
Auoit si puissamment estourdy ma nature,
Qu'encore vn mois ou deux à force d'endurer,
Mes pauures sens vsez ne pouuoient plus durer,
Si son dernier mespris ne m'eust donné ma grace,
Ie men allois mourir comme mourut le Tasse:
Puis que i'en suis sauué; car ces vers sont témoins
Que ie ne l'aime plus, puis que ie l'aime moins:
D'vn sommet releué lors que le pied nous glisse,
On trébuche tousiours du faiste au precipice:
Puis que i'en suis dehors, ie te laisse à choisir
L'objet que tu voudras prescrire à mon desir,
Et si tu veux complaire à ma derniere enuie,
Cher Damon prens le soin de gouuerner ma vie.

ELEGIE.

NE me fais point aimer auecque tant de peine,
Dedans ma paſſion garde-moy l'ame ſaine,
Tiens le plaiſir des vers dans la fureur d'amour,
Si i'ay ſouffert la nuict, conſole moy le jour ;
Quand tu m'auras bleſſé, permets que ie ſouſpire,
Et quand i'ay ſoûpiré, permets moy de l'eſcrire ;
Ce beau feu ſi ſubtil qui pour nous faire aimer,
Vient dedans noſtre ſang afin de l'animer,
S'il eſt trop violent, & s'il a trop de flâme,
Il affoiblit le corps, il eſblouït noſtre ame :
Mais lors qu'à petits traits le cœur en eſt eſpris,
Il nous en rend meilleurs les corps & les eſprits ;
Ainſi qu'il n'eſt ſaiſi de cette rage extréme,
Qui prend la liberté de ſçauoir ce qu'il ayme,
Qui s'en fait obliger, & ne ſe laiſſe pas
Abuſer ſottement à des legers appas,
Auec peu de trauail il a bien-toſt ſa proye,
Et de peu de ſouſpirs il achepte ſa ioye ;
Ainſi dans le tourment, il trouue le bon-heur,
Et dans la ſeruitude, il fait venir l'honneur :
Par fois ſa paſſion ſe tient vn peu cachée,
Pour auoir le plaiſir de ſe voir recherchée,
Et s'il veut conſentir de ſe voir mal traitté,
Ce n'eſt que pour le bien d'eſtre apres regretté :
Moy que toute la nuict offuſqué de tes charmes,
Les pauots du ſommeil ay diſtillez en larmes,
Et qui m'imaginant d'ouyr tes doux propos,
N'ay ſçeu prendre en dormant tant ſoit peu de repos,
Ie meriterois bien que toute la iournée
On flataſt la douleur que la nuict m'a donnée,
Et que Cloris vint faire auec vn doux baiſer,
De ſes afflictions mon ame repoſer :
On dit que le Soleil ſortant du ſein de l'onde,
Pour rendre l'exercice & la lumiere au monde,
Diſſipe à ſon reſueil cette confuſe erreur
Des ſonges de la nuict qui nous faiſoient horreur ;
Mais quand nous gueriſſons à l'aſpect de ſa flâme,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame,

Ce n'est qu'vn peu de bile & de froide vapeur,
Qui peint legerement des visions de peur;
Car vne passion bien auant imprimée
Ne s'esuanouyt pas ainsi qu'vne fumée,
Et ceux qui comme moy sont trauaillez d'amour,
Gardent leur resuerie & la nuict & le iour:
Cloris est le Soleil dont la clarté puissante
Console à son regard mon ame languissante,
Escarte mes ennuys, dissipe à son abord
Le chagrin de la vie & la peur de la mort:
Mais depuis peu de iours sa flâme est si tardiue
Pour estre comme elle est si perçante & si viue,
Que l'ingratte me laisse à petit feu mourir,
Faute d'vn seul regard qui me pourroit guerir:
Donne-moy la raison d'vne amitié si lente,
Cloris aurois-tu peur que mon ame insolente,
Offrit à ta beauté qu'vn vœu respectueux,
Mes desirs sont ardens, mais ils sont vertueux,
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire,
N'est pas le mouuement du feu que ie souspire,
I'ayme à te regarder & d'estre tout vn iour,
Mourant auprés de toy sans te parler d'amour;
Si ce n'est que mes yeux au desçeu de mon ame,
Fassent estinceler quelque rayon de flâme,
Et que mon cœur surpris de trop de passion,
Lasche quelque souspir sans mon intention;
Mon pauure esprit captif craint si fort ta colere,
Qu'il n'ose hazarder mesme de te complaire,
I'ayme mieux me fascher de n'auoir point osé,
Que mourir dans l'affront de me voir refusé;
Car nier quelque chose à mon desir fidelle,
Ce seroit me donner vne douleur mortelle,
Et de regret contraint de me desesperer,
Ie perdrois le plaisir que i'ay de t'adorer,
Il vaut mieux viure encor en cette incertitude,
Et quoy que le destin garde ma seruitude,
Cependant cét Amour me tient mes sens ouuerts,
A la facilité de composer des vers,
I'en tire le plaisir de peindre en mon ouurage
Tous les traits de mon ame & de ton beau visage;
Et leurs lineamens pourtraicts dans mes escrits
M'entretiennent tousiours les yeux & les esprits;

Puis que le Ciel t'a mis dedans la fantaisie,
Le bon-heur de gouster vn peu de ma poësie,
Tu verras mon Genie à tes yeux complaisant,
T'en faire tous les iours quelque nouueau present,
Ma passion destine vn œuure à ta loüange,
Qui te doit plaire mieux que les tresors du Gange,
Et lors que mon trauail te fait songer à moy,
Ie m'estime aussi riche & plus heureux qu'vn Roy,
Ce qu'on tient de fortune est vne fausse pompe,
Où nostre infirmité se captiue & se trompe,
Vn iugement bien sain y sent peu de plaisir,
Et n'y sousmet iamais son glorieux desir,
Ces metaux qu'vn auare auidemment enserre,
Comme indignes du iour sont cachez sous la terre :
Si les tresors estoient comme on dit precieux,
Cloris, les diamans nous tomberoient des Cieux,
La perle descendroit auecque la rosée,
Elle ne seroit point aux ondes exposée,
La mer qui la vomit la tiendroit cherement,
La mer dont l'ambre méme est comme vn excremét,
Le Soleil qui fait l'or en auroit des Couronnes,
Ainsi ie ne veux point, Cloris, que tu me donnes ;
Et tu sçais bien aussi que ie ne pense pas,
Que des riches presens soient pour toy des appas :
Car vn de mes souspirs que ie te fais entendre,
Vne goutte de pleurs que tu me vois respandre,
Peuuent plus sur ton ame, & te font plus aimer,
Que si ie te donnois & la terre & la mer :
Ie te proteste aussi de n'estre point auare,
De tout ce que la mer & la terre ont de rare,
Et qu'vn de tes regards me vaut mille fois mieux,
Que le gouuernement de l'Empire des Cieux.

ELEGIE.

I'Ay fait ce que i'ay peu pour m'arracher de l'ame
L'importune fureur de ma naissante flâme,
I'ay leu toute la nuict, i'ay ioüé tout le iour,
I'ay fait ce que i'ay pû pour me guerir d'amour,
I'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ouide,
Et d'vn cruel dessein à mes amours perfide,

Goustant

Gouſtant tous les plaiſirs que peut donner Paris,
I'ay taſché d'eſtouffer l'amitié de Cloris:
I'ay veu cent fois le Bal, cent fois la Comedie,
I'ay des Luths les plus doux gouſté la melodie:
Mais malgré ma raiſon encore Dieu mercy,
Ces diuertiſſemens ne m'ont point reüſſi,
L'image de Cloris tous mes deſſeins diſſipe,
Et ſi peu qu'autre part mon ame s'émancipe,
Vn ſacré ſouuenir de ſes beaux yeux abſens,
A leur premier objet fait reuenir mes ſens;
Lors que plus vn deſir de liberté me preſſe,
Amour ce confident ruſé de ma Maiſtreſſe,
Luy qui n'a point de foy, me fait reſſouuenir
Que i'ay donné la mienne, & qu'il l'a faut tenir,
Il m'a fait vn ferment qu'il a mis mon idée
Dans le cœur de ma Dame, & qu'elle l'a gardée,
Me fait imaginer, mais bien douteuſement,
Qu'elle aura ſouſpiré de mon éloignement,
Et que bien-toſt, ſi l'Art peut ſuiure la Nature,
Sa beauté me fait faire vn don de ſa peinture:
Cela me perce l'ame auec vn traict ſi cher,
Qu'il me fait receuoir le feu ſans me faſcher,
Cela remet mon cœur ſur ſes premieres traces,
Me fait reuoir Cloris, auecque tant de graces,
Me r'engage ſi bien, que ie me ſens heureux,
Quoy qu'auec tant de mal d'eſtre encore amoureux;
Ie ſçay bien qu'elle m'ayme, & cét amour fidelle
Demande auec raiſon que ie deſpende d'elle,
Et ſi noſtre deſtin par de ſi fermes loix
Preſcrit aux plus heureux de mourir vne fois,
Qu'vn autre ambitieux ſe conſume à la guerre,
Et meure dans le ſoin de conquerir la terre:
Pour moy quand il faudra prendre congé du iour,
Puis que Cloris le veut, ie veux mourir d'amour,
Qu'on ne me parle point de ſon humeur legere,
Ie veux que ſes deffauts me la rendent plus chere,
Ce que fait la raiſon pour empeſcher d'aymer,
Ne peut que mes deſirs dauantage allumer:
Quoy que dans le trauail mon eſprit diminuë,
Que ma vie en deuienne vne mort continuë,
Que mon ſens étourdy relâche ſa vigueur,
Et deſia ſur mon front imprime ſa langueur,

(Cependant que Cloris est la viue peinture
Du plus riche en bon-point que peut donner nature)
Que son cœur nonchalant, ou peut-estre inhumain,
A mon dernier mal-heur doiue prester la main,
Que souuent d'vn baiser elle me soit auare;
C'est tout-vn, il me plaist qu'elle me soit barbare,
Ie veux pour mon plaisir aymer sa cruauté,
En faueur de ses yeux ie hay ma liberté,
Ie hay mon iugement, & veux qu'on me reproche
Que i'ayme sans sujet vn naturel de roche,
Ie me console assez puis que ie voy les Cieux
Endurer comme moy l'empire de ses yeux,
Que le Soleil ialoux de la voir luire au monde,
Pasle ou rouge tousiours, se va cacher sous l'onde;
Ie ne sçaurois penser que la fierté des ans,
Que ce vieillard cruel qui mange ses enfans,
Voyant tant de beautez puisse auoir le courage,
Tout impetueux qu'il est de leur faire vn outrage,
Et quoy qu'vn siecle entier la conduise au trépas,
Pour moy tousiours ses yeux auront assez d'appas,
Mon inclination est assez pure & forte,
Contre le changement que la vieillesse apporte,
Quand le Ciel par despit renuerseroit le cours,
Et l'ordre naturel qu'il a prescrit aux iours,
Et que demain pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il luy donnast des rides,
Ma flâme dans mon sang en ses plus chauds boüillõs,
Adoreroit son front tout coupé de sillons,
Ny son teint sans esclat, ny ses yeux sans lumiere,
Ne pourroient rien châger de mon humeur premiere,
Que son ame & son corps soient tous couuerts d'hor-
Ie veux suiure par tout mon amoureuse erreur: (reur,
Toy quelque changement dont la fortune essaye,
De voir en m'affligeant si ta constance est vraye,
Cloris rends la pareille à ma ferme amitié,
Et ne me manque point de foy ny de pitié,
Ie sçay bien qu'aisément tu te pourrois desdire,
Sans qu'il arriue en moy quelque chose de pire,
Pour ce que mes deffauts sont des occasions,
Pour destourner de moy tes inclinations;
Mais pour diminuer cette amitié sacrée,
Et pour rompre la foy que tu m'as tant iurée,

Mes imperfections sont vn foible sujet,
Car ton amour n'a point ma vertu pour objet :
On dit que les meschans qui d'vne aueugle rage
Pressent ceux qui iamais ne leur ont fait d'outrage,
Suiuans vn naturel malin qui les espoint,
Persecutans plus fort, & ne pardonnans point,
Ne demordent iamais de leur fausse vengeance,
Quād leur courroux n'a point pour objet vne offence;
Ainsi ton amitié qui n'a pour fondement,
Que de suiure enuers moy sa bonté seulement,
Qui ne sçauroit trouuer par où ie sois capable
De la moindre faueur, ny d'où ie suis aymable,
Ne peut trouuer aussi par où se destourner,
Ne peut trouuer ainsi dequoy m'abandonner,
Et sur cette esperance où mon amour se fonde,
Ie croy viure & mourir le plus heureux du monde.

SVR LE BALLET DV ROY.

Pour Monsieur le Duc de Montmorency.

CElle pour qui ie veux mourir,
Me fait vn mal si fauorable,
Que si l'on me venoit guerir
On me rendroit bien miserable.
Vn Roy pour les tourmens si doux
Quitteroit toutes ses delices,
Et me voyant seroit jaloux
De mes fers & de mes supplices.
Aussi pour mieux fauoriser
Le diuin secret de ma flâme,
Mon front s'est voulu déguiser
De peur de descouurir mon ame.
C'est ainsi que le Roy des Dieux
Picqué de quelque beau visage,
Prenoit en deualant des Cieux
Tousiours vn masque à son visage.
Et déguisant sa majesté,
Pour complaire à sa frenaisie,
Il auoit pour chasque beauté
Vne forme à sa fantaisie.

Pour moy si mes vœux auoient lieu,
On verroit ma fiévre humaine
Bien-tost se changer en vn Dieu,
Non pas pour moins sortir de peine;
Mais plustost pour sçauoir ainsi
Conseruer le mal qui me presse,
Et pour estre plus digne aussi
De l'amitié d'vne Deesse.
Pleust au Ciel qu'vn iour seulement
Iupiter m'en donna sa face,
Et qu'il voulut pour vn moment
Me laisser regner en sa place.
I'ordonnerois que les Autels
Que par tout l'Vniuers on dresse
Pour les Dieux, ou pour les mortels,
Ne seroient que pour ma Maistresse.
Le temps serf de ses volontez,
Comme moy lui rendant hommage,
Laisseroit viure ses beautez
Sans leur faire iamais outrage.
Ie commanderois aux Zephirs
De produire vne fleur nouuelle,
Toute de flâme & de souspirs,
Où ie serois peint auec elle.
Quelque si cher contentement
Dont Iupiter nous fasse enuie,
La terre seroit l'élement
Où nous voudrions passer la vie;
Paris seroit nostre sejour,
Et dans cette ioye infinie,
Rien que moy, la paix, & l'amour,
Ne seroient en sa compagnie.

LE DESGVISE'.

POVR MONSIEVR LE PREMIER.

DAns la felicité des graces de vos yeux, (somme
Dont l'esclat m'est si cher alors qu'il me con-
Pouuant passer pour vn des Dieux,
Ce que ie suis n'est plus que le semblant d'vn homme.

Depuis que ie vous vis, les clartez du Soleil
Ne furent plus pour moy qu'vne lumierè peinte,
La faueur du plus doux ſommeil
Depuis que ie vous ſers, n'eſt pour moy qu'vne feinte,
Dans l'eſtroitte priſon où demeure vn amant,
Et dont ie ne crois pas qu'aucun ſort me deliure,
Viure touſiours dans le tourment,
Ce n'eſt que proprement faire ſemblant de viure.
Mes yeux lors que la nuict aueugle l'vniuers,
Semble eſtre endormis, & ne voir plus de flâme,
Et toutesfois ils ſont ouuerts,
Mais c'eſt vers le Soleil qui luit dedans mon ame.
Lors qu'Alcmene eut bleſſé des traits de ſon amour
Ce Dieu dont les larcins ont eſté ſi celebres,
Nature déguiſa le iour,
Et couurit tout le Ciel d'vn manteau de tenebres.
Si pour vn beau deſſein il faut ſe déguiſer,
Si le ſecret d'amour a beſoin qu'on le couure,
On ne me ſçauroit accuſer
D'eſtre aujourd'huy le ſeul qui diſſimule au Louure.

Thisbé pour le portraict de Pyrame.

AV PEINTRE.

FAy-moy de grace vne peinture,
Si tu fis iamais rien de beau,
Toy qui des traits de ton pinceau
Surpaſſe l'Art & la Nature :
Mais ſans prendre plus de loiſir,
Que mon impatient deſir
Ne peut accorder à mon ame,
Au moins apporte-moy demain
Le portraict de l'œil de Pyrame,
Ou celuy de ſa belle main.
N'euſſe-tu tracé que l'ombrage
De ſon front ou de ſes cheueux,
Ne fais point tant languir mes vœux;
En l'attente de ton ouurage,
Apporte-moy dés aujourd'huy
Quelque petit ſemblant de luy ;

Peintre n'as-tu rien fait encore?
Tu recherches trop de façon,
Il ne faut que peindre l'Aurore
Sous l'habit d'vn ieune garçon.
Cognois-tu les Lis & les Roses,
En sçais-tu faire les portraicts,
En vn mot sçais-tu tous les traicts,
De toutes les plus belles choses ?
As-tu veu ces Tableaux hardis,
Qui sur les Autels de iadis
Ont porté le pinceau d'Appelle?
Sçache que tu m'offenseras
De ne prendre au plus beau modelle
Vn portraict que tu luy feras.
Suy tous les plus fameux exemples,
Des Peintres morts ou des viuans,
Voy tout ce que les plus sçauans,
Ont fait pour embellir nos Temples,
Voy le teint, les yeux & les mains,
Dont l'artifice des humains
A voulu figurer les Anges,
Leur plus superbe monument
Doit quitter toutes ses loüanges
A l'image de mon Amant.
Si tu voulois peindre Hyacinthe
Pour le faire voir au Soleil,
Où d'vn plus superbe appareil
Vaincre le Tasse en son Aminthe,
Tu peindrois Pyrame ou l'Amour,
Ou ce premier esclat du iour,
Lors que sans ride & sans nuage,
Dans le Ciel comme en vn tableau,
Il fait luire son beau visage
Tout fraischement tiré de l'eau.
Sois ie te prie vn peu barbare,
Pour bien faire ouure moy le sein,
Tu dois apprendre le dessein
D'vne occupation si rare :
Pleust au Ciel qu'il te fust permis
De le voir comme Amour l'a mis
Au plus profond de mes pensées ;
Car c'est où ses perfections

Paroiſſent viuement tracées,
Auſſi bien que mes paſſions.
Mais pardonne à ma jalouſie,
S'il ſe peut ſans t'iniurier,
Laiſſe-toy derechef prier
De le peindre à ma fantaiſie,
Ne demande point à le voir :
Car pour bien faire ton deuoir,
Et ne me faire point d'iniure,
Tu le peindras comme les Dieux,
De qui tu fais bien la figure,
Sans qu'ils ſoient preſens à tes yeux.

ELEGIE.

PRoche de la ſaiſon où les plus viues fleurs
Laiſſent eſuanouyr leur ame & leurs couleurs,
Vn Amant deſolé, melancolique & ſombre,
Ialoux de ſon chemin, de ſes pas, de ſon ombre,
Baiſoit aux bords de Loire en flattant ſon ennuy,
L'Image de Caliſte errante auecque luy ;
Reſuant aupres du fleuue il diſoit à ſon onde,
Si tu vas dans la Mer qui va par tout le monde,
Fay-là reſſouuenir d'apprendre à l'Vniuers
Qu'il n'a rien de ſi beau que l'objet de mes vers :
Ces fleurs dõt le Printemps fait voir tes riues peintes,
Au matin ſont en vie & le ſoir ſont eſteintes :
Mais quelque changement qui te puiſſe arriuer,
Caliſte & ſes beautez n'auront iamais d'hyuer :
Ces humides baiſers dont tes riues moüillées,
Seront pour quelques iours encore chatoüillées,
Arreſteront enfin leur amoureuſe erreur,
Et s'approchant de toy ſe geleront d'horreur,
Alors que tous les flots ſont transformez en marbres,
Lors que les Aquilons vont deſchirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ny pois,
Fait prendre le criſtal des roches & des bois,
Que l'onde applaniſſant ſes orgueilleuſes boſſes,
Souffre ſans murmurer le fardeau des carroſſes,
Que la neige durcie a paué les marets,
Confondu les chemins auec les guerets,

Que l'Hyuer renfroigné d'vn orgueilleux empire,
Empesche les Amours de Flore & de Zephire,
Qu'Endimion vaincu du froid & du sommeil
Ne peut tenir parole à la sœur du Soleil,
Qui cependant tousiours va visiter sa place
Sur le haut d'vn rocher tout herissé de glace ;
Moy qui d'vn sort plus humble ou bien plus glorieux
Sur les beautez du Ciel n'ay point ietté mes yeux,
Qui n'ay iamais cherché cette bonne fortune
Qu'Endimion trouuoit aux beautez de la Lune,
Durant cette saison, où leur ardent desir
Ne trouue à son dessein ni place ni loisir,
Ie verray ma Caliste apres ce long voyage,
Qui plus que cent Hyuers m'a fait souffrir d'orage,
Qui m'a plus ruiné que de faire abismer
Vn vaisseau chargé d'or que i'aurois sur la mer,
Quel outrage plus grand auroit-il peu me faire,
Que me cacher vn mois le seul iour qui m'esclaire,
Dieu hastez donc l'Hyuer, & luy soyez tesmoins,
Que le Printemps, l'Autonne, & l'Esté valent moins,
Qu'il despoüille les bois, & de sa froide haleine,
Perde tout ce que donne & le mont & la plaine,
Ce mois qui maintenant retient cette beauté,
A bien plus d'niustice & plus de cruauté,
Car l'Hyuer au plus fort de sa plus dure guerre,
Nous oste seulement ce que nous rend la terre,
N'emporte que des fruits, n'estouffe que des fleurs,
Et sur nostre destin n'estend point ses mal-heurs,
Où la dure saison qui m'oste ma Maistresse,
Toutes ses cruautez à ma ruine addresse,
Mon front est plus terny que des Lys effacez,
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacez,
Blois est l'Enfer pour moy, le Loire est le Cocite,
Ie ne suis plus viuant si ie ne ressuscite :
Vous qui feignez d'aymer auecque tant de foy,
Trompeurs vous estes bien moins amoureux que moi,
Courtisans qui par tout ne seruez que de nombre,
Qui n'aimez que le vent, qui ne suiuez que l'ombre,
Qui traisnez sans plaisir vos iours mal asseurez,
Pendans chez la Fortune a des liens dorez,
Vous sçauez mal que c'est des veritables peines,
Que donne vn feu subtil qui fait brusler les veines :

Esclaues insensez des pompes de la Cour,
Vous sçauez mal que c'est d'vn veritable Amour :
Infidelle Alidor tu feins d'aymer Syluie :
Mais tu perds son objet, & ne perds point la vie,
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout son image te suit,
Qu'elle est profondement empreinte en ta pensée,
Et que ton ame en est mortelllement blessée.
O toy qui ma Caliste aujourd'huy me rauis,
Qui vois ce que ie sens, qui sçait comme ie vis :
Malicieux destin qui me separe d'elle,
Tu respondras pour moy si ie luy suis fidelle,
Si depuis son départ i'eus vn mauuais dessein,
Si ie n'ay tousiours eu des serpens dans le sein,
Tout ce que fait Damon pour diuertir ma peine,
Toute sa bonne chere est importune & vaine,
Ie suis honteux de voir qu'il faille ingrattement,
Faire mauuaise mine à son bon traittement,
Que ie ne puisse en rien desguiser ma tristesse,
Quoy qu'à me diuertir son amitié me presse :
Aussi-tost que ie puis me desrober de luy,
Que ie trouue vn endroit commode à mon ennuy,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Ie la fais par mes vers distiler à ma plume :
Par fois lors que ie pense escrire mon tourment,
Ie passe tout le iour à resuer seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celuy de ma Dame,
De penser en penser confusément tiré,
Suiuant le mouuement de mon sens esgaré ;
Si i'arreste mes yeux sur nos noms que ie trace,
Quelque goutte de pleurs m'eschappe & les efface,
Et sans que mon trauail puisse changer d'objet,
Mille fois sans dessein ie change de projet.
Toute cette beauté dans mes sens ramassée,
Tantost ses doux regards presente à ma pensée,
Quelquefois son beau teint, & m'offre quelquefois
Les œillets de sa léure, & l'accent de sa voix,
Tantost son bel esprit d'vne superbe image
Tout seul de mes escrits veut receuoir l'hommage,
Confus ie me retire, & songe qu'il vaut mieux
Consoler autrement, & mon Ame & mes yeux,
Ie m'en vay dans les champs, pour voir s'il est possible

Qu'vn bien-heureux hazard me la rendit visible,
Ie m'en vay sur les bords de ces publiques eaux,
Dont le dos nuict & iour est chargé de batteaux,
Et tout ce que ie vois descendre sur la riue,
Me fait imaginer que ma Caliste arriue :
Bref, contre tout espoir mon œil n'est iamais las,
De trauailler en vain à chercher du soulas,
Quoy que le temps prescrit à cette longue absence,
Pour tout ce que ie fais d'vn seul point ne s'aduance,
Ie veux persuader à mon ardent Amour,
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour,
Ainsi dit Mœlibé, & pasle, & las, & triste,
Acheua sa iournée en adorant Caliste.

O D E.

CLoris pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois-tu que mon esprit se picque,
De t'aymer eternellement :
Lors que mes ardeurs sont passées,
La raison change mes pensées,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Ie me trouue dans des tristesses,
Qui font que tes delicatesses,
Commencent à me faire horreur.

A voir tant fuir ta beauté,
Ie me lasse de la poursuiure,
Et me suis resolu de viure,
Auec vn peu de liberté :
Il ne me faut qu'vne disgrace,
Qu'encore vn traict de cette audace,
Qui t'a fait tout manquer de foy,
Apres tiens-moy pour vn infame,
Si iamais mes yeux ny mon ame,
Songent à s'aprocher de toy.

Ie me trouue prest à te voir
Auec beaucoup d'indifference,
Et de te faire vne reuerence,
Moins d'amitié que de deuoir :
Toutes les complaisances feintes,
Où tes affections mal peintes,

Ont trompé mes ſens hebetez,
Ie les tiens pour foibles feintiſes,
Et n'appelle plus que ſottiſes,
Ce que ie nommois cruautez.
Ie ne veux point te décrier
Apres t'auoir loüé moy-meſme,
Ce ſeroit tacher d'vn blaſpheme
L'Autel où l'on m'a veu prier,
T'ayant prodigué des loüanges :
Que ie ne deuois qu'à des Anges,
Ie ne te les veux point rauir,
Ie les donne à ta tyrannie,
Pour deſguiſer l'ignominie,
Que i'ay ſoufferte à te ſeruir.
Ie ne veux point mal à propos,
Mes vers ny ton honneur deſtruire,
Mon deſſein n'eſt pas de te nuire,
Ie ne ſonge qu'à mon repos ;
Encore auras-tu cette gloire,
Que ſi la voix de ta memoire,
Parle à quelqu'vn de mes douleurs,
On dira que ma ſeruitude,
Reſpecta ton ingratitude
Iuſqu'au dernier de mes mal-heurs.
I'ay ſouffert autant que i'ay peu,
Ie n'ay plus de nerfs pour tes geſnes,
Ny goutte de ſang dans mes veines,
Qui ne ſe bruſle à petit feu :
Ie me ſens honteux de mes larmes,
Amour n'a deſia plus de charmes,
Ie ſuis preſſé de toutes parts,
Et bien-toſt, quoy que ie trauailles,
Ie m'arracheray des entrailles,
Tout le venin de tes regards.
Sçachant bien que ie meurs d'Amour,
Que ie bruſle d'impatience,
As-tu ſi peu de conſcience
Que de m'abandonner vn iour,
Apres ton ingrate careſſe,
Si tu n'as que cette pareſſe,
Fatale à ma credulité,
Puiſſe-tu perir d'vn tonnerre,
Ou que le centre de la terre,

Cache ton infidelité.
Non, ie ne sçaurois plus souffrir,
Cette liberté de ta vie,
Tout me blasme, & tout me conuie
De me plaindre & de me guerir :
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face,
L'ardeur de mes premiers plaisirs,
Perd beaucoup de sa violence,
Ma raison & ta nonchalance,
Ont presque amorty mes desirs.
Ie sçay bien que la Vanité,
Qui te fait plaire en mes supplices,
Cherche encore dans tes malices
Dequoy trahir ma liberté :
Encores tes regards perfides,
Preparent à mes sens timides
L'effort de leur esclat pipeur,
Et malgré le plus noir outrage
S'imaginent que mon courage
Deuant eux n'est qu'vne vapeur.
Mais ie fay le plus grand serment,
Que peut faire vne ame boüillante,
De la fureur la plus sanglante,
Qui peut tourmenter vn Amant,
Ie iure l'air, la terre & l'onde,
Ie iure tous les Dieux du monde,
Que ni force ni trahison,
Ni m'outrager, ni me complaire,
N'empescheront point ma colere,
De me donner ma guerison.
Mon tourment ne t'esmeut en rien,
Ta fierté rit de ma mollesse,
Ie ne croy point qu'vne Deesse
Eust vn orgueil comme le tien :
C'en est fait, ie sens que mon ame
Souspire sa derniere flâme,
Tous ces regards sont superflus,
Ie ne voy rien, rien ne me touche,
Ie suis sans oreilles & sans bouche,
Laisse moy, ne me parle plus.

FIN.

PYRAME
ET
THISBÉ.

TRAGEDIE.

ACTEVRS.

THISBE'.

PYRAME.

BERSIANE.

NARBAL.

LIDIAS.

LE ROY.

SYLLAR.

DISARQVE.

DEVXIS.

LA MERE DE THISBE', & SA CONFIDENTE.

LE MESSAGER.



LES AMOVRS TRAGIQVES DE PYRAME ET THISBE'.

TRAGEDIE,

ACTE I.

THISBE', BERSIANE, NARBAL, LIDIAS, LE ROY, SYLLAR.

SCENE PREMIERE.

THISBE', BERSIANE.

DV bruit & des faſcheux aujourd'huy ſeparée,
Ma ſeule fantaiſie auec moy retirée,
Ie puis ouurir mon ame à la clarté des Cieux,
Auec la liberté de la voix & des yeux ;
Il m'eſt icy permis de te nommer Pyrame,
Il m'eſt icy permis de t'appeller mon ame :
Mon ame qu'ay-je dit ? c'eſt fort mal diſcourir,
Car l'ame nous fait viure & tu me fais mourir ;

Il est vray que la mort que ton Amour me liure,
Est aussi seulement ce que i'appelle viure,
Nos esprits sans l'Amour, assoupis & pesans,
Comme dans vn sommeil passent nos ieunes ans,
Auparauant qu'aimer on ne sçait point l'vsage,
Du mouuement des sens, ni des traits du visage,
Sans cette passion les plus lourds animaux
Cognoistroiét mieux que nous & les biés & les maux,
Nostre destin seroit comme celuy des arbres,
Et les beautez en nous seroient comme des marbres,
Et l'ouurier grauant l'image des humains,
Ne sçauroit faire agir, ny les yeux, ny les mains,
Vn bel œil dont l'esclat ne luit qu'à l'auenture,
C'est comme le Soleil qui cachoit la nature,
Auparauant qu'il fut entré dans ses maisons,
Et qu'il peust discerner la beauté des saisons:
Moy ie croy seulement depuis l'heure premiere
Que l'Amour me toucha d'auoir veu la lumiere,
Et que mon cœur ne vint à respirer le iour,
Que dés l'heure qu'il vint à soupirer d'Amour,
Et combien que le Ciel fasse couler ma vie,
Dans cette passion auec vn peu d'enuie,
Que mille empeschemens combattent mes desirs,
Et qu'vn triste succez menace nos plaisirs,
Que les discours mutins d'vne haine ancienne,
Diuisent la maison de Pyrame & la mienne,
Qu'hommes, Ciel, temps & lieux, nuisent à mon dessein,
Ie ne sçaurois pourtant me l'arracher du sein,
Et quand ie le pourrois, ie serois bien marrie,
Que d'vn si cher tourment mon ame fust guerie,
Vne telle santé me donneroit la mort,
Le penser seulement m'en fasche & me fait tort.

BERSIANE.

Comment! vous estre ainsi de nous tous esloignée?
Osez-vous bien aller sans estre accompagnée?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et sur tous vostre mere en est en grand courroux.

THISBE.

Pourquoy cela? ma vie est-elle si suspecte?

BERSIANE.

Nō, mais tousiours les vieux veulét qu'on les respecte;

Vous deuiez pour le moins vn de nous aduertir,
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISBE'.

Sçais-tu pas bien que i'aime à réver, à me taire,
Et que mon naturel est vn peu solitaire,
Que ie cherche souuent à m'oster hors du bruit,
Alors pour dire vray ie hay bien qui me suit,
Quelquefois mon chagrin trouueroit importune,
La conuersation de la bonne fortune,
La visite d'vn Dieu me desobligeroit,
Vn rayon du Soleil par fois me fascheroit.

BERSIANE.

La cheute d'vne fueille, vn zephir, vn atome?

THISBE'.

Ie te laisse à iuger que feroit vn fantosme,
Et de quelle façon ie me verrois punir,
Qu'vn esprit des enfers me vint entretenir.

BERSIANE.

A ce compte ie suis desia parmi ce nombre.

THISBE'.

Iamais rien de viuant ne sembla mieux vn ombre.

BERSIANE.

D'où viennent ces dédains?

THISBE'.

Vieux spectres d'ossemens,
Vrayement ie cherche bien tes diuertissemens.

BERSIANE.

Ie cognois bien que c'est de moi qu'elle murmure,
Ie suis dont cét objet d'infernale figure.

THISBE'.

Ie ne dis pas cela, mais tu peux bien penser.

BERSIANE.

Que de mon entretien on se pourroit passer.

THISBE'.

Iustement.

BERSIANE.

Ie cognois, ou ie suis peu senséе,

THISBE'.

Qu'autre chose que toi me tient dans la pensée.

BERSIANE.

Ce n'est pas sans sujet, Thisbé que nos soubçons
Vous ont fait tous les iours ouïr tant de leçons,

Voſtre mere a raiſon d'auoir l'œil & l'oreille
Deſſus vos actions.

THISBE'.

N'importe qu'elle y veille,
Ie n'ay rien fait iamais à craindre des teſmoins,
Mon innocente humeur ſe mocque de vos ſoins,
I'en ſuis émeuë autant que du bruit d'vne fueille,
Car ie vis ſans reproche.

BERSIANE.

Hé ! le bon Dieu le veuille,

THISBE'.

Adieu, cherche quelqu'vn à qui te faire ouyr.

BERSIANE.

On a beau tel ſecret dans les os enfouyr,
L'Amour, l'ambition, l'orgueil & la colere,
Sont touſiours ſur nos fronts d'vn apparence claire,
I'eſpere en peu de iours que nous viendrons à bout
De cette confidente, & que nous ſçaurons tout.

SCENE II.

NARBAL, LIDIAS.

MAlgré-moy perſiſter en ce funeſte amour,
Apres les droits du Ciel l'ingrat me doit le iour,
Toy qui ſi laſchement flattes ſa fantaiſie,
Tu veux que ma raiſon cede à ſa freneſie,
Et me rememorant ce qu'autrefois ie fis,
Tu me veux conſeiller la perte de mon fils;
Il eſt vray qu'autrefois i'ay ſenty cette flâme,
Lors qu'vn ſang plus ſubtil faiſoit agir mon ame,
Eſclaue que ie ſuis des naturelles loix,
Comme vn autre en mon temps de ce feu ie bruſlois,
Mais touſiours mes deſſeins eſtoient auec licence,
Et mes iuſtes deſirs pleins d'heur & d'innocence,

LIDIAS.

Vous en auez depuis perdu le ſouuenir;
Mais ſi les meſmes ans pouuoient vous reuenir,
Et qu'en voſtre faueur la Loy de la nature,
Vous effaçant l'horreur que fait la ſepulture,

A vos membres caſſez leur force r'aportat,
Et remis vos eſprits en leur premier eſtat,
Ie croy que vos rigueurs changeroiét bien de termes,
Et que vos ſentimens ne ſeroient plus ſi fermes,
Ce pauure fils à qui vous voulez tant de mal,
Vous verroit transformé de cenſeur en riual,
On ne ſçauroit dompter la paſſion humaine,
Contre Amour la raiſon eſt importune & vaine,
Touſiours l'objet aymable a droict de nous charmer,
Lors qu'on eſt en eſtat de le pouuoir aymer,
L'ame ſe void bien-toſt d'vne beauté forcée
Par le rapport des yeux auecque la penſée.

NARBAL.

Ton eſprit tient encor vn peu de la ſaiſon,
Qui ne void point mourir les fruits de la raiſon,
Moy qui ſuis bien guery de cette humeur volage,
Ayant deſia paſſé tous les degrez de l'âge,
Ie cognois mieux que toy la vie & le deuoir,
Et bien-toſt mieux que toy ie luy feray ſçauoir:
Aymer ſans mon congé,& s'obſtiner encore,
D'vn Amour qui le perd,& qui me deshonore,
D'vn ennemy mortel la fille rechercher,
Ie t'ayme mieux le cœur hors du ſein arracher.
Tu demordras mutin,ie te feray cognoiſtre,
Le reſpect que tu dois a ceux qui t'ont fait naiſtre,
Et que tu ne dois point ſuiure ta paſſion,
Ny faire des deſſeins ſans ma permiſſion.

LIDIAS.

Quand on s'engage au ſort d'vne pareille affaire,
Vne permiſſion n'eſt iamais neceſſaire,
On n'y ſçauroit pouruoir quand c'eſt vn accident,
A cela le plus fin eſt le plus imprudent,
On ne demande point congé d'vne aduanture,
S'il en faut demander c'eſt donc à la nature,
Qui conduit noſtre vie, & s'addreſſer aux Dieux,
Qui tiennent en leurs mains nos eſprits & nos yeux.

NARBAL.

Ne ſçait-il pas qu'il eſt obligé de me plaire,
Que cét Amour furtif irrite ma colere,
Qu'il va dans ce project mes iours diminuant,
Et fait vn parricide en le continuant;
Les Dieux trouuét-ils bon,puis qu'ils ſont equitables,

Qu'on fasse des forfaits?

LIDIAS.

S'ils sont ineuitables,
Les Dieux ne veulent point en retirer nos pas,
Mesmes puis qu'en Amour le crime a des appas,
Que la rigueur des loix l'entretient & l'augmente,
Les Amans trouuent grace auprés de Radamante;
Mais vne noire humeur qui meut des assassins,
Vne nature lasche encline en des larcins,
C'est ce qui fait horreur au Ciel & à la terre,
Et sur quoy iustement doit tomber le tonnerre;
Où la necessité d'vn amoureux desir,
Qui de l'ame & du corps n'aspire qu'au plaisir,
Merite qu'on l'assiste, & vouloir sa ruine,
Tient vn peu d'vne humeur enuieuse & chagrine.

NARBAL.

Tes discours ne sont point assez persuasifs,
Ce mal ne prend qu'aux cœurs mols, delicats, oysifs,
Où iamais le bon sens n'a choisi sa demeure,
Où iamais la vertu ne trouue vne bonne heure.
Suffit, quand la raison le contraire voudroit,
L'Empire paternel conseruera son droit,
Mon pouuoir absolu rompra cette entreprise,
Et mon authorité luy fera lascher prise.

LIDIAS.

Vous voulez qu'Ixion lié dans les Enfers,
S'arrache de sa roue, & qu'il brise ses fers,
Q'vn homme desia mort sa guerison reçoiue,
Que Sisiphe repose & que Tantale boiue,
Tous nos efforts ne sont que d'vn pouuoir humain,
Qui tend à l'impossible, il se trauaille en vain.

SCENE III.

LE ROY, SYLLAR.

C'Est trop faire de vœux, c'est trop verser de larmes,
Il faut auoir recours à de meilleurs armes,
Cette ingrate farouche auecque ses mespris,
A donné trop long-temps la gehenne à mes esprits;

La qualité de Roy, l'esclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer, la choque & l'importune,
Elle ayme mieux, ignoble & honteuse qu'elle est,
Vn simple Citoyen.

SYLLAR.

Son semblable luy plaist.

LE ROY.

Ie le rendray pourtant si le Soleil m'esclaire,
Seulement aujourd'huy peu capable de plaire,

SYLLAR.

A quel si bon moyen pouuez-vous recourir,
Pour le rendre odieux ?

LE ROY.

Ie le feray mourir,
Toute autre inuention est douteuse & grossiere ;
Lors qu'elle le verra sanglant sur la poussiere,
Que ses yeux en mourant, ses regards à l'enuers,
Hideux, sans mouuement, demeureront ouuerts,
Il faut que l'amitié soit bien dans sa pensée,
Si par vn tel objet elle n'en est chassée ;
Ie sçay bien que Thisbé sans de viues douleurs,
Ne verra point sa mort, ni sans beaucoup de pleurs,
Mais auecque le temps iusqu'à la moindre trace,
La plus forte douleur se dissipe & s'efface,
Ayant veu que l'object de son premier Amour
N'ayme plus, ne sent rien, n'a plus de part au iour,
Elle encore viuante, & encore sensible,
A mon affection sera plus accessible.

SYLLAR.

L'aimez-vous iusqu'au poinct de violer la Loy ?

LE ROY.

Tu sçais que la iustice est au dessous du Roy,
La raison défaillant, la violence est bonne,
A qui sçait bien vser des droicts d'vne Couronne.

SYLLAR.

Mais tousiours vous sçauez que l'équité vaut mieux.

LE ROY.

Les grands Rois doiuent viure à l'exemple des Dieux.

SYLLAR.

Aussi vous ont-ils faits leurs Lieutenans en terre.

LE ROY.

Leur colere à son gré fait tomber le tonnerre,

Et quoy qu'ils soient portez ce semble à nous cherir,
Pour mõstrer leur puissance ils nous font tous mourir,
Et moy ie tiens du Ciel ma meilleure partie,
Mon ame auec les Dieux a de la sympathie,
I'ayme que tout me craigne, & croy que le trespas,
Tousiours est iuste à ceux qui ne me plaisent pas;
Pyrame est en ce rang, sa mort est legitime,
Car desplaire à son Roy, c'est auoir fait vn crime,
Il n'est pas innocent, ceux que la loy du sort
Rend mal voulus du Prince ils sont dignes de mort,
Mon amour l'a conclu : Ce Tyran implacable
En donne auecque moy l'arrest irreuocable,
Il sera ma victime, & ie iure deuant
Qu'aucun ayt ietté l'œil sur le Soleil leuant,
D'eusse-je par ma main executer ma haine,
Son trépas resolu me tirera de peine.
Icy me fera voir cét acte officieux,
Celuy de tous les miens qui m'aymera le mieux;
Icy dois-je ietter vne preuue asseurée
De la fidelité qu'on m'a cent fois iurée.

SYLLAR.

Le temps & la raison pourroient-ils point oster
Ces violens desirs ?

LE ROY.

Rien que les augmenter :
Le temps & la raison feront du feu la glace,
Et m'osteront plustost le cœur hors de sa place.

SYLLAR.

Puis que c'est vn dessein qu'on ne peut diuertir,
A quel prix que ce soit il en faut donc sortir,
Sire, me voicy l'ame & la main toute preste,
A quoy que vos desseins ayent destiné ma teste.

L'E ROY.

Comment tu me preuiens, ha ! veritablement
Ie voy bien que tu veux m'obliger doublement;
Vn plaisir est plus grand qui vient sans qu'on y pense,
Qui souffre qu'on demande a pris sa recompense,
Mesme quand le besoin de nos desirs pressez,
A qui ne fait le sourd, se fait entendre assez.

SYLLAR.

Ie m'en vay de ce pas vacquer à l'entreprise,

LE ROY.

O qu'en ton amitié le Ciel me fauorise.

SYLLAR.

Dans deux heures d'icy nous y mettrons la main.

LE ROY.

Il est vray qu'il vaut mieux aujourd'huy que demain,
Ie ne te parle point encore du salaire.

SYLLAR.

Sire, tout mon esprit est l'honneur de vous plaire,

LE ROY.

Ie sçay que tout seruice est digne de loyer.

SYLLAR.

Il sçait bien comme il faut les hommes employer,
Vne telle action dessus le gain se fonde,
C'est le plus liberal de tous les Rois du monde,
Il en est mieux seruy. L'argent a des ressorts,
Qui font aller par tout nos esprits & nos corps.

ACTE II.

THISBE', DISARQVE, PYRAME.

SCENE PREMIERE.

PYRAME, DISARQVE.

IE sçay bien, cher amy, que ton sage dessein
Est de m'oster la flâme & la mort hors du sein,
De r'amener à soy ma pauure ame esgarée,
Qui s'est depuis deux ans d'auec moy separée :
Mais sçache que mon ame abhorre ta raison,
Que ie prends tes conseils pour vne trahison,
Et d'abord que tu viens à me parler d'esteindre
Ce feu dont nuict & iour ie ne fais que me plaindre,

Malgré le sentiment que i'ay de mon erreur,
Et de mon amitié,ta voix me fait horreur ;
Ie te hay si tu es ennemy de mon aise,
Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise,
Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs,
Que ton affection consente à mes mal-heurs,
Et que ton iugement mette son industrie,
A conseruer mon mal.

DISARQVE.

Mon Dieu quelle furie !

PYRAME.

Autrement ie te tiens barbare & sans pitié.

DISARQVE.

Que vous cognoissez mal les fruicts de l'amitié.

PYRAME.

Ie veux que mon amy sans feinte & sans reserue,
Dedans ma passion me complaise & me serue.

DISARQVE.

Et quoy, si vostre amy vous auoit veu courir
Dans vn danger mortel ?

PYRAME.

Qu'il me laissast mourir ;
Le plus sanglant despit que la fortune liure
A des desesperez, c'est les forcer de viure.

DISARQVE.

Il est vray qu'vn desir vne fois emporté,
Vers vn funeste Amour a plus de fermeté,
On retracte plustost le dessein legitime
D'vne bonne action, que le project d'vn crime,
Le mal a plus d'appas, & ce qui plus nous nuit,
Auecque plus d'addresse & de vigueur nous suit,
Vous courez obstiné ce semble à vostre perte,
Quelque difficulté qui vous y soit offerte,
Vos parens obligez d'vn naturel deuoir,
Vous opposent icy leur absolu pouuoir.

PYRAME.

C'est par où mon desir dauantage se picque,
I'ayme bien à forcer vne loy tyrannique,
Amour n'a point de maistre,& vos empeschemens,
Ne me sont desormais que des allechemens :
C'est vne occasion de me monstrer fidelle,
C'est prouuer à Thisbé que i'ose tout pour elle,

N'as-tu

N'as-tu point quelquefois pris garde à sa beauté,
Toi qui par dessus tous aimes la nouueauté,
Toi qui depuis les bords d'où le Soleil se leue,
Iusqu'aux flots reculez où la clarté s'acheue,
Des objets les plus beaux as fait iuge tes yeux,
En as-tu recogneu qui puissent plaire mieux ?

DISARQVE.

Il est certain qu'elle a quelque chose de rare.

PIRAME.

Dis qu'elle a quelque chose à tenter vn barbare;
Celui que ses regards ne peuuent pas toucher,
Il a des duretez de souche & de rocher.

DISARQVE.

Voila bien des discours de la melancolie.

PIRAME.

Ie croy que ta raison vaut moins que ma folie,
Et que tu viens à tort me plaindre & m'accuser,
D'vn erreur où les Dieux se voudroient abuser :
Ne m'en parle iamais, ta resistance est vaine,
Et si tu n'as iuré de t'acquerir ma haine,
Si tu n'as resolu de rompre auec moy,
Dedans ma passion ne me fais plus la Loy :
Tu voudrois que i'aymasse à la façon commune,
Et qu'vn lasche dessein de faire ma fortune,
M'amenast dans le but de tes intentions.

DISARQVE.

Ie voudrois gouuerner vn peu vos passions,
Et vous sauuer l'esprit du danger & du blasme.

PIRAME.

Est-ce à toi ie te prie à gouuerner mon ame ?
Ce cœur fut-il par toi là-dedans enfermé,
Laisse faire à nature, elle me l'a formé,
C'est d'elle dont Thisbé se void aussi formée,
Pour enflâmer ce cœur, & pour en estre aimée,
N'ayans tous deux qu'vn but de peine & de plaisir,
Semblables de l'humeur, de l'âge & du desir,
Et si i'osois flatter encore mon visage,
On nous pourroit tous deux cognoistre en vne image,
C'est le premier appas dont mon cœur souspira,
C'est le premier espoir dont Amour m'attira.
Cher espoir dont mon ame heureusement se flatte,
Car son œil fauorable à mes regards esclatte,

Me comble de faueur : bref ie suis asseuré,
D'vn amour mutuel, elle me l'a iuré,
Mes levres dans ses mains en ont cueilly le gage,
Et pour le confirmer d'vn plus pressant langage,
Ses pensées me l'ont dit, ses yeux en sont tesmoins,
Car dans tous nos discours la voix parle le moins,
Nous disons d'vn trait d'œil à nos ames blessées,
Bien plus qu'vn liure entier n'exprime de pensées,
Et de souspirs de feu d'elle à moy repassans,
Mieux que nul confident s'expliquent à nos sens :
Nous n'auons pas besoin que d'autres s'introduisent
A traiter nos amours, les arbitres nous nuisent,
Le meilleur confident ne sert iamais si bien,
Que dans nostre interest il ne mesle le sien,
Selon sa fantaisie il aduance ou recule,
L'aueugle mouuement d'vn pauure esprit qui brusle,
Pour moi ie ne sçaurois souffrir vn gouuerneur,
I'ayme mieux reüssir auec moins de bon-heur,
Les soins de la prudence ont trop d'inquietude,
Mon ame n'a d'objet sinon ma seruitude,
Où ie trouue mon bien, mieux qu'en ma liberté,
Et que i'ayme sans doute autant que la clarté.

DISARQVE.

Puis que c'est vne peste à vos os attachée,
Vne flesche mortelle en vostre cœur fichée,
C'est en vain que l'on prend le soin de vous guerir.

PYRAME.

Guerir, on ne le peut sans me faire mourir.

DISARQVE.

Au moins prenez bien garde en cét amour furtiue,
Qu'vn funeste succez à vos desseins n'arriue,
Vous estes espiez, & de loin & de prés,
Par des yeux vigilans qu'on y commet exprés.

PYRAME.

Toute leur diligence est assez inutile,
L'Ame des Amoureux n'est pas si peu subtile,
Nous sçauons bien choisir & le temps & lieu,
Où mesme ne sçauroit nous descouurir vn Dieu,
Ne t'en mets point en peine, & seulement endure
Si tu me veux aymer, que ma fureur me dure :
Adieu, laisse-moy seul m'entretenir icy,
Voila la nuict qui vient, le Ciel est obscurcy,

Ma Maiſtreſſe m'attend, afin de me complaire,
L'autre Soleil s'en va quand cettui-ci m'eſclaire,
Priuez de tous moyens de nous parler ailleurs,
Et ne pouuant venir à des accez meilleurs,
Vne petite fente en cette pierre ouuerte,
Par nous deux ſeulement encore deſcouuerte,
Nous fait ſecrettement aller & reuenir
Les propos dont amour nous laiſſe entretenir ;
Car c'eſt le lieu par où nos paſſions diſcrettes
Donnent vn peu de iour à nos flâmes ſecrettes ;
Icy cruels parens, malgré vos dures loix
Nous faiſons vn paſſage à nos timides voix,
Ici, nos cœurs ouuerts malgré vos tirannies,
Se font entrebaiſer nos volontez vnies ;
Conſeillers inhumains, peres ſans amitié,
Voyez comme ce marbre eſt fendu de pitié,
Et qu'à noſtre douleur le ſein de ſes entrailles,
Pour receler nos feux s'entrouure les entrailles,
Que l'air ſe proſtituë à nos contentemens,
L'air le plus rigoureux de tous les Elemens,
Le pere des frimats, la ſource des orages,
A plus d'humanité que vos brutaux courages :
Mais i'entends quelque bruit, c'eſt elle ſans faillir,
Ie ſens tous mes eſprits d'aiſe me defaillir,
Elle ne ment iamais, & feroit conſcience,
De charger ſon Amant de trop de patience :
Ie voy comme elle approche, & marche à pas comptez
Soupçonneuſe & lançant ſes yeux de tous coſtez.

SCENE II.

THISBE', PIRAME.

ES-tu là mon ſoucy ?

PYRAME.

Qui vous a retenuë ?
Aujourd'huy pour le moins vous eſtes preuenuë,
Vous arriuez plus tard que vous ne fiſtes hier.

THISBE'.

Il eſt vray que i'ay tort, ie ne le puis nier :

Mais quand ie t'auray dit ce qui m'a deu contraindre,
Ie croy que tu feras obligé de me plaindre,
Ie te feray pitié, car ie ne penſe pas
Que le mal qu'on m'a fait ſoit moins que le treſpas.

PIRAME.

Comment? vous a-t'on fait quelque iniure mon ame?
Quelqu'vn en ſon abſence a-t'il blaſmé Pirame?
Vn Dieu ne le pourroit auec impunité.

THISBE'.

Cette offenſe n'eſtoit que l'importunité
D'vne vieille hydeuſe & ſotte creature,
Qui m'a tout aujourd'huy mis l'ame à la torture,
Qui ma fait tant de loix, m'a tant donné d'auis,
Et tant reïteré d'inutiles deuis,
Qu'on tariroit pluſtoſt l'humidité de l'onde,
Que cette humeur bijare en caquets ſi feconde.

PIRAME.

Dites-moy ie vous prie, encore en quoi tendoit
Les diſcours où plus fort la vieille s'eſtendoit?

THISBE'.

De rendre vne parfaite & pleine obeyſſance
A ceux à qui ie doy le bien de ma naiſſance,
De ne me diſpenſer de prendre aucun plaiſir,
Que leur commandement ne me le vint choiſir;
Sur tout de bien deffendre & l'eſprit & l'oreille
Des pointes dont amour vn ieune ſang réueille:
Que les ieunes eſprits n'ont rien de dangereux,
Au prix que d'eſcouter vn conſeil amoureux:
Que meſme au plus heureux cét appas eſt funeſte,
Que c'eſt vn precipice, vn poiſon, vne peſte.

PIRAME.

Elle vous a donc fait l'Amour bien odieux?

THISBE'.

Elle me l'a dépeint comme il eſt dans ſes yeux.

PIRAME.

Eſtranges changemens où tombe la nature,
Vn pauure corps vſé qui n'eſt que pourriture,
Vne vieille à qui l'aage a ſeché les humeurs,
A qui les ſens gaſtez ont peruerty les mœurs,
Vn ſang gros & peſant, touſiours froid comme glace,
Si ce n'eſt qu'vne fievre eſchauffe vn peu ſa maſſe,
Vn tronc de nerfs & d'os d'artifice mouuant,

Qu'on ne ſçauroit nommer qu'vn fantoſme viuant,
Perſecutent touſiours d'vne ialouſe enuie,
Le paſſe-temps heureux de noſtre ieune vie ;
Ces Vieillards dont l'eſprit & le corps abbatu,
Erigent l'impuiſſance en tiltre de vertu,
Eux-meſmes qui le cours de la Nature ſuiuent,
Qui ſelon l'appetit de leur vieilleſſe viuent,
Pretendent contre nous forcer l'ordre du temps,
Et que nous ſoyons vieux en l'âge de vingt ans,
Nos mœurs par leur exemple imprudément cenſurét,
Alleguant ce qu'ils ſont, & non pas ce qu'ils furent ;
Au moins ma chere vie en ce ſot entretien,
Ie croy que cét eſprit n'a rien peu ſur le tien ?

THISBE'.

Ces diſcours m'ont paſſé plus loin qu'vne nuée,

PIRAME.

Ta bonne volonté n'eſt pas diminuée ?

THISBE'.

Elle a creu dauantage, on n a fait que ietter
Du ſoulfre dans la flâme afin de l'irriter :
Ie ſuis d'vn naturel à qui la reſiſtance,
R'enforce le deſir, l'eſpoir & la conſtance,
Ie croy qu'on me verroit mourir autant de fois,
Qu'on me force d'ouyr ces importunes voix,
Sinon que mon Amour de plus en plus perſiſte,
Et bruſle dauantage alors qu'on lui reſiſte ;
Et ie n'ay rien de cher comme vne occaſion,
De tout ce qui ſçauroit nourrir ma paſſion,
Puis qu'au diuin objet dont ie ſuis amoureuſe,
Le ſort veut que ie ſois parfaitement heureuſe,
Que tu merites bien l'inuiolable foy,
Que iuſques au tombeau ie garderay pour toi.

PIRAME.

Et moi ſi le tombeau laiſſoit encor aux ames
Quelque petit rayon de leurs deffunctes flâmes,
Ie n'aurois autre feu que toi dans les enfers,
Et dedans leurs priſons ie n'aurois que tes fers :
Mais parmy nos diſcours nous ne prenons pas garde,
Que ce doux entretien dont Amour nous retarde,
S'il n'eſt bien meſnagé nous manquera bien-toſt.

THISBE'.

Helas ! ne pourrons-nous iamais dire qu'vn mot,

Les oyseaux dans les bois ont toute la iournée,
A chanter la fureur qu'Amour leur a donnée:
Les eaux & les zephirs quand ils se font l'Amour,
Leur rire & leurs souspirs font durer nuict & iour.

PYRAME.

Il se faut retirer de craindre qu'il n'arriue
Que de ce peu de bien encor on ne nous priue.

THISBE'.

Dans vne heure au plus tard ie reuiens donc ici.

PYRAME.

Et moi ie seray mort si ie n'y viens aussi.

ACTE III.

DEVXIS, SILLAR, PYRAME, LE ROY, MESSAGER.

SCENE PREMIERE.

DEVXIS, SYLLAR, PYRAME.

SYllar ie suis troublé d'vn funeste presage,
Vn glaçon de frayeur m'estraint tout le courage,
Pensant à tel dessein ie me remets aux yeux,
Les iustes iugemens des hommes & des Dieux.

SYLLAR.

Quoy, tu manques de cœur?

DEVXIS.

Ie sens de la contrainte,
En ce que i'entreprens, & non pas de la crainte.

SYLLAR.

Ie cognois ton courage, & c'est la cause aussi
Qui fait que ie t'employe en cette affaire icy.

DEVXIS.

Il eſt beau de tenter vne mort legitime,
Pour quelque grand exploiƈt, & qui ſe fait ſans crime,
On appelle courage vn eſprit genereux,
Qui n'eſt point inhumain cóme il n'eſt point peureux,
Qui meurt ſur vne breſche, & dont les funeralles
Se font chez l'ennemy ſous vn bris de murailles,
Le treſpas eſt loüable ou ignominieux,
Selon que le ſujet eſt laſche ou glorieux :
Mais penſe à quelle fin nous auons pris l'eſpée,
A quel exploiƈt ſera noſtre main occupée;
Quoy! ſans eſtre offencez nous nous voulons vanger,
Quand on n'a point de haine on n'en ſçauroit forger.

SYLLAR.

Noſtre commiſſion donne toute licence.

DEVXIS.

On ne peut ſans remords ſe prendre à l'innocence,
Il ne nous a rien fait, nous le voulons tuer.

SYLLAR.

La volonté du Roy ſe doit effeƈtuer.

DEVXIS.

Si quelque excez leger contentoit ſa colere,
Ie croy que iuſtement on luy pourroit complaire :
Mais en vn fait ſemblable, en vne trahiſon,
Chacun le peut dédire auec trop de raiſon.

SYLLAR.

En dédiſant ſon Roy, quelque iuſte apparence
Que puiſſe prendre vn peuple, il commet vne offence ;
Comme les Dieux du Ciel, ſur la terre les Rois,
Eſtabliſſent auſſi des ſoueraines loix,
Ils partagent égaux ce que le monde enſerre,
Les Dieux sôt Rois du Ciel, les Rois Dieux de la terre,
Iupiter d'vn clin d'œil fait les Aſtres mouuoir,
Et nos Princes ſur nous ont le meſme pouuoir,
A la grandeur des Dieux leur grandeur ſe figure,
Comme au vouloir des Dieux leur vouloir ſe meſure.

DEVXIS.

Il leur faut obeyr ſi leur commandement
Imite ceux des Dieux qui font tout iuſtement.

SYLLAR.

Enquerir leur ſecret tient trop du temeraire,
C'eſt aux Rois à le dire, & à nous à le faire,

S'il a mal commandé, l'homicide commis
Tombera sur sa teste, & nous sera remis,
Le deuoir ignorant rend vne ame innocente.

DEVXIS.

Mais cognoissant le mal, il faut qu'elle y consente,
Vn deuoir ignorant : & quoy ne vois-tu pas
Qu'on brasse à l'innocent vn perfide trespas,
Que l'Enfer vn pareil n'en sçauroit faire naistre.

SYLLAR.

Sçaches qu'vn seruiteur doit obeïr au Maistre,
Considerant de prés & l'honneur & le droit,
Tout le monde sans doute ici nous reprendroit :
Mais nous sommes forcez, le Prince le fait faire,
Il lui faut obeïr, c'est vn poinct necessaire.

DEVXIS.

Et pourquoy necessaire, il vaut mieux encourir
Sa disgrace eternelle.

SYLLAR.

Il vaut donc mieux mourir.

DEVXIS.

I'aimerois mieux la mort qu'vne honteuse vie,
De remords criminels incessamment suiuie ;
Quand le chien des Enfers auecque ses abois
Vient troubler les viuans, ils sont morts mille fois :
Mais mourant pour l'honneur, on court par les brisées
D'vn bien-heureux repos dans les champs Elisées,
Les esprits despestrez des vicieux discords,
Qu'ils ont auec nos sens, ioyeux quittent nos corps.

SYLLAR.

Quelque si doux accueil que Mercure prepare,
Crois qu'vn homme se trouble alors qu'il se separe,
Que les corps trespassez d'vne pierre couuerts,
Changent les os en poudre, & la charogne en vers,
Que les esprits errans par les riues funebres,
D'vn Cocite incognu, ne sont plus que tenebres,
Qu'on soit bien dãs ce regne où Pluton tient sa Cour,
C'est vn conte, il n'est rien de si beau que le iour,
Le moindre chien viuãt vaut mieux que cét cohortes,
De Tygres, de Lyons, ou de Pantheres mortes,
Bien que pauure sujet ie prefere mon sort
A celuy-là d'vn Prince, où d'vn Monarque mort :
Croi-moi, suy mon conseil, ne donnõs point nos testes,

Pour preseruer autrui ne soyons pas si bestes.

DEVXIS.

Mourrions-nous pour cela ?

SYLLAR.

Croys-tu viure vn moment,
Apres t'estre mocqué de son commandement ?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la Iustice plus haute,
En nous faisant mourir il descouure sa faute,
Nos testes ne sçauroient venir sur l'eschaffaut,
Sans y faire monter son criminel deffaut.

SYLLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,
Les Roys ont cent moyens pour nous oster la vie,
Nos iours sont dans leurs mains, ils les peuuent finir,
Ils peuuent le plus iuste innocemment punir,
Quelque tort que ce soit, quand vn Roy nous accuse,
Sa grande authorité ne manque point d'excuse ;
Contre le Prince aux droicts il ne se faut fier,
Le pretexte plus faux le peut iustifier,
Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes
Ne se doit reprocher de deux tels que nous sommes,
Plusieurs qui ne sont point ainsi religieux,
Et qu'vn si grand secret rendroit trop glorieux,
Ces mouuemens du Roy ne craindront pas de suiure,
Apres cela crois-tu qu'il nous souffrit de viure ?
Nous ne sçaurions fuyr de son bras irrité
L'iniure d'vn supplice à demi merité.

DEVXIS,

Il faut donc se bannir, & bien loin d'vn Empire,
A tous les gens de bien, le moins seur est le pire.

SILLAR.

Voyageant l'Vniuers de l'vn à l'autre bout,
Nous ne sçaurions fuyr, les Rois courent par tout,
Ils ont de longues mains, qui par tout ce bas monde
Sans se mouuoir d'vn lieu, touchent la terre & l'onde ;

DEVXIS.

Tu dis vray, ta raison me rend ores confus.

SILLAR.

Coupables vers le Roy de ce coüard refus,
C'est fait de nous aussi, faisant ce qu'il commande,
Sans doute apres cela nostre fortune est grande,

Ses Royales faueurs nos esprits saouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'or couleront.

DEVXIS.

L'or, ce metal sorcier, corrompt tout par ses charmes,
Deuant luy prosterné, l'honneur met bas les armes,
Il n'est si fort rempart de Iustice ou de foy
Qu'il ne brise, il ne craint ny pieté ny loy,
L'or peut tout, mesme alors que son appas s'addresse
A des hommes vaillans que la misere presse,
Comme moy mal-heureux, que l'horreur de la faim
Contraint à desirer ce detestable gain :
Monstre de pauureté, ta dent est plus funeste,
Que le feu plus cuisant & la plus forte peste,
Le meurtrier que la peur bourrelle incessamment,
Au prix de tes forçats est puny doucement,
Dãs les plus grãds remords des faits les plus infames,
Sçauoir qu'on a du bien console fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout.

SYLLAR.

A la fin tout va bien, ie voy qu'il se resout.

DEVXIS.

Le sort en est ietté, mon ame est exposée,
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aisée.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le guetter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me semble.

SYLLAR.

Il me le semble aussi.

DEVXIS.

Donnons en mesme temps.

PYRAME.

On ne me peut surprendre :
Assassins, vous sçaurez si ie me sçay defendre,
Bien que seul contre deux ie vous feray sentir,
Qu'on ne se prend à moy qu'auec du repentir.

DEVXIS.

O Dieu ! ie suis blessé.

PYRAME.

Si ma main est meilleure,
Ce lasche & traistre sang tu vomiras sur l'heure;
Ton sort comme le sien pend au bout de ce fer,

SYLLAR.

Fuyons, ie crois que c'est vn fantosme d'Enfer.

DEVXIS.

O Dieux! que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience.

PIRAME.

Conscience voleur, ie croy que le remords,
Ne te presse qu'entant que tu vas voir les morts,
Que tu sens la frayeur d'vne peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle,

DEVXIS.

Ha! si vous me laissiez vn peu ma liberté
De vous parler, auant que perdre la clarté.

PIRAME.

Que me sçaurois-tu dire?

DEVXIS.

Vne chose sans doute
Qui vous pourroit seruir.

PIRAME.

Il faut que ie l'escoute;
Qu'est-ce?

DEVXIS.

Ce qu'on pourroit à peine deuiner,
Le Roy nous a contraints de vous assassiner.

PIRAME.

O Ciel! que m'as-tu dit: mais faut-il croire vn traistre?

DEVXIS.

Ie vous dis ce qui est.

PIRAME.

Mais ce qui ne peut-estre:
Dieux! tout mon sang se trouble, il est vray que le Roi
Ayme, à ce qu'on m'a dit, en mesme lieu que moi:
Helas! ie suis perdu, mon mal est sans remede,
Cótre mon Roi, quel Dieu puis-je trouuer qui m'aide?

DEVXIS.

Voyez de vous conduire en cela sagement,
Maintenant ie trespasse auec allegement.

PIRAME.

L'Enfer te soit propice, & sa nuict mal-heureuse,
Pour vn si bon remords te soit moins rigoureuse;
Au-reste faut fuir, c'est le meilleur conseil,
Sans faire plus ici, ni repos, ni sommeil,

Quand le courroux des Rois fait éclater leurs armes,
C'est pis dix mille fois que torrens & que flâmes:
Il faut s'oster delà, mais de necessité,
Thisbé, vous m'en auez souuent sollicité;
Vous m'auez dit cent fois que vous seriez heureuse
De suiure loing d'icy ma fortune amoureuse,
Que vous craigniez ce Prince, & que par son amour
Quelque mal-heur au nostre arriueroit vn iour,
Il y faudra pouruoir, & si l'humeur hardie,
De ce courage ardent ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles loix,
Et nous n'aurons que nous, de parens, ni de Rois.

SCENE II.

LE ROY, MESSAGER, SILLAR.

A Cét affront le sang au visage me monte,
Que ma cōdition souffre aujourd'huy de honte,
Sçachant que de ma part tu lui voulois parler.

MESSAGER.

En vain cent fois le iour vous m'y feriez aller.

LE ROY.

Que Thisbé n'a point fait semblant de te connoistre?

MESSAGER.

Sire, tout aussi-tost qu'elle m'a veu paroistre,
Destournant ses regards, surprise à l'impourueu,
Ainsi qu'elle auroit fait d'vn serpent qu'elle eût veu,
Elle s'est engagée en vne compagnie,
A faire des discours d'vne suite infinie,
Iusqu'à tant qu'elle a peu se dérober de moy.

LE ROY.

Traitter si rudement la passion d'vn Roy!
Faut-il que nous ayōs, fils des Dieux que nous sommes,
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes?
Ingratte, si faut-il que ie te mette vn iour
Dans le choix d'esprouuer ma haine ou mon amour;
Tu sçauras que ie regne, & que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'Amour me nie,
Ce beau fils dépesché, si ton cœur ne demord,
Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort:

Mais voicy de retour mon fidelle ministre,
Ie lis dessus son front quelque chose sinistre,
Il craint de m'aborder, parle & leue les yeux.

SILLAR.

L'affaire va tres-mal.

LE ROY.

Ie n'attendois pas mieux.

SILLAR.

Mon compagnon est mort, & moy couuert de playes,
Vous viens faire rapport de ces nouuelles vrayes;
Nous auions à peu prés l'ouurage executé,
Que le peuple en fureur dessus nous s'est ietté,
Et d'armes & de cris vne croissante suite
A peine m'a donné le loisir de la fuite.

LE ROY.

C'est trop, ie voy qu'amour se mocque de mes vœux,
Que le Ciel par dessein deffend ce que ie veux,
Ie suis au desespoir, mon ame est trop gehennée,
I'ay gardé dans le sein la mort toute vne année,
Mes mal-heurs vont sans fin l'vn l'autre se suiuans,
La saison de l'Hyuer n'a iamais tant de vents,
Iamais tant de frimats, ni de froid, ni de gresle,
Qu'il ne fasse en trois mois quelque beau iour pour elle,
Iamais vieillard caduc ne s'est si mal porté,
Qu'il n'ait eu dans l'année quelque heure de santé;
Eole quelquefois tient tous les vents en bride,
Et fait voir aux Nochers le fond des eaux sans ride:
Et l'Astre le plus fier & plus malin des Cieux
Iamais de mon destin n'a destourné ses yeux;
Ce traistre me donna le sceptre & le courage,
Pour me donner les maux auecque plus d'outrage:
Mais ie me plains en vain, le Ciel n'a point de tort,
Tout homme de courage est maistre de son sort,
Il range la fortune à son obeyssance,
Son deuoir ne connoist de loy que sa puissance;
Mesme quand c'est vn Roy qui n'a d'autre deuoir,
Que de iouyr des droicts d'vn souuerain pouuoir;
Non, non, mon iugement n'est plus sur la balance,
Syllar, tous mes conseils vont à la violence,
Retente vne autre fois encor mon dessein,
Va dans son lict lui mettre vn poignard dans le sein;
Dis que c'est de ma part, fay toy donner main forte,

Pour forcer la maison, dis que c'est moi, n'importe,
Controuue quelque crime afin de l'accuser,
En mon nom tu pourras tout dire & tout oser.

SYLLAR.

Que la fureur des Rois est vne chose estrange,
Il veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur fasse ioug, en ce cruel desir,
S'il se seruoit d'vn autre il me feroit plaisir.

ACTE IV.

PIRAME, THISBE', LA MERE DE THISBE', SA CONFIDENTE.

SCENE PREMIERE.

PYRAME, THISBE'.

TV vois en quel danger nostre fortune est mise,
Que mesme la clarté ne nous est pas permise,
Enfin ne veux-tu point forcer cette prison,
Icy l'impatience est iointe à la raison,
Le Tyran qui desia fait esclatter sa rage,
Afin de l'assouuir mettra tout en vsage,
Et possible deuant que le flambeau du iour
Nous fasse voir demain ses coursiers de retour,
Nous sçaurons ce que peut vne fureur vnie,
Auec l'authorité d'vne force impunie.

THISBE'.

Le conseil en est pris, sans attendre à demain,
Il faut resolument s'affranchir de sa main,
Ie seray bien-heureuse ayant de la fortune,
Et disgrace & faueur, auec toi commune,
Lors que ie n'aurai point d'espions à flatter,
Que ie n'aurai parens ni mere à redouter,

Et qu'Amour ennuyé de se monstrer barbare,
Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
Que sans empeschemens nos yeux pourront passer
Par tout où sont venus la voix & le penser,
Lors d'vn parfaict plaisir entre les bras comblée,
Mon ame du Tyran ne sera pas troublée,
Lors ie n'auray personne à respecter que toi.

PIRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moi,
Dessus mes volontez la tienne souueraine,
Te donnnera tousiours la qualité de Reine:
Thisbé, ie iure ici la grace de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de iurer les Dieux,
Que ton affection aujourd'huy me transporte,
Ie ne la croyois pas estre du tout si forte,
Ie doutois que l'on peût aymer si constamment,
Et que tant d'amitié fust pour moi seulement,
Que des obiects plus beaux.

THISBE'.

N'acheue point Pirame,
D'vn si mauuais soupçon tu blesserois mon ame,
Autre obiect que le tient, c'est me desobliger,
Mon cœur, & quel plaisir prends-tu de m'affliger.

PIRAME.

Ne crois point que cela trouble ma fantaisie,
Mais laisse vn peu d'amour à tant de ialousie,
Non pas pour les mortels : car i'ose m'assurer
Que tu n'aime que moi.

THISBE'.

Tu le peux bien iurer.

PYRAME.

Mais ie me sens ialoux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souuent entre & sort par ta bouche,
Ie croy qu'à ton sujet le Soleil fait le iour,
Auecque des flambeaux, & d'enuie & d'amour,
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisét,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent;
Si ie pouuois complaire à mon ialoux dessein,
I'empescherois tes yeux de regarder ton sein;
Ton ombre suit ton corps de trop prés ce me semble,
Car nous deux seulement deuons aller ensemble,
Bref, vn si rare objet m'est si doux & si cher,

Que ta main seulement me nuit de te toucher.

THISBE'.

Hors de l'empeschement qui nous separe icy,
Tu sçauras que tes vœux sont mes desirs aussi,
Que ton mal est celuy dont ie me sens pressée :
Mais la course du iour s'en va desia passée,
La Lune se confond auecque la clarté,
Il est temps de pouruoir à nostre liberté,
Il faut que nostre fuitte à la nuict se hazarde,
Car auec trop de soin tout le iour on me garde.

PIRAME.

C'est tres-bien aduisé, quand d'vn sommeil profond
La premiere douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau tout taciturne & sombre,
On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre :
Il se faut desrober chacun de sa maison,
Ou plustost se sauuer chacun de sa prison.

THISBE'.

Mais au sortir d'icy pour nous voir en peu d'heure,
Quelle assignation trouuerons-nous plus seure.

PIRAME.

En attendant le iour, vn lieu propre & bien prés,
Il semble que l'Amour me le descouure exprés,
Le tombeau de Ninus.

THISBE'.

Il est vrayement bien proche.

PIRAME.

Là coule vn clair ruisseau tout au pied d'vne roche,
Qui de ses viues eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie, & l'ame & les couleurs ;
Vn arbre tout auprés fertile en meures blanches,
Nous offre le couuert de ses espaisses branches :
Sçaurions-nous rencontrer vn lieu plus à souhait ?

THISBE'.

Il est le mieux du monde, allons, cela vaut fait.

SCENE II.

LA MERE, LA CONFIDENTE.

ENcore de frayeur tous mes cheueux se dressent,
Ses farouches regards encore à moy s'adressent,
Ha ! sommeil malheureux, en ce songe trompeur,
Que tu m'as fait, ô Dieux ! que tu m'as fait de peur,
De cette vision, l'image triste & noire,
Auecque trop d'horreur s'attache à ma memoire,
I'ay resué tout le iour dans l'apprehension
De ma mauuaise nuict

LA CONFIDENTE.

Ce n'est qu'illusion.

LA MERE.

Combien en voyons-nous à qui la voix des songes,
A dit des veritez.

LA CONFIDENTE.

Comme aussi des mensonges.

LA MERE.

Cette frayeur me tient pourtant dans les esprits,
Trop auant pour auoir son presage à mespris ;
Iamais vne si triste & si pasle figure,
Ne se presente à nous sans vn mauuais augure,
Vne pareille nuict ne me vient pas souuent.

LA CONFIDENTE.

A qui suit la raison le songe n'est que vent,
Il est bon ou mauuais, feint, vray ou veritable,
Selon l'erreur douteux de nostre esprit muable :

LA MERE.

Si tu sçauois comment ce songe est apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raison se vante,
Possible prendois-tu ta part de l'espouuante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous est fascheux de me le faire ouyr.

LA MERE.

Si cét ombre en parlant pouuoit s'esuanouyr,
Et que sa forme errante encore dans ma couche,
Peût sortir de mon ame en sortant de ma bouche,

Tu me verrois tres-prompte à te faire sçauoir
Ce que mes yeux fermez m'ont clairement fait voir.

LA CONFIDENTE.

,, Deschargeant sa douleur dedans l'ame fidelle
,, De quelqu'vn que l'ō aime, on la sent moins cruelle,
Le plus foible secours que l'on nous puisse offrir,
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir,
S'il en faut souspirer qu'auec vous ie souspire.

LA MERE.

Ta curiosité me presse de le dire,
L'heure où nos corps chargez de grossieres vapeurs
Suscitent en nos sens des mouuemens trompeurs,
Estoit desia passée, & mon esprit tranquille
S'abreuuoit des pauos que le sommeil distile,
Sur le poinct que la nuict est proche de finir,
Et le Char de l'Aurore est encore à venir.

LA CONFIDENTE.

Enuiron ce temps là, l'opinion vulgaire
Tient que les songes ont la vision plus claire.

LA MERE.

Plusieurs éuenemens me sont desia tesmoins
Que leur incertitude alors trompe le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preserue le Ciel que cettui-ci persiste,
A nous pronostiquer son aduanture triste.

LA MERE.

Sçache que iamais songe en son obscurité
N'a fait voir tant d'horreur, ni tant de verité.

LA CONFIDENTE.

Vrayement à vous ouïr i'en suis desia touchée.

LA MERE.

Le voici, Dieux! mon ame en est effarouchée;
I'ay veu tout au trauers du bandeau du sommeil,
Au milieu d'vn desert l'Eclipse du Soleil,
C'est le premier objet de la funeste image,
Qui marque en mon dessein vn asseuré dommage,
En cette nuict espaisse, où par tout l'Vniuers
Les objets demeuroient également couuerts,
I'ay senti sous mes pieds ouurir vn peu la terre,
Et de là sourdement bruire aussi le tonnerre;
Vn grand vol de corbeaux sur moi s'est assemblé,
La Lune est deualée, & le Ciel a tremblé,

L'air s'est couuert d'orages, & dans cette tempeste
Quelques gouttes de sang m'ont tombée sur la teste,
Vn Lyon d'œil ardent, & le crin herissé,
Dessus son large col hideusement pressé,
Rugissant sans me voir auprés de la cauerne,
A fait autour de moi deux ou trois fois vn cerne,
Certains cris sous-terrains rompus par des sanglots,
Comme vn mugissement de riuages & de flots,
Au trauers le silence & l'horreur des tenebres,
M'ont transpercé le cœur de leurs accens funebres.

LA CONFIDENTE.

O Dieux ! tant seulement à vous ouïr parler,
Ie sens que tout d'horreur mon cœur se va geler.

LA MERE.

De là tombant à coup dans les frayeurs plus viues,
Il m'a semblé d'aller aux infernales riues,
Où d'vne nuict plus noire encore m'aueuglant,
I'ay rencontré d'abord vn corps passe & sanglant,
Qui me representoit d'vn objet lamentable,
De ma fille Thisbé le portraict veritable ;
Ce corps auoit le sein de trois grands coups ouuert,
Qui teignoit le linceul dont il estoit couuert,
Aussi-tost que ses yeux ont cogneu mon visage,
Quoi qu'ils ne fussent plus que d'ombre & de nuage,
M'eslançoient des regards auec vn tel effort,
Qu'ils me sembloient des traits que décochast la mort,
Puis m'aprochant me dit d'vne voix aigre & forte,
Que cherches-tu Tigresse, & bien me voila morte,
Tu viens donc inhumaine en ces bords mal-heureux
Pour encore espier nos esprits amoureux ?
Et me prenant la main me tire hors de ma place,
Pour me monstrer Pirame estendu sur la glace,
Qui par le mesme endroit d'autant de coups blessé,
Monstroit qu'vn mesme esprit l'auoit aussi poussé ;
Voy, dit-elle, barbare en ce piteux spectacle
Dequoi nous a serui ton enuieux obstacle,
Qui te meut de venir troubler nostre amitié,
Ici nostre destin abhorre ta pitié,
L'enfer plus doux que toi laisse viure nos flâmes ;
Va ne reuiens iamais importuner nos ames ;
Là son bras m'a poussée, alors tout en sursaut
Ie me suis éueillée, auec vn cry fort haut,

N'est-ce pas là dequoy me donner de l'ombrage ?
LA CONFIDENTE.
Mais bien dequoy troubler le plus hardy courage.
LA MERE
Vrayement ie me repens d'auoir tenté si fort
Vne si bonne fille, & cognois que i'ay tort,
Ie veux doresnauant d'vne bride moins forte,
Retenir les desirs où son âge l'a porte.
LA CONFIDENTE.
Madame, il est bien vray qu'vn peu moins rudement
Vous la gouuerneriez bien plus commodement,
Comme elle est de bon sang, elle a l'humeur altiere,
La force en vn bon cœur fait moins que la priere,
En cét âge à peu prés, il me souuient qu'vn iour
Mon pere me voulut destourner d'vn amour
Qu'il iugeoit peu sortable, & moy bien à ma sorte,
Sa deffence rendit ma passion si forte,
Que dedans peu de iours il veid bien qu'il falloit,
A la fin s'accorder à ce qu'Amour vouloit ;
Ni le respect d'autruy, ni nostre ame elle-mesme
Ne se peut empescher de suiure ce qu'elle aime.
LA MERE.
Asseure-toi d'auoir desormais le plaisir
De me voir indulgente à son ieune desir.

SCENE III.

THISBE' seule.

DEesse de la nuict, Lune mere de l'ombre,
Me voyant arriuer sous ce fueillage sombre,
Tiens-toi dans ton silence, & ne t'offence pas
De l'Amour effronté qui guide ici mes pas,
Ne me regarde point pour enuier mon aise,
C'est assez qu'icy bas Endimion te baise,
Et sans me quereller d'aucun ialoux soupçon,
Demeure toute seule auecque ton garçon,
Et croy qu'en ce dessein que mon Amour hazarde,
Ie n'ay d'intention pour rien qui te regarde,
Celuy qui maintenant me fait icy venir,
N'a que trop dans ses yeux dequoy m'entretenir ;

Et toi sacré ruisseau dont le plaisant riuage
Semble plus accostable en ce qu'il est sauuage,
Redouble à ma fureur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Syluains en puissent estre sours,
Et que la veine Echo de ton bruit assourdie,
Mes amoureux propos à ses bois ne redie :
Mais non, va doucement de peur de réueiller
Les Nymphes de tes eaux, laisse les sommeiller.
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'ame
Qu'elle ne s'embrasast en regardant Pirame :
Mais quoy ? ce paresseux est encor à venir,
Ie ne sçay quel sujet le peut tant retenir,
Il a bien de l'amour, mais il n'est pas possible
Qu'il le ressente au poinct où ie me voy sensible :
Ie ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres, forests,
A qui mesme Diane a commis ses secrets,
A ma faueur, Echo, commande à cette roche
De lui toucher vn mot d'vn amoureux reproche :
Mais n'oy-je pas de loin ce semble vn peu de bruit,
I'entreuoy la clarté comme d'vn œil qui luit :
Helas ! qu'ay-je apperçeu, Dieux l'effroyable beste !
Vn Lyon affamé qui cherche ici sa queste,
Fuy, Thisbé, les horreurs d'vn si mauuais destin,
Dieux ! que Pirame au moins n'en soit pas le butin.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PYRAME seul.

ENfin ie suis sorty, leur prudence importune,
N'a plus à gouuerner, ni moi ni ma fortune,
Mon ame ne suit plus que le flambeau d'Amour,
Dans mon aueuglement ie trouue assez de iour :

Belle nuict qui me tends tes ombrageuses toiles;
Ha! vrayement le Soleil vaut moins que tes estoiles,
Douce & paisible nuict, tu me vaut desormais,
Mieux que le plus beau iour ne me valust iamais,
Ie voy que tous mes sens se vont combler de ioye,
Sans qu'ici nul des Dieux, ni des mortels me voye:
Mais me voici desia proche de ce tombeau,
I'apperçoy le Meurier, i'entends le bruit de l'eau,
Voici le lieu qu'Amour destinoit à Diane,
Ici ne vint iamais rien que moy de prophane:
Solitude, silence, obscurité, sommeil,
N'auez-vous point ici veu luire mon Soleil?
Ombres, où cachez-vous les yeux de ma Maistresse?
L'impatient desir de le sçauoir me presse,
Tant de difficultez m'ont tenu prisonnier,
Que ie mourois de peur d'estre ici le dernier:
Mais à ce que ie voy, ie m'y rends à bonne heure,
Puis qu'encore en son lict mon Aurore demeure,
Attendant qu'elle arriue, ici bien à propos,
Le reste de la nuict m'offre son doux repos:
Mais pourrois-je dormir en mon inquietude,
Quelque sommeil qui regne en cette solitude;
Depuis que ie la sers, Amour m'a bien instruit,
A passer sans dormir les heures de la nuict,
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie
Cependant flatteront vn peu ma réverie:
O fleurs, si vos esprits iamais se transformans,
Despoüillerent les corps des malheureux Amans,
S'il en est parmi vous, qui se souuienne encore,
D'auoir souffert ailleurs qu'en l'empire de Flore:
Doux obiets de pitié, ne soyez point ialoux
Si la faueur d'Amour m'a traité mieux que vous,
Et si du temps passé le souuenir vous touche,
Prestez-nous sans regret vostre amoureuse couche:
Mais desia la rosée a vos tapis moüillez,
Que dis-ie? c'est du sang qui vous les a soüillez:
D'où peut venir ce sang? la troupe sanguinaire,
Des Ours & des Lions vient ici d'ordinaire,
Vne frayeur me va dans l'ame repassant,
Ie songe aux cris affreux d'vn Hibou menaçant,
Qui m'a tousiours suiui, ces ombrages nocturnes
Augmentent ma terreur, & ces lieux taciturnes:

Dieux! qu'est-ce que ie voy, i'en suis trop esclairci,
Sans doute vn grand Lion a passé par ici,
I'en recognois la trace, & voy sur la poussiere
Tout le sang que versoit sa gueule carnassiere:
O Ciel ! en quelle horreur enfin suis-ie tombé,
Detestable i'arriue aux traces de Thisbé:
Ces traces que ie voy son pied les a formees,
Et celles du Lion pesle-mesle imprimées,
Parmi cela du sang abondamment espars,
Ha ! ie ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts.
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte,
Iustes Dieux se peut-il que vous l'ayez soufferte ?
Mais vous n'en sçauiez rien, vous estes de faux Dieux,
C'est moy qui l'ay conduite en ces coupables lieux,
Moy traistre qui sçauoit qu'auprés de cette source
Les Ours & les Lyons font leur sanglante course,
Que la commodité de ce frais abbreuoir,
Et de ce lieu desert tousiours les y fait voir;
Infame criminel & desloyal Pirame,
Qu'as-tu fait de Thisbé ? qu'as-tu fait de ton ame ?
Comment, me suis-je ainsi de moi-mesme priué ?
Elle m'a preuenu, le iour est arriué,
Voy-je pas que l'Aurore en sa pointe premiere
Espanche au Ciel ouuert sa confuse lumiere ;
Soleil voudrois-tu luire apres cét accident,
Cherche pour te cacher vn plus noir occident,
Toutefois monstre toi, tu le pourras sans honte,
Il n'est plus de Soleil ça bas qui te surmonte,
Thisbé n'est plus au monde, ô bel arbre, ô rocher,
O fleurs en quel endroit me la faut-il chercher,
Beau cristal innocent, dont le miroir exprime
Sur ton front pallissant l'image de mon crime,
Toi qui dessus tes bords la voyois déchirer,
N'en as-tu quelque membre au moins sçeu retirer ?
Traistre, tu n'as serui qu'à rafraischir la gueule
Du Lion lui laissant ma Thisbé toute seule:
Mais pourquoi les cailloux veux-je ici quereller,
C'est à mon imprudence à qui ie dois parler,
C'est à mes cruautez à qui ie dois la peine
De la mort la moins iuste, & la plus inhumaine,
C'est moi de qui les bras la deuoient secourir,
Et qui ne l'ont pas fait, c'est moi qui dois mourir,

Sortez à ma faueur de vos demeures creuſes,
Pour deſchirer ce corps, venez troupes affreuſes,
Mon iuſte deſeſpoir vous preſſe, il vous attend:
Sans deffence vn butin ce pauure corps vous tend,
Cruels, ne cherchez point que dans les Bergeries
Quelque innocent agneau s'immole à vos furies,
Deſtournez deſormais le cours à vos larcins,
Mangez les criminels, tuez les aſſaſſins,
En toy Lyon, mon ame a fait ſes funerailles,
Qui digeres deſia mon cœur dans tes entrailles,
Reuiens, & me fait voir au moins mon ennemi,
Encores tu ne m'as deuoré qu'à demi,
Acheue ton repas, tu ſeras moins funeſte,
Si tu m'es plus cruel, acheue donc ce reſte,
Oſte-moi le moyen de te iamais punir ;
Mais ma douleur te parle en vain de reuenir,
Depuis que ce beau ſang paſſe en ta nourriture,
Tes ſens ont deſpoüillé leur cruelle nature,
Ie croy que ton humeur change de qualité,
Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité,
Depuis que ſa belle ame eſt icy reſpanduë,
L'horreur de ſes foreſts eſt à iamais perduë,
Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
Ne produiront ici que de petits Amours;
Et ie croi que Venus verra bien-toſt eſcloſes,
De ce ſang amoureux mille moiſſons de roſes,
Mon ſang deſſus le ſien par icy coulera,
Mon ame auec la ſienne ici ſe meſlera :
Qu'il me tarde deſia que mon ombre n'arriue
Reioindre ſon eſprit ſur la mortelle riue :
Au moins ſi ie trouuois d'vn chef-d'œuure ſi beau,
Quelque ſaincte relique à mettre en vn tombeau,
Ie ferois dans mon ſein vne large ouuerture,
Et ſa chair dans la mienne auroit ſa ſepulture,
Toy ſon viuant cercueil, reuiens me deuorer,
Cruel Lion reuient, ie te veux adorer :
S'il faut que ma Deeſſe en ton ſang ſe confonde,
Ie te tiens pour l'Autel le plus ſacré du monde,
O Dieux ! ſi ie ne voy rien d'elle à mon treſpas,
Au moins ie baiſeray la trace de ſes pas,
Et ma lévre en ſuiuant cette ſanglante route,
Cens fois rebaiſera ſon beau ſang goute à goute:

Ah ! beau ſang precieux qui tout froid & tout mort,
Faites dedans mon ame encore vn tel effort,
Vous auez donc quitté vos delicates veines,
Pour acheuer enfin vos tourmens , & mes peines,
Puis que le ſort me dit que vous l'auez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous reſolu :
Mais que trouuay-je icy ! cette ſanglante toile
A la pauure defuncte auoit ſeruy de voile ;
O trop cruels teſmoins de mon dernier mal-heur,
Teſmoin de mon forfait,ſois-le de ma douleur ;
Mais quoy dedans l'objet d'vn ſort ſi déplorable,
Sanglant & deſchiré , tu m'es encor aimable,
Le faut-il adorer,il le faut , ie le veux,
Il a touché iadis l'or de ſes blonds cheueux :
Ce voile à nos Amours preſtant ſon chaſte vſage,
Deffendoit au Soleil de baiſer ſon viſage,
Il fut en ma faueur ſoigneux de ſon beau teint,
Sois-tu d'oreſnauant reueré comme Sainct,
Et qu'en faueur du ſang qui peint noſtre infortune,
La nuict te daigne mettre auec ſa robbe brune :
Mais ie croy que mon cœur ſe flatte en ſa langueur,
Il eſt temps que ma vie acheue ſa rigueur,
Au deſſein de mourir dois-je chercher qui m'aide,
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede :
Terre ſi tu voulois t'ouurir deſſous mes pas,
Tu me ferois plaiſir,mais tu ne le fais pas,
Il ſemble que ton flanc dauantage ſe ſerre :
Dieux ! ſi vous me vouliez enuoyer le tonnerre,
Ie vous ferois tenu : mais ô propos honteux,
Mon treſpas à m'oüir eſt encor douteux,
Mon deſeſpoir en moy trop tard ſe delibere,
Mais l'eſtourdiſſement, non la peur le differe,
Voicy dequoy venger les iniures du ſort,
C'eſt icy mon tonnerre,& mon gouffre,& ma mort,
En deſpit des parens , du Ciel & de la Nature,
Mon ſupplice ſera la fin de ma torture,
Les hommes courageux meurent quand il leur plaiſt,
Aime ce cœur Thiſbé tout maſſacré qu'il eſt,
Encore vn coup Thiſbé par la derniere playe,
Regarde là dedans ſi ma douleur eſt vraye.

SCENE II.

THISBE' seule.

APeine ay-je repris mon esprit & ma voix,
Cette peur m'a fait perdre vn voile que i'auois,
Et m'a fait demeurer assez long-temps cachée,
Possible mon Amant m'aura depuis cherchée,
Il doit estre arriué, s'il n'a perdu le soin
De me venir trouuer, car le iour n'est pas loin,
Ie n'entends plus que l'eau que verse la fontaine,
Le silence profond me rend assez certaine
Que ie puis approcher la tombe, où cependant
Mon Pirame languist sans doute en m'attendant,
La beste qui cherchoit l'eau de cette vallée,
Ayant esteint sa soif, ores s'en est allée,
Autrement i'entendrois qu'elle feroit du bruit,
Et ses yeux brilleroient au trauers de la nuit.
O nuict ie me remets enfin sous ton ombrage,
Pour auoir tant d'amour, i'ay bien peu de courage,
Mais où mon œil s'abuse en vn objet trompeur,
Voicy dequoy rentrer en ma premiere peur,
Vne subite horreur me prend à l'impourueuë,
Et si l'obscurité peut asseurer ma veuë,
Vn augure incertain mes soupçons ne dement,
Certains pas dans les miens meslez confusément,
Cette place par tout sanglante & si foulée,
Monstre qu'icy la beste a sa fureur saoulée :
Dieux! ie voy par la terre vn corps qui semble mort,
Mais pourquoy m'effrayer, c'est Pirame qui dort,
Pour diuertir l'ennuy de son attente oisiue,
Il repose au doux bruit de cette source viue,
Ce sera maintenant à lui de m'accuser :
Mais ce lieu dur & froid mal propre à reposer,
Que desia la rosée a rendu tout humide,
M'oblige à l'esueiller, Dieux! que ie suis timide,
I'ay son contentement, & son repos si cher,
Que ma voix seulement a peur de le fascher,
Il dort si doucement qu'on ne sçauroit à peine
Discerner parmy l'air le bruit de son halcine ;

Mais d'où viét qu'immobile& froid dessous ma main,
Il semble mort. Pirame, ô Dieux ! i'appelle en vain,
Il ne respire plus, ce beau corps est de glace,
Helas ! ie voy la mort peinte dessus sa face;
D'vne eternelle nuict son bel œil est couuert,
Ie voy d'vn large coup son estomach ouuert,
Hé ! ne meurs pas si tost, ouure vn peu la paupiere,
Respire encore vn coup, ie mourray la premiere,
Ne t'en va point sans moi, ne me fait point ce tort,
Tu ne me responds rien, mon cœur tu n'es pas mort;
Les Dieux ne meurent point, la nature est trop sage
Pour laisser ruiner son plus aymable ouurage;
Mais, ô foible discours, ô faux soulagement,
La perte que ie fais m'oste le iugement :
Pirame ne vit plus, hà ce souspir l'emporte!
Comment ? il ne vit plus, & ie ne suis pas morte ?
Pirame, s'il te reste encore vn peu de iour,
Si ton esprit me garde encore vn peu d'Amour,
Et si le vieux Charon touché de ma misere,
Retarde tant soit peu sa barque à ma priere,
Attends-moy ie te prie, & qu'vn mesme trespas,
Acheue nos destins, ie m'en vay de ce pas;
Mais tu ne m'attends point, & si peu que ie viue,
En ce dernier deuoir mon sort veut que ie suiue;
Coulpable que ie suis de cette iniuste mort,
Mal-heureux criminel de la fureur du sort,
Quoy, ie respire encore, & regardant Pirame,
Trespassé deuant moi, ie n'ay point perdu l'ame:
Ie voy que ce Rocher s'est esclatté de dueil,
Pour répandre des pleurs, pour m'ouurir vn cercueil;
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon iniure,
Il en est sans repos, ses riues sans verdure,
Mesme au lieu de donner de la rozée aux fleurs,
L'Aurore à ce matin n'a versé que des pleurs,
Et cét arbre touché d'vn desespoir visible,
A bien trouué du sang dans son tronc insensible,
Son fruict en a changé, la Lune en a blesmy,
Et la terre a sué du sang qu'il a vomy :
Bel arbre puis qu'au monde apres moy tu demeures,
Pour mieux faire paroistre au Ciel tes rouges meures,
Et luy monstrer le tort qu'il a fait à mes vœux,
Fay comme moi de grace, arracher tes cheueux,

Ouure-toy l'estomach, & fait couler à force,
Cette sanglante humeur par toute ton escorce:
Mais que me sert ton dueil, rameaux, prez verdissans,
Qu'à soulager mon mal vous estes impuissans,
Quand bien vous en mourriez, on voit la destinée
Ramener vostre vie, en r'amenant l'année,
Vne fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Vne fois tous les ans nous vous voyons fleurir:
Mais mon Pyrame est mort, sans espoir qu'il retourne
De ses pasles manoirs où son esprit sejourne,
Depuis que le Soleil nous void naistre & finir,
Le premier des deffuncts est encores à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient reuiure,
Ie me suis resoluë aujourd'huy de le suiure,
I'ay trop d'impatience, & puis que le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin,
Auant que le plaisir que meritoient nos flâmes,
Dans leurs embrassemens ait peu mesler nos ames,
Nous les ioindrons là-bas, & par nos saints accords
Ne ferons qu'vn esprit de l'ombre de deux corps,
Et puis qu'à mon sujet sa belle ame sommeille,
Mon esprit innocent luy rendra la pareille:
Toutesfois ie ne puis sans mourir doublement,
Pyrame s'est tué d'vn soupçon seulement,
Son amitié fidelle vn peu trop violente,
D'autant qu'à ce deuoir il me voyoit trop lente,
Pour auoir soupçonné que ie ne l'aymois pas,
Il ne s'est peu guerir de moins que du trespas:
Que donc ton bras sur moy dauantage demeure,
O mort! & s'il se peut que plus que luy ie meure,
Que ie sente à la fois, poisons, flâmes & fers.
Sus qui me vient ouurir les portes des enfers:
Ha! voicy le poignard qui du sang de son maistre,
S'est soüillé laschement, il en rougit le traistre;
Execrable bourreau, si tu te veux lauer
Du crime commencé, tu n'as qu'à l'acheuer,
Enfonce là-dedans, rend-toy plus rude, & pousse
Des feux auec ta lame: helas! elle est trop douce,
Ie ne pouuois mourir d'vn coup plus gracieux,
Ny pour vn autre objet hayr celuy des Cieux.

Fin de la seconde Partie.

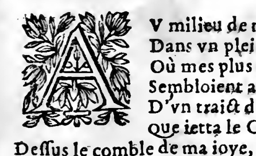
LES
OEVVRES
DV SIEVR
THEOPHILE.

TROISIESME PARTIE,

CONTENANT VN RECVEIL
de toutes les pieces par luy faites
pendant sa prison iusques
à sa mort.



REQVESTE DE THEOPHILE, AV ROY.



V milieu de mes libertez,
Dans vn plein repos de ma vie,
Où mes plus molles voluptez
Sembloient auoir passé l'enuie,
D'vn traict de foudre inopiné,
Que ietta le Ciel mutiné
Dessus le comble de ma ioye,
Mes desseins se virent trahis,
Et moi d'vn mesme coup la proye
De tous ceux que i'auois hays.
Le visage des Courtisans
Se peignit en cette aduanture
Des couleurs dont les médisans
Voulurent peindre ma nature :
Du premier traict dont le mal-heur,
Separa mon destin du leur,
Mes amis changerent de face,
Ils furent tous muets & souds,
Et ie ne vis en ma disgrace
Rien que moy-mesme à mon secours.
Quelques foibles soliciteurs,
Faisoient encor vn peu de mine

D'arrester mes persecuteurs
Sur le panchant de ma ruine :
Mais en vn peril si pressant,
Leur secours fut si languissant,
Et ma guerison si tardiue,
Que la raison me resolut,
A voir si quelque estrange riue
M'offriroit vn port de salut.
Ie fus long temps à desseigner
Où i'irois habiter la terre,
Et sur le poinct de m'esloigner,
Mille peurs me faisoient la guerre:
Car le Soleil qui chaque iour,
Fait si viste vn si large tour,
Ne visite point de contrée,
Où ces chefs de dissentions
Ne donnent aisément l'entrée
A quelqu'vn de leurs espions.
Apres cinq ou six mois d'erreurs,
Incertain en quel lieu du monde,
Ie pourrois asseoir les terreurs
De ma misere vagabonde,
Vne incroyable trahison
Me fit rencontrer ma prison
Où i'auois cherché mon azile,
Mon protecteur fut mon sergent,
O grand Dieu qu'il est difficile
De courre auec de l'argent.
Le billet d'vn Religieux,
Respecté comme des Patentes,
Fit esperer en tant de lieux
Le porteur des Muses errantes,
Qu'à la fin deux meschans Preuosts,
Fort grands voleurs, & tres-deuots,
Priant Dieu comme des Apostres,
Mirent la main sur mon colet,
Et tous disans leur Patenostres,
Pillerent iusqu'à mon valet.
A l'esclat du premier appas,
Esbloüis vn peu de la proye,
Ils doutoient si ie n'estois pas
Vn faiseur de fausse monnoye:

Ils m'interrogeoient ſur le pris
Des quadruples qu'on m'auoit pris,
Qui n'eſtoient pas au coin de France:
Lors il me print vn tremblement,
De crainte que leur ignorance
Me iugeaſt Preuoſtablement.
Ils ne pouuoient s'imaginer,
Sans ſoupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on trouuaſt tant à butiner
Sur vn ſimple faiſeur de rimes,
Et quoy que l'or fut bon & beau,
Auſſi bien au iour qu'au flambeau,
Ils croyent me voyant ſans peine,
Quelque fonds qu'on me deſrobât,
Que c'eſtoient des fueilles de cheſne,
Auec la marque du Sabat.
Ils diſoient entr'eux ſourdement
Que ie parlois auec la Lune,
Et que le Diable aſſeurément
Eſtoit autheur de ma fortune:
Que pour faire ſeruice à Dieu,
Il falloit bien choiſir vn lieu
Où l'objet de leur tyrannie
Me fit ſans ceſſe diſcourir,
Du treſpas plein d'ignominie,
Qui me deuoit faire perir.
Sans cordon, iarretieres, ny gands,
Au milieu de dix hallebardes,
Ie flattois deux gueux arrogands,
Qu'on m'auoit ordonné pour gardes:
Et nonobſtant chargé de fers,
On m'enfonce dans les enfers,
D'vne profonde & noire caue,
Où l'on n'a qu'vn peu d'air puant
Des vapeurs de la froide baue
D'vn vieux meur humide & gluant.
Dedans ce commun lieu de pleurs,
Où ie me vis ſi miſerable,
Les aſſaſſins & les voleurs,
Auoient vn trou plus fauorable:
Tout le monde diſoit de moy,
Que ie n'auois ni foy ni Loy,

Qu'on ne cognoissoit point de vice,
Où mon ame ne s'addonnât,
Et quelque traict que i'escriuisse,
C'estoit pis qu'vn assassinât.
Qu'vn saint homme de grand esprit,
Enfant du bien-heureux Ignace,
Disoit en chaise & par escrit,
Que i'estois mort par contumace,
Que ie ne m'estois absenté
Que de peur d'estre executé,
Aussi bien que mon effigie,
Que ie n'estois qu'vn suborneur,
Et que i'enseignois la Magie,
Dedans les Cabarets d'honneur.
Qu'on auoit bandé les ressors
De la noire & forte Machine,
Dont le souple & vaste corps
Estend ses bras iusqu'à la Chine;
Qu'en France & parmy l'estranger,
Ils auoient dequoy se vanger,
Et dequoy forger vne foudre,
Dont le coup me seroit fatal,
Ea d'eust-il couster plus de poudre
Qu'ils n'en perdirent à Vvital.
Que par le sentiment Chrestien,
D'vne charité volontaire,
Infinité des gens de bien
Auoient entrepris mon affaire,
Qu'on estoit si fort irrité,
Qu'en despit de la verité,
Que IESVS-CHRIST a tant aymée,
Pour les interests du Clergé,
On me vouloit voir en fumée
Soudain que ie serois iugé.
Et le gaillard Pere Guerin,
Qui tous les iours fait dans la chaise,
Plus de leçons à Tabarin,
Qu'à tous les Clers d'vn Diocese,
Ce vieux Bastelleur déguisé,
Comme s'il eust bien disposé
Et Ciel & Terre à ma ruine,
Preschoit qu'à peu de iour de-là

La Iuſtice humaine & diuine
M'immoleroit à Layola.
On employe de par le Roy,
De la force & de l'artifice,
Comme ſi Lucifer pour moy
Euſt entrepris ſur la Iuſtice :
A Paris ſoudain que i'y fus,
I'entendois par des bruits confus
Que tout eſtoit preſt pour me cuire:
Et ie doutois auec raiſon,
Si ce peuple m'alloit conduire,
A la Greue ou dans la priſon.
Icy donc comme en vn tombeau,
Troublé du peril où ie reſue,
Sans compagnie & ſans flambeau
Touſiours dans le diſcours de Greue,
A l'ombre d'vn petit faux iour,
Qui perce vn peu l'obſcure tour,
Où les boureaux vont à la queſte,
Grand Roy, l'honneur de l'Vniuers,
Ie vous preſente la Requeſte
De ce pauure faiſeur de Vers.
Ie demande premierement
Qu'on ſuprime ce grand volume,
Qui braue trop inſolemment
La captiuité de ma plume,
Et que Monſieur le Cardinal
Apres m'auoir fait tant de mal,
Pour l'amour de Dieu ſe retienne,
Il va contre la charité,
Et choque vne vertu Chreſtienne
Quand il choque ma liberté.
Qu'on remonſtre aux Religieux
A qui mon nom ſemble vn blaſpheme,
Que leur zele eſt iniurieux
De vouloir m'oſter le Bapteſme,
Que les crimes qu'ils ont preſchez
Incogneus aux plus desbauchez,
Sont controuuez pour me deſtruire,
Et ſement vn ſubtil appas,
Par où l'ame ſe peut inſtruire,
Au vice qu'elle ne ſçait pas.

Que si ma plume auoit commis
Tout le mal qu'il vous font entendre,
La fureur de mes ennemis
M'auroit desia reduit en cendre :
Que leurs escrits & leurs abois,
Qui desia depuis tant de mois,
Font la guerre à mon innocence,
M'auoient fait faire mon procez,
Si dans ma plus grande licence
Ie n'auois esuité l'excez.

Que c'est vn procedé nouueau
Dont Ignace estoit incapable,
De foüiller l'air, la terre & l'eau
Pour rendre vn innocent coulpable,
Qu'autrefois on a pardonné
Ce Carnaual desordonné,
De quelques-vns de nos Poëtes,
Qui se trouuerent conuaincus
D'auoir sacrifié des bestes
Deuant l'Idole de Baccus.

Qu'à mon exemple nos Rimeurs,
Ne prendront point ce priuilege,
Et que mes escrits & mes mœurs
Ont en horreur le sacrilege :
Que mon Confesseur soit tesmoin,
Si ie ne rends pas tout le soin
Qu'vn bon Chrestien doit à l'Eglise,
Et qu'on ne voit en aucun lieu,
Qu'vn vers de ma façon se lise,
Qui soit au deshonneur de Dieu.

Que l'honneur, la pitié, le droit
Sont violez en ma poursuite,
Et que certain Pere voudroit,
N'auoir point empesché ma fuite ;
Mais la honte d'auoir manqué
Ce qu'il a si fort attaqué,
Demande qu'on m'aneantisse,
De peur que me rendant au Roy,
Les marques de son iniustice,
Ne suruiuent auecque moy.

Iuste Roy protecteur des Loix,
Vous sur qui l'équité se fonde,

Qui seul emportez sur les Rois,
Ce tiltre le plus beau du monde,
Voyez auec combien de tort,
Vostre Iustice sent l'effort,
Du tourment qui me desespere,
En France on n'a iamais souffert,
Cette procedure estrangere,
Qui vous offense & qui me perd.

Si i'estois du plus vil mestier,
Qui s'exerce parmy les ruës,
Si i'estois fils de sauetier,
Ou de vendeuse de moruës,
On craindroit qu'vn peuple irrité
Pour punir la temerité,
De celuy qui me persecute,
Ne fist auec sedition,
Ce que sa fureur execute,
Et son aueugle esmotion.

Apres ce iugement mortel,
Où l'on a veu ma renommée,
Et mon portraict sur leur Autel,
N'estre plus qu'vn peu de fumée:
Falloit-il chercher de nouueau,
Les matieres de mon tombeau,
Falloit-il permettre à l'enuie
D'employer ses iniustes soins
Pour faire icy languir ma vie,
En l'attente des faux tesmoins?

Mais quelques peuples si lointains,
Dont la nouuelle intelligence,
Puisse accompagner les desseins
De leur cruelle diligence,
Que des Lutins, des Loups-garoux
Obeyssant à leur courroux,
Viennent icy pour me confondre,
Dieu qui leur serrera la voix,
Pour mon salut fera respondre,
La saincte authorité des Loix.

Qui peut auoir assez de front,
Quels fols ont assez de licence,
Pour ne se taire auec affront
A l'abord de mon innocence,

Et quoy que la canaille ait dit,
Pour l'argent ou pour le credit
Dont on leur a ietté l'amorce,
Dans les mouuemens de leurs yeux,
On verra qu'ils parlent par force
Deuant des Iuges & des Dieux.

O grand Maistre de l'Vniuers,
Puissant Autheur de la nature,
Qui voyez dans ces cœurs peruers,
L'appareil de leur imposture:
Et vous saincte Mere de Dieu,
A qui les noirs creux de ce lieu
Sont aussi clairs que les estoilles,
Voyez l'horreur où l'on m'a mis,
Et me desueloppez des toilles
Dont m'ont enceint mes ennemis.

SIRE, iettez vn peu vos yeux
Sur le precipice où ie tombe,
Sainct Image du Roy des Cieux,
Rompez les maux où ie succombe :
Si vous ne m'arrachez des mains
De quelques morgueurs inhumains
A qui mes maux donnent à viure,
L'Hyuer me donnera secours,
En me tuant il me deliure,
De mille trespas tous les iours.

Qu'il plaise à vostre Majesté,
De se remettre en la memoire
Que par fois mes vers ont esté,
Les Messagers de vostre gloire,
Comme pour accomplir mes vœux;
Encore auiourd'huy ie ne veux
R'auoir ma liberté premiere
Que pour la mettre en ce deuoir;
Et ne demande la lumiere
Que pour l'honneur de vous reuoir.

Dans ces lieux voüez au malheur,
Le Soleil contre sa nature
A moins de iour & de chaleur
Que l'on n'en fait à sa peinture;
On n'y voit le Ciel que bien peu;
On n'y voit ny terre, ny feu,

On meurt de l'air qu'on y respire,
Tous les objets y sont glacez,
Si bien que c'est icy l'Empire,
Où les viuans sont trespassez.
Comme Alcide força la mort,
Lors qu'il luy fit lascher Thesée,
Vous ferez auec moins d'effort
Chose plus grande & plus aisée,
Signez mon eslargissement,
Ainsi de trois doigts seulement
Vous abbattrez vingt-deux portes,
Et romprez les barres de fer
De trois grilles qui sont plus fortes
Que toutes celles de l'Enfer.

REMONSTRANCE DE Theophile à Monsieur de Vertamont, Conseiller en la grand' Chambre.

DEsormais que le renouueau
Fond la glace, & desseiche l'eau,
Qui rendoit les prez inutiles,
Et qu'en l'objet de leurs plaisirs,
Les places des plus grandes villes,
Sont des prisons à nos desirs.
Que l'oyseau de qui les glaçons
Auoient enfermé les chansons
Dans sa poictrine refroidie,
Trouue la clef de son grosier,
Et promeine sa melodie,
Sur le Myrthe & sur le Rosier.
Que l'Abeille, apres la rigueur,
Qui tient ses aisles en langueur
Au fond de ses petites cruches,
S'en va continuer le miel,
Et quittant la prison des ruches,
N'a son vol borné que du Ciel.

Que les Zephirs s'espanchans
Parmy les entrailles des champs,
Laschent ce que le froid enserre,
Que l'Aurore auecque ses pleurs
Ouure les cachots de la terre
Pour en faire sortir des fleurs.
Que le temps se rend si benin,
Mesme aux serpens pleins de venin,
Dont nostre sang est la pasture,
Qu'en faueur de cette saison,
Et par arrest de la Nature,
Il les fait sortir de prison.
L'an a fait plus de la moitié
Que tous les iours vostre pitié,
Me doit faire changer de place:
Ne me tenez plus en suspens,
Et me faites au moins la grace,
Que le Ciel fait à des serpens.

PLAINTE DE THEOPHILE à son Amy Tircis.

Tircis tu cognois bien dans le mal qui me presse
Qu'vn peu d'ingratitude est iointe à ta paresse,
Tout contre mon brasier ie te voy sommeiller,
Et sa flâme & son bruit te deuroit esueiller.
Tu sçais bié qu'il est vray que mon procez s'acheue,
Qu'on va bien-tost brusler mon pourtraict à la Gréue,
Que desia mes amis ont trauaillé sans fruit,
A preuenir l'horreur de cét infame bruit.
Que le Roy me delaisse, & qu'en cette aduanture
Vne iuste douleur doit forcer ma nature:
Que le plus resolu ne peut sans souspirer,
Entendre les ennuis où tu me vois durer.
Sçache aussi que mon ame est presque toute vsée,
Que Cloton tient mes iours au bout de sa fusée,
Qu'il faut que mon espoir se rende à mes malheurs,
Et que mon iugement me conseille des pleurs.
Si mon mauuais Destin a finy la durée,
De la saincte amitié que tu m'auois iurée,

Comme en suiuant le cours du naturel humain,
Tu me vois tresbucher sans me donner la main.
Pour le moins fay semblant d'auoir vn peu de peine,
Voyant le precipice où le destin me traisne,
Afin qu'vn bruit fascheux ne vienne à me blasmer,
D'auoir si mal cogneu qui ie deuois aymer.
Damon qui nuict & iour pour esuiter ce blasme,
S'obstine à trauailler & du corps & de l'ame,
M'asseure pour le moins, en son petit secours,
Que sa fidelité me durera tousiours.
Il ne tient pas à luy que l'iniuste licence
De mes persecuteurs ne cede à l'innocence;
Il fait tout ce qu'il peut pour escarter de moy,
Les perils qui me font examiner ta foy.
Sans eux ie n'aurois veu iamais ton ame ouuerte,
Tousiours ta lascheté m'auroit esté couuerte,
L'excez de mon malheur n'est cruel qu'en ce point,
Qui me dit malgré-moy que tu ne m'aimes point.
Si le moindre rayon de la vertu t'esclaire,
Souuiens-toy qu'on t'a veu dans le soin de me plaire,
Et qu'auant la disgrace où tu me vois soubmis,
Tu faisois vanité d'estre de mes amis.
Regarde que ton cœur se lasche & m'abandonne
Dés le premier essay que mon mal-heur te donne,
Et tu sçais que mon sort n'est auiourd'huy battu,
Que par des trahisons qu'on fait à ma vertu.
Toy-mesmes qui me vois au fonds de ma pensée,
Qui sçais comme ma vie est cy-deuant passée,
Et que dans le secret d'vn veritable Amour,
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le iour.
Tu sçais que d'aucun tort tõ cœur ne me soupçõne,
Que ie n'ay ni trompé ny fait tort à personne,
Que depuis m'estre instruit à la Romaine Loy,
Mon ame dignement a senty de la Foy.
Et que l'vnique espoir de mon salut se fonde
En la Croix de celuy qui rachepta le monde:
Mon cœur se porte là d'vn mouuement tout droit,
Et croit asseurément ce que l'Eglise croit.
Bien que des imposteurs dont l'aueugle croyance
S'oppose absolument aux libertez de France,
Faisent courir des bruits que mon sens libertin,
Confond l'Autheur du monde auecque le Destin,

Et leur impertinence a fait croire à des femmes,
Que i'estois vn prescheur à suborner les ames :
On dit plus de ma vie, on parle plus de moy,
Que si i'auois traitté d'exterminer la Loy.
On fait voir en mon nom des odieuses rimes,
Pour perdre vn innocent, & professer des crimes,
Ils ont fait sous mes pas des lacs de toutes parts,
Ont eu des espions à guetter mes regards.
Ont destourné de moy ceux dont les bons Genies
Tenoient auec mes vœux leurs volontez vnies,
Ils ont auec Satan contre moi pactisé,
A force de mesdire ils m'ont débaptisé.
Sans autre fondement qu'vne enuieuse rage,
Contre des passe-temps où m'a porté mon âge,
Vn plaisir naturel, où mes esprits enclins,
Ne laissent point de place à des desirs malins.
Vn diuertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que sa Sainćteté ne punit pas à Rome,
Car la necessité que la Police suit,
Permettant ce peché ne fait pas peu de fruit.
Ce n'est pas vne tâche à son diuin Empire :
Car tousiours de deux maux faut esuiter le pire,
Encore ay-je vn deffaut contre qui leur aboy
Esclatte hautement, c'est Tircis que ie boy.
Ils pensent que le vin soit le feu qui m'inspire
Cette facilité dont tu me vois escrire :
Et qu'on ne me sçauroit ouyr parler Latin,
Si ce n'est que ie sois à la Pomme de Pin.
Ils croyent que le vin m'ayant gasté l'haleine,
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silene,
Ie croy que ma débauche en ses plus grands efforts,
Ne m'empescha iamais ni l'esprit ni le corps.
Mes plus sobres repas meritent des censures,
Par tout ma liberté ne sent que des morsures,
Il est vray que mon sort est en cecy mauuais,
C'est que beaucoup de gens sçauent ce que ie fais.
Quelques lieux si cachez, où mon peché se niche,
Aussi-tost mon peché au carrefour s'affiche :
Par tout où l'on me void, ie suis tousiours à nu,
Tout le crime que i'ay, c'est d'estre trop cogneu.
Que malgré ma bonté cette gloire legere
D'auoir vn peu de bruit, m'a causé de misere,

Que mon sort estoit doux, s'il eust coulé mes ans,
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisans.
Tenant mes iours cachez dans ce lieu solitaire,
Nul que moi ne m'eust fait, ni parler ni me taire;
A ma commodité i'aurois eu le sommeil,
A mon gré i'aurois pris & l'ombre & le Soleil.
Dans ces valons obscurs, où la mere Nature
A pourueu nos troupeaux d'eternelle pasture,
I'aurois eu le plaisir de boire à petits traits,
D'vn vin clair, petillant, & delicat & frais.
Qu'vn terroir assés maigre & tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches,
Là mes freres & moi pouuoient ioyeusement,
Sans Seigneur ni vassal viure assez doucement.
Là tous ces médisans, à qui ie suis en proye,
N'eussent point enuié ni censuré ma ioye,
I'aurois suiuy par tout l'objet de mes desirs,
I'aurois peu consacrer ma plume à mes plaisirs.
Là d'vne passion, ni ferme ni legere,
I'aurois donné ma flâme aux yeux d'vne bergere,
Dont le cœur innocent eust contenté mes vœux
D'vn bracelet de chanvre, auecque ses cheueux.
I'aurois dans ce plaisir si bien flatté sa vie,
Que l'orgueil de Caliste en eust creué d'enuie;
I'aurois peint la douceur de nos embrasemens,
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens.
Et comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eust esté mille fois plus feconde:
L'aisle d'vn papillon m'eust plus fourny de vers,
Qu'aujourd'huy ne feroit le bruit de l'Vniuers.
Et s'il faut malgré moi que mon esprit se picque,
De l'orgueilleux dessein d'vn poëme heroïque,
Il faut bien que ie cherche vn plus libre sejour,
Que celuy de Paris, ou celuy de la Cour.
Si ma condition peut deuenir meilleure,
Que le Roy me permette vne retraitte seure,
Que ie puisse trouuer en France vn petit coin,
Où mes persecuteurs me trouuent assez loin.
Dans le doux souuenir d'estre sorty de peine,
De quelles gayetez nourriray-je ma veine?
Lors tu seras honteux qu'en mon aduersité
Ie t'aye tant de fois en vain solicité.

D'auoir abandonné le train d'vne fortune
Qu'il te falloit auoir auecque moy commune,
Recherche en tes desirs, ores si refroidis,
Si tu m'es auiourd'huy, ce que tu fus iadis.
Ie t'eusse fait iadis passer les Pirenées,
I'eusse attaché tes iours auecque mes années,
Et conduit tes desseins au cours de mon Destin,
Des bords de l'Occident, iusqu'au flot du matin.
Et ie n'ay rien commis mesme dans mon courage,
Qui te puisse obliger à me tourner visage,
Depuis ie n'ay rien fait, & i'en iure les Dieux,
Que t'aymer, ô Tircis, tous les iours vn peu mieux.
Helas! si mon mal-heur auoit vn peu de crime,
Ma raison trouueroit ta froideur legitime,
Ie me consolerois, de ne trouuer dequoy,
Ie me peusse en mon mal, me venger que de moy.
Vn reste d'amitié fait qu'aujourd'huy i'enrage,
De sentir que celuy que ie cheris m'outrage:
Tu vois bien que le sort, sans yeux ni iugement,
Tourne tes volontez auec son changement.
Depuis mon accident tu m'as trouué funeste:
Tu crois que mon abord te doit donner la peste,
Tu m'accuse par tout où tu me vois blasmer,
Et me hays autant que tu me dois aimer.
Au moins asseure-toy, quoy que le temps y face,
Qu'vn si perfide orgueil n'aura iamais de grace;
Ie vois bien que mes maux acheueront leurs cours,
Qu'vn Soleil plus heureux acheuera mes iours.
Que ma bonne fortune escrasera l'enuie,
Malgré les cruautez qui font gemir ma vie,
Au bout du desespoir paroistra mon bon-heur,
Toute cette infamie accroistra mon honneur.
Ce n'est plus aux enfans d'vne commune race,
Quelque si grand pouuoir, dont le corps me menace,
Quelque trespas honteux, dont le cruel dessein
S'agitte contre moy dans leur perfide sein.
Et comme malgré moy tu t'es rendu perfide,
Comme malgré l'honneur tu t'es rendu timide,
Parmy tous mes trauaux, sçache que malgré toy
Ie garderay tousiours mon courage & ma foy.
Et l'obstination de la malice noire,
Auecque patience augmentera ma gloire,
* * * * * * * * *

LA PENITENCE DE Theophile.

AVjourd'huy que les Courtisans,
Les Bourgeois & les Artisans
Et les peuples de la campagne
Pour noyer les soins du trespas,
Passent les excez d'Allemagne
En leurs voluptueux repas.
Que le ieu, la dance & l'amour,
Occupent la nuict & le iour
Des enfans de la douce vie,
Que le cœur le moins desbauché
Contente la plus molle enuie,
Que luy fournisse le peché.
Que les plus modestes desirs,
Ne respirent que les plaisirs,
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les pistolets,
Et cacher les Dieux de la guerre,
Dans les machines des Balets.
Mon ieu,ma dance & mon festin,
Se font auec sainct Augustin,
Dont l'aymable & saincte lecture
Est icy mon contrepoison,
Et la miserable aduanture
Des longs ennuis de ma prison.
Celuy qui d'vn pieux deuoir
Employa l'absolu pouuoir
A borner icy mon estude,
L'enuoya pour m'entretenir
Dans cette estroite solitude,
Dont il voulut me retenir.
Parmy le celeste entretien
D'vn si beau liure,& si Chrestien
Ie me mesle à la voix des Anges,
Et transporté de cét honneur,
Mon esprit donne des loüanges
A qui m'a causé ce bon-heur.

Ie voy dans ces diuins escrits
Que l'orgueil des plus grands esprits
Ne sert au sien que de Trophée,
Et que la sotte antiquité
Souspire & languit estouffée
Sous le ioug de la verité.

Tous ces demons du temps passé
Dont il a viuement tracé
Les larcins & les adulteres,
Sont moins que fantosmes de nuict,
Deuant les glorieux mysteres
Du grand Soleil qui nous reluit.

Tous ces grands Temples si vantez,
Dont tant de siecles enchantez
Ont suiuy les fameux Oracles,
N'ont plus de renom ni de lieu,
Et desormais tous les miracles
Se font en la Cité de Dieu.

Grande lumiere de la foy,
Qui me donne si bien dequoy
Me consoler dans ces tenebres,
Mon desespoir le plus mordant,
Et mes soucis les plus funebres
Se calment en te regardant.

Ie ne te puis lire si peu,
Qu'aussi-tost vn celeste feu
Ne me perce au profond de l'ame,
Et que mes sens faits plus Chrestiens,
Ne gardent beaucoup de la flâme
Qui me font esclatter les tiens.

Ie maudis mes iours desbauchez,
Et dans l'horreur de mes pechez,
Benissant mille fois l'ouurage
Qui m'en donne le repentir,
Ie trouue encor en mon courage
Quelque espoir de me garantir.

Cét espoir prend à son secours
Le souuenir de tant de iours,
Dont la ieune & grande licence
Eust besoin de confessions,
Qui chercherent de l'innocence
Pour tes premieres actions.

Grand Sainct pardonne à ce captif,
Qui d'vn emprunt lasche & furtif
Porte icy son diuin exemple,
Pressé d'vn accident mortel,
I'entre tout sanglant dans le temple,
Et me sers du droict de l'Autel.
Alors que mes yeux indiscrets
Ont trop percé dans tes secrets,
IESVS m'a mis dans la pensée
Qu'il se fist ouurir le costé,
Et que sa veine fut percée,
Pour lauer nostre iniquité.
Esprit heureux puis qu'aujourd'huy
Tu contemples auecque luy
Les felicitez eternelles,
Et que tu me vois empesché
Des affections criminelles
De l'objet mortel du peché.
Iette vn peu l'œil sur ma prison,
Et portant de ton Oraison
La foiblesse de ma priere,
Gaigne pour moy son amitié,
Et me rends la digne matiere
Des mouuemens de sa pitié.
Ie confesse que iustement
Vn si rude & si long tourment
Voit tarder sa misericorde ;
Mais ni ma plume ni ma voix
N'ont iamais rien fait que n'accorde
La douceur des humaines Loix.
Et puis que Dieu m'a tant aymé,
Que d'auoir icy renfermé
Les pauures Muses estonnées,
Sous les aisles du Parlement,
Les meschans perdront leurs iournées
A me creuser le monument.
Augustin ouure icy tes yeux,
Ie proteste deuant les Cieux,
La main dans les fueillets du liure
Où tu m'as attaché les sens,
Qu'il faut pour m'empescher de viure,
Faire mourir les innocens,

REQVESTE DE THEOPHILE à Noſſeigneurs du Parlement.

CEluy qui briſeroit les portes,
Du cachot noir des trouppes mortes,
Voyant les maux que i'ay ſoufferts,
Diroit que ma priſon eſt pire :
Icy les ames ont des fers,
Icy le plus conſtant ſouſpire,
Dieux ſouffrez-vous que les enfers,
Soient au milieu de voſtre empire ?
Et qu'vne ame innocente en vn corps languiſſant,
Ne trouue point de criſe aux douleurs qu'elle ſent.
L'œil du monde qui par ſes flâmes,
Nourrit autant de corps & d'ames,
Qu'en peut porter chaſque eſlement,
Ne ſçauroit viure demie-heure
Où m'a logé le Parlement :
Il faut que ce bel aſtre meure,
Lors qu'il arriue ſeulement,
Au premier pas de ma demeure :
Chers Lieutenans des Dieux qui gouuernez mon ſort,
Croyez-vous que ie viue où le Soleil eſt mort ?
Ie ſçay bien que mes inſolences,
Ont ſi fort chargé les balances,
Qu'elles panchent à la rigueur,
Et que ma pauure ame abatuë
D'vne longue & iuſte langueur,
Hors d'apparence s'eſuertuë,
De ſauuer vn peu de vigueur,
Dans le deſeſpoir qui la tuë :
Mais vous eſtes des Dieux & n'auez point de mains
Pour la premiere faute où tombent les humains.
Si mon offence eſtoit vn crime,
La calamité qui m'opprime
Dans les horreurs de ma priſon,
Ne pourroit ſans effronterie
Vous demander ſa gueriſon,
Mon inſolente flatterie,

Feroit

Feroit lors vne trahiſon
A la pitié dont ie vous prie :
Et ce reſte d'eſpoir qui m'accompagne icy,
Se rendroit criminel de vous crier mercy.
Preſſé d'vn ſi honteux outrage,
Ie cherche au fond de mon courage,
Mes ſecrets les moins paroiſſans,
Ie ſonge à toutes les delices,
Où ſe ſont emportez mes ſens,
Ie m'adreſſe à tous mes complices,
Mais ils ſe trouuent innocens,
Et s'irritent de mes ſupplices.
O Ciel ! ô bonnes mœurs, que puis-je auoir commis
Pour rendre à mon bon droit tant de Dieux ennemis.
Mais c'eſt en vain que ie me fie,
A la raiſon qui iuſtifie,
Ma penſée & mes actions,
Bien que mon bon droit ſoit palpable,
Ce ſont peut-eſtre illuſions,
Le Parlement n'eſt pas capable
Des legeres impreſſions,
Qui font vn innocent coulpable,
Quelque tort apparent qui me puiſſe aſſaillir,
Mes Iuges ſont des Dieux, ils ne ſçauroient faillir,
N'ay-je point merité la flâme,
De n'auoir ſçeu ployer mon ame,
A loüer vos diuins eſprits ?
Il eſt temps que le Ciel s'irrite,
Et qu'il puniſſe le meſpris,
D'vn flateur de Cour hypocrite,
Qui vous a volé tant d'eſcrits,
Qui ſont deubs à voſtre merite;
Courtiſans qui m'auez tant deſrobé de iours,
Eſt-ce vous dont i'eſpere auiourd'huy du ſecours?
Race laſche & deſnaturée,
Autrefois ſi mal figurée,
Par mes vers mal recompenſez,
Si ma vengeance eſt aſſouuie,
Vous ſerez ſi bien effacez,
Que vous ne ſerez plus d'enuie
Aux honneſtes gens offencez
Des loüanges de voſtre vie :

Et que les vertueux douteront desormais,
Quel vaut mieux d'vn Marquis, ou d'vn Clerc du Palais,
Et s'il faut que mes funerailles,
Se fassent entre les murailles,
Dont mes regards sont limitez,
Dans ces pierres moins insensibles,
Que vos courages hebetez,
I'escriray des vers si lisibles,
Que vos honteuses laschetez,
Y seront à iamais visibles :
Et que les criminels de ce hydeux manoir,
N'y verront point d'objet plus infame & plus noir;
Mais si iamais le Ciel m'accorde,
Qu'vn rayon de misericorde,
Passe au trauers de cette tour,
Et qu'enfin mes Iuges ployables,
Ou par iustice, ou par amour,
M'ostent de ces lieux effroyables,
Ie vous feray paroistre au iour,
Dans des portraits si veritables,
Que vostre foible esclat se trouuera si faux,
Que vos fils rougiront de vos sales défaux.
Mes Iuges, mes Dieux Tutelaires,
S'il est iuste que vos coleres,
Me laissent desormais viuant,
Si le traict de la calomnie
Me perce encor assez auant,
Si ma Muse est assez punie,
Permettez que doresnauant
Elle soit sans ignominie,
Afin que vostre honneur puisse trouuer des vers
Dignes de les porter aux yeux de l'Vniuers.

TRES-HVMBLE REQVESTE de Theophile à Monseigneur le premier President.

PRiué de la clarté des Cieux,
Sous l'enclos d'vne voûte sombre,

Où les limites de vos yeux,
Sont dans l'eſpace de mon ombre,
Deuoré d'vn ardent deſir,
Qui ſouſpire apres le plaiſir,
Et la liberté de ma vie,
Ie m'irrite contre le ſort,
Et ne veut plus mal à l'enuie
Que d'auoir differé ma mort.
Pleuſt au Ciel qu'il me fuſt permis,
Sans violer les droicts de l'ame,
De me rendre à mes ennemis,
Et moy-meſme allumer ma flâme,
Que bien-toſt i'aurois éuité
La honteuſe captiuité
Dont la force du temps me lie,
Auiourd'huy mes ſens bien-heureux
Verroient ma peine enſeuelie
Dans vn ſepulchre genereux.
Mais ce grand Dieu qui fit nos Loix,
Lors qu'il regla nos deſtinées,
Ne laiſſa point à noſtre choix
La meſure de nos années,
Quand nos aſtres ont fait leurs cours,
Et que la trame de nos iours
N'a plus aucun filet à ſuiure,
L'homme alors pour changer de lieu,
Et pour continuer de viure,
Ne doit mourir qu'auecque Dieu.
Auſſi me puis-je bien vanter,
Que l'horreur d'vne aduanture
Aſſez capable de tenter
La foibleſſe de la nature,
Le Ciel amy des innocens
Fait voir à mes timides ſens
Sa Diuinité ſi propice,
Qu'encore i'ay touſiours eſté
Sur le bord de mon precipice
D'vn viſage aſſez arreſté.
Il eſt vray qu'au poinct d'endurer
Les affronts de la calomnie,
Qu'on fait ſi longuement durer,
Ma conſtance ſe voit finie :

Dans ce ſanglant reſouuenir,
Celuy qui veut me retenir
Il a ſes paſſions trop lentes,
Et n'a iamais eſté battu
Des proſperitez inſolentes
Qui s'attaquent à la vertu.

Mais, ô terreur de mes eſprits!
Dans ce ſiecle infame où nous ſommes,
Tout ce deshonneur n'eſt qu'vn prix,
Pour paſſer le commun des hommes:
Combien de fauoris de Dieu
Dans vn plus miſerable lieu
Ont ſenty de pires malices;
Et dans leurs innocentes mains,
Qui n'auoient que les Cieux complices,
Receu des fers plus inhumains.

D'ailleurs l'eſpine eſt ſous la fleur,
Le iour ſort d'vne couche noire,
Et que ſçay-je ſi mon malheur
N'eſt point la ſource de ma gloire?
Vn iour mes ennuis effacez,
Dans mon ſouuenir retracez,
Seront eux-meſmes leur ſalaire,
Toutes les choſes ont leur tour,
Dieu veut ſouuent que la colere
Soit la marque de ſon amour.

Qui me pourra perſuader
Que la Cour ſoit touſiours charmée,
D'où la peut encore aborder
Le venin de la renommée?
Si Verdun ouure vn peu ſes yeux,
Quel eſprit aſſez captieux
Pourra mordre à ſa conſcience?
De quel vent peut-on eſcumer
Dans ce grand gouffre de ſcience
Pour n'y pas bien-toſt abyſmer?

Grande lumiere de nos iours,
Dont les proiects ſont des miracles,
Et de qui les communs diſcours
Ont plus de poids que les Oracles:
Sainćte guide de tant de Dieux,
Qui ſur les modelles des Cieux

Donne des regles à la terre,
Dieux ſans excez, & ſans deffaut,
Vous auez çà-bas vn tonnerre,
Comme en a ce grand Dieu la-haut.
Le Ciel par de ſi beaux crayons
Marque le fil de vos harangues,
Qu'on y voit les meſmes rayons
Du grand threſor de tant de langues,
Qu'il verſa par le ſainct Eſprit
Aux Diſciples de IESVS-CHRIST.
Paris eſt ialoux que Toulouſe,
Ait eu deuant luy tant d'honneur,
L'Europe eſt auiourd'huy ialouſe
Que la France ait tout ce bon-heur.
Quand ie penſe profondement
A vos vertus ſi recogneuës,
Mon eſpoir prend vn fondement
Qui l'eſleue au deſſus des nuës :
Ie laiſſe repoſer mes ſoins,
Les alarmes des faux teſmoins,
Ne me donnent plus tant de crainte,
Et mon eſprit tout tranſpotté,
Au milieu de tant de contraintes
Gouſte à demy ſa liberté.
C'eſt de vous ſur tous que i'attends,
A voir retrancher la licence,
Qui fait habiter trop long-temps
La crainte auecque l'innocence,
Et quand tout l'enfer reſpandroit
Ses tenebres ſur mon bon droit,
Ie ſçay que voſtre eſprit eſclatte
Dans la plus noire obſcurité,
Et que tout l'appas qui vous flatte,
C'eſt la voix de la verité.
Mais, ô l'honneur du Parlement,
Tout ce que i'eſcry vous offence,
Puis qu'eſcrire icy ſeulement,
C'eſt violer voſtre defenſe:
Mon foible eſprit s'eſt deſbauché,
A l'objet d'vn ſi doux peché,
Et croit ſa faute legitime,
Car la vertu doit aduoüer

Qu'elle mesme est pis que le crime;
Si c'est crime que vous loüer,

PRIERE DE THEOPHILE aux Poëtes de ce temps.

Vous à qui des fraisches vallées,
Pour moy si durement gelées,
Ouurent leurs fontaines de vers :
Vous qui pouuez mettre en peinture,
Le grand objet de l'Vniuers,
Et tous les traits de la nature.

Beaux Esprits si chers à la gloire,
Et sans qui l'œil de la memoire,
Ne sçauroit rien trouuer de beau,
Escoutez la voix d'vn Poëte,
Que les alarmes du tombeau,
Rendent à chasque fois muëtte.

Vous sçauez qu'vne iniuste race,
Maintenant fait de ma disgrace
Le ioüet d'vn zele trompeur,
Et que leurs perfides menées,
Dont les plus resolus ont peur,
Tiennent mes Muses enchaisnées,

S'il arriue que mon naufrage,
Soit la fin de ce grand orage
Dont ie vois mes iours menacez,
Ie vous coniure, ô trouppe saincte !
Par tout l'honneur des trespassez,
De vouloir acheuer ma plainte.

Gardez bien que la calomnie,
Ne laisse de l'ignominie,
Aux tourmens qu'elle m'a iurez,
Et que le brazier qu'elle allume,
Si mes os en sont deuorez,
Ne brusle pas aussi ma plume.

Contre tous ces esprits de verre,
Autrefois i'auois vn tonnerre,
Mais le temps flatte leur courroux,
Tout me quitte, la Muse est prise,

Et le bruit de tant de verroux
Me choque la voix & la brise.
Que si cette race ennemie,
Me laisse, apres tant d'infamie,
Dans les termes de me vanger,
N'attendez point que ie me vange,
Au lieu du soin de l'outrager,
I'auray soin de vostre loüange.
Car s'il faut que mes forces lutent
Contre ceux qui me persecutent,
De quelle trace des humains
Ne sont leurs ligues emparées,
Il faudroit contre eux plus de mains
Que n'en auroient cent Briarées.
Ma pauure ame toute abatuë
Dans ce long ennuy qui me tuë,
N'a plus de desirs violens,
Mon courage & mon asseurance
Me font de vigoureux eslans
Du costé de mon esperance.
Icy pour desnoüer la chaisne,
Qui me tient tout prest à la gesne,
Mon esprit n'applique ses soins,
Et ne reserue sa puissance
Qu'à r'embarer les faux tesmoins,
Qui combattront mon innocence.
Des-ja depuis six mois ie songe
De quel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et quel si souple artifice
Leur esprit plus fort que le mien,
Me conuaincra de malefice.
On void assez que mes parties
Bien soigneusement aduerties
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,
Et mes Iuges sont discrets,
De ne point suiure leur furie.
Mais ainsi qu'à fouler leur haine,
Les Iuges ont des pieds de laine,
Ie voy que ces esprits humains,
Laissent long-temps gronder l'enuie,

Sans mettre leurs pesantes mains
Dessus mon innocente vie.
Et cependant ma patience,
A qui leur bonne conscience
Promet vn iour ma liberté,
S'exerce à chercher vne rime
Qui persuade à leur bonté
Qu'on me pardonnera sans crime.
Ma Muse foible & sans haleine,
Ouurant sa malheureuse veine,
A recours à vostre pitié:
Ne mordez point sur son ouurage,
Car icy vostre inimitié
Desmentiroit vostre courage.
Ie ne fus iamais si superbe,
Que d'oster aux vers de Malherbe,
Le François qu'ils nous ont appris,
Et sans malice & sans enuie,
I'ay tousiours leu dans ses escrits
L'immortalité de sa vie.
Pleust au Ciel que sa renommée,
Fut aussi cherement aymée,
De mon Prince qu'elle est de moy,
Son destin loin de la commune
Seroit tousiours auec le Roy,
Dedans le char de la fortune.
Vne autre veine violente,
Tousiours chaude & tousiours sanglante
Des combats de guerre & d'amour,
A tant d'esclat sur les theatres,
Qu'en despit des freslons de Cour
Elle a fait mes sens idolatres.
Hardy,dont le plus grand volume
N'a iamais sçeu tarir la plume,
Pousse vn torrent de tant de vers,
Qu'on diroit que l'eau d'Hypocrene,
Ne tient tous ses vaisseaux ouuerts,
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.
Porcheres, auec tant de flâme,
Pousse les mouuemens de l'ame,
Vers la route des immortels,
Qu'il laisse par tout des matieres,

Où ses vers trouuent des Autels,
Et les autres des cimetieres.
Encor n'ay-je point eu l'audace
De fouler leur premiere trace,
Boisrobert en peut amener
Apres ses pas, toute vne presse,
Qui mieux que moy peuuent donner
Des loüanges à sa Princesse.
Sainct Amant sçait polir la rime
Auec vne si douce lime,
Que son luth n'est pas plus mignard;
Ny Gombaut dans vne Elegie,
Ny l'Epigramme de Menard,
Qui semble auoir de la magie.
Et vous mille ou plus que i'adore,
Que mon dessein veut ioindre encore
A ces Genies vigoureux,
De qui ie cache icy la gloire,
Pource que le sort malheureux
Les a fait cheoir à ma memoire.
Voyant mes Muses si estourdies
Des frayeurs & des maladies
Qui me prennent à tous momens,
Faites leur vn peu de caresse,
Et leur rendez les complimens
De celuy qui vous les adresse.

LETTRE DE THEOPHILE à son frere.

MOn frere mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouues auiourd'huy
Mon aduersité longue & dure:
Amy ferme, ardent, genereux,
Que mon sort le plus malheureux
Picque dauantage à le suiure,
Acheue de me secourir,
Il faudra qu'on me laisse viure
Apres m'auoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon esperance morte,
Quand mes Iuges & mes amis
T'auront tous refusé la porte,
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma teste,
Entre mon salut & ma mort,
Il faut enfin que la tempeste
M'ouure le sepulchre, ou le port.

Mais l'heure, qui la peut sçauoir!
Nos malheurs ont certaines courses,
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites, ny les sources,
Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ny le iugement,
Dont nous a pourueus la Nature,
Quoy que l'on veüille presumer,
N'entend non plus nostre aduanture,
Que le secret flux de la mer.

Ie sçay bien que tous les viuans,
Eussent-ils iuré ma ruine,
N'aideront point mes poursuiuans,
Malgré la volonté diuine,
Tous leurs efforts sans son adueu,
Ne sçauroient m'oster vn cheueu,
Si le Ciel ne les authorise :
Ils nous menacent seulement,
Eux ny vous de leur entreprise,
Ne sçauons pas l'éuenement.

Cependant ie suis abbatu,
Mon courage se laisse mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laisse tous mes sens en desordre:
La raison auec ses discours,
Au lieu de me donner secours,
Est importune à ma foiblesse,
Et les pointes de la douleur,
Mesme alors que rien ne me blesse,
Me changent & voix & couleur.

Mon sens noircy d'vn long effroy,
Ne se plaist qu'en ce qui l'attriste,

Et le seul desespoir chez moy,
Ne trouue rien qui luy resiste:
La nuict mon somme interompu,
Tiré d'vn sang tout corrompu,
Me met tant de frayeurs dans l'ame,
Que ie n'ose bouger mes bras,
De peur de trouuer de la flâme,
Et des serpens parmy mes dras.
Au matin mon premier objet,
C'est la colere insatiable,
Et le long & cruel projet,
Dont m'attaque le fils du diable:
Et peut-estre ces noirs Lutins,
Que la haine de mes Destins,
A trouué si prompts à me nuire,
Vaincus par des demons meilleurs,
Perdent le soin de me destruire,
Et soufflent leur tempeste ailleurs.
Peut-estre comme les voleurs
Sont quelquefois lassez de crimes,
Les ministres de mes malheurs
Sont las de deschirer mes rimes,
Quelque reste d'humanité,
Voyant l'iniuste impunité :
Dont on flatte la calomnie,
Peut-estre leur bat dans le sein,
Et s'oppose à leur felonnie
Dans vn si barbare dessein.
Mais quand il faudroit que le Ciel
Meslast sa foudre à leur bruine,
Et qu'ils auroient autant de fiel
Qu'il leur en faut pour ma ruine,
Attendant ce fatal succez,
Pourquoy tant de fiéureux accez
Me feront-ils paslir la face,
Et si souuent hors de propos
Auecque des sueurs de glaces,
Me troubleront-ils le repos?
Quoy que l'implacable courroux
D'vne si puissante partie,
Fasse gronder trente verroux
Contre l'espoir de ma sortie,

Et que ton ardente amitié
Par tous les soins de la pitié
Que te peut fournir la Nature,
Te rende en vain si diligent,
Et ne donne qu'à l'aduanture
Tes pas, tes cris, & ton argent.

I'espere toutesfois au Ciel,
Il fit que ce troupeau farouche,
Tout prest à deuorer Daniel,
Ne trouua ny griffe ny bouche;
C'est le mesme qui fit iadis
Descendre vn air de Paradis,
Dans l'air bruslant de la fournaise,
Où les Saincts parmy les chaleurs,
Ne sentirent non plus la braize,
Que s'il eussent foulé des fleurs.

Mon Dieu, mon souuerain recours,
Peut s'opposer à mes miseres,
Car ses bras ne sont pas plus cours,
Qu'ils estoient au temps de nos peres:
Peut-estre si prest à mourir,
Dieu ne me peut pas moins guerir;
C'est des afflictions extrémes
Qu'il tire la prosperité,
Comme les fortunes suprémes
Souuent le trouuent irrité.

Tel de qui l'orgueilleux destin,
Braue la misere & l'enuie,
N'a peut-estre plus qu'vn matin,
Ny de volupté ny de vie:
La Fortune qui n'a point d'yeux,
Deuant tous les flambeaux des Cieux,
Nous peut porter dans vne fosse,
Elle va haut, mais que sçait-on
S'il fait plus seur dans son carrosse
Que dans celuy de Phaëton.

Le plus braue de tous les Rois
Dressant vn appareil de guerre
Qui deuoit imposer des loix
A tous les peuples de la terre,
Entre les bras de ses sujets,
Asseuré de tous les objets,

Comme de ses meilleures gardes,
Se vit frappé mortellement
D'vn coup à qui cent halebardes
Prenoient garde inutilément.
En quelle place des mortels
Ne peut le vent creuer la terre,
En quel Palais & quels Autels,
Ne se peut glisser le tonnerre:
Quels vaisseaux & quels matelots
Sont tousiours asseurez des flots;
Quelquefois des villes entieres
Par vn horrible changement
Ont rencontré leurs Cimetiers,
En la place du fondement.
Le sort qui va tousiours de nuict
Enyuré d'orgueil & de ioye,
Quoy qu'il soit sagement conduit,
Garde mal-aisément sa voye:
Ah! que les souuerains decrets
Ont tousiours demeuré secrets
A la subtilité des hommes!
Dieu seul cognoist l'estat humain,
Il sçait ce qu'auiourd'huy nous sommes,
Et ce que nous serons demain.
Or selon l'ordinaire cours
Qu'il fait obseruer à Nature,
L'Astre qui preside à mes iours
S'en va changer mon aduanture,
Mes yeux sont espuisez de pleurs,
Mes esprits vsez de malheurs,
Viuent d'vn sang gelé de craintes,
La nuict trouue enfin la clarté,
Et l'excez de tant de contraintes
Me presage ma liberté.
Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils aduersaires,
Encore n'ay-ie point perdu
L'esperance de voir Bousseres:
Encore vn coup le Dieu du iour,
Tout deuant moy fera sa Cour
Aux riues de nostre heritage,
Et ie verray ses cheueux blons

Du mesme or qui luit sur le Tage,
Dorer l'argent de nos sablons.
Ie verray ces bois verdissans
Où nos Isles & l'herbe fraische
Seruent aux troupeaux mugisan,
Et de promenoir & de cresche :
L'Aurore y trouue à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le iour,
Ie verray l'eau qui les abreuue,
Et i'orray plaindre les grauiers,
Et repartir l'Echo du fleuue
Aux iniures des mariniers.
Le pescheur en ce morfondant
Passe la nuict dans ce riuage,
Qu'il croit estre plus abondant
Que les bords de la mer sauuage.
Il vend si peu ce qu'il a pris,
Qu'vn teston est souuent le prix
Dont il laisse vuider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Deschire par fois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.
S'il plaist à la bonté des Cieux
Encore vne fois en ma vie,
Ie paistray ma dent & mes yeux
Du rouge esclat de la Pauie,
Encore en ce brignon muscat
Dont le pourpre est plus delicat
Que le teint vni de Caliste,
Me fera d'vn œil mesnager
Estudier dessus la piste
Qui me l'est venu rauager.
Ie cueilleray ces Abricots,
Les fraises à couleur de flâmes,
Dont nos Bergers font des escots
Qui seroient icy bons aux Dames,
Et ces figues & ces melons,
Dont la bouche des Aquilons
N'a iamais sçeu baiser l'escorce,
Et ces iaunes muscats si chers,
Que iamais la gresle ne force
Dans l'asile de nos rochers,

Ie verray sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouuertes,
Où le Ciel comme à ses Lauriers
Garde tousiours des fueilles vertes ;
Ie verray ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'vne assez spacieuse allée,
Et la parfume d'vne fleur
Qui conserue dans la gelée
Son odorat & sa couleur.
Ie reuerray fleurir nos prés,
Ie leur verray couper les herbes,
Ie verray quelque temps aprés
Le Paysan couché sur les gerbes,
Et comme ce climat diuin
Nous est tres-liberal de vin,
Apres auoir remply la grange,
Ie verray du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Escumeront dans le pressoir.
Là d'vn esprit laborieux
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains, & des yeux
A tout le reuenu prend garde,
Il cognoist d'vn exacte soin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sçait mieux que les vieux paysans
Ce que la montagne & la plaine
Nous peuuent donner tous les ans.
Nous cueillerons tous à moitié,
Comme nous auons fait encore,
Ignorans de l'inimitié
Dont vne race se deuore ;
Et freres & sœurs, & néueux,
De mesme soin, de mesmes vœux,
Flattant vne si douce terre,
Nous y trouuerons trop dequoy,
Y d'eust l'orage de la guerre,
Ramener le canon au Roy.
Si ie passois dans ce loisir
Encore autant que i'ay de vie,

Le comble d'vn si cher plaisir
Borneroit toute mon enuie ;
Il faut qu'vn iour ma liberté
S'e lasche en cette volupté,
Ie n'ay plus de regret au Louure,
Ayant vescu dans ces douceurs,
Que la mesme terre me couure
Qui couure mes predecesseurs.
Ce sont les droits que mon pays,
A meritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis,
Si la mort m'arriuoit en France :
Non, non, quelque cruel complot,
Qui de la Garonne & du Lot,
Veüille esloigner ma sepulture;
Ie ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la Nature,
Ny resigner mon ame à Dieu.
L'esperance ne me confond point,
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes trauaux sont au dernier poinct,
Il faut que mon repos commence:
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance,
Ils m'ont veu laschement soumis
Contrefaire vne repentance,
De ce que ie n'ay point commis.
Ah ! que les cris d'vn innocent,
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouuent mal aisément l'accent
Dont ces ames de fer se percent :
Leur rage dure vn an sur moy,
Sans trouuer ny raison ny loy,
Qui l'appaise ou qui luy resiste,
Le plus iuste & le plus Chrestien,
Croit que sa charité m'assiste,
Si sa haine ne me fait rien.
L'énorme suite de malheurs !
Dois-je donc aux races meurtrieres,
Tant de fiévres & tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prieres,

Pour paſſer mes nuicts ſans ſommeil,
Sans feu, ſans air, & ſans Soleil,
Et pour mordre icy les murailles,
N'ay-je encore ſouffert qu'en vain;
Me dois-je arracher les entrailles,
Pour ſaouler leur derniere faim?
Derechef, mon dernier appuy,
Toy ſeul dont le ſecours me dure,
Et qui ſeul trouues auiourd'huy
Mon aduerſité longue & dure;
Rare frere, amy genereux,
Que mon ſort le plus malheureux,
Picque dauantage à le ſuiure,
Acheue de me ſecourir,
Il faudra qu'on me laiſſe viure
Apres m'auoir fait tant mourir.

THEOPHILE, A CHIRON ſon amy, Medecin.

STANCES.

TOy qui fais vn breuuage d'eau,
Mille fois meilleur & plus beau
Que celuy du beau Ganimede,
Et qui luy donnes tant d'appas,
Que ſa liqueur eſt vn remede,
Contre l'atteinte du treſpas.
Penſe-tu que malgré l'ennuy,
Que me peut donner auiourd'huy,
L'horreur d'vne priſon ſi noire,
Ie ne te garde encore vn lieu
Au meſme endroit de ma memoire,
Où ſe doit mettre vn demy-dieu.
Bouffy d'vn air tout infecté
De tant d'ordures humecté,
Et du froid qui me fait la guerre,
Tout chagrin & tout abatu,
Mieux qu'en autre lieu de la terre,
Il me ſouuient de ta vertu.

Chiron au moins ſi ie pouuois,
Te faire ouyr les triſtes voix
Dont t'inuoquent mes maladies,
Tu me pourrois donner dequoy
Forcer mes Muſes eſtourdies,
A parler dignement de toy.
De tant de vaſes precieux,
Où l'art le plus exquis des Cieux
A caché ſa meilleure force :
Si i'auois ſeulement gouſté
A leur moindre petite amorce,
I'aurois trop d'aiſe & de ſanté.
Si deuant que de me coucher,
Mes ſouſpirs ſe pouuoient boucher
D'vn long traiƈt de cét Hydromelle,
Où tout chagrin s'eſuanouyt,
L'enfant dont auorta Semele,
Ne me mettroit iamais au liƈt.
Au lieu des continus ennuis,
Qui me font paſſer tant de nuiƈts
Auec des viſions horribles,
Mes yeux verroient en ſommeillant,
Mille voluptez inuiſibles
Que la main cherche en s'eſueillant.
Au lieu d'eſtre dans les enfers,
De ſonger des feux & des fers,
Qui me font le repos ſi triſte,
Ie ſongerois d'eſtre à Paris
Dans le cabinet où Caliſte
Euſt le triomphe de Cloris.
A l'eſclat de ſes deux flambeaux,
Les noires caues des tombeaux,
D'où ie vois ſortir les furies,
Se peindroient de viues couleurs,
Et feroient à mes reſueries
De beaux prez tapiſſez de fleurs.
Ah ! que ie perds de ne pouuoir,
Quelquefois t'ouyr & te voir,
Dans mes noires melancolies,
Qui ne me laiſſent preſque rien
De tant d'agreables folies
Qu'on aymoit en mon entretien,

Que les Dieux sont mes ennemis
De ce qu'ils ne m'ont pas permis
De t'appeller en ma destresse ;
Docte Chiron, apres le Roy,
Et les faueurs de ma Maistresse,
Mon cœur n'a de regret qu'à toy.

REMERCIEMENT A CORIDON.

Filles du souuerain des Dieux,
Belles Princesses toutes nuës,
Qui foulez ce mont glorieux,
Dont la vertu touche les nuës ;
Cheres germaines du Soleil,
Deuant qui la sœur du sommeil,
Void toutes ses fureurs captiues,
Descendez de ce double Mont,
Et ne vous monstrez point rétiues,
Quand le merite vous semond.

Derechef pour l'amour de moy,
Sainctes Filles de la Memoire,
Si vous auez congé du Roy
D'interrompre vn peu son Histoire,
Suiuez ce petit traict de feu,
Dont vostre frere perce vn peu
L'obscurité de ma demeure,
Deesses il vous faut haster,
Le Soleil n'a que demie-heure
Tous les iours à me visiter.

Mais quel esclat dans ce manoir
Chasse l'obscurité de l'ombre,
D'où vient qu'en ce cachot si noir
On ne trouue plus rien de sombre ?
Inuisibles Diuinitez
Qui par mes importunitez
Estes si promptement venuës,
Dieux ! que ie me diray content
De vous auoir entretenuës
Malgré ceux qui m'en veulent tant,

Dites-moy (car c'eſt le ſujet
Pour qui ma paſſion vous preſſe)
Quel doit eſtre auiourd'huy l'objet
De voſtre immortelle careſſe?
Faites que vos diuins regards
Le cherchent en toutes les parts
Où mes amitiez ſont allées :
Ha! qu'il paroiſt viſiblement,
Muſes vous eſtes appellées
Pour Coridon tant ſeulement.
 Eſt-ce vous le ſeul des viuans,
Qui n'auez point perdu courage
Pour la fureur de tant de vents
Qui conſpirent à mon naufrage?
Vous ſeul capable d'amitié,
Qu'vne ſi longue inimitié
Contre-moy ſi fort obſtinée,
N'a iamais encor abatu,
Et qui ſuiuez ma deſtinée,
Iuſqu'aux abois de ma vertu.
 Et tant de laſches Courtiſans
Dont i'ay ſi bien flatté la vie,
Contre-moy ſont les partiſans,
Ou les eſclaues de l'enuie :
Auiourd'huy ces eſprits abjets
Ployent à tous les faux objets
Que leur offre la calomnie,
Et n'oſent d'vn mot ſeulement
S'oppoſer à la tyrannie
Qui me creuſe le monument.
 Ce ne ſont que mignards de lict,
Ce ſont des courages de terre,
Que la moindre vague amolit,
Et qui n'ont qu'vn eſclat de verre:
Ce n'eſt que molleſſe & que fard,
Leur ſens, leur voix & leur regard
Ont touſiours diuerſe viſée,
Et pour le mal & pour le bien,
Ils ont vne ame diuiſée
Qui ne peut s'aſſeurer de rien.
 Ces cœurs où l'ennemy de Dieu,
A logé tant de perfidie,

Qu'on n'y ſçauroit trouuer de lieu
Pour vne affection hardie,
Ils n'ont iamais d'amy ſi cher
Que ſa mort les puiſſe empeſcher
De quelque viſite ordinaire,
Où depuis le matin au ſoir
Bien ſouuent ils n'ont rien à faire,
Que ſe regarder & s'aſſeoir.
Mais que peut-on contre le ſort,
Laiſſons là les vilaines ames,
Leur laſcheté n'a point de tort,
Ils naſquirent pour eſtre infames,
La fortune aux yeux aueuglez,
Aux mouuemens tous deſreglez,
Les a conçeus à l'aduanture,
Et ſous vn Aſtre tranſporté
Qui cheminoit contre nature,
Quand il leur verſa ſa clarté.
Vous eſtes né tout au rebours
De leurs influences malignes,
L'Aſtre dont vous ſuiuez le cours
Suit les routes les plus diuines:
Il eſt vray que vous meritez
Au delà des proſperitez
Dont il vous a laiſſé l'vſage,
Si le deſtin donnoit vn rang,
Selon l'eſprit & le courage,
Vous ſeriez né Prince du ſang.
O Ciel ! que me faut-il choiſir,
Pour loüer mon Dieu Tutelaire,
Que feray-je en l'ardent deſir
Que mon eſprit a de vous plaire!
Ie diray par tout mon bon-heur,
Ie paindray ſi bien voſtre honneur,
Que la mer qui voit les deux Poles,
Dont ſe meſure l'Vniuers,
Gardera ſur ſes ondes moles
Le caractere de mes vers,

LA MAISON DE SILVIE.

ODE I.

POur laisser auant que mourir
Les traits viuans d'vne peinture,
Qui ne puisse iamais perir,
Qu'en la perte de la Nature,
Ie passe des crayons dorez,
Sur les lieux les plus reuerez,
Où la vertu se refugie,
Et dont le port me fut ouuert
Pour mettre ma teste à couuert
Quand on brusla mon effigie.
Tout le monde dit qn'Apollon
Fauorise qui le reclame,
Et qu'auec l'eau de son valon,
Le sçauoir peut couler dans l'ame,
Mais i'estouffe ce vieil abus,
Et bannis desormais Phœbus,
De la bouche de nos Poëtes,
Tous ses Temples sont desmolis,
Et ses demons ensevelis
Dans des sepultures muëttes.
Satan ne nous fait plus broncher,
Dans de si dangereuse toiles,
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les estoilles,
Nulle Diuinité que luy
Ne me peut donner aujourd'huy
Cette flâme ou cette fumée,
Dont nos entendemens espris,
S'efforçent à gaigner le prix
Qui merite la renommée.
Apres luy ie m'en vay louër
Vne Image de Dieu si belle,
Que le Ciel me doit aduouër
Du trauail que i'ay fait pour elle;
Car apres les sacrez Autels,
Qui deuant leurs feux immortels,

Font auſſi proſterner les Anges,
Nous pouuons ſans impieté,
Flatter vne chaſte beauté,
Du doux encens de nos loüanges.
Ainſi ſous de modeſtes vœux,
Mes vers permettent à Syluie,
Ce bruit charmeur que les néueux,
Nomment vne ſeconde vie :
Que ſi mes eſcrits meſpriſez
Ne peuuent voir authoriſez
Les teſmoignages de ſa gloire,
Ces eaux, ces rochers & ces bois,
Prendront des ames & des voix,
Pour en conſeruer la memoire.
Si quelques arbres renommez,
D'vne adoration profane,
Ont eſté iadis animez
Des ſombres regards de Diane:
Si les ruiſſeaux en murmurant,
Alloient autre fois diſcourant,
Au gré d'vn Faune & d'vne Fée,
Et ſi la maſſe d'vn rocher,
Se laiſſoit quelquefois toucher
Au chanſons que diſoit Orphée.
Quelle dureté peut auoir
L'objet que ma Princeſſe touche,
Qu'elle ne puiſſe le pouruoir
Tout auſſi-toſt d'ame & de bouche:
Dans des baſtimens orgueilleux,
Dans des pourmenoirs merueilleux,
Quelle ſolidité de marbres,
Ne pourront penetrer ſes yeux,
Quelles fontaines & quels arbres
Ne les eſtimeront des Dieux.
Les plus durs cheſnes entr'ouuers,
Bien pluſtoſt de gré que de force,
Peindront pour elle de mes vers
En leurs fueilles & leur eſcorce,
Et quand ils les auront grauez
Sur leurs fronts les plus releuez,
Ie ſçay que les plus fiers orages,
Ne leur oſeront pas toucher,

Et pouront pluſtoſt arracher
Leurs racines & leurs ombrages.
Ie ſçay que les miroirs flotans,
Où l'objet change tant de place,
Pour elle deuenus conſtans
Auront vne fidelle glace,
Et ſous vn ornement ſi beau,
La ſurface meſme de l'eau,
Nonobſtant ſa delicateſſe,
Gardera ſeurement encrez
Et mes characteres ſacrez,
Et les attraits de la Princeſſe.
Mais ſa gloire n'a pas beſoin,
Que mon ſeul ouurage en reſponde,
Le Ciel a deſia pris le ſoin
De la peindre par tout le monde,
Ses yeux ſont peints dans le Soleil,
L'Aurore dans ſon teint vermeil
Void ſes autres beautez tracées,
Et rien n'eſteindra ſes vertus,
Que les Cieux ne ſoient abatus
Et les eſtoiſles effacées.

ODE II.

VN ſoir que les flots mariniers,
Appreſtoient leur molle litiere.
Aux quatre rouges limoniers,
Qui ſont au ioug de la lumiere,
Ie panchois mes yeux ſur le bord,
D'vn lict où la Nayade dort,
Et regardant peſcher Syluie,
Ie voyois battre les poiſſons
A qui pluſtoſt perdroit la vie,
En l'honneur de ſes ameçons.
D'vne main deffendant le bruit,
Et de l'autre iettant la ligne,
Elle fait qu'abordant la nuict,
Le iour plus bellement decline,
Le Soleil craignoit d'eſclairer,
Et craignoit de ſe retirer,

Les

Les eſtoilles n'oſoient paroiſtre,
Les flots n'oſoient s'entrepouſſer,
Le Zephire n'oſoit paſſer,
L'herbe ſe retenoit de croiſtre.
Ses yeux iettoient vn feu dans l'eau,
Ce feu choque l'eau ſans la craindre,
Et l'eau trouue ce feu ſi beau,
Qu'elle ne l'oſeroit eſteindre:
Ces élemens ſi furieux,
Pour le reſpect de ſes beaux yeux,
Interrompirent leur querelle,
Et de crainte de la faſcher,
Se virent contrains de cacher
Leur inimitié naturelle.
Les Tritons en la regardant
Au trauers leurs vitres liquides,
D'abord à cét objet ardent
Sentant qu'ils ne ſont plus humides,
Et d'vn eſtonnement ſoudain,
Chacun d'eux dans vn corps de dain
Cache ſa forme dépoüillée,
S'eſtonne de ſe voir cornu,
Et comment le poil eſt venu
Deſſus ſon eſcaille moüillée.
Souſpirant du cruel affront
Qui de Dieux les a faits des beſtes,
Et ſous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuſes teſtes,
Ils ont abandonné les eaux,
Et dans la riue où les rameaux
Leur ont fait vn logis ſi ſombre,
Promenant leurs yeux eſbahis,
N'oſent plus fier que leur ombre
A l'eſtang qui les a trahis.
On dit que la ſœur du Soleil
Eut ce pouuoir ſur la Nature,
Lors que d'vn changement pareil
Acteon quitta ſa figure,
Ce que fit ſa diuine main,
Pour punir dans vn corps humain
Sa curioſité profane,
S'eſt fait icy contre les Dieux,

Qui n'auoient approché leurs yeux
Que des yeux de nostre Diane,

Ces dains que la honte & la peur,
Chasse des murs & des allées,
Maudissent le destin trompeur
Des froideurs qu'il leur a vollées,
Leur cœur priué d'humidité,
Ne peut qu'auec timidité
Voir le Ciel ny fouler la terre,
Où Syluie en ses pourmenoirs,
Iette l'esclat de ses yeux noirs,
Qui leur font encore la guerre.

Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire.,
Leur Destin n'est que trop contant,
De voir le iour sous son Empire:
La Princesse qui les charma,
Alors qu'elle les transforma,
Les fit estre blancs comme neige,
Et pour consoler leur douleur,
Ils receurent le priuilege
De porter tousiours sa couleur.

Lors qu'à petits folquons liez,
La neige fraischement venuë
Sur des grands tapis desliez
Espanche l'amas de la nuë,
Lors que sur le chemin des Cieux
Ses grains serrez & gracieux
N'ont trouué ny vent ny tonnerre,
Et que sur les premiers coupeaux,
Loin des hommes & des troupeaux
Ils ont peint le bois & la terre.

Quelque vigueur que nous ayons
Contre les esclats qu'elle darde,
Ils nous blessent, & leurs rayons
Esblouyssent qui les regarde,
Tel dedans ce parc ombrageux
Esclatte le troupeau neigeux,
Et dans ces vestemens modestes,
Où le front de Syluie est peint,
Fait briler l'esclat de son teint
A l'enuy des neiges celestes.

En la saison que le Soleil,
Vaincu du froid & de l'orage,
Laisse tant d'heures au sommeil
Et si peu de temps à l'ouurage :
La neige voyant que ses dains
La foulent auec des dédains
S'irrite de leurs bonds superbes,
Et pour affamer ce troupeau,
Par despit sous vn froid manteau
Cache & transit toutes les herbes.
Mais le Parc pour ses nourrissons
Tient assez de creiches couuertes,
Que la neige ny les glaçons,
Ne trouueront iamais ouuertes,
Là le plus rigoureux Hyuer,
Ne les sçauroit iamais priuer,
Ny de loge, ny de pasture,
Ils y trouuent tousiours du vert,
Qu'vn peu de foin met à couuert,
Des outrages de la nature.
Là les fezans & les perdrix
Y fournissent leurs compagnies,
Mieux que les halles de Paris
Ne les sçauroient auoir fournies,
Auec elles voit-on manger,
Ce que l'air le plus estranger,
Nous peut fair venir de rare,
Des oyseaux venus de si loin,
Qu'on y voit imiter le soin,
D'vn grand Roy qui n'est pas auare.
Les animaux les moins priuez,
Aussi bien que les moins sauuages,
Sont esga lement captiuez,
Dans ces bois & dans ces riuages,
Le maistre d'vn lieu si plaisant,
De l'Hyuer le plus mal faisant,
Deffie toutes les malices;
A l'abondance de son bien,
Les eslemens ne trouuent rien
Pour luy retrancher ses delices.

ODE III.

DAns ce Parc vn valon ſecret
Tout voilé de ramages ſombres,
Où le Soleil eſt ſi diſcret,
Qu'il n'y force iamais les ombres,
Preſſe d'vn cours ſi diligent
Les flots de deux ruiſſeaux d'argent,
Et donne vne fraiſcheur ſi viue
A tous les objets d'alentour,
Que meſme les martirs d'Amour,
Y trouuent leur douleur captiue.

Vn eſtang dort là tout auprés,
Où ces fontaines violentes
Courent & font du bruit exprés,
Pour eſueiller ſes vagues lentes,
Luy d'vn maintient maieſtueux,
Reçoit l'abord impetueux
De ces Nayades vagabondes,
Qui dedans ce large vaiſſeau
Confondent leur petit ruiſſeau,
Et ne diſcernent plus ſes ondes.

Là Milicerte en vn gazon,
Prés de l'eſtang qui l'enuironne,
Fait aux Cignes vne maiſon,
Qui luy ſert auſſi de couronne,
Si la vague qui bat ſes bords,
Iamais auec des threſors,
N'arriue à ſon petit Empire;
Au moins les vents & les rochers,
N'y font point crier les Nochers,
Dont ils ont briſé les Nauires.

Là les Oyſeaux font leurs petits,
Et n'ont iamais veu leurs couuées,
Saouler les ſanglans appetits
Du Serpent qui les a trouuées:
Là n'eſtend point ſes plis mortels
Ce monſtre de qui tant d'Autels
Ont iadis adoré les charmes,
Et qui d'vn goſier gemiſſant,

Fait tomber l'ame du passant
Dedans l'embusche de ses larmes.
Zephire en chasse les chaleurs,
Rien que les Cygnes ny repaissent,
On n'y trouue rien sous les fleurs
Que la fraischeur dont elles naissent,
Le gazon garde quelquefois
Le bandeau, l'arc & le carquois
De mille Amours qui se despoüillent,
A l'ombrage de ses roseaux,
Et dans l'humidité des eaux,
Trempent leurs ieunes ans qui boüillent:
L'estang leur preste sa fraischeur,
La Nayade leur verse à boire,
Toute l'eau prend de leur blancheur
L'esclat d'vne couleur d'yuoire,
On void là ces nageurs ardans,
Dans les ondes qu'ils vont fendans,
Faire la guerre aux Nereïdes,
Qui deuant leur teint mieux vny,
Cachent leur visage terny
Et leur front tout coupé de rides.
Ores ensemble, ores disperses,
Ils brillent dans ce crespe sombre,
Et sous les flots qu'ils ont persez,
Laissent esuanouyr leur ombre,
Parfois dans vne claire nuit,
Qui du feu de leurs yeux reluit,
Sans aucun ombrage de nuës,
Diane quitte son Berger,
Et s'en va là dedans nager
Auecque ses estoilles nuës.
Les ondes qui leur font l'amour
Se refrisent sur leurs espaules,
Et font dancer tout à l'entour
L'ombre des roseaux & des saules:
Le Dieu de l'eau tout furieux,
Haussé pour regarder leurs yeux
Et leur poil qui flotte sur l'onde,
Du premier qu'il voit approcher,
Pense voir ce ieune cocher
Qui fit iadis brusler le monde.

Et ce pauure amant langoureux
Dont le feu tousiours se r'allume,
Et de qui les soins amoureux
Ont fait ainsi blanchir la plume:
Ce beau Cygne à qui Phaëton
Laissa ce lamentable ton,
Tesmoin d'vne amitié si sainte,
Sur le dos son aisle esleuant
Met ses voiles blanches au vent,
Pour chercher l'objet de sa plainte.

Ainsi pour flatter son ennuy,
Il demande au Dieu Melicerte,
Si châque Dieu n'est pas celuy
Dont il souspire tant la perte,
Et contemplant de tous costez
La semblance de leurs beautez,
Il sent renoueler sa flâme;
Errant auec des faux plaisirs
Sur les traces des vieux desirs,
Que conserue encore son ame.

Tousiours ce furieux dessein
Entretient ses blesseures fraisches,
Et fait venir contre son sein
L'air bruslant & les ondes seiches:
Ces attraits empreints là dedans,
Comme auec des flambeaux ardans,
Luy rendent la peau toute noire;
Ainsi dedans comme dehors,
Il luy tient l'esprit & le corps,
La voix, les yeux & la memoire.

ODE IV.

CHaste oyseau que ton amitié
Fut malheureusement suiuie,
Ta mort digne de pitié,
Comme ta foy digne d'enuie
Que ce precipité tombeau,
Qui t'en laissa l'obiect si beau,
Fut cruel à tes destinées,
Si la mort l'eust laissé vieillir,

Tes passions alloient faillir,
Car tout s'esteint par les années.
Mais quoy ! le sort a des reuers
Et certains mouuemens de haine:
Qui demeurent tousiours couuerts
Aux yeux de la prudence humaine:
Si pour fuir ce repentir
Ton iugement eust peu sentir,
Le iour qui nous deuoit disioindre,
Tu n'eusses iamais veu le iour,
Et iamais le traict de l'Amour,
Ne se fust meslé de te poindre.
Pour auoir aymé ce garcon,
Encor apres la sepulture,
Ne crains pas le mauuais soupçon
Qui peut blasmer ton aduenture,
Les courages des vertueux,
Peuuent d'vn vœu respectueux,
Aymer toutes beautez sans crime,
Comme donnant à tes amours
Ce chaste & ce commun discours,
Mon cœur n'a point passé ma rime.
Certains critiques curieux
En trouuent les mœurs offensées,
Mais leurs soupçons iniurieux
Sont les crimes de leurs pensees :
Le dessein de la chasteté
Prend vne honneste liberté,
Et franchit les fortes limites,
Que prescriuent les imposteurs,
Qui sous des robes de Docteurs
Ont des ames de Sodomites .
Le Ciel nous donne la beauté
Pour vne marque de sa grace,
C'est par où la Diuinié
Marque tousiours vn peu sa trace,
Tous les objets les mieux formez
Doiuent estre les mieux aymez,
Si ce n'est qu'vne ame maligne,
Esclaue d'vn corps vicieux,
Combattant les faueurs des Cieux
Et demente son origine,

O que le desir aueuglé
Où l'ame du brutal aspire,
Est loin du mouuement reglé,
Dont le cœur vertueux souspire,
Que ce feu que nature a mis
Dans le cœur de deux vrais amis
A des rauissemens estranges,
Nature a fondé cét Amour,
Ainsi les yeux aymant le iour,
Ainsi le Ciel ayme les Anges.

Ainsi malgré ces tristes bruits
Et leur imposture cruelle,
Tyrsis & moy goutons les fruits
D'vne amitié chaste & fidelle,
Rien ne separe nos desirs,
Ny nos ennuis, ny nos plaisirs,
Nos influences enlassées
S'estraignent d'vn mesme lien,
Et mes sentimens ne sont rien
Que le miroir de ses pensées.

Certains feux de Diuinité,
Qu'on nommoit autresfois Genies,
D'vne inuisible affinité
Tiennent nos fortunes vnies:
Quelque visage different
Quelque diuers sort apparent,
Qui se lie en mes aduantures,
Sa raison & son amitié
Prennent auiourd'huy la moitié
De ma honte & de mes iniures.

Lors que d'vn si subit effroy,
Les plus noirs enfans de l'enuie,
Au milieu des faueurs du Roy,
Oseront menacer ma vie,
Et que pour me voir opprimé,
Le Parlement mesme animé,
Des rapports de la calomnie,
Sans pitié me vid combatu
De la secrette tyrannie,
Des ennemis de la vertu.

Tyrsis auecque trop de foy
M'asseure comme il est vnique,

A qui l'Astre luysant sur moy,
De tous mes desseins communique,
Il n'eust pas disposé son cours,
A commencer les tristes iours,
Dont ie souffre encore l'orage,
Qu'il s'en vint sous vn froid sommeil
De tout ce funeste appareil
A Damon faire voir l'image.

Tyrsis outré de mes douleurs,
Me redit ce songe effroyable,
Qu'vn long train de tant de malheurs
Me rend d'oresnauant croyable,
D'vn long souspir qui deuança
La premiere voix qu'il poussa
Pour prédire mon aduenture,
Ie sentis mon sang se geler,
Et comme autour de moy voler
L'ombre de ma douleur future.

ODE V.

DAmon, dit-il, i'estois au lit
Goustant ce que les nuits nous versent
Lors que le somme enseuelit
Les soins du iour qui nous trauersent:
Au milieu d'vn profond repos,
Où nul regard, ny nul propos.
N'abusoit de ma fantaisie,
Vne froide & noire vapeur
Me transit l'ame d'vne peur
Qui la tient encore saisie.

Iamais qu'alors nostre amitié
N'auoit mis mon cœur à la gesne,
Tu me fis lors plus de pitié
Que Phills ne me fait de peine.
Cét effroyable souuenir;
Me vint encore entretenir
Et me redonna les alarmes,
Du spectacle plus ennemy,
Qui iamais d'vn œil endormy,
A peu faire couler des larmes,

Ie ne ſçay ſi le feu d'Amour,
Qui n'abandonne point mon ame,
Au deffaut des rayons du iour,
M'ouurit lors les yeux de ſa flâme:
Combien que dans ce froid ſommeil,
La viſible ardeur du Soleil
Se fuſt du tout eſuanouye,
Ie creus qu'en cette fiction
I'auois libre la fonction
De ma veuë & de mon ouye.

Vn grand fantoſme ſouſterrain
Sortant de l'infernalle foſſe,
Enroüé comme de l'airain,
Où rouleroit vne carroſſe,
D'vn abord qui me menaçoit,
Et d'vn regard qui me bleſſoit,
Dreſſant vers moy ſes pas funebres,
Fier des commiſſions du ſort,
Me dit trois fois Damon eſt mort,
Puis ſe perdit dans les tenebres.

Sans doute que leurs veritez,
Plus puiſſantes que les menſonges,
Touchent plus fort nos facultez,
Et nous impriment mieux les ſonges;
Ie retiens ſi bien ſes accens,
Et ſon image dans mes ſens
Demeura tellement empreinte,
Que ton corps mort entre mes bras,
Et ton ſang verſé dans mes draps,
Ne m'euſſent pas fait plus de crainte.

Apres d'vn autre illuſion
Reflechiſſant ſur ma penſée,
En ſongeant à la viſion
Qui s'eſtoit fraichement paſſée,
Ie ſongeois qu'encor on doutoit
En quel eſtat Damon eſtoit,
Et comme au fort de la lumiere,
Où les obiets ſont eſclaircis;
Ie condamnois les faux ſoucis
De mon illuſion premiere.

Mais dans ce doute vn Meſſager,
Qui portoit les couleurs des Parques,

Me vint de ce fatal danger,
Rafraischir les funestes marques,
Vn garçon habillé de dueil,
Qui sembloit sortir du cercueil,
Ouurant les rideaux de ma couche,
Me crie, on a tué Damon:
Mais d'vn accent que le Demon
N'auroit pas esté plus farouche.
Morphée à ce second assaut,
Ostant ses fers à ma paupiere,
Me resueillla tout en sursaut,
Et me laissa voir la lumiere;
Ie me leuay deshabillé
Plus transi, plus froid, plus moüillé,
Que si i'estois sorty de l'onde,
C'estoit au point que l'Occident,
Laisse sortir le char ardent,
Où roule le flambeau du monde.
Cherchant du soulas par mes yeux,
Ie mets la teste à la fenestre,
Et regarde vn peu dans les Cieux
Le Iour qui ne faisoit que naistre:
Et combien que ce songe-là
Dans mon sang que la peur gela,
Laissast encore ses images,
Ie me r'asseure & me rendors,
Croyant que les vapeurs du corps
Auoient enfanté ces nuages.
Le sommeil ne m'eust pas repris,
Que songeant encore à ta vie,
Tu vins r'asseurer mes esprits,
Qu'on ne te l'auoit point rauie:
Il est vray, Tyrsis, me dis-tu,
Qu'on en veut bien à ma vertu,
Là ie te vis dans vne esmeute
Auancer l'espée à la main,
Vers vn portail qui cheut soudain,
Et qui t'accabla de sa cheute.
De là ce songe en mon cerueau
Poursuiuant tousiours son idée,
Ie te vis suiure en vn tombeau,
Par vne foule desbordée:

Les Iuges y tenoient leur rang,
L'vn d'entr'eux espancha du sang,
Qui me iallit contre la face,
Là tout mon songe s'acheua,
Et ton pauure amy se leua,
Noyé d'vne sueur de glace.
Cher Tyrsis, lors que mon esprit,
D'vne souuenance importune
Repense au destin qui t'apprit
Les secrets de mon infortune,
Lors que ie suis le moins troublé,
Tout mon espoir est accablé
De la tempeste inéuitable,
Dont me bat le courroux diuin,
Et voicy comme son deuin
A rendu ta voix veritable.
Ce songe du fatal secret,
Où ma premiere mort fut peinte,
Predisoit le cruel decret,
Dont ma liberté fut esteinte :
Ce garçon aux vestemens noirs,
Qui sembloit sortir des manoirs,
Qui ne s'ouurent qu'à la magie,
Lors qu'il parla de mon tombeau,
Predisoit l'infame flambeau,
Qui consuma mon effigie.
Tyrsis encor à l'autre fois,
Que cette vision suiuie
Par mes regards, & par ma voix,
T'asseura que i'estois en vie,
Se doit assez ressouuenir
Du soucy qui le fit venir
Où i'auois commencé ma fuitte,
Lors que sa voix, moins que ses pleurs,
Me dit ce songe de mal-heurs,
Dont i'attends encor la suitte.
Ce songe auec autant d'effroy,
Luy fit voir l'espée & la porte,
Et le peuple à l'entour de moy,
Comme d'vne personne morte,
Quand mes foibles bras alarmez
A cinquante voleurs armez,

Voulurent presenter l'espée,
Ie cheus sous vn portail ouuert,
Et fus saisi dans le couuert,
Où ma bonne foy fut trompée.
Soudain le sieur de Commartin
Qui porte des habits funebres,
Me fit serrer à Sainct Quentin,
Entre les fers & les tenebres,
Depuis tousiours tout enchaisné,
Soixante Archers m'ont amené,
Par les bruits de la populace,
Dedans ces tenebreux manoirs,
Où ce sang & les Iuges noirs,
M'auoient desia marqué la place.

ODE VI.

AInsi prophetisa Tyrsis,
Les malheurs que toute vne année,
Par des accidens si precis,
A fait cheoir sur ma destinée :
La furie de mon destin
Luy parut au mesme matin
Qu'elle respandit sa bruine,
Car le decret du Parlement
Se donnoit au mesme moment
Que Tirsis songeoit ma ruine.
Mon innocence & ma raison,
Pour eschapper à leur colere,
Appellerent de ma prison
A l'Autel d'vn Dieu Tutelaire:
C'est où ie trouuay mon support,
C'est où Tyrsis courut d'abord
Predire, & consoler ma peine,
Nous estions lors tous deux couuers,
De ces arbres pour qui mes vers
Ouurent si iustement ma veine.
Nous estions dans vn cabinet,
Enceins de fontaines & d'arbres,
Son meuble est si clair & si net,
Que l'esmail est moins que les marbres!

Celuy qui l'a fait si poly,
Semble auoir iadis demoly
Le grand Palais de la lumiere,
Et pillant son riche pourpris,
De tout ce glorieux débris
Auoit là porté la matiere.
Pour conseruer son ornement,
Le Soleil le laue & l'essuye:
Car c'est le Soleil seulement
Qui fait le beau temps & la pluye:
Flore y mettant de belles fleurs,
Que l'Aurore ne peut sans pleurs,
Voir leur éclat qui la surmonte,
C'est à cause de cét affront
Qu'elle monstre si peu son front,
Et qu'on la voit rougir de honte.
L'odeur de ses fleurs passeroit,
Le musc de Rome & de Castille,
Et la terre s'offenseroit,
Qu'on y bruslast de la Pastille:
Le garçon qui se consomma
Dans les ondes qu'il alluma,
Void là tous ces appas renaistre,
Et rauy d'vn obiet si beau,
Il admire que son tombeau
Luy conserue encor son estre.
La Nymphe qui luy fait la Cour
Le void là tous les ans reuiure,
Car son opiniastre amour,
L'a contraint encor à le suiure:
Là le Ciel semble auoir pitié
Des longs maux de son amitié,
Et permet par fois au Zephire
De la mener à son amant,
Qui respire insensiblement
L'air des flâmes qu'elle souspire.
Escho dedans vn si beau feu,
Ialouse que le Ciel la voye,
Est inuisible, & parle peu
De respect, de honte & de ioye:
Ainsi mes esprits transportez
Se trouuent tous desconfortez,

Quand vne beauté me regarde,
Et mon diſcours le moins ſuſpect,
Trouue touſiours ou le reſpect,
Ou la honte qui le retarde:
  Quand ie vois partir les regards
Des ſuperbes yeux de Caliſte,
Qui ſont autant de coups de dards,
Où nulle qu'elle ne reſiſte,
Le teſmoin le plus aſſeuré,
Qui de mon eſprit eſgaré,
Monſtre la paſſion confuſe,
C'eſt que ie ne ſçaurois comment
La prier d'vn mot ſeulement,
Que ſa voix ne me le refuſe.
  Ie ſuiurois l'importun deſir,
Qui me parle touſiours dans l'ame,
Et prendrois icy le loiſir,
De parler vn peu de ma flâme:
Mais l'entrepriſe du Tableau,
Qui par vn cabinet ſi beau,
Commence à pourmener la Muſe,
Me tient dans ce Parc enchanté
Où le Printemps le plus haſté
Touſiours cinq ou ſix mois m'amuſe.
  Quand le Ciel laſſé d'endurer,
Les inſolences de Borée,
L'a contraint de ſe retirer,
Loin de la campagne azurée,
Que les Zephires r'appellez,
Des ruiſſeaux à demy gelez
Ont rompu les eſcorces dures,
Et d'vn ſouffle vif & ſerain,
Du celeſte Palais d'airain,
Ont chaſſé toutes les ordures;
  Les rayons du iour eſgarez
Parmy des ombres incertaines,
Eſparpillent leurs feux dorez
Deſſus l'azur de ſes fontaines,
Son or dedans l'eau confondu,
Auecque ce criſtal fondu,
Meſle ſon teint & ſa nature,
Et ſeme ſon eſclat mouuant,

Comme la branche au gré du vent,
Efface & marque sa peinture.
Zephire ialoux du Soleil
Qui paroist si beau sur les ondes,
Trauerse ainsi l'estat vermeil,
De ces allées vagabondes:
Ainsi ces amoureux Zephirs;
De leurs nerfs qui sont leurs souspirs,
Renforçant leurs secousses fresches,
Destournent tousiours ce flambeau,
Et pour cacher le front de l'eau
Iettent au moins des fueilles seiches.
L'eau qui fuit en les regardant,
Orgueilleuse de leur querelle,
Rit, & s'eschape cependant
Qu'ils sont à disputer pour elle:
Et pour prix de tous leurs efforts,
Laissant les ames sur les bords
De cette fontaine superbe,
Dissipent toutes leurs chaleurs,
A conseruer l'estat des fleurs,
Et la molle fraischeur de l'herbe.
C'est où se couche Palemon,
Qui triomphe de leur Maistresse,
Et plein d'escume & de limon,
Quand il veut reçoit sa caresse:
Ainsi n'agueres deux Bergers
Ont couru les sanglans dangers
Que l'honneur a mis à l'espée,
Et par vn mal-heur mutuel,
Laisse vn vainqueur de leur duel,
Vn vilain qui plut à Napée.

ODE VII.

LE plus superbe ameublement,
Dont le sejour des Rois esclate,
L'or semé prodigalement
Sur la soye & sur l'escarlate,
N'eurent iamais rien de pareil
Aux teintures dont le Soleil,

Couure les petits flots de verre,
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contient les Cieux
De faire l'amour à la terre.
Ce cabinet tousiours couuert,
D'vne large & haute tenture,
Prend son ameublement tout verd,
Des propres mains de sa nature:
D'elle de qui le iuste soin
Estend ses charitez si loin,
Et dont la richesse feconde,
Paroist si claire en chaque lieu,
Que la prouidence de Dieu,
L'establit pour nourrir le monde.
Tous les bleds elle les produit,
Le sep ne vient que de sa force,
Elle en fait le pampre & le fruit,
Et les racines & l'escorce,
Elle donne le mouuement,
Et le siege à chaque essement,
Et selon que Dieu l'authorise,
Nostre Destin prend de ses mains,
Et l'influence des inhumains,
Ou leur nuit, ou les fauorise.
Elle a mis toute sa bonté
Et son sçauoir & sa richesse,
Et les tresors de sa beauté
Sur le Duc & sur la Duchesse,
Elle fait les heureux accords,
Qui ioignent leur ame & leur corps:
Bref, c'est-elle aussi qui marie,
Les Zephirs auec nos fleurs,
Et qui fait de tant de couleurs,
Tous les ans leur tapisserie.
Auec les naturels appas
Dont ce beau cabinet se pare,
La musique ne manque pas
D'y fournir ce qu'elle a de rare,
Ces chantres si-tost esueillez,
Qui dorment tousiours habillez,
Quand l'Aurore les vient semondre,
Luy donnent vn si doux salut,

Que sainct Amant auec son lut
Auroit peine de les confondre.
Quand la Princesse y fait seiour,
Ces Oyseaux pensent que l'Aurore,
A dessein d'y tenir sa Cour,
A quitté les riues du More,
Vn sainct desir de l'approcher,
Les anime, & les fait pancher,
Des branches qui luy font ombrage,
Et deuant ces Diuinitez
Leur innocentes libertez
Ne craignent rien qui les outrage.
Leurs cœurs se laissent desrober,
Insensiblement ils s'oublient,
Et les rameaux qu'ils font courber
Quelquesfois leurs pieds se deslient,
Leur petit corps precipité
Se fie en la legereté,
De la plume qui les retarde,
Ils planent sur leurs aislerons
Et voletent aux enuirons
De Siluie qui les regarde.
Quand elle escoute leurs chansons
Leur vaine gloire s'estudie,
A reciter quelques leçons
De leur plus douce melodie,
Chacun d'eux se trouue rauy,
Ils estallent tous à l'enuy,
Leur thresor caché sous la plume,
Et ses remedes si plaisans,
Qui des soucis les plus cuisans,
Destrempent toute l'amertume.
Comme les chantres quelquefois,
D'vne complaisance ignorante,
Mignardent & l'œil & la voix
Deuant les beaux yeux d'Amarante,
Leur plaisir & leur vanité
Fait qu'auec importunité
Ils nous prodiguent leurs merueilles,
Et qu'ils chantent si longuement,
Que leur concert le plus charmant
Lasse l'esprit & les oreilles,

Ainsi l'entretien d'vn rimeur,
Enflé des arts & des sciences,
Lors qu'il se trouue en bonne humeur,
Vient à bout de nos patiences,
Et sans qu'on puisse rebuter,
Cét instinct de persecuter
Que leur inspire leur Genie,
Il faut à force de parler
Que le poulmon las de souffler
Fasse paix à la compagnie.

Ainsi ces Oyseaux s'attachans
Au dessein de plaire à Syluie,
Dans les longs efforts de leurs chans;
Semblent vouloir laisser la vie;
Leur gosier sans cesse mouuant
Estourdit les eaux & le vent,
Est vaincu de sa violence,
Quoy qu'il veüille se retenir,
Il peut à peine reuenir
A la liberté du silence.

Comme ils taschent à qui mieux mieux,
De faire agréer leur hommage,
Leur zele rend presque odieux,
Le tumulte de leur ramage,
Leur bruit est ce bruit de Paris,
Lors qu'vne voix de tant de cris
Benit le Roy parmy les ruës,
Qu'on le fasche en le benissant,
Et l'air esclatte d'vn accent,
Qui semble auoir creué les nuës.

ODE VIII.

SVr tous le Rossignol outré,
Dans son ame encore alterée,
N'a iamais peu dire à son gré,
Les affrons que luy fit Terée,
Ses poulmons sans cesse enflâmez,
Sont ses vieux souspirs ranimez,
Et ce peu d'esprit qui luy reste,
N'est qu'vn souuenir eternel,

De maudire son criminel,
Et l'appeller tousiours inceste.
Ce petit Oyseau tout panché,
Où la Princesse se presente,
Craint d'auoir le gosier bouché,
Le bec clos, la langue pesante,
Et cependant qu'il peut iouyr
Du bon-heur de se faire ouyr,
Luy raconte son aduanture,
Et gazoüille soir & matin
Sur les caprices du Destin,
Qui luy fit changer de Nature.
Il a de si diuers accez
Dans le long recit de sa honte,
Qu'on aura finy mon procez
Quand il aura finy son conte:
Les morts gisans sous Pelion,
Toutes les cendres d'Ilion,
N'ont point donné tant de matiere,
De faire des plaintes aux Cieux,
Que cét Oyseau malicieux
En vomit sur son Cimetiere.
Ce plaisir reste à son malheur,
Que sa voix qui daigne le suiure,
Afin de venger sa douleur,
L'a fait continuer de viure,
Il ne fait pas bon irriter
Celuy qui sçait si bien chanter,
Car l'artifice de l'enuie
Ne sçauroit trouuer vn tombeau,
D'où son esprit tousiours plus beau
Ne reuienne encore à la vie.
La cendre de son monument
Malgré les traces ennemies,
Fait reuiure eternellement
Son merite & leurs infamies,
Les vers flatteurs & mesdisans
Trouuent tousiours des partisans,
Le pinceau d'vn faiseur de rimes,
S'il est adroit aux fixions,
Aux plus sinceres actions,
Sçait donner la couleur des crimes,

Dieux! que c'est vn contentement,
Bien doux à la raison humaine,
Que d'exhaler si doucement
La douleur que nous fait la haine:
Vn brutal qu'on va poursuiuant,
Dans des souspirs d'air & de vent,
Cherche vne honteuse allegeance,
Mais la douleur des bons esprits
Qui laisse les souspirs escrits,
Guerit auecque la vengeance.

Aujourd'huy dans les durs soucis,
Du malheur qui me bat sans cesse,
Si mes sens n'estoient adoucis,
Par le respect de la Princesse,
I'escrirois auecque du fiel
Les aduersitez dont le Ciel,
Souffre que les meschans me troublent,
Et quand mes maux m'accableroient,
Mes iniures redoubleroient,
Comme leurs cruautez redoublent.

Peut-estre les sanglans autheurs
De tant & de si longs outrages,
Ces infames persecuteurs
Verront mourir leurs vieilles rages,
Et si ma fortune à son tour,
Permet que ie me vange vn iour;
N'ay-je point vne encre assez noire,
Et dans ma plume assez de traicts
Pour les peindre dans ces portraicts,
Qui font horreur à la memoire.

Mais icy mes vers glorieux.
D'vn objet plus beau que les Anges,
Laissent ce soin iniurieux
Pour s'occuper à des loüanges,
Puis que l'horreur de la prison,
Nous laisse encore la raison,
Muses laissons passer l'orage,
Donnons plustost nostre entretien
A loüer qui nous fait du bien,
Qu'à maudire qui nous outrage.

Et mon esprit voluptueux
Souuent pardonne par foiblesse,

Et comme font les vertueux
Ne s'aigrit que quand on le blesse,
Encore dans ces lieux d'horreur
Ie ne sçay quelle molle erreur,
Parmy tous ces objets funebres,
Me tire tousiours au plaisir,
Et mon œil qui suit mon desir,
Voit Chantilly dans ces tenebres.
Au trauers de la noire tour,
Mon ame a des rayons qui percent,
Dans ce parc, que les yeux du iour,
Si difficilement trauersent,
Mes sens en ont tout le tableau,
Ie sens les fleurs au bord de l'eau,
Ie prens le frais qui les humecte,
La Princesse s'y vient asseoir,
Ie voy comme elle y va le soir,
Que le iour fuit & la respecte.
Les oyseaux n'y font plus du bruit,
Le seul Roy de leur harmonie,
Qui touche vn luth en pleine nuict,
Demeure en nostre compagnie,
Et laissent ces vieilles douleurs,
Dans la lumiere & les chaleurs,
Que la fuite du iour emporte,
Il concerte si sagement,
Qu'il semble que le iugement
Luy forme des airs de la sorte.

ODE IX.

MOy qui chante soir & matin,
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où ie voy ce riche butin
Qu'elle prend au riuage More,
L'or, les perles, & les rubis
Dont les flâmes & les habits,
Ont iadis marqué la Cigale,
Et tout ce superbe appareil,
Qu'elle desroboit au Soleil
Pour se faire aymer à Cephale.

Ie vis au iour ensevelis
Deuant la Reine d'Amathonte,
Tous les œillets & tous lys
Que la terre cachoit de honte:
Car ie chantay l'hymne du pris,
Qui fit voir que deuant Cypris,
Tout autre beauté comparée,
Si peu les siennes esgaloit,
Qu'vn enfant cogneust qu'il falloit,
Luy donner la pomme dorée.
Tous les iours la Reyne des bois
Deuant mes yeux passe & repasse,
Et souuent pour ouyr ma voix,
Se destourne vn peu de la chasse,
Souuent qu'elle se va baigner,
Où rien ne l'ose accompagner,
Que ses Driades vagabondes,
I'ay tout seul cette priuauté
De voir l'esclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air & de l'onde,
Mais i'atteste l'air & les Cieux
Dont ie tiens la voix & la vie,
Que mon iugement & mes yeux
Ayment mieux mille fois Siluie,
Vn de ses regards seulement,
Qui partent si nonchalemment,
Donne à mes chansons tant d'amorce,
Et de si douces vanitez,
Que les autres Diuinitez
N'en iouyssent plus que de force.
Si mes vers cent fois recitez
Comme l'ambition me presse,
Meslent tant de diuersitez,
Aux chansons que ie vous adresse,
C'est que ma voix cherche des traits,
Pour vn chacun de vos attraits:
Mais c'est en vain qu'elle se picque,
De satisfaire à tous mes yeux:
Car le moindre de vos cheueux
Peut tarir toute ma musique.
Quand ma voix qui peut tout rauir,
Reüssiroit à vous complaire,

Le ſoin que i'ay de vous ſeruir,
Taſche en vain de me ſatisfaire :
Ie croy que mes vers innocens,
Au lieu d'auoir flatté vos ſens,
Leur ont donné de la triſteſſe,
Et que mes accens enroüez,
Au lieu de les auoir loüez,
Ont choqué leur delicateſſe.
Quand la nuict vous oſte d'icy,
Et que ſes ombres couſtumieres
Laiſſent ce cabinet noircy
De l'abſence de vos lumieres,
Auſſi toſt i'oy que le zephir
Me demande auec vn ſouſpir,
Ce que vous eſtes deuenuë :
Et l'eau me dit en murmurant,
Que ie ne ſuis qu'vn ignorant,
De vous auoir ſi peu tenuë.
O Zephires ! ô cheres eaux
Ne m'en imputez point l'iniure,
I'ay chanté tous les airs nouueaux
Que m'apprit autrefois Mercure ;
Mais que ma voix d'oreſnauant,
N'approche ny ruiſſeau ny vent,
Que l'air ne porte plus mes aiſles,
Si dans le Printemps aduenir,
Ie n'ay dequoy l'entretenir
De dix mille chanſons nouuelles:
Ainſi finit ces tons charmeurs,
L'oyſeau dont le goſier mobile,
Souffle touſiours à nos humeurs,
Dequoy faire mourir la bile,
Et bruſlant apres ſon deſſein,
Il ramaſſe dedans ſon ſein
Le doux charme des voix humaines,
La muſique des inſtrumens,
Et les paiſibles roulemens,
Du beau cryſtal de nos fontaines.
Comme en la terre & par le Ciel,
Des petites mouches errantes,
Meſlent pour compoſer leur miel,
Mille matieres differentes,

Formant

Formant ses airs qui sont ses fruits,
L'oyseau digere mille bruits,
En vne seule melodie,
Et selon le temps de sa voix,
Tous les ans le Parc vne fois
Les reçoit & les congedie.

ODE X.

ROssignol c'est assez chanté,
Ce Parc est desormais trop sombre,
Ie trouue Appollon rebuté
D'escrire si long-temps à l'ombre,
Ces lieux si beaux & si diuers,
Meritent chacun tous les vers
Que ie dois à tous le volume:
Mais ie sens croistre mon sujeɕt,
Et tousiours vn plus grand objeɕt
Se vient presenter à ma plume.
Ie sçay qu'vn seul rayon du iour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces estangs d'alentour,
Pourroient bien engloutir ma veine,
Vne goutte d'eau, vne fleur,
Chaque fueille & chaque couleur,
Dont nature a marqué ces marbres,
Meritent tous vn liure à part,
Aussi bien que chaque regard
Dont Siluie a touché ces arbres.
Mais les Mirtes & les Lauriers,
De tant de beautez de sa race,
Et de tant de fameux guerriers,
Me demandent des-ja leur place:
Saincts Rameaux de Mars & d'Amour,
En quel si reculé seiour
Vous plaist-il que ie vous apporte,
C'est pour vous immortels rameaux,
Que i'abandonne ces ormeaux,
Et foule aux pieds leur fueille morte.
Pour vous ie laisse auprés de moy,
Vne loge auiourd'huy deserte,

Que iadis pour l'amour d'vn Roy
Ces arbres ont ainsi couuerte,
Sous ce toict loin des Courtisans,
De qui les soupçons mesdisans,
N'ont iamais appris à se taire,
Alcandée a mille fois gousté
Ce qu'vn Prince a de volupté
Quand il trouue vn lieu solitaire.
Ie dirois les secrets momens,
Des faueurs des feintes malices,
Dont le caprice des Amans
Forme leur plainte & leurs delices:
Mais si l'œil de Siluie vn iour
De cette lecture d'amour,
Auoit surpris son innocence,
Ma prison me seroit trop peu,
Lors faudroit-il dresser le feu,
Dont on veut punir ma licence.
Suiuant le vertueux sentier
Où mon iuste dessein m'attire,
Ie laisse à gauche ce quartier
Pour le Faune & pour le Satyre;
Or quelque si pressant dessein,
Qui m'enflâme auiourd'huy le sein,
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce seroit vn peché mortel
Si ie ne visitois l'Autel,
Estant si prés de la Chapelle.
Que ces arbres sont bien ornez,
Ie suis rauy quand ie contemple
Que ces promenois sont bornez
Des sacrez murs d'vn petit Temple,
Icy loge le Roy des Roys,
C'est ce Dieu qui porta la Croix,
Et qui fit à ces bois funebres,
Attacher ses pieds & ses mains,
Pour desliurer tous les humains
Du feu qui art dans les tenebres.
Son esprit par tout se mouuant,
Fait tout viure & mourir au monde,
Il arreste & pousse le vent,
Et le flux & reflux de l'onde:

Il oste & donne le sommeil,
Il monstre & cache le Soleil,
Nostre force & nostre industrie
Sont de l'ouurage de ses mains,
Et c'est de luy que les humains
Tiennent race, bien, & patrie.

Il a fait le Tout du neant,
Tous les Anges luy font hommage,
Et le Nain comme le Geant
Porte sa glorieuse Image,
Il fait au corps de l'Vniuers,
Et le sexe & l'âge diuers,
Deuant luy c'est vne peinture
Que le Ciel & chaque eslement,
Il peut d'vn traict d'œil seulement,
Effacer toute la nature.

Tous les siecles luy sont presens,
Et sa grandeur non mesurée,
Fait des minuttes & des ans,
Mesme trace & mesme durée;
Son Esprit par tout espandu,
Iusqu'en nos ames descendu,
Voit naistre toutes nos pensées:
Mesme en dormant nos visions
N'ont iamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparauant tracées.

Icy Muses à deux genoux,
Implorons sa diuine grace,
D'imprimer tousiours deuant nous,
Les marques d'vne heureuse trace,
C'est elle qui nous doit guider,
Depuis celuy qui vint fonder,
La premiere Croix dans la France,
Iusqu'à sa race qui promet,
De la planter chez Mahomet
Auec la pointe de sa lance.

C'est où mon esprit enchaisné,
Goustera par vn long estude
L'aise que prend mon cœur bien né,
Quand il combat l'ingratitude,
Et si i'ay bien loüé les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oyseaux,

Qui ne ſongent point à me plaire :
Liſis qui ſonge à mon ennuy,
Verra ſur ſa race & ſur luy,
Ma recognoiſſance exemplaire.
Il faudroit que ce deuancier,
Le plus vieux que ie veux produire,
Euſt bien enroüillé ſon acier,
Si ie ne le faiſois reluire:
Mais les liures & les diſcours
Ont ſi bien conſerué le cours
De cette veritable gloire,
Que ie feray de mauuais vers,
Si les tiltres les plus couuerts,
Ne font eſclat en la memoire.

A MONSIEVR DE L. ſur la mort de ſon Pere.

ODE XI.

OSte-toy, laiſſe-moy reſuer,
Ie ſens vn feu me ſouſleuer,
Dont mon ame eſt toute embraſée:
O beaux prez, beaux riuages verds,
O grand flambeau de l'Vniuers,
Que ie trouue ma veine aiſée,
Belle Aurore, douce Roſée,
Que vous m'allez donner de Vers.
Le vent s'enfuit dans les ormeaux,
Et preſſant les fueilleux rameaux,
Abbat le reſte de la nuë,
Iris a perdu ſes couleurs,
L'air n'a plus d'ombre ny de pleurs,
La Bergere aux champs reuenuë
Moüillante ſa iambe toute nuë,
Foulle les herbes & les fleurs.
Ces longues pluyes dont l'Hyuer
Empeſchoit Tyrſis d'arriuer,
Ne feront plus continuées,
L'orage ne fait plus de bruit,

La clarté diſſipe la nuit,
Ses noirceurs ſont diminuées,
Le vent emporte les nuées,
Et voila le Soleil qui luit.
Mon Dieu que le Soleil eſt beau!
que les froides nuicts du tombeau,
Font d'outrages à la nature!
La mort groſſe de deſplaiſirs,
De tenebres & de ſouſpirs,
D'os, de vers, & de pourriture,
Eſtouffe dans la ſepulture,
Et nos forces, & nos deſirs.
Chez elle les Geants ſont Nains,
Les Mores & les Affricains
Sont auſſi glacez que le Scythe:
Les Dieux y tirent l'auiron,
Ceſar comme le bucheron,
Attendant que l'on reſſuſcite,
Tous les iours aux bords du Cocyte,
Se trouue au leuer de Charon.
Tircis vous y viendrez vn iour,
Alors les Graces & l'Amour,
Vous quitteront ſur le paſſage,
Et dedans ces Royaumes vains,
Effacé du rang des humains,
Sans mouuement & ſans viſage,
Vous ne trouuerez plus l'vſage
Ny de vos yeux, ny de vos mains.
Voſtre pere eſt enſeuely,
Et dans les noirs flots de l'oubly,
Où la parque l'a fait deſcendre,
Il ne ſçait rien de voſtre ennuy,
Et ne fut-il mort qu'auiourd'huy,
Puis qu'il n'eſt plus qu'os & que cendre,
Il eſt auſſi mort qu'Alexandre,
Et vous touche auſſi peu que luy.
Saturne n'a plus ſes maiſons,
Ny ſes aiſles, ny ſes ſaiſons,
Les Deſtins en ont fait vn ombre,
Ce grand Mars n'eſt-il pas deſtruit?
Ses faits ne ſont qu'vn peu de bruit,
Iupiter n'eſt plus qu'vn feu ſombre

Qui se cache parmy le nombre
Des petits flambeaux de la nuit.
Le cours des ruiselets errans,
La fiere cheute des torrens,
Les riuieres, les eaux salées,
Perdront & bruit & mouuement,
Le Soleil insensiblement,
Les ayant toutes auallées,
Dedans des voustes estoillées,
Transportera leur element.
Le sable, le poisson, les flots,
La Nauire, les Matelots,
Tritons, & Nimphes, & Neptune,
A la fin se verront perclus,
Sur leur dos ne se fera plus
Rouler le Char de la fortune,
Et l'influence de la Lune
Abandonnera le reflus.
Les planettes s'arresteront,
Les elemens se mesleront
En cette admirable structure,
Dont le Ciel nous laisse iouyr:
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouyr,
Passera comme vne peinture,
L'impuissance de la nature
Laissera tout esuanouyr.
Celuy qui formant le Soleil
Arracha d'vn profond sommeil,
L'air, le feu, la terre & l'onde,
Renuersera d'vn coup de main,
La demeure du genre humain,
Et la base où le Ciel se fonde,
Et ce grand desordre du monde,
Peut-estre arriuera demain.

LA SOLITVDE, A ALCIDON.

O Que i'ayme la solitude!
Que ces lieux sacrez à la nuit.

Efloignez du monde & du bruit,
Plaisent à mon inquietude!
Mon Dieu! que mes yeux sont contens
De voir ces bois qui se trouuerent
A la natiuité du temps,
Et que tous les siecles reuerent,
Estre encore aussi beaux & verts
Qu'aux premiers iours de l'Vniuers;
Vn gay Zephire les caresses
D'vn mouuement doux & flatteur,
Rien que leur extreme hauteur
Ne fait remarquer leur vieillesse:
Iadis Pan, & ses Demy-Dieux
Y vindrent chercher du refuge,
Quand Iupiter ouurit les Cieux
Pour nous enuoyer le Deluge,
Et se sauuans sur leurs rameaux,
A peine virent-ils les eaux.
Que sur cette espine fleurie,
Dont le Printemps est amoureux,
Philomelle au chant langoureux,
Entretient bien ma réuerie!
Que ie prens de plaisir à voir,
Ces monts pendans en precipices,
Qui pour les coups du desepoir,
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort.
Que ie trouue doux le rauage
De ces fiers torrens vagabonds,
Qui se precipitent par bonds,
Dans ce valon verd & sauuage,
Puis glissans sous les arbrisseaux,
Ainsi que des serpens sur l'herbe,
Se changeans en plaisans ruisseaux,
Où quelque Nayade superbe
Regne comme en son lict natal,
Dessus vn throsne de cristal.
Que i'aime ce marets paisible,
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de Saules & d'Oziers,
A qui le fer n'est point nuisible;

Les Nymphes y cherchant le frais
S'y viennent fournir de quenoüilles,
De pipeaux, de ioncs & de glais
Où l'on voit sauter les grenoüilles,
Qui de frayeur s'y vont cacher
Si-tost qu'on veut s'en approcher.
Là cent mille Oyseaux aquatiques,
Viuent sans craindre en leur repos,
Le Giboyeur fin & dispos
Auec ses mortelles pratiques:
L'vn tout ioyeux d'vn si beau iour,
S'amuse à becquetter sa plume,
L'autre allentit le feu d'amour,
Qui dans l'eau mesme le consume,
Et prennent tous innocemment,
Leur plaisir en cét e[illegible]
Iamais l'Esté ny la froidure,
N'ont veu passer dessus cette eau
Nulle charette ny batteau,
Depuis que l'vn & l'autre dure:
Iamais voyageur alteré,
N'y fit seruir sa main de tasse,
Iamais chéureuil desesperé
N'y finit sa vie à la chasse,
Et iamais le traistre hameçon,
N'en fit sortir aucun poisson.
Que i'ayme à voir la decadence,
De ces vieux chasteaux ruinez,
Contre qui les ans mutinez,
Ont desployé leur insolence,
Les sorciers y font leur Sabat,
Les Demons follets s'y retirent,
Qui d'vn malicieux esbat
Trompent nos sens, & nous martyrent:
Là se nichent en mille trous
Les Couleuvres & les Hiboux.
Lorfraye auec ses cris funebres,
Mortels augures des destins,
Fait rire & dancer les Lutins
Dans ces lieux remplis de tenebres:
Sous vn chéuron de bois maudit
Y branle l'esquellette horrible

D'vn pauure amant qui se pendit
Pour vne bergere insensible,
Qui d'vn seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié,
Ainsi le Ciel Iuge équitable,
Qui maintient les loix en vigueur,
Prononça contre sa rigueur
Vne sentence espouuentable:
Autour de ces vieux ossemens
Son ombre aux peines condamnée,
Lamantent en longs gemissemens
Sa malheureuse destinée,
Ayant pour croistre son effroy,
Tousiours son crime deuant soy.
Là se trouuent sur quelques marbres
Des deuises du temps passé,
Icy l'âge a presque effacé
Des chiffres taillez sur les arbres,
Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé iusques dans la caue,
Que la limace, & le crapaut
Soüillent de venin, & de baue,
La lierre y croist au foyer
A l'ombrage d'vn grand noyer.
Là dessous s'estend vne voûte
Si sombre en vn certain endroit,
Que quand Phœbus y descendroit,
Ie pense qu'il n'y verroit goûte:
Le sommeil aux pesans sourcis,
Enchanté d'vn morne silence,
Y dort bien loin de tous soucis
Dans les bras de la nonchalance,
Laschement couché sur le dos
Dessus des gerbes de pauos.
Au creux de cette grotte fraische
Où l'amour se pourroit geler,
Echo ne cesse de brusler
Pour son amant froid & reuesche,
Ie m'y coule sans faire bruit,
Et par la celeste harmonie
D'vn doux luth, aux charmes instruict,
Ie flatte sa triste manie,

Faisant repeter mes accords
A la voix qui luy sert de corps.
Tantost sortant de ces ruines,
Ie monte au haut de ce Rocher,
Dont le sommet semble chercher
En quel lieu se font les bruines,
Puis ie descends tout à loisir,
Sous vne falaise escarpée,
D'où ie regarde auec plaisir,
L'onde qui l'a presque sapée
Iusqu'au siege de Palemon,
Fait d'esponges & de limon.
Que c'est vne chose agreable
D'estre sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer
Apres quelque orage effroyable !
Et que les cheuelus Tritons,
Hauts sur les vagues secoüées,
Frappent les airs d'estranges tons,
Auec leurs trompes enroüées,
Dont l'esclat rend respectueux
Les vents les plus impetueux.
Tantost l'onde broüillant l'arene,
Murmure & fremit de courroux,
Se roullant dessus les cailloux,
Qu'elle apporte, & qu'elle r'entraine,
Tantost elle estalle ses bords,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyez, des monstres morts,
Des vaisseaux brisez du naufrage,
Des diamans, de l'ambre gris,
Et mille autres choses de pris.
Tantost la plus claire du monde,
Elle semble vn miroir flottant,
Et nous represente à l'instant,
Encore d'autres Cieux sous l'onde:
Le Soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à sçauoir,
Si c'est luy-mesme ou son image,
Et d'abord il semble à nos yeux,
Qu'il s'est laissé tomber des Cieux.

BERNIERES, pour qui ie me vante
De ne rien faire que de beau,
Reçoy ce fantasque tableau
Fait d'vne peinture viuante,
Ie ne cherche que les deserts,
Ou réuant tout seul ie m'amuse,
A des discours assez diserts,
De mon Genie auec la Muse:
Mais mon plus aimable entertien,
C'est le ressouuenir du tien.
Tu vois dans cette Poësie,
Pleine de licence & d'ardeur,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'esclaire la fantaisie:
Tantost chagrin, tantost ioyeux,
Selon que la fureur m'enflâme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos me naissent en l'ame,
Sans contraindre la liberté
Du Demon qui m'a transporté.
O que i'ayme la solitude!
C'est l'Element des bons esprits,
C'est par elle que i'ay compris
L'Art d'Apollon sans nulle estude:
Ie l'aime pour l'amour de toy,
Cognoissant que ton humeur l'aime:
Mais quand ie pense bien à moy,
Ie la hay pour la raison mesme,
Car elle pourroit me rauir
L'heur de te voir & te seruir.





APOLOGIE AV ROY.

SIRE,

Combien que mes infortunes me fassent recourir à vostre pitié, mon innocence a quelque droict de solliciter vostre Iustice, mes aduersitez me laissent encore assez de iugement pour me faire taire, si ie n'estois contraint de parler à V. M. qui ne me refusera point cette grace, puis qu'au fort de ma captiuité, ma voix a tousiours eu de l'accés enuers Dieu. C'est luy, SIRE, qui m'a visiblement arraché des abysmes où m'auoit precipité la calomnie, & sans offenser sa iustice, ie ne puis attribuer ma deliurance à la faueur des hommes. Puis qu'il a daigné m'esprouuer, il a monstré qu'il auoit soin de moy, & cette épreuue est vne marque de son amour, qui laisse de la gloire à mon affliction. Il a veu ma iustification dans ma conscience, & s'estant satisfait par luy-mesme de mes mouuemens interieurs, il a voulu que les hommes me iustifiassent deuant les hommes, & apres vne exacte recherche de mes actions, il a fait consentir mes Iuges à me laisser viure. S'il n'a pas osté les tasches à ma reputation, ce n'est que pour exercer la clemence de vostre Majesté qui les effacera sans doute, alors qu'elle sçaura que ma disgrace me vient plustost des malices de ma fortune, que des vices de ma vie. Mais d'autant que ce discours est fascheux, & pour la rudesse de mon stile, & pour la dureté du sujet, ie ne vous en diray que ce que ie ne puis taire.

Ce qui a long-temps entretenu ces bruits infames dont on a déguisé ma reputation, n'est autre chose qu'vne grande facilité que mes ennemis on trouué à me persecuter. Le peu de nom que les Lettres m'ont acquis, & le peu de rang que ma condition me donne dans la fortune, ont exposé mon esprit & mon honneur sans deffence, au pouuoir insolent de ceux qui l'ont attaqué. Mon impuissance leur a continué cette impunité, & poussé leur hardiesse si auant, que perdant le respect de l'Eglise, & prophanant la Chaire de verité, ils en ont fait vn theatre de diffamation. On a veu mes accusateurs en leurs sermons faire des longues disgressions, & quitter la predication de l'Euangile, pour prescher au peuple leurs meditations frenetiques, & par des iniures d'Athée, d'Impie & d'abominable, imprimer dans l'ame de leurs auditeurs, l'aigreur & l'animosité particuliere qu'ils auoient contre moy. Ils parlent tout haut des Athées, & il ne faut pas presumer qu'il y en ait, ce soupçon est dangereux & coupable; l'ignorance a cela de mal-heureux qu'elle est presque tousiours criminelle, & que mesme les occasions de la vertu la portent ordinairement dans le vice : C'est des-honorer la grandeur de Dieu, & mal parler de sa puissance, & de sa bonté, que d'accuser ses creatures d'auoir perdu la cognoissance de leur Createur, & soupçonner vn si excellent Ouurier d'auoir gasté son trauail & desfiguré son image. Les sentimens de la Diuinité sont si exprés dans les hommes, qu'il n'y a point d'ame si confirmée au peché, & si destinée à sa perdition, qu'elle n'aye quelque remors du mal, & quelque satisfaction du bien. Les considerations de l'aduenir, & les pensées de la derniere condition de nostre vie, penetrent, & les plus subtils & les plus hebetez, & ne nous laissent iamais incapables d'esperer & de craindre. Chacun pretend de se voir enfin, ou bien-heureux, ou mal-heureux, personne ne se peut imaginer de demeurer neutre. Ma conscience me rend vn si ferme tesmoignage de ma foy, que toutes ces accusations ne me sçauroient pas seulement faire honte. On n'auoit garde de me trouuer estonné de telles menaces, Ie croyois tousiours estre sans peril,

pource que ie ressentois que Dieu cognoissoit bien mon ame, & que Vostre Majesté ne fut iamais capable, ny de foiblesse, ny d'iniustice. Ceux qui taschoient à vous rendre ma vie odieuse, vous l'ont presentée sous le masque qui vous deuoit faire le plus d'horreur. Rien ne pouuoit d'abord vous former vne auersion de moy, comme la qualité d'Impie, directement contraire à la pieté dont vostre Majesté est aujourd'huy l'essence & la perfection. Ces lasches & noires pratiques s'estant destruites à la clarté d'vne innocence manifeste, laissent mes accusateurs conuaincus d'vn scandale punissable des peines qu'ils me souhaittoient. Et pour faire voir à vostre Majesté, que cettte Apologie ne desguise point leurs procedures, & ne prend aucun aduantage pour moy que de la verité, ie m'en vay mettre deuant vos yeux toute cette aduanture, auec protestation de ne rien aduancer que ce qui est escrit au Greffe ne puisse iustifier.

Ce premier Arrest donné par contumace n'énonce aucunes charges & informations faites contre moy, les ruses de mes ennemis ont surpris la religion de la Cour, & supposé malicieusement des liures, dont i'auois desaduoüé & la composition & l'impression, & fait condamner les Libraires par Sentence du Preuost de Paris, mesme d'vn dessein particulier que i'auois d'en esclaircir mes accusateurs, que la condition de Religieux me faisoit croire, plus aueuglez de zele que d'inimitié. Ie pris le soin de leur faire voir la condamnation de l'Imprimeur absent & fugitif, mais ils ont tousiours desguisé la cognoissance de mon bon droict, & par vne hypocrisie cruelle, ont continué leurs sollicitations, iusqu'à ce qu'vne ignominie publique leur eust fait curée de ce fantosme qui fut brûlé en ma representation. Ce qui fait esuanouyr toutes les apparences de l'infamie que ie pouuois encourir par ce iugement, & qui a conuaincu l'absurdité de ces iniustes poursuittes, c'est que le dernier Arrest donné en plein Parlement, & en grande assemblée de Iuges, a recogneu veritable le desadueu que i'auois fait des liures supposez; comme le premier iugement fut sans aucune preuue ny d'escrits, ny de tesmoins contre moy, aussi l'a-ton poursuiuy au temps

que vostre Parlément estoit congedié, à cause de la contagion, & qu'en l'absence du plus grand nombre de Messieurs de la grand' Chambre, il fallut extraordinairement emprunter des Iuges des Enquestes pour trouuer le nombre de dix Iuges, auquel nombre le procez de contumace fut visité & iugé en vne matinée seulement, qui est pour cela peu de temps. Ie ne me plaindray iamais de vostre Parlement, la voix publique est veritable, qui nous apprend que c'est où la Iustice est renduë auec integrité, & que l'innocence n'y peut estre opprimée. Il m'a conserué la vie que l'on conspiroit de m'oster auec l'honneur, & m'a banny sans estre conuaincu que du mal-heur d'auoir esté hay.

Les mieux sensez & les plus Chrestiens du siecle, qui sont instruits des faussetez de mes accusations, accomparent mon accident aux Arrests qui souuent interuiennent aux procez de sortilege, lors que vos premiers Iuges ont condamné à mort des pauures Paysans idiots, le Parlement qui est l'azyle de l'innocence, iustifie ces miserables, & neantmoins sur la diffamation les bannit du lieu de leur demeure.

C'est vne necessité de la Police, contre laquelle ie ne murmure point, aussi bien ay-je contribué quelque chose à mon mal-heur, pource que d'abord, au lieu de luy resister, ie luy ceday, & le renforçay au lieu de le corrompre. Il est vray que les Iuges ne font rien par imprudence, ny par colere.

Mon absence, qui n'estoit que de peur, a donné des soupçons de crime, & la fuitte que ie prenois par respect de mes ennemis, a autorisé leur persecution. Tandis que mon esloignement sembloit appuyer les pretextes de leur inimitié, V. M. faisoit paroistre quelque trace des fauorables inclinations qui m'ont engagé à son seruice. Ils employoient auec licence tout l'effort & l'artifice qui pouuoit faire reüssir leur entreprise. On m'auoit bouché tous les passages du Royaume. Quelques Preuosts de l'intelligence de leur cabale estoient tousiours aux enuirons du lieu de ma retraitte. Leurs liures, leurs Sermons, leurs visites & leurs voyages, n'auoient plus autre sujet que mon oppression. J'ay vne consolation bien glorieuse &

tres-sensible, d'auoir recogneu que V. M. ne donnoit aucun adueu à tous ces appareils de ma perte. Vous prestiez vostre consentement à mon salut, & la disposition que vous auiez à me plaindre, plustost qu'à me punir, condamnoit la procedure de mes parties, & destruisoit les aduantages qu'ils pensoient tirer de mon esloignement; vous approuuiez le soin de ceux qui me vouloient conseruer: Monsieur de Montmorency remarqua que V. M. m'aymoit autant à Chantilly qu'à Londres, & l'exemple de vostre bien-veillance me seruoit de protection inuiolable enuers tous ceux qui auoient à cœur vostre respect & la charité Chrestienne. Le Parlement imitoit vostre bonté, & par vne cognoissance particuliere de vos intentions, me permettoit de fuyr lentement, & donnoit assez de loisir à mes ennemis pour se desdire d'vne poursuitte qui n'a finy qu'à leur confusion. I'estois desia sur la frontiere en la meditation de quitter ma patrie, & dans l'incertitude d'y plus reuenir, & cette contrainte d'essoigner vostre Cour, tenoit mon esprit dans des troubles qui me rendoient indifferente, & la capture & l'euasion. Ce changement de pays ne m'eust pas esté fascheux, si Dieu m'eust fait naistre ailleurs qu'en France, ou sous vn autre regne que celuy de V. M. mais vostre Empire & vos vertus ont pour moy des amorces si puissantes, que c'est me retirer du monde que de vous abandonner: aussi m'en allois-je auec des inquietudes & des paresses, qui tesmoignoient assez que le danger de mourir en vostre Royaume, m'affligeoit moins que le regret d'en sortir. Cette apprehension ne laissoit point de repos en mon ame. I'estois desia dans les supplices dont mon emprisonnement m'a retiré, & si la violence de mes ennemis n'eust precipité le dessein de ma ruine, i'eusse tousiours reculé à ma iustification, & on n'eust iamais descouuert mon innocence, ny leur imposture. Lors que i'estois aux termes de relascher à leur fureur, & que la patience de V. M. & des Iuges leur donnoit, & le temps, & le conseil de se moderer; Vn homme qui fait profession de Religieux, & qui a fait le dernier vœu, s'aduisa de corriger vostre clemence, & n'estant hardy que de ma timidité, s'ad-

uentura de me tendre les pieges dont il se trouue encore enueloppé. Il auoit à sa deuotion vn Lieutenant du Preuost de la Connestablerie nommé le Blanc, son confident particulier : celuy-là print vn tel soin de luy rendre cette complaisance, & se trouuast si puissant dans cette commission, qu'vne place qui peut soustenir des sieges Royaux, se trouua foible pour ma protection. Ce Religieux qui disposa si absolument de cét Officier de Iustice, & qui trouua le Gouuerneur de vostre Citadelle si facile : C'est, SIRE, le Pere Voisin Iesuite, qui par vne fantaisie désreglée, & par vn caprice tres-scandaleux, s'est ietté dans la vengeance d'vn tort qu'il n'a point receu, & s'est forgé des sujets d'offence, pour auoir pretexte de me hayr. Ie dirois à V. M. les secrettes maladies de cét esprit, si ce n'estoit vne inciuilité criminelle que de vous en entretenir : cét homme-là esgaré de son sens, tres-ignorant du mien, a fait glisser dans des ames foibles, vne fausse opinion de mes mœurs & de ma conscience, & prostituant l'authorité de sa robbe à l'extrauagance de sa passion, il a fait esclat de toutes ces infames accusations, dont il fait aujourd'huy penitence. Il a penetré tous les lieux de ses cognoissances & des miennes, pour y respandre la mauuaise odeur qui auoit rendu ma reputation si odieuse. Il a suborné le zele d'vn Pere estourdy, qui a vomy tout vn volume, pour descharger la bile de son compagnon, c'est l'Autheur de la Doctrine Curieuse, & de quelques autres liures outrageux, à qui ma seule disgrace semble auoir donné des priuileges, & dont les crimes n'ont trouué de l'impunité, qu'en la faueur de cette animosité publique, qui authorise tout ce qui peut iniurier. Le rapport de l'erreur populaire à ces Genies malins, & certaine conformité des enuieux & des ignorans, m'auoit suscité vne haine si generale, & tellement alteré les sentimens des gens de bien, que chacun auoit interest à me des-honorer, & que personne ne pouuoit estre sauué, s'il ne taschoit à me perdre. Cela me mit des espions par tout : mes plus seures confidences m'estoient des embusches, & le lieu de mon azile fust celuy de ma prise. La franchise & la confiance, qui suiuent ordinairement les in-

nocens, m'ostoient les soins de ma seureté, & me tenoient tousiours à la mercy de la trahison. Ie ne pouuois prendre aucun ombrage du danger le plus apparent, & me trouuois fort nonchalant à l'esuiter : ma conscience m'asseuroit de ma probité, & vostre Iustice m'asseuroit de mon salut : les crimes qu'on m'imputoit sont de telle nature, que si i'en eusse esté capable, Dieu ne m'eust pas permis de viure sous le regne de LOVYS LE IVSTE, & cette ardante affection que i'ay pour vostre seruice, ne sçauroit compâtir auec des inclinations peruerses.

Ie croy que vous aymer c'est estre homme de bien, & ie suis si asseuré de l'vn, que ie ne puis me deffier de l'autre ; si les tesmoignages que ie vous en ay rendus, n'ont iamais sçeu faire, ny mon deuoir, ny ma volonté, c'est que Dieu ne m'a pas assez donné de fortune pour auoir de l'employ auprés de V. M. ny assez d'esprit pour le meriter. Cette basse & facile occupation des vers ne satisfait point mon ambition, & se trouue inutile à vos loüanges : pource que V. M. ayant merité tout ce que les plus grands Roys ont iamais acquis de gloire, tous ceux qui les ont loüez ont escrit pour vous, & apres tant de liures & tant de statuës, ie croy que la plus entiere image de leur valeur, c'est vostre courage, lequel il n'est pas besoin que ma plume fasse paroistre, puis que vos exploits l'ont desia fait voir à tout le monde. Si cette consideration vous rend auiourd'huy tous les Escriuains inutiles, ie ne dois pas estre seul puny de cette impuissance ; les autres approchent de vostre personne, & ie suis banny de vostre Royaume ; ils ont les plaisirs de la Cour auec des recompenses, & ie n'ay pas seulement l'vsage de la vie qu'auec des peines : ie n'enuie point leur condition, mais ie me plains de la mienne. Ie suis l'exemple de la plus longue & plus dure calamité de vostre siecle. Il n'y a point d'homme qui aye des appetits si delicats pour la vie, ny de si tendres sentimens pour la volupté, qui n'aimast mieux se priuer de l'vn & de l'autre par des tourmens les plus exquis, que de souffrir le sale & le cruel traittement d'vne si longue prison que la mienne. Si Dieu ne m'eust fait naistre d'vn tem-

perament robuste, & d'vne constitution bien saine, ie fusse mort mille fois de plusieurs incommoditez, dont, Dieu mercy, ie n'ay pas esté seulement malade : on m'a traitté deux ans durant auec des rigueurs capables de consommer des pierres ; d'abord que ie fus pris on me tint pour condamné, ma detention fut vn supplice, & les Preuosts des executeurs estoient trois sur chacun de mes bras, & autour de moy autant que le lieu par où ie passois en pouuoit contenir : on m'enleua dans la chambre du sieur de Meuilier pour y faire mon procez verbal, qui ne fut autre chose que l'inuentaire de mes hardes & de mon argent ; qui me fut tout saisi. Apres mon interrogatoire, qui ne contenoit aucune accusation, Monsieur de Commartin m'asseura que i'estois mort ; ie luy respondis que le Roy estoit Iuste & moy innocent ; de là il ordonne que ie fusse conduit à Sainct Quentin, par où il prenoit son chemin, afin de reioindre Monsieur le Connestable qu'il auoit quitté pour assister le Preuost à ma captiuité. On m'attacha de grosses cordes par tout, & sur vn cheual foible & boiteux, qui m'a fait courir plus de risque, que tous les tesmoins de mes confrontations. L'execution de quelque criminel bien celebre n'a iamais eu plus de foule à son spectacle que i'en eus à mon emprisonnement. Soudain que ie fus escroüé on me deuala dans vn cachot, dont le toict mesme estoit sous terre, ie couchois tout vestu & chargé de fers si rudes & si pesans, que les marques & la douleur en demeurent encor en mes jambes, les murailles y suoient d'humidité, & moy de peur. Ie vous confesse, SIRE, que ie ne me trouuay assez brutal, ny assez Philosophe pour me resoudre promptement en vn accident si outrageux. Ie sentis vn grand desordre en tous les mouuemens de mon ame, mon vnique recours dans cette solitude si seuere & si obscure, fut ma priere ardente, que i'adressay au Fils de Dieu viuant. Et les vœux que ie fis à sa Mere, *Ad Dominum cum tribularer clamaui, & exaudiuit me.* Et combien que ma deuotion sembloit alors forcée, elle estoit pourtant veritable ; mes pechez qui sont infinis n'ont point retardé le secours de la miseri-

corde diuine, dont i'ay ressenti des effets si puissans, que depuis ces premieres espouuantes mon ame n'a iamais esté sans esperance & sans consolation : ce qui renforçoit beaucoup mon asseurance, c'estoit vne ferme persuasion que i'auois du solide & parfait iugement de V. M. qui ne cognoissoit pas si peu ma vie, qu'il ne la trouuast digne d'estre examinée auant que d'estre condamnée.

Ie passois ces premiers iours de ma captiuité dans des incommoditez tres-rigoureuses, & dans de viues apprehensions de mon procez, qui m'a esté tousiours plus à craindre. pour la puissance de mes ennemis que pour mon crime : Et sans blesser l'integrité des autres Corps de Iustice, ie crois que l'auantage que V. M. m'a fait, de laisser ma cause à la Cour de Parlement de Paris, a beaucoup diminué mon danger. Ces Iuges-là, SIRE, ne trompent personne, & ne sçauroient estre trompez. Ils enuoyerent la Compagnie de Deffunctis à Sainct-Quentin, pour de là me conduire à la Conciergerie du Palais.

I'estois bien aise d'aller rendre conte de ma vie, deuant des gens que ie sçauois estre capables de la bien mesnager : mais la rudesse de ceux qui m'amenerent troubloit vn peu mon esperance, & me faisoit craindre la passion de quelques particuliers, qui pouuoient leur auoir recommandé cette seuerité : mes accusateurs ont des instrumens de toute nature & condition par tout. I'estois monté encore plus mal que l'ordonnance de Monsieur de Commartin, & attaché tout le long du voyage, auec des chaisnes, sans auoir la liberté du sommeil ny du repos, & sans quitter les fers ny nuict ny iour : on ne suiuit iamais le grand chemin, & comme s'il y eust eu des desseins par tout à m'enleuer, les troupeaux, ou les arbres vn peu esloignez leur donnoient quelques alarmes assez ridicules, que ie reserue à mes vers, plus capables de cette peinture que la prose. Estant arriué à la Conciergerie, dont la presse du peuple m'empeschoit l'entrée, ie fus enleué dans la grosse tour, & porté tout d'abord dans le mesme cachot, où le plus execrable parricide de la memoire a esté gardé : on y renferma deux gardes, qui furent quatre mois dans le cachot,

auec auſſi peu de liberté que i'en auois : le chagrin & les maladies, qui ſont preſque inéuitables en ce lieu-là, leur firent à la fin donner licence de ſortir, depuis on m'aſſocia des priſonniers appellans de la mort. Apres auoir eſté ſix mois dans vne tres-grande impatience de me faire ouyr, Monſieur le Procureur General me fit l'honneur de me venir voir, ſur le bruit qu'il eut d'vne abſtinence extraordinaire dont ie me macerois depuis quelques iours. Il me parla auec des ciuilitez que ie n'euſſe pas merité meſme en l'eſtat de ma liberté, & commanda tres-expreſſément à ceux qui auoient charge de moy, de me gouuerner auec toute la douceur que la neceſſité de leur deuoir me pouuoit faire eſperer. En cela il a eſté touſiours tres-mal obey, car ces gens-là ſans ſe contenir meſme dans la rudeſſe permiſe aux Guichetiers les moins humains, ont paſſé au de là de la felonie des hommes les plus barbares. Ie ne ſçaurois, auec le reſpect que ie dois à V. M. luy dépeindre les ſaletez & l'horreur, ny du lieu, ny des perſonnes dont i'eſtois gardé, ie n'y auois de la clarté que d'vne petite chandelle à chaque repas, le iour y eſclaire ſi peu, qu'on ne ſçauroit diſcerner la voûte d'auec le plancher, ny la feneſtre d'auec la porte. Ie n'y ay iamais eu de feu, auſſi la vapeur du moindre charbon n'ayant là dedans par où s'exhaler m'euſt eſté du poiſon ; mon liſt eſtoit de telle diſpoſition, que l'humidité de l'aſſiette & la pourriture de la paille y engendroit des vers, & autres animaux qu'il me falloit eſcraſer à toute heure, diuers priſonniers qui ont eſté auec moy, s'ils en ſont ſortis pour viure, peuuent verifier mes plaintes. L'on me nourriſſoit de la penſion qu'il a pleu à V. M. de me continuer, mais mon manger & mon boire eſtoit tel, qu'ils ſembloient auoir receu pour me faire mourir l'argent que vous leur donniez pour me faire viure : & comme ſi les cruautez d'vn tel entretien n'euſſent peu donner aſſez d'exercice à leur malice, ils s'ingerent dans mes affaires, & trompant la facilité que i'ay touſiours euë, à donner ma confidence à ceux qui la demandent, par diuerſes ruſes, ils attrapent tous mes ſecrets, qui ſe ſont par la grace de Dieu, trouuez à ma iuſtification. Pour vn

tesmoignage plus manifeste de la fureur extraordinaire, qui les animoit contre moy, c'est que durant tout le temps d'vne si dure captiuité, où toutes sortes d'objets, de frayeurs & de peines me tenoient tousiours en necessité de consolation, il ne me fut iamais permis de communiquer auec vn Religieux, ny de me faire donner vn chappelet. Il sembloit qu'on eust pris à tasche de me faire perir le corps & l'ame ; c'est alors que mes accusateurs faisoient retentir les Eglises de mesdisances, dont l'Hostel de Bourgongne eust esté scandalisé.

C'est lors, SIRE, que le Pere Guerin fit vn voyage exprés en Bretagne, pour suborner des tesmoins contre moy, ce que ie verifieray par des Conseillers de la Cour de Parlement de Rennes, & luy-mesme a eu l'audace de deposer, mais il n'a osé soustenir la confrontation. Le Pere Caillou Superieur des Minimes, qui est en reputation d'auoir bon sens & bonne conscience, representa à ses Confreres les affronts que ce detracteur faisoit ordinairement à leur Conuent, si bien qu'on se resolut de le faire sortir de Paris, où ses imprudences se faisoient auec trop d'esclat. Ie serois bien-heureux, si les Compagnons du Pere Garasse m'auoient donné sujet d'vn ressentiment pareil. Le Pere Margestant Superieur des Iesuites de Paris, apres m'auoir dit plusieurs iniures dans son College, s'en alla soliciter Monsieur le Lieutenant Ciuil, pour faire donner main-leuée aux Imprimeurs de ce ramas de bouffonneries & d'impietez de Garassus, que i'auois fait saisir. Le P. Voisin a esté chez plusieurs de mes Iuges à leur demander ma mort pour la deffence de la Vierge & des Saincts, dont il leur recommandoit la cause : Et voila, SIRE, tout le fondement de ces crieries impudentes dont ils ont si long-temps agité mon innocence, & tout ce que ce long trauail de persecution a pû produire contre moy.

La Cour ayant deputé Messieurs de Pignon & de Vertamond, pour instruire mon procez, on me fit sortir du cachot où i'auois esté six mois sans voir la clarté, & on m'amena deuant eux dans la salle de sainct Louys, où le grand air m'esblouyt d'abord, & faillit à

me faire pasmer ; apres auoir leué la main, & dit mon nom, mon pays, mon aage, & ma profession, on me demanda si i'estois Catholique Romain, & si ie l'auois tousiours esté. Ie respondis qu'il y auoit peu de temps que i'estois Catholique, & qu'auparauant i'auois toujours fait profession de la Religion pretenduë reformée. Que ie m'estois instruit en la foy Romaine par les Conferences du Pere Athanase, du Pere Arnoux, & du Pere Seguirand, entre les mains de qui i'auois fait mon abiuration. Monsieur de Pignon me remonstra que i'auois mal fait mon profit des instructions de ces bons Peres, & que i'estois tenu pour vn homme qui ne croyoit autre Dieu que la Nature. Ie repliquay que i'estois tenu pour tres-homme de bien par tous ceux qui me cognoissoient, & que mes accusateurs parloient sans preuue ny apparence, & qu'ils estoient calomniateurs & imposteurs. Monsieur de Vertamond contribuant peut-estre vn aduis à ma iustification, repartit qu'il n'y auoit point d'apparence que ie fusse vn Athée, puis que pour faire voir au public que i'auois des sentimens de la Diuinité tels qu'vn Chrestien les doit auoir, i'auois fait vn Liure de l'Immortalité de l'Ame, qui rendoit raison de ma creance.

Cela estoit dangereux pour vn estourdy ou pour vn meschant : mais moy qui auois l'esprit tendu à ma iustification, & qui pour ne m'esgarer n'auoit autre chemin à suiure que celuy de la verité, ie respondis que ie n'auois point composé ce Liure-là, que c'estoit vn ouurage de Platon, que ie l'auois traduit sans m'esloigner du sens de l'Autheur, & que ce n'estoit point par où ie rendois raison de ma foy, que pour monstrer que i'estois Chrestien, i'allois à la Messe, ie communiois, ie me confessois. On m'allegua quelques passages de ce Traité, dont ie me suis entierement iustifié.

Sainct Augustin, qui ne parle iamais de Platon sans admiration, m'a fourny dequoy faire approuuer la peine que i'ay prise en cette Traduction. Apres l'examen de cette version ou paraphrase sur l'Immortalité de l'Ame, on ne me trouua conuaincu;

Ie ne dis pas, SIRE, d'vne impieté, mais non pas seulement de la moindre irreuerence contre l'Eglise: Mesme il y a plusieurs endroits que i'ay en quelque façon desguisez pour les tourner à l'aduantage de nostre creance.

Les Libraires ont imprimé en suite de ce Traicté quantité de mes vers, auec les ignorances que i'y ay laissées, & auec les crimes que mes ennemis y ont adiousté : i'ay esclaircy la Cour de tout ce qui estoit de ma composition, & rendu toutes mes pensées manifestement innocentes.

On m'apporta d'autres faits sur la prose d'vn second Tome imprimé en mon nom, mais ie fis voir clairement l'impertinence des Accusateurs, qui par des subtilités scholastiques auoient embroüillé le sens de mes escrits, & d'vne malice aueuglée, pensant profiter de mon peu de memoire, produisoient des periodes imparfaites en des choses, où le mesconte d'vne syllabe, peut d'vne pensée innocente faire vn crime.

Messieurs mes Commissaires estoient bien aises que i'euitasse les surprises, & se monstrerent tousiours aussi prompts à me iustifier qu'à me conuaincre. Apres que ie me fus purgé de tout ce qu'on pouuoit reprendre ou soupçonner contre moy, dans ces deux Tomes qui portent mon nom, on me presenta vn liure intitulé, *Le Parnasse des vers Satyriques*, dont i'estois accusé d'auoir compilé les rapsodies, & les auoir mises en vente : I'apportay pour ma deffence la Sentence du Preuost de Paris, obtenuë contre les Imprimeurs, & suppliay la Cour de considerer que i'estois le premier de ma profession, qui par vne affection aux bonnes mœurs, & pour oster le scandale public, auoit fait supprimer de telles œuures. Ayans annullé toutes les charges que ces liures me pouuoiét mettre sus, ie croyois auoir finy les interrogatoires qui furent de trois iournées, & m'attendois à iouyr du priuilege d'vn peu d'eslargissement qu'on ne me pouuoit refuser selon les formalitez du Palais : mais l'hypocrisie effrontée de ceux qui solicitoient ma mort, auoient rendu mon affaire de telle importance, & fait estimer ma deliurance si dangereuse, qu'il

fallut

fallut donner haleine aux calomniateurs, & leur accorder la licence de redresser les embusches que i'auois éuitées iusques-là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant lesquels les Guichetiers me continuerent leurs inhumanitez auec tant d'excez, qu'on eust iugé qu'ils craignoient plus mes ennemis, qu'ils ne respectoient leurs Maistres. A la seconde attaque, qui fut de quatre iournées, en nouueaux interrogatoires, on me represente plusieurs manuscrits, & de mes amis & de moy, où il ne se trouua, Dieu mercy, non plus de crime qu'aux accusations precedentes. Le Pere Garassus auoit malicieusement alteré quelques vers en mon Elegie à Thyrsis, dont ie me suis iustifié par mon manuscrit, qui s'est trouué tout contraire à l'imprimé de ce faussaire. Tout ce que i'ay composé & aduoüé est encore dans le Greffe : Si i'estois assez heureux pour le faire confronter à la supposition de Garassus, luy qui fait tant du subtil, & qui prophane si impudemment la dignité de sa profession, se trouueroit conuaincu d'vne fausseté punissable du feu, aussi bien que son Compagnon, qui se trouue coupable d'auoir suborné des tesmoins, & dont la conuiction est à la cognoissance de la Cour. Permettez-moy, SIRE, de vous descouurir cette imposture, & prenez la peine d'ouyr les friuoles & calomnieuses depositions des principaux qui m'ont esté confrontez. Le premier se nomme Anisé Aduocat, qui se fit luy-mesme tant de reproches, & se couppa si souuent, que Monsieur de Vertamond ne se peust tenir de rire de ses absurditez ; cét homme-là qui me fut confronté auec la grauité de la robbe & du bonnet quarré, tesmoignoit m'auoir ouy dire que quand ie couchois sur la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me font rougir, & supplie tres-humblement vostre Majesté de pardonner à la necessité qui m'oblige à les dire par leurs termes, & non par les miens : il adioustoit encore, que certain Pauie, à qui ie n'ay iamais parlé, l'auoir entretenu de quelques discours prophanes qu'il supposoit venir de moy, le sens en estoit, que ie disputois si l'ame estoit dans le sang. C'est vn discours de Philosophie dont ie ne suis point

capable, il ne m'importe qu'elle soit dans le sang ou ailleurs, pourueu qu'au sortir du corps ie sois asseuré qu'elle ne perd point son estre. Le second témoin est vn homme vagabond, & sans autre appuy que du P. Voisin, qui l'a entretenu aux escoles depuis douze ans, il se nomme Sajot, son pere le desherita pour d'estranges rebellions qu'il luy auoit faites dés l'âge de seize à dix-sept ans, & couroit risque de passer sa vie dans de grandes necessitez, s'il ne se fust rendu agreable au Pere Voisin, qui se ioignit à luy d'vne affection fort particuliere, quoy que ce garçon fut alors dans vne reputation treshonteuse, depuis le commerce qu'il eust auec ce Religieux, il n'amenda point sa vie: car ses débordemens qu'il continuoit au scandale du College, luy firent interdire la conuersation de quelques escoliers de la Flesche qu'il auoit tasché de corrompre. La contrainte de luy donner des reproches, m'a fait dire quelques-vnes de ses infamies qui l'ont fait pleurer à la confrontation: & d'autant que les larmes ne se peuuent pas escrire, le Greffier qui est homme de bien tesmoignera cette verité. Sçachant bien que sa trahison luy seroit inutile si ie venois à la descouurir, pource que ie sçauois bien ses crimes, il changea son nom & son pays, ce qui merite punition exemplaire. Nonobstant ce deguisement, le regardant fixement aux yeux, il me reuint quelque image d'vne personne, que des accidens tres-notables auoient rendu signalé: l'ayant recogneu, ie dis modestement quelques secrets de sa vie, assez capables d'affoiblir sa deposition. Il ne nia point qu'il n'eust esté en ses ieunes ans disciple du P. Voisin, aduoüa que depuis leur premiere cognoissance, ils s'estoient entretenus d'vne amitié tres-estroitte, & d'vne confidence qu'ils n'ont iamais interrompuë, qu'ils auoient communiqué ensemble les accusations contre moy, & que le Pere Voisin l'auoit induit à déposer. Il y auoit pour le moins quinze ans que ie n'auois veu Sajot, il dépose que depuis trois ans il m'auoit ouy dire des vers sales & prophanes, dont à la verité il ne se souuient point; il m'accuse notamment auoir dit, que ie ne croyois autre chose que Iesus-Christ crucifié: & infere de là que ie tiens les ceremonies de l'Eglise peu necessai-

res. Ie le pressay de me nommer le lieu où il pretendoit m'auoir veu, en presence de qui, en quel iour, & à quelle heure i'auois parlé à luy, il respond qu'il n'en sçait rien, & confesse toûjours que le Pere Voisin luy a dit, qu'il estoit obligé de déposer contre moy. Il se trouue, SIRE, que cét homme-là est aux gages du Pere Voisin, qu'il est neveu d'vne Dame Mercie, qui contribuë aussi à la nourriture de Sajot, cette femme est confidente du Pere Voisin, & du Preuost le Blanc: car aussi-tost que ie fus prins, le Blanc s'en conjouyt par lettre auec le P. Voisin, & adressa son pacquet à la Dame Mercie, qui communique ordinairement auec ce Religieux, la lettre m'est tombée entre les mains: il y auoit entre autres termes de respect, pour ce Pere, qu'il m'auoit si soigneusement veillé, qu'enfin il m'auoit attrapé, selon le commandement qu'il en auoit receu de sa reuerence. Il me fut encore confronté vn sourd, nommé Bonnet, Aduocat à Bourges, qui déposoit m'auoir ouy dire en la presence du Pere Philippes Capucin, qu'il y auoit des gens qui se repentiroient de m'auoir tiré de la desbauche: Le Pere Philipes a rendu des tesmoignages tous contraires à cette imposture.

Tous les autres tesmoins, hormis ce que ie diray apres, ne m'accusent point de m'auoir iamais veu faire ny ouy dire quelque chose de reprehensible: Ils ne cognoissent pas mesme ma personne, & n'ont autre instruction que les liures & les Sermons de mes accusateurs. Icy ie ne me puis taire de l'integrité de Monsieur le Procureur General, qui ayant pris le soin d'en examiner quelques-vns, mesme des Libraires, qui confessent auoir prins part en l'impression du Parnasse Satyrique, il a si bien fondé cette verité, que tous les tesmoins qu'il a produits n'ont parlé qu'à ma descharge.

Celuy qui reste se resoult de me faire vn pur assassinat: car sans accompagner sa deposition d'aucune circonstance, ny couurir d'aucun pretexte les calomnies qu'il m'improperoit, il fit vne coppie de tout ce qui est de plus execrable dans le Parnasse, & sans m'accuser toutes fois d'auoir rien contribué à la composition, il me soustint en Iustice, qu'il auoit

appris par cœur ces vers infames à me les ouyr dire plusieurs fois, & en diuerses compagnies où il auoit eu ma frequentation, depuis dix ou douze ans qu'il disoit me cognoistre. Ie n'eus point d'autre reproche à luy faire, sinon que ie ne le cognoissois point du tout, & priay Monsieur de Vertamond de luy faire dire le lieu & les personnes qui pouuoient faire foy de sa deposition, il ne sçeut dire, ny ruë, ny maison où il m'eust veu, ny ne se peust ressouuenir d'vn seul homme parmy tant de conuersations. Là ie priay la Cour de considerer que cét homme incapable de se ressouuenir des maisons & des personnes, qui sont objets fort apprehensibles à la memoire, n'estoit pas croyable de se ressouuenir d'vn vers, qui n'est qu'vn son; & ie le voulus obliger d'en reciter quelqu'vn, mais le tesmoin se trouua muët: Ie m'apperçeus encore que dans les premiers interrogatoires, on m'auoit representé vne ligne de prose pour vn vers, ce qui me donna des ombrages d'vn faux tesmoin. Ie trouuay dans cette deposition ce vers là qui estoit failly, tout de mesme dans l'impression du Parnasse Satyrique, si bien qu'il appert clairement qu'il a retenu cette faute des Imprimeurs, & non pas de moy, pource que les moins versez dans la Poësie ne sçauroient faillir en la mesure des syllabes, la condition de la personne rendoit aussi son tesmoignage tres-suspect, car vn homme de sa sorte ne se trouue pas ordinairement à ouyr des vers, c'est vn Boucher de la ruë S. Martin nommé Guibert. Voila, SIRE, la somme de toutes les charges qui ont si long-temps entretenu les esperances orgueilleuses de quelques hypocrites, qui ne sçauent monstrer leur deuotion que par la cruauté, & qui croyent que hors de leur cabale il n'y a point de salut. Ils murmurent encores apres mon Arrest, & ne se peuuent satisfaire de la Iustice de Dieu, & de celle du Parlement, pource qu'ils n'ont pas du tout accomply leur haine. Ils cherchent tous les iours des pretextes noueaux à r'allumer leur persecution, font courir en mon nom des vers mal faits & malicieux, qui deshonorent la reputation de mes mœurs & de mon esprit, ils ne disent pas que ie vay tous les

iours à la Messe, que i'ay fait mon bon iour deux fois depuis la sortie de la prison. Ils me iettent tous les iours des amorces à m'attirer à la desbauche, pour blasmer ce qu'ils desirent, & se plaindre de ce qu'il leur plaist. Ils firent par d'estranges ruses glisser dans mon cachot certains mouchars, qui espioient selon la portée de leur esprit tous les mouuemens du mien, & lors qu'ils y descouuroient quelque despit, contre les longues iniures de ma captiuité, ils se mettoient à detester leur calamité, iurer contre Dieu, & l'accuser d'iniustice, pour m'obliger à blasphemer à leur exemple. Me representoient l'indifference, où ils disoient que vostre Majesté laissoit vn si grand personnage que moy. Leurs sollicitations à me faire pecher contre Dieu & contre vostre Majesté, ont esté aussi inutiles que leurs tesmoins. Ie n'ay point de desir plus ardent, ny d'ambition plus legitime que de me maintenir au deuoir d'vn bon Chrestien, & d'vn vray François. Cette resolution a des racines si profondes en mon ame, qu'on ne les verra iamais bransler pour toutes les secousses de ces mauuais demons, ennemis de la Religion & de l'Estat. Ie serois bien reprouué & bien ingrat, si ie ne cognoissois en ma deliurance vne marque de la misericorde Diuine, en la Iustice de vostre Majesté. Lors que i'estois enseueli dans ces tenebres & ces infections de cachot, parmy les soins continuels d'vn procez qui m'attaquoit à l'honneur & à la vie : parmy tant de sujets de desesperer vne ame foible, il n'y auoit point de paroles qui s'offrissent plus fauorablement à exprimer ma pensée que celles du Roy Dauid, qui est à mon iugement la regle & l'ame de la deuotion ; La lecture continuelle de ses Pseaumes, m'animoit auec tant de force & de plaisir, que cét exercice me tenoit aussi bien lieu de diuertissement que de priere. Iamais toutes les delicatesses des poësies prophanes ne m'ont touché si tendrement ny si viuement que les fermes & eloquentes Meditations de ce Prophete, i'en ay la plus-part dans la memoire, & toutes dans le cœur. I'espere qu'à l'aduenir les conceptions de mon ame & le train de ma vie retiendront quelque trace d'vne si saincte

& si necessaire pieté. Ma premiere occupation, s'il plaist à V. M. d'agréer que ie viue & que i'escriue, se donnera à corriger tout ce que les Theologiens les plus exacts trouueront de licentieux dans ces liures qu'on a imprimez si souuent en mon nom, & auec tant de desordre.

C'est par où ie dois iustifier tous ceux qui se sont engagez dans mon malheur, & qui dans vn si grand peril de mon honneur, ont osé me continuer les tesmoignages de leur amitié. Ie feray cette satisfaction au public, dont l'applaudissement & l'amour se monstre auiourd'huy visiblement pour moy, & ie meriterois sa hayne si ie luy refusois vn deuoir que sa curiosité & son affection me demandent si iustement. Ie laisseray cependant mes ennemis sans replique, & ne tascheray point par ma vengeance ny d'empescher, ny d'irriter l'humeur, ou le plaisir qu'ils ont à mesdire de moy. Si leur fureur leur a fait faire des iniustices, ie ne veux point faillir à leur exemple. I'ay l'esprit froit à la mesdisance, ie n'ayme point les affronts, c'est pourquoy ie n'en fais point; s'ils ont fait des meschans liures, qu'ils les défassent eux-mesmes. Leurs folies m'apprennent d'estre sage. Et pour les asseurer que ie ne prendray iamais la peine de leur en faire, ie leur promets de ne commencer iamais à les reprendre qu'apres que i'auray assez loüé vostre Majesté.

DE VOSTRE MAIESTE',

Le tres-humble, tres-obeyssant, & tres-fidelle subjet & seruiteur,
THEOPHILE.

THEOPHILVS IN CARCERE.



ETVS est & procera ædificij moles à primis Parisiensibus (nisi me fefellit æditui fides) in nascentis vrbis propugnaculum extructa, tam densa & murorum & portarum tuta, vt ipsius (credò) fulminis impetum illæsus carceris aditus valeat eludere : in ea ego turri totos sex menses nocte vnica vt in Lestrigonum cœlo mihi videor exegisse, adeo hîc temporis spatia nullo discrimine diuiduntur. Solis radij perpetua velut eclipsi laborantes altera tantum hora circa meridiem tentant fallere cæcitatem loci & per remotissimi foraminis sinuosa concaua tenuissimos offendunt luminis tractus, quauis lucernula pallidiores, reliquis horis minutissima candella tanquam fuscum & fuliginosum Vulcanum velut in cornu conclusum gerit, & in tantam tenebrarum vastitatem tam exiguam spargit lucem, vt vix illius ope discussa tantisper caligine possint oculi in salebroso latibulo gressum dirigere : quâlibet autem proximè admotâ flammâ quippiam vel maiusculis caracteribus excusum lectione consequi non minimæ sit operæ, etsi maximè concedatur ampliorem facem in atram adeò obscuritatem accendere, non ferat crassi aëris periculosa temperies : totius enim aut rimæ aut oleî pinguiores rumos cum anhelitu ducas necesse est, & siue dormias, siue vigiles, non nisi morbidum spiritum haurire queas. Istic autem quidquid videris horridum, quidquid calcaueris sordidum, quidquid attigeris asperum, quidquid comederis fœtidum, quidquid biberis gelidum est, & ne quâ euadendi spe tam ingratæ vitæ molestiæ mihi

leniantur, neve diutiſsimæ ſeruitutis tædia etiam irritis ad libertatem conatibus ſolari poſsim, in iſtius arcis cellula duabus ſupra viginti portis arctata latere iubeor; è tam ſedula cuſtodia quiuis certe validiſsimus perperàm exitum moliatur, dulce tamen eſt miſeris (quanquam falsò) ad meliora niti, nihilo feciùs quàm ſi qui & mari medio, mergentibus vndis, incaſsùm obluctetur, grauiùs pereat, niſi liberis ad natatum membris, etiam diutiùs mori naufrago concedatur: eſt enim aliquid liberum de conſequenda libertate cogitare, quod hîc ſolatij nemo ſanæ mentis ſibi polliceri queat, tam crebris ferrorum ſeptis quentumuis anguſtus denſiſsimi muri aditus clauditur, ſpiſſo cardine, grauibus peſſulis, innumeris clauibus, quos melius cuneos dicas vniuerſa compago tutiſsimè nectitur, atque in eum modum ferratæ portæ, nullis licet obſeratæ clauibus, & obicibus nullis oppeſſulatæ, ſolo pondere vt mole ſua euaſuros inhibere poſſe videantur, dura ligna, ſurdos lapides, rauca ferra nullis rimulis cuiuſpiam aut oculis aut auribus aperta, nulla querela flectas, nulla arte fallas, nulla vi frangas, ipſum puto Iouem incaſsùm per hæc inuia aureos ſuos imbres emiſſurum: imminet enim talibus inſidiis hic à proxima vicinia nobiliſsimus totius Galliæ Senatus, rigidus æquitatis vindex. Ampliſsimi Senatores, Sanctiſsimi Iudices, quos in celeberrimo Themidis Templo columnas diceres, niſi magis deceret eſſe Deos, omnibus mortalium technis ingenia diuina ſupra ſunt, nullis adulationibus animos intimæ virtutis capias, nullis muneribus & munificentiſsimos homines allicias: ſunt enim plerique omnes præclaro genere orti, & quos iampridem rei familiaris Majoribus ſuis ampla fortuna ſecuros facit, non aùctoritate quàm pietate dignitas major: innocentia demum eſt quæ illorum ſibi ſuffragia vendicat, æqua laude & obſcuris & nobilibus iura reddunt, nullo delectu in Patriciorum aut plebis mores animaduertunt: ſunt illi rerum Domini de quibus tam magnifice ſacra pagina prædicat, eſſe Deos: ſi quidem & lucem & elementa quibuſlibet mortalium aut prohibent, aut largiuntur: illorum ceruicibus non vt Atlanti cæ-

lum puro aëre & igneis suis cirulis leuissimum, sed tota tellus tot saxis horrida, tot sentibus hispida, tot aquis turgida, tot grauida metallis incumbere verè dicitur : illorum nutu quælibet munitæ panduntur portæ, illorum ope scio quantumuis alta malorum voragine tandem emersurum. Vtinam, Iudices! qui me tam diris nominibus apud vos criminatus est Garassus, nosset & famæ ingenium & meum. Illa enim tam ficti quàm veri nuntia, & ego verò cæterà prauus illud, certè, veracem esse me, & intemeratæ fidei nemo qui me nouit, diffitetur, non aduertit malè feriatus homo istam maledicendi licentiam, qua me, licet ignotum, tam petulanter inuadit, non aduertit inquam malè cautus calumniator sua ista obrectandi rabie lædi æquissimorum iudicum integritatem, & tanta fallacia susceptis votis malè respondere furentis animum. Mirum, nescire illum nocendi artem qui noctes, diesque insudat in meam famam iam à suis primordiis imperitæ turbæ nebulonibus inuisam : Garassus imprudens integris voluminibus debacchatur, cæco certè consilio & stilo languido, feruidis adeò irarum motibus longè impari, liceat vt fortasse nobis tam iniudiosæ calumniæ debitam vicem rependere. Et ni reuerentia morum & Christiana probitas vetat, quantulacúmque est ingenij nostri acies, tot aduersis retusa, tot fracta malis, eam in lethiferas illas, tot tuorum animorum minas vbicúmque stringere non expauescam : sed Deus meliora, non licet hîc nobis clauum clauo pellere, aut conuitiantibus conuitiari. Apage scelus, homine Christiano indignum, imò & dum mea se tutatur innocétia, ne tuus error cuiuis pareat; nolui vernaculo sermone tuas ineptias prodere ignauæ plebi, cui tu tantum studes? atque è sociis tuis aliquem hodie, me actore, tui criminis fieri conscium erubesco : sed tua me impulit insania vt sanè loquerer; tua me adigunt mendacia vt vera dicam. Primùm omnium, in genus meum tibi non cognitum dum cauillaris, inutilem operam ludas : scito mihi Auum fuisse Reginæ Nauarræorum à secretis, patrem à teneris annis quibus decuit sumptibus, litteris humanioribus incubuisse, & cum ad iurisprudentiam

animum appulisset, vna aut altera tantum orata causa, tumultu belli à foro Burdigalensi ad nostrates secessit, vbi etiam pace redeunte; rustico otio delinitus in opimi soli fundo innocentissimos exegit dies. Domus est in ripa Garonnæ sita cæteras vicinorum ædiculas satis humili turricula atauis extructa supereminens. Frater illic primogenitus, meus patruus, dum Regi Henrico militat, præfecturam adeptus est, non ignobilis vrbis inter Aginnates, Turnonum vocant, ibique diem obiit, quantâ famâ alter ocio & litteris, hic labore & armis ad tumulum deuenerint non maximi negocij est percunctari; quam nos colimus paternam hæreditatem, dimidia demum leuca distat ab vrbecula quam Portum vocant cui cognomen est à Diua Maria Virgine. Eam Domum quam tu Cauponam vocas, Aulici plures atque ij melioris notæ dignati sunt inuisere, & pro tenui nostro prouentu, aliquot dies frugaliter excepti saltem immunes abiere. Sed quid ad mores publicos, Cujas ego sim? Num licet è quouis loco ad fortunam surgere? Num tibi mea sors tantæ apparet inuidiæ, qui hodie in vinculis, nisi frater foueat & vestiat, frigore pereundum sit? Cui neue ad sudariolum coëmendum à tanta fortuna vel leuissimus nummus suppetat? ac ni D. D. Molæus Regius Procurator suam curam tam sæuientibus miseriis interponat, fames quam tu frustra perniciem moliris iam hanc præuertisset: sed quæ tanti Senatus est pietas? licet humaniter inhumanitatis tuæ euentus expectare, & quam omnes merito iure iudicum meorum pietatem & fidem prædicant eludère an tandem, vt tam vehementis odij perfidi tui conatus succedànt concedetur? Nùm te quæso tot ac tam pij tui conuentus viri istis simultatibus erudierunt? Num istas in meum caput sycophantias struis Auctore R. P. Seguirandò, quem mihi ingenij mei & meorum morum notitia semper fecit amicissimum? scilicet, neque ille tibi videtur satis sapiens vir bone, quem tua te in meos mores vesania, susque déque raptatum obcæcat, falsò quodam, si bene memini, Phocionis nomine imperitiæ & improbitatis criminaris, rem ausus suprà Clementiam omnem insolentem, tum audes pessimis agitatus fu-

riis tanti Regis penetrare limina, & virum tanta pietate conspicuum, in cuius sinum Regius animus singulis se mensibus effundit, contumeliis tuis fœdare, & Regiæ conscientiæ veluti scrinium scelerata lingua expilare. Quid, tibi Episcopus Nanneti arridet? Parum ille fortassis tua sententia Genium meum agnouit, minus scilicet tuo iudicio cernit in mores hominum: at non ita probi quemadmodum tu, de illo, déque me sentiunt, qualecumque poterit vir tantus de fide & probitate mea testimonium per inoffensæ conscientiæ iura perhibere non cunctabitur, sed receptam adeò Reuerendissimi Episcopi fidem & eruditionem indoctissimo Nebuloni suspectam fore non ambigo: quâ technâ refelles Episcopum Bellæum si quo auxilio innocentiæ nostræ patrocinari velit? nùm exprobraturus es, quod interdum versiculos meos sacris suis Concionibus immiscuerit; & decerptos opusculis nostris flosculos sermone & stilo publico in Christianum orbem sparserit? Quid olim culpaturus eras Coeffetellum Massiliensem Episcopũ mihi aliqua coniunctione morũ, & nonnullo humanarum litterarũ commercio familiarem: Ille me paulò antequam excederet è viuis, in suam viciniã vocauerat, vt haberet in procinctu studiosum aliquem cuius in conuictu suauiter inter laboris & morbi tædia pius animus relaxaretur. Si quid etiam R. P. Aubigny tuæ societatis (sed quid dixi tuæ? imo Iesu & sui sociorum) non vltimus homo, si quid ille fauentius de me referat non erit etiam tuis odiis inuisus? Quid prætercam R. P. Athanasium (Ecclesiæ Christianæ vtilissimum certe decus) quem inter molliores delicias educatum (vt solent nobilissimi sui generis adolescentes) feuera pietas à tam culto antiquæ, & prædiuitis domus mundo auulsum in humillimas Franciscanorum cellulas deturbauit, cilicij asperitate incultum, nuditate pedum horridum, & ieiunij pertinacia macilentum, ille, vt vir probus, ita & eruditus (nam nemo eruditus nisi probus, ô improbe) tanti ingenij vis stupenda, & pietatis feruor incomparabilis plures hæreticos solâ diuini sui laboris impensâ quàm vniuersæ inuictissimi Regis acies tot hominum & nummorum sumptibus expugnauit. Ille ne quid erres, mihi in hæreseos tene-

broſo cœno caliganti primos Eccleſiæ Catholicæ ſpiritus afflauit, ac ſemel in horto Regio ſecum ſpatiantem nihilque ſeciùs quàm de tam proſpera mei mutatione cogitantem adortus eſt, eo ſermone qui & admirationem ſui quàm plurimam, Catholicæ fidei incredibilem amorem intimis præcordiis effudit. Quidquid ille de me cogitet, quidquid de mea ſorte conſtituat ratum eſto, ô Garaſſe! nùm refragaris; Quid ſi inter aduerſaria mea crebris epiſtolis atque omnino ſcriptis meis Chriſtiani notam reperias; quid in penitioribus meis ſecretis ſine vllo meo concilio retectis aliquam ne ſimulationis ſpeciem commenturus es? Num ſi tibi è facirnis meis (iam mecum auctoritate iudicum ſolui exſpectantibus) depromatur Chartula quædam, cui medici & presbyteri teſtantis ſigillum veritatis fidem facit, ea ego vltima propriè periculoſi morbi iniuria conſternatus Ichthiophagiæ ſatietatem ægerrimo ſtomacho depellerent flagitaui, alioqui paratus in eo mortis & futuræ vitæ confinio potiùs toxicum ſorbere quàm ouum: an etiam hæc à me ficta cauſaberis? O prodigium! tu me in tam aperta religionis profeſsione, tot piorum virorum amplexibus Romanæ Eccleſiæ hærentem Chriſtianum eſſe non ſinis; Cæteriſque omnibus palàm ſpernendæ fidei me impulſórem eſſe prædicas Sycophanta! inuidioſæ tuæ criminationis probè conſcie!

Quibus indiciis, quo teſte probaſti?
Nil horum, verboſa & grandis epiſtola venit.

Nec diutius (ſpero) latere poteſt iudices quàm prauis artibus in paulo ſecurius otium meum ſis graſſatus: tu quàm profundas radices egerit innocentia mea exploraturus intima Cauponarum & lupanarium (Deus faxit ne pejori animo) perluſtraſti, ſpectaturus ſi qua ibi meæ vitæ labes Theophilo vel leue periculum faceret: at vbi non ceſsit ea perluſtratio, quæris in opuſcula mea, in quibus multa non mea paſsim incerta ſunt & librariorum errore & fraude tua, ibi tu & oculorum & ingenij quantulum tibi eſt intendis curioſam aciem, atque [vbi torquere ſenſum modò, & verborum ſeriem inuertere non ſufficit, ad calumniam integras meas li-

neas pungis, tuas reponis, vnde tua crimina meo nomine in lucem eant, ſiccine iuuat illudere capto? Poteríſne ire inficiàs te in Elegia *in* Thirſidem, quam etiam ignarus nobis impingis in eo verſu qui ſic habet.

Et que ſa Saincteté ne punit pas à Rome.

Pro dictione, *punit*, à me ſcriptum prodidiſſe, *permet*, vt fiat turpiſsimum ſcelus quod puriſsimis Muſis improperes; Domine noſter Ieſu Chriſte! illene eſt in ſocietate Ieſu calumniator impudens? Cauiſti ſcilicet & qui ſequantur & qui præcedant verſus adducere, ex iis nempe colligitur quantum illius poëtæ mens, quicumque tandem ille poëta ſit, tuis ſycophantiis parum congruat, & quam ridiculè tuis tute tricis inuolutum exponas bonorum ludibrio. Cæterùm in confuſo multis titulis quodam volumine, quod in genere Pàrnaſſum Satyricum vocant, effinxiſti improbiſsimos aliquot verſus qui meum nomen præ ſe ferrent, atque ita quotquot mortalium aut legere aut audire poſſunt, infenſos mihi feciſti: ſi quis in aliquo Conuentu Theophilum nominat, venit illicò in ſuſpicionem Magi: nec defuere mulierculæ quæ mei nominis litteras ad philtra valere crediderint. Si quis autem plebeios illos falſo mei rumore faſcinatores propius vrgeat, num aut vultum, aut mores, aut inſtitutum vitæ, aut patriam meam norint, negant ſe ſcire; ſed ita concionari Garaſſum, ita ſcribere cæteros, quàm plures etiam ſui Cœnobij viros probos de me ſecùs ſentire. Tu qui me non noſti peſsimè, quicumque me norunt optimè de me prædicare ſolent. Rem nouam, ô Garaſſe! filius Cauponis in celeberrima Galliarum Regis aula annos vltra tredecim enutritus, tot nobilium familiaritate notus, atque aliquo etiam ingenij lumine exteris nonnullis & viſus & optatus tam peſtilentum vbique afflarit vitiorum virus, vt vniuerſum Chriſtianum orbem ſceleribus ſuis, ſi qua tibi fides eſt, contaminarit, neque de illius moribus aut aliquo delicto apud vllos iudices ante tuam, vel minima querela peruenerit; atque à remotiſsimis Regni finibus vltimo diuini & humani iuris officio ſolicitati teſtes aut voce, aut ſilentio fatentur innocentem

Néque tu tibi mediocriter indignaris, quod è tam multis tui instar mihi oblatrantibus, nemo sit, cuius testimonio damnari queam, scilicet qui tam in turba clamant nihil habent in foro quod dicant. O insana turba, ignauum vulgus, vagi fluctus, cæci turbines; ô vappa, ô spuma rerum, virtutis inimica impotens, ô rerum spuma, vitiorum arca, ô clamosa turba, inuidiæ tutissimum præsidium, fidissimum calumniæ subsidium, ô fœda turba, Garassi præcipuum decus, ignara nugarum vindex. Cæca turba cui nullum nomen nisi,

Fama malum quo non aliud, &c.
& *Tam ficti prauique*, &c.

Et hoc est demum quod tu rectè, quia inconsulto locutus es, in turba Clamor, in foro silentium. Quid ni? Tu ne apud sacras & inconcussas iudicum mentes idem atque in tumultuosæ & profanæ turbæ cæcis animis fieri posse credidisti? falleris vehementer, Doctor Turbarum, parce si sapis, tanto tuo dedecore me vlterius insectari, siue cuiuis liberum sit de me promere quod compertum habet, tuas nugas si quis protinus iureiurando ratas non fecerit minitari inferorum pœnam? patere si quid plectendus sum, legitimis magistratuum disceptationibus excutiatur, si venia donandus, noli tuis istis turbis offundere nebulas candori legum. At non ita Diuus Macarius qui cum hominem falsò mortis criminis damnatum, supplicio eripere suæ pietatis esse dixisset; iudicibus ad perempti tumulum conuocatis in nomine Iesu iussit excitari mortuum, quem vt prima voce compellauit, illicò dehiscente tellure reseratum est sepulchrum, & obstupentibus qui aderant, viuus adstitit qui olim decesserat. Rogante Diuo: num is esset patratæ cædis reus quem proximum manebat supplicium, clara voce insontem eum esse pronunciauit, ac protinus iussus recumbere, feretro suo sese recondens obmutuit, instante iudice, vt de sonte à mortuo percunctaretur, negauit Diuus, & sat est, inquit, mihi seruasse innocentem. Idem & Diuus Franciscus qui à Padua cognominatur pro libertate parentis sui in simile discrimen vocati præstitisse fertur, ea in vitis sanctorum

prodita nemo nescit. Quam fuit illorum tua pietati absimilis, ô Garasse! qua illi cura etiam improbos in futuræ pœnitentiæ spem seruari voluerunt, ea tu, & vegetiori in bonorum perniciem incumbis, illi Paganorum impotentem superbiam humilitate Christiana frangere sunt enixi: tu in mediis Christianæ fidei triumphis iactas te Paganorum sæuitia, & in societate Iesu calumniaris, id est diaboli vicem agis. Sed quid ego misera inuidiæ tuæ victima, vanis per istas tenebras planctibus indulgeo? Quia persecutus est inimicus animam meam, humiliauit in terra vitam meam; collocauit me in obscuris sicut mortuos sæculi, & anxiatus est super me spiritus meus, in me turbatum est cor meum. Tu vindictæ meæ longè securus experiri pergis quorsum in miseros extrema petulantia valere possit. O Garasse! vlterius ne tende odiis, nam vti spero, tandem. Educet Dominus de tribulatione animam meam, & in misericordia sua disperdet omnes inimicos meos, & perdet omnes qui tribulant animam meam, quoniam ego seruus suus sum. Te si tandem mihi nocuisse pœniteat, me tibi protinus ignouisse non pœnitebit. Vale, si quando videbis sospitem Theophilum ne pigeat amplexari.





APOLOGIE DE THEOPHILE.



VIS que la peruerſité de mes amis auſſi bien que celle de mes ennemis me reduit à ce poinct, que ie ne puis eſperer la fin de ma perſecution que de ſon ſuccez, & qu'il ſemble que mon procez ne ſe puiſſe commencer qu'apres que le Pere Garaſſus aura acheué ſes liures : Ie le voy en trop belle humeur d'eſcrire pour me promettre de long-temps ma liberté : Il trauaille à peu de frais : Car tout le monde contribuë à ſon ouurage, & fait bon marché de ce qu'il eſcrit, pource qu'il le vole ; le mal pour luy, c'eſt qu'il ne deſguiſe pas bien ſa marchandiſe, & que tout ce qu'il apporte ou des viuans ou des morts, il l'ageance ſi mal, & le produit auec tant d'imprudence, qu'on deſcouure bien-aiſément qu'il ne cognoiſt pas le prix de ce qu'il debite : il nous allegue mille beaux paſſages de diuers Autheurs, & touche tous les bons endroits des Eſcriuains anciens & modernes, & n'en entend pas vn, comme le Iaquemar qui ſe tient à tous les mouuemens de l'horloge, & ne ſçait iamais quelle heure il eſt. Le Pere ne laiſſe pas de ſe tenir aſſidu à ſon trauail, & ie trouue qu'il fait bien de ne point eſpargner vne ſi mauuaiſe plume que la ſienne: ie ne ſçay ſi c'eſt d'enuie ou de charité qu'il me fait l'objet de ſon exercice de meſdiſance : car ie croy qu'il eſt aſſez orgueilleux pour s'imaginer que ie dois

tirer vanité de ses iniures, comme il est honorable d'estre vaincu d'vn braue homme, pource qu'on l'a combattu ; si le progrez de ses calomnies ne s'estendoit pas plus auant qu'à la reputation de mes escrits, ie serois bien aise de rire de sa mocquerie aussi bien que luy : car cela est plaisant de voir vn fol qui croit estre sage, vn Reuerend dancer les matassins, & vn bouuier faire des Liures. La premiere conjecture d'où i'ay pris garde qu'il a l'esprit vn peu comique, c'est que dans cette *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, il donne à son liure le tiltre des affiches de l'Hostel de Bourgogne, où l'on inuite les gens à ces diuertissemens par la curiosité ; ie m'esgayerois des quolibets qu'il a contre moy, & les prendrois comme d'vne farce : mais la captiuité & le danger où ses impostures me tiennent, me font passer l'enuie de ioüer: il est vray que ie suis honteux du trauail que me donne vne si chetiue besongne, & à moins que d'estre dans le cachot, i'y plaindrois les heures & le papier : car il en faut autant qu'à quelque chose de bon, comme autant de coups de marteaux à battre vn double qu'vne pistole. Pour auoir le plaisir de s'exercer à me nuire, il me fait vn pays, vn pere, & vn mestier à sa poste, il se forge des monstres pour se vaincre, il ne fait que se battre contre des ombres, & controuue tous les iours des crimes à sa fantaisie pour en accuser des vers, où ie n'ay iamais songé ; i'attends qu'vn iour il m'impute d'auoir commenté sur l'Alcoran, & quoy que tous les phantosmes de ses accusations ne soient que des marottes, dont il se coëffe luy-mesme à son plaisir, il ne laisse pas d'y passer son temps doucement, & de trouuer parmy quelques-vns vne sorte d'approbation qui le tient enchanté dans sa frenaisie. Les festins des Isles fortunées ne sont pas plus ridicules que les delices qu'il trouue à me calomnier en quelques endroits: mais comme il est obscur & malin, il ne m'attaque point sans ietter premierement des nuages au deuant de la plus claire verité ; de mesmes que les Sorciers qui font ordinairement leuer les bruines & les gresles aux plus claires matinées, il desguise si fort mes intentions, que souuent les apparences flattent son dessein ; il represente

tout à faux, mais auec des feintes grossieres, où l'esclat de ses plus viues raisons n'est au fond que la lueur de ce petit animal qui de loin semble vne Estoille, & de prés n'est qu'vn vermisseau. A me voir dans ses liures ie suis plus monstrueux qu'vn Chimere, ce sont les miroüers doubles, où le visage le plus parfait du monde ne trouue en la place de son objet que des bestes sauuages en autant de formes qu'il plaist aux charlatans : mais rompez la glace, vous défaites plus de monstres d'vn coup de poing qu'Hercule n'en a iamais tué de sa massuë; si nous ouurons le pacquet du Pere, nous trouuerons qu'il n'a pas grand secret, aussi se deffie-il aucune fois de n'estre pas fin, & se met aux grosses iniures, il m'appelle esprit desnaturé. Ce coup-là, l'iniure ne vient pas à son sens ; car on appelle desnaturé celuy qui aime la cruauté ; comme ceux qui preschent tousiours le feu & le sang ; ceux qui hayssent leurs plus proches, qui sont ingrats à leurs amis, farouches, insociables, qui rechignent aux plus legitimes faueurs dont la nature nous peut obliger, & viuent contre les regles de leur profession; vn Courtisan inciuil, vn pauure orgueilleux, vn Poëte auare, vn Docteur espion, vn Religieux calomniatur, le rebours de toutes ces choses, c'est proprement mon naturel : mais voyons si vostre humeur ne se peut pas mieux assortir à cette epithete. Vous faites vœu d'obedience, & par l'aueugle orgueil d'vne suffisance insupportable, vous voulez assuiettir les plus grands Esprits de la terre, & faire ployer les plus fermes consciences sous l'authorité de vos impostures. Il me semble que c'est contre la nature d'obediéce ; pour le vœu de pauureté vous vous en acquittez tres-mal : car vostre robbe, vostre logis, & vostre reuenu pourroit bien mettre vn homme vn peu voluptueux à couuert de la necessité; & quant aux derniers, pour vous estre voüé à la chasteté, & pour auoir ce tiltre sacré de Iesuiste, vous allez sans doute contre la nature de vostre profession, dans le soin que vous auez de controuuer les vers de Sodomie, & enseigner publiquement vn si enorme vice, sous couleur de le reprendre : en suitte le Pere Reuerend dit que ie ne say bien qu'aux choses mauuaises, & nettement qu'aux

vilaines, dans la pensée qu'il auoit lors sur mon esprit: si le Pere n'eust esté d'vn naturel chagrin, ou s'il eust eu la mesme opinion pour quelqu'vn de ses fauoris, voicy comme il eust parlé; Que cét esprit là trouue quelque chose de bon, mesme dans les meschancetez, & a quelque pureté dans son style, qui cache les ordures de ses sales imaginations: mais il ne m'a pas trouué digne de cét ornement; quand on void qu'vn homme de qualité est grand & bien formé, on dit qu'il est de belle taille; si c'est vn vallet, on dit, voila vn puissant coquin; si peu de faueur que ie merite de sa plume, il ne me la donne qu'en me frappant; mais ie le remercie de sa carresse, ie n'ay iamais rien fait ny bien ny mal, soit en vilainie, soit en meschanceté, & voicy pour luy rendre son compliment, comme il dit, que ie fay bien en meschanceté, & nettement en vilainies, & que le Pere Reuerend affecte de ne me point ressembler: ie confesse qu'il fait mal aux choses bonnes, & sallement aux choses nettes, pour les pensées & les paroles où ie fay, dit-il, horriblement: car pourueu qu'il trouue vne cadence pour vn de ces aduerbes horriblement, abominablement, execrablement, il se descharge la bile, & s'espanouyt la ratte, & pense auoir mieux persuadé que par vne demonstration; il croit que la foy d'vn Chrestien est en quelque façon obligée à ses authoritez. Quant aux pensées, dit-il, & aux paroles, c'est horriblement; ie luy responds qu'il me les a supposées, & qu'il a trop de passion pour estre croyable, mesmement en vne cause qu'il a fait sienne: quand aux conceptions, ce n'est pas à luy à les penetrer, Dieu seul void les mouuemens de nostre ame: Ie croy charitablement que le Pere a de bonnes pensées, mais il a ce mal-heur de ne s'exprimer qu'en impertinence: pour mon stile, n'en desplaise à sa Reuerence, ie ne le voudrois pas changer au sien: il appelle des ieunes gens fraischement sortis de son Escole, ieunes tendrons, germes & bourrées, & parc son stile pour les garçons d'vne gentillesse plus que Monachale: si les hommes de bon sens prenoient la peine d'examiner ce qu'il escrit, on logeroit bien-tost le Pere aux Petites maisons. I'admire comme il peut aduanturer ses impertinences.

auec tant de seureté ; en voicy vne bien visible, & presque mescognoissable en vn homme de sa robbe: i'ay escrit qu'il faut auoir de la passion pour toutes les belles choses, pour les beaux habits, pour les beaux cheuaux, pour la chasse, pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, pour des belles fleurs, pour des fontaines claires, pour la musique, & pour les autres choses qui touchent particulierement nos sens. Il dit que c'est vne proposition brutale contraire à l'Euangile: Car nostre Seigneur dit, qu'il ne faut pas regarder vne femme pour conuoiter sa beauté. Theophile de Viau, dit-il, passe bien au delà du desir, car il va iusques à la passion. Le Pere qui n'entēd pas le François, ne sçait pas qu'auoir de la pasſion pour quelque chose, se prend ordinairement pour le simple mouuement d'vne legere affection, qui nous fait plaire à quelque obiect agreable hors de toute apparence de conuoitise ; comme on dit, i'ayme cette couleur auec pasſion, ou cette senteur : Ce Pere n'a pas bien consideré ausſi que i'ay dit, ce mot de pasſion generalement pour toutes les belles choses, & que si on le prend ausſi inconsiderément que luy, on entendra qu'auoir de la pasſion pour vne fontaine claire, c'est pour paillarder auec elle ; qu'aymer la chasse, c'est la conuoiter lasciuement. Vn homme qui a de la pasſion pour des beaux habits est vn amoureux lubrique des estoffes, & que se couurir du manteau d'vn autre, c'est commettre adultere : si le Pere veut garder la signification du Latin au François qui en deriue, il dira qu'vne femme propre est la quatriesme des cinq voix de Porphire, & en suitte de cela vne longue trainée d'absurditez qui se trouuent enchaisnées dans les consequences de ce Docteur. Voicy encor vn floc d'iniures, où il escume auec plus de fureur, m'appelle Atheiste, corrupteur de ieunesse, & addonné à tous les vices imaginables. Pour Atheiste, ie luy respond, que ie n'ay pas publié comme luy *& Lucio Vanino*, les maximes des impies qui ont esté autant de leçons à l'Atheisme : car ils les ont refutées aussi bien l'vn que l'autre, & laissent au bout de leur discours vn esprit foible fort mal edifié de sa religion: Que sans faire le sçauant en Theologie, ie me contente

auec l'Apostre de ne sçauoir que Iesus-Christ, & iceluy crucifié, & où mon sens se trouue court à ce mystere, i'ay recours à l'authorité de l'Eglise, & croy absolument tout ce qu'elle croit. Que pour l'interieur de mon ame, ie me tiens si content des graces de Dieu, que mon esprit se tesmoigne par tout incapable de mescognoistre son Createur; ie l'adore, & ie l'ayme de toutes les forces de mon entendement, & me ressens viuement des obligations que ie luy ay: que pour ce qui paroist au dehors en la regle de mes mœurs, ie fay profession particuliere & publique de Chrestien Catholique Romain, ie vay à la Messe, ie Communie, ie me confesse; le Pere Segueran, le Pere Athanase, & le Pere Aubigny en feront foy, ie ieusne aux iours maigres, & le dernier Caresme pressé d'vne maladie où les Medecins m'alloient abandonner pour l'opiniastreté que i'auois à ne point manger de viandes, ie fus contraint de recourir à la dispence de peur d'estre coulpable de ma mort, Messieurs de Rogueneau Curé de ma Paroisse, & de Lorme Medecin qui ont signé l'attestation, sont tesmoins irreprochables de cette verité, ie n'allegue point cecy par vne vanité d'hipocrite, mais par la necessité d'vn pauure accusé, qui ne publie sa deuotion, que pour declarer son innocence: Quant à cette licence de ma vie que vous pensez rendre coulpable de la corruption de la ieunesse, ie vous iure que depuis que ie suis à la Cour, & que i'ay vescu à Paris, ie n'ay point cogneu de ieunes gens qui ne fussent plus corrompus que moy, & qu'ayant descouuert leur vice, ils n'ont pas esté long-temps de ma conuersation, ie ne suis obligé à les instruire par mon exemple: ceux qui les ont en charge doiuent respondre de leurs desbauches, & non pas moy qui ne suis ny gouuerneur ny regent de personnes: si ie voulois rechercher la source du desordre, & de la mauuaise nature de beaucoup d'enfans de bonne maison, peut-estre que ie vous ferois honte, & à quelques autres que ie ne veux point scandaliser; car ie ne les sçay point coupables de la fureur dont vous m'auez assailly; à Dieu ne plaise que ie sois iamais agresseur, ie ferois tort à leur amende-

ment, dont ie croy qu'ils appaisent aujourd'huy l'ire de Dieu par la penitence de leurs fautes. Pour la troisiesme iniure où vous dites que ie suis adonné à tous les vices imaginables, ie ne suis pas si orgueilleux de me croire incapable de vice, il est vray que i'ay des vices, & beaucoup: mais ils sont comme vous auez escrit imaginables & pardonnables. Vous en auez, Pere Reuerend de bien pires, les vostres ne sont pas imaginables: car qui pourroit imaginer qu'vn Religieux fut calomniateur, & qu'vn homme de la Compagnie de IESVS exerçast le mestier du diable: qui pourroit imaginer qu'vn Docteur comme vous estes de reputation & d'authorité receuë, eust des gens à gage dans les cabarets, dans les bordels, & dans tous les lieux de desbauche les plus celebres, pour sçauoir en combien d'excez & de postures on y offense Dieu: Si vous dites que c'est pour cognoistre ceux qui y font la desbauche, on vous reprochera que vous n'auez repris que ceux qui n'en ont point esté: car il y a beaucoup d'apparence en l'affection que vous auez témoignée à me corriger, si vous eussiez descouuert quelque témoignage de mon peché, vous ne l'eussiez point oublié dans vos liures, où vous en alleguez tant de faux, faute d'en trouuer vn veritable: vous eussiez esté bien aise d'espargner la peine de les controuuer: car vostre esprit de soy n'est pas trop inuentif, qui me fait croire que vous ne m'auez imputé que ceux que la pratique vous a appris: cela encore vous eust tenu la conscience en haleine pour d'autres crimes: car ie croy que le remors de l'iniure que vous me faites, vous diuertit d'vne autre meschanceté, tandis que vous estes à me nuire, vous ne faites que cela. Voyons, Pere Reuerend, si en vn autre endroit vostre calomnie a mieux reüssi, vous me reprenez de n'aymer que la bonne chere où ie ne suis point contraint, & pouffez tout à contre-sens le prouerbe de la brebis, qui en bélant perd vn brin d'herbe, l'allegation est vn peu populaire, & de la conception d'vn necessiteux: cette contrainte dont ie parle vous la prenez pour estre pressé de sortir trop tost de table, & que ie me fasche comme vn affamé, de n'auoir pas assez de loisir de me saouler, vous allez tout au re-

bours de mon ſens & de ma condition : ie ne me ſuis gueres iamais trouué, où ie n'euſſe aſſez de liberté pour les heures de mon repas ; i'ay eſté touſiours nourry loin de cette pauureté honteuſe, qui laiſſe au ſortir de la table quelque regret d'auoir quitté la viande ; i'entens par la contrainte des feſtins, cette deſbauche opiniaſtre qui eſt ordinaire dans le Pays-bas, où l'on eſt forcé de manger & de boire plus qu'on ne peut digerer ; ie veux dans ma refection me garder la liberté de reſeruer ma bouche à l'appetit ordinaire que la nature ordonne pour la neceſsité de viure, & ſans qu'il me faille declarer icy plus ouuertement, tout ce que i'eſcris deuant ou apres la ligne, où vous me reprenez, teſmoigne que dans mes plus grandes licences i'ayme à me tenir dans vne ſobrieté modeſte, & que vous eſtes vn impoſteur. Vous auez maintenant vn aduantage, c'eſt qu'on imprime tous vos liures, & on ne laiſſe voir rien des miens que ce qu'il vous plaiſt d'alleguer contre moy, où vous faites comme les coupeurs de bourſes qui crient les premiers au larron ; & parcourant d'vn œil d'enuie les premices de ma plume, reſſemblez aux mouches qui deſcouurent pluſtoſt vne petite galle ſur vne belle main que le plus bel endroit de tout vn corps. Mais en quelque façon que vous quinteſſenciez mes eſcrits, vous n'en tirerez iamais le venin que vous y recherchez : Dieu vueille que celuy qui a plus de pouuoir ſur ma vie que vous, trauaille auſsi inutilement en la recherche qu'il fait de mes crimes, & que la peine volontaire qu'il prend à incommoder autruy, rende l'extraict qu'il fait de mes œuures auſſi ridicule aux yeux des Iuges, cõme mon innocence ſe promet de le rendre foible à la faueur de ce peu de memoire qu'il a pleu à Dieu me départir, laquelle comme i'eſpere, garde encor aſſez heureuſement la meilleure partie des conceptions, & des termes que ie puis auoir mis au iour depuis ſix ans ou plus. En vn autre lieu ie remarque vne hardieſſe eſtrange, où l'eſtourdiſſement rend voſtre haine trop claire, dans certaine Elegie à Tyrſis, incertain que vous eſtes de l'Autheur, vous l'iniuriez ſous mon nom : car quelque mal que vous faſsiez vous ſeriez marry qu'il ne fuſt pour moy : Voicy les vers :

Des plaiſirs innocens où mes eſprits enclins,
Ne laiſſent point de place à des deſirs malins,
Ce diuertiſſement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que ſa Sainčteté ne punit pas à Rome:
Car la neceſſité que la Police ſuit
En ſouffrant ce peché, ne fait pas peu de fruict.

Apres auoir ſappé de tous coſtez le ſens de tous ces termes pour les tordre à la confuſion de ce pauure rimeur, vous n'en pouuez tirer qu'vn ſimple adueu de cette infirmité naturelle, où l'eſprit ſuccombe aux appetits de la chair, & ce peché s'appelle fornication. Il eſt vray que ce diſcours eſt de mauuais exemple, & que le rimeur moins indiſcret que vous, n'a pas voulu publier, & comme cette licence poëtique ne donne pas par vne cenſure legitime aſſez de priſe à voſtre calomnie, qui en veut tirer vne leçon publique de Sodomie, voicy par où vous allez à voſtre deſſein, vous n'alleguez que ce vers,

Et que ſa Sainčteté ne punit pas à Rome.

Là par vne ſubtilité de reformation des mots, dont les Grecs ne ſe ſont iamais aduiſez, vous changez *punit* en *permet*, & par vne ſurpriſe qui vous embaraſſe dans le ſens contre voſtre deſſein, vous dites que le vice que ſa Sainćteté ne permet pas, ſe doit entendre la Sodomie, comme ſi ſa Sainćteté permettoit tous les autres : O prophane ! allez-vous porter vos ordures iuſques au ſainćt Siege, Dieu me garde de croire que ſa Sainćteté permette aucune ſorte de vice, ie croy qu'il eſt le Lieutenant de Dieu en terre pour les abolir, & tous ceux qui en font profeſſion; aduoüez Doćteur, que cette fauſſeté ſignalée eſt de l'eſtourdiſſement d'vn eſprit à qui la melancholie empeſche l'vſage de la raiſon : que quand bien quelque ſalle conception ſeroit paſſée par l'eſprit de ce Poëte, quand meſme il l'euſt eſcrite, le Ieſuiſte Vaſquez nous enſeigne que les plus Religieux peuuent auoir des penſées abominables qui ne ſont pas fautes, d'autant que nous n'y perſiſtons pas. *Tu vero lector, quiſquis es falleris, qui de ſimplicibus verbis*

verbis mores nostros spectas feros quidem ista obsident bonos præter labuntur. Les paroles sont paroles, qui chez les Casuistes ne sont pas plus, en cas d'offence, que les simples pensées : parler de la douceur de la vengeance, n'est pas assassiner son ennemy ; faire des vers de Sodomie, ne rend pas vn homme coupable du faict : Poëte & Paideraste sont deux qualitez differentes. Vous attaquez encor en vn autre lieu sous mon nom le sage Salomon & l'Apostre S. Paul, de qui i'ay appris que le temperamment du corps, est simplement le corps mesme, & souuent le maistre des mouuemens de l'ame par l'empire que le peché luy donne. Le corps mortel, disent-ils, assomme l'ame, & la traine dans ses desirs charnels, & ie fay le mal, dit S. Paul, que ie ne veux pas faire, & ne fait pas le bien que ie veux faire : mais il faut estre plus sage que Salomon, & plus retenu que l'Apostre Saint Paul, pour estre à couuert de vos mesdisances, & voicy comme le sens dont i'ay escrit, trouue de la seureté pour mon innocence. En suitte de cette force que le temperamment du corps a sur les mouuemens de l'ame, ie dis quand il pleut ie suis assoupy, & presque chagrin, ie ne dis pas que quand il pleut ie me trouue disposé à paillarder, iurer ou desrober : car par cette ame qui se laisse contraindre à la disposition du corps, & qui tient du changement du temps, ie n'entends point l'ame intellectuelle capable de la vertu & du vice, du salut & de la damnation : mais i'entends cette ame, comme dit S. Augustin, susceptible des especes corporelles, que les Platoniciens ont nommée *Spiritualis*. Et quoy, Pere Reuerend ? vous concluez en me condamnant, que changer d'humeur quand il pleut c'est vne impieté, que si par le temperamment du corps, le mauuais air donne quelque maladie, il nous faut faire exorciser : qu'auoir la fiévre, ou la colique par quelque excez corporel, c'est estre obsedé : ô Pere ignorant, la malice vous aueugle. Vous m'imputez encore assez mal à propos vn vers d'vn certain Sonnet, si vous dites qu'il est imprimé en mon nom, ceux qui me cognoissent, vous diront que ie n'ay iamais eu assez de vanité, ny de diligence pour les impressions, à ce qu'on me doiue imputer tout ce

qui est imprimé comme mien : quelques-vns qui se trompent en l'opinion de mon esprit, sont bien aises de faire imprimer leurs vers en mon nom, & se seruant de ma reputation pour essayer la leur : i'ay songé à ce vers là, depuis l'auoir ouy citer de vostre part, il semble vn peu confus, mais il n'est pas criminel comme vous le dites. Si vn bon zelé Religieux esleuoit aussi souuent vostre esprit à la meditation de vostre propre misere, comme l'enuie & l'orgueil le precipitent, & l'attachent à la recherche des deffauts d'autruy : vous sçauriez mieux que vous ne faites, ou pour le moins ne tairiez pas si malicieusement le desordre que la rebellion du premier homme a causé à toute sa posterité : sçachez donc, Reuerend Pere, que depuis que l'homme s'est rebellé contre son Createur, que tout ce qui auoit esté creé pour son seruice s'est aussi iustement rebellé contre luy : iusques-là, qu'il n'y a si petit mouscheron qui ne tasche à venger de son aiguillon l'offence faite à son Createur, & ce ne sont pas seulement les animaux qui font la guerre à l'homme depuis son peché: Mais Dieu pour le punir & pour se venger, l'a comme abandonné à son propre sens, par la corruption duquel mille folles passions comme autant de furies l'assaillent interieurement, l'orgueil, l'ingratitude, la haine, l'auarice, l'ambition, la concupiscence. Bref l'homme n'a point de soy quelque mouuement en son ame, que par sa propre preuarication il ne le fasse agir contre luy-mesme : Tout cela, beau Pere, sont-ce point des marques de la vengeance Diuine? Il est vray que ceux qui auancent de toute leur force la regeneration que l'esprit de sainteté a commencé en leur cœur, combattent auec les armes de la foy & de l'esperance, les affections charnelles du peché : Mais pource que l'esprit est prompt & la chair fragile, combien de fois le plus homme de bien succombe-il en ces combats, voire qui iamais en ce monde en a esté plainement victorieux, que le Fils Eternel de Dieu? Or quand nous pechons, nous ne pouuons auoir recours qu'à sa Passion, & lors que nous venons à mespriser le fruict qu'elle nous apporte, & que le merite de son Sang precieux est offencé par nostre ingratitude, Dieu se venge sur nous par les pei-

nes temporelles & eternelles : mais vostre ame qui est aussi noire que vostre habit, n'a iamais esté esclairée de ces considerations : sans doute ce Poëte y estoit plus auant que vous; car ie veux croire de luy charitablement que se sentant brusler d'vn fol amour, & voyant combien il est miserable d'estre par son peché assujetty aux œillades d'vne maistresse ; pour la facilité de ces conceptions, il en a plustost escrit ces vers que consideré la bien-seance de ses termes. Si cette explication peut estre receuë de ceux qui ne participent point à vostre rage : voyez Monsieur Garasse, combien vous estes violent, & ne desguisez point du pretexte de pieté, tant de trahisons que vous faites au sens commun. Voila à peu prés ce que i'ay peu apprendre de vos calomnies les plus dangereuses : mais ce n'est ny l'interest du public, ny la descharge de vostre conscience, ny vostre zele à mon salut, qui vous ont fait vomir tant de fiel sur mon innocence ; car qui croira que vous m'aimiez mieux que Sainct Gelais Euesque d'Angoulesme, que Philippe Desportes Abbé de Tiron, que Ronsard, que Rapin, que Remy Boleau, que l'Arioste, que le Tace, que Dante, que Petrarque, que Boscan, que le Marin en son Adon, desquels vous n'auez point recherché les licences. Force gens de bien sçauent auec moy ce qui vous a picqué au ieu.

Manet alta mente repostum
Detectum crimen & læsæ iniuria famæ.

Mais laissons cela, cette verité n'est pas encore bonne à dire, vous estes en droit de me persecuter: Moy ie ne puis qu'aduoüer qu'entre vos ruses & dexteritez nompareilles, vous auez la force de cette apparence pompeuse qui canonise toutes vos actions: Vous vous seruez dextrement du Ciel & de la terre, de la Fortune & du Destin, des amis & des ennemis, des hommes & des Anges, des corps & des ames, & de la prouidence de Dieu, & de la malice du diable, & faites vn cahos de tout l'Vniuers pour faire esclatter vos desseins : ainsi quelque mine que ie fasse de me deffendre, ie ne laisse pas de songer à mon Epitaphe, car ie sçay bien que si vous pouuez quelque chose à

ma perte, ie suis mort, veu mesmes que vos supposts ont presché ma condamnation. *Expedit vnum hominem tantæ inuidiæ rerum mori pro populo, ne tota gens pereat.* Voila comme cettuy-cy faisoit couler ses profanations à la faueur de l'ignorance publique. Et icy ie ne dis point la dixiesme partie de ce que ie sçay, & ie ne sçay pas la dixiesme partie de la verité: Veu encore qu'vn autre crioit en chaire à gorge desployée: Lisez le Reuerend Pere Garassus, ie vous dis que vous le lisiez, & que vous n'y manquiez pas, c'est vn tres-bon liure: & dés que ie fus conduit en cette ville, il orna vn de ses Sermons de cette equippée, *maudit sois-tu Theophile*, maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensées, maudit soit la main qui les a escrites, malheureux le Libraire qui les a imprimées, mal-heureux ceux qui les ont leuës, mal-heureux ceux qui t'ont iamais cogneu; & benit soit Monsieur le Premier President, & benit soit Monsieur le Procureur General, qui ont purgé Paris de cette peste. C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris: Ie diray apres le Reuerend Pere Garassus, que tu es vn beliste, que tu es vn veau, que dis-je vn veau: d'vn veau la chair en est bonne rostie, de sa peau on en couure des liures: mais la tienne meschant, n'est bonne qu'à estre grillée, aussi le feras-tu demain: tu t'es mocqué des Moynes, & les Moynes se mocqueront de toy. O beau torrent d'éloquence! O belle saillie de Iean Guerin! O passage de sainct Mathurin! faut-il donc point que ie songe à moy, veu que ie sçay que Garassus & ses supposts passent pour Prophetes, veu que ceux qui ne me cognoissent que par vostre recit, m'ont des-ja confisqué à la Parque, veu que ne me pouuant restituer ma reputation, il vous est expedient de me perdre, veu que c'est le seul moyen de vous purger de vos impostures, veu que ma mort semble maintenant plus necessaire que le commencement de ma poursuitte, veu que bien que ie fusse tres-innocent, il faudroit comme vous dites, me sacrifier à la haine publique, c'est à dire, à l'effect de vos predications, veu que le tonnerre a trop grondé pour n'amener pas la foudre, veu que tout le monde sçait bien cecy, & que personne ne l'ose dire; ainsi pour vostre

regard tout mon salut est de n'en esperer point. Si vous y pouuez, il faut que ie perisse. Mais Pere charitable, bien que vous soyez le premier mobile de toutes les intelligences funestes qui semblent auoir conspiré ma ruine, vous ne disposez pas absolument des influences de ma vie ou de ma mort, iusques icy graces à Dieu, *in vanum laborauerunt gentes*, toutes vos accusations sont des chimeres, & des viandes creuses pour des estomachs cacochismes, il faut à cét Auguste Senat quelque chose de plus solide, ses Arrests ne sont point escrits sur l'onde, ny executez sur le vent. Ie me console dans les affreuses tenebres de ma prison, me mettant deuant les yeux plustost le deuoir de mes Iuges, que le pouuoir de mes ennemis: car ie sçay par vn Echo qui me resonne par tout, que ce grand Verdun, l'ame de la Iustice, & le chef de cét Auguste Senat, l'ornement de nostre âge, & la merueille de la posterité, n'est pas le nom d'vn Homme seulement: mais celuy de l'equité, de qui i'ayme mieux me taire que de n'en dire pas assez. Ie sçay que Monsieur le Procureur General est d'vne probité plus qu'inuiolable, dont l'ame zelée au deuoir de sa charge, s'anime mesme contre le soupçon du vice, tant les effets luy sont en horreur: il n'est pas moins l'azile de l'innocence, que le fleau du crime, & cette verité que l'enuie mesme ne sçauroit démentir, fait que ie m'esiouys d'auoir pour partie celuy que ie voudrois pour Iuge; ie sçay maintenant qu'il est question de ma vie, que ce personnage l'examinera par sa passion propre, qui est celle de l'equité, & non par celle qui a coniuré ma perte: il ayme trop son honneur pour donner ses conclusions à l'animosité d'autruy; ie sçay que la prudence tres-accorte du Parlement, tire du puits de Democrite les veritez les plus occultes, qu'elle penetre dans les obscuritez plus tenebreuses, où le mensonge & l'artifice se cachent, que c'est *summum auxilium omnium gentium*, où l'innocence est asseurée contre les efforts de l'enuie, & les ruses de l'imposture; qu'vn Corps si celebre ne peut errer quoy qu'il fasse, puisqu'il fait lui-mesme le droict, & n'a pour Iurisprudence que le preiugé de ses Arrests, & la lumiere de sa raison. Ce sont icy mes con-

folations, Reuerend Pere, c'eſt où ie ſonge plus ſouuent qu'à reſpondre à tant d'iniures que vous auez deſgorgées ſur celuy que vous ne cogneuſtes iamais. Si nous eſcriuions tous deux en meſme liberté, peut-eſtre vous mettrois-je aux termes de vous deffendre au lieu de m'attaquer. Il faut que ie ſubiſſe la neceſſité du temps qui vous fauoriſe. Ne vous eſtonnez pas que dans vn cachot ſi ſerré, i'aye trouué de l'ouuerture à faire paſſer cette Apologie, ce n'eſt pas que ie n'y ſois gardé fort ſoigneuſement, & que deux fois le iour on ne vienne eſpier icy iuſqu'à mes regards, pour voir ſi ie ne fay point quelque embuſche à ma captiuité : mais Dieu ne veut pas que les hommes puiſſent deſcouurir vne voye qu'il me laiſſe d'eſcrire les iuſtes ſujets de ma plainte : il me fait cette grace afin que mon mal-heur ne laiſſe pas pour le moins quelque honte à ma memoire, ou quelque taſche à la vie des miens, & que ie teſmoigne au public que mon affliction ne me vient que de voſtre crime & de mon innocence.



LETTRE A BALZAC.



OMBIEN que vous soyez coulpable, il y a de la conscience à vous punir, d'autant que vos maux vous tiennent tousiours en estat de meriter des consolations de tout le monde. Ces fiévres & ces grauelles dont vous infectez les Lecteurs, donnent dispense à vostre chagrin, & excusent en quelque sorte l'aigreur que vous auez contre ceux qui se portent bien. M'ayant promis autrefois vne amitié que i'auois si bien meritée, il faut que vostre temperament soit bien alteré de m'estre venu quereller dans vn cachot, & vous ioüer à l'enuy de mes ennemis à qui mieux braueroit mon affliction. Dans la vanité que vous auez d'exceller aux Lettres humaines, vous auez fait des inhumanitez qui ont quelque chose de la brutalité ou de la fiévre chaude : Mais afin de vous persuader que ie ne m'en picque point, ie m'en vay vous dire par où ie me deffends, & vous repliquer. C'est que ie recognois que disant mal de moy vous en auez souffert beaucoup. Vos Missiues diffamatoires sont composées auec tant de peine, que vous vous chastiez en mal faisant, & vostre supplice est si conjoint à vostre crime, que vous attirez tout ensemble & la colere & la pitié, & qu'on ne se peut fascher contre vous sans plaindre. Cette exercice de calomnies vous l'appellez le diuertissement d'vn malade. Il est vray que si vous estiez bien sain vous seriez tout autre chose. Soyez plus moderé en vostre trauail, car il entretient vostre indisposition. Et si vous continuez d'escrire vous ne viurez pas long-

temps. Ie sçay que vostre esprit n'est pas fertile, cela vous picque iniustement contre moy. Si la nature vous a mal traité, ie n'en suis pas cause, elle vous vend cherement ce qu'elle donne à beaucoup d'autre. Encore vous est-il aduantageux qu'estant nay pour estre ignorant, vos soins & vos veilles qui vous ont donné tant de fiévres vous ont acquis aussi quelque teinture des bonnesLettres; vous sçauez la Grammaire Françoise, & le peuple pour le moins croit que vous auez fait vn liure: les Sçauans disent que vous pillez aux particuliers ce que vous donnez au public, & que vous n'escriuez que ce que vous auez leu. Ce n'est pas estre sçauant que de sçauoir lire. S'il y a de bonnes choses dans vos escrits, ceux qui ne les connoissent pas ne vous en peuuent point loüer: & ceux qui les cognoissent sçauent qu'elles ne sont pas à vous. Les anciens n'ont merité que pour eux, tout ce que vous auez du leur est bon: mais tout ce que vous auez du vostre est contre vous. Vostre stile a des flatteries d'esclaue pour quelques Grands, & des railleries de Bouffon pour d'autres. Vous traictez d'esgal auec des Cardinaux, & des Mareschaux de France, en cela vous oubliez d'où vous estes nay. C'est vne faute de memoire qui a besoin d'vn peu de iugement, corrigez vostre humeur, & vous guarissez s'il est possible. Quand vous tenez quelque pensée de Seneque ou de Cesar, il vous semble que vous estes Censeur ou Empereur Romain. Dans les vanitez que vous faites de vos maisons & de vos valets, qui feroit l'Eloge de vos predecesseurs vous rendroit vn mauuais office, vostre visage & vostre mauuais naturel retiennent quelque chose de leur premiere pauureté, & du vice qui luy est ordinaire: Ie ne parle point du pillage des Autheurs. Le Gendre du Docteur Baudius vous accuse d'vne autre sorte de larcin: En cét endroit i'ayme mieux paroistre obscur que vindicatif. S'il se fust trouué quelque chose de semblable en mon procez, i'en fusse mort, & vous n'eussiez iamais eu la peur que vous fait ma deliurance. I'attendois en ma captiuité quelque ressentiment de l'obligation que vous m'auez depuis ce voyage: Mais ie trouue que vous m'auez voulu nuire d'autant que vous me deuiez ser-

nir, & que vous me haïssez à cause que vous m'auez offencé. Si vous eussiez esté assez honneste pour vous excuser, i'estois assez genereux pour vous pardonner. Ie suis bon & obligeant, & vous estes lasche & malin. Et ie croy que vous suiurez tousiours vos inclinations, & non les miennes. Ie ne me repens pas d'auoir pris autre fois l'espée pour vous venger du baston. Il ne tint pas à moy que vostre affront ne fust effacé. C'est peut-estre alors que vous ne me creustes pas assez bon Poëte, parce que vous me vistes trop bon Soldat. Ie n'allegue point cecy par aucune gloire militaire, ny pour aucun reproche de vostre poltronnerie. Mais pour vous monstrer que vous deuiez vous taire de mes defauts, puis que i'auois tousjours caché les vostres: Ie vous aduouë que ie ne suis ny Poëte ny Orateur. Et sur tout que ie ne vous dispute point l'eloquence de vostre pays: Ie suis sans art, ie parle simplement, & ne sçay rien que bien viure. Ce qui m'acquiert des amis & des enuieux, ce n'est que la facilité de mes mœurs, vn fidelité incorruptible & vne profession ouuerte que ie fais d'aymer parfaitement ceux qui sont sans fraude & sans lascheté. C'est par où nous auons esté incompatibles vous & moy, & d'où naissent les accusations orgueilleuses, dont vous auez inconsiderément persecuté mon innocence sur les fausses coniectures de ma ruine, & sur la foy du Pere Voisin, soyez plus discret en vostre inimitié. Vous ne deuiez point faire gloire de ma disgrace. C'est peut-estre vne marque de mon merite. Si vous n'auez esté ny prisonnier, ny banny, ce n'est pas que vous n'ayez assez de crimes pour estre conuaincu, mais vous n'auez pas assez de vertu pour estre recherché. Vostre bassesse est vostre seureté. Ie ne tire point vanité de mon malheur, & n'accuse point la Cour d'iniustice: Ie me console seulement de voir que ma personne est encore tres-chere à ceux qui m'ont condamné, & que ma reputation ait donné vn Arrest politique aux crieries de vostre Regent, & de celuy qui est allé se faire absoudre à Rome du crime de m'auoir calomnié. I'ay esté malheureux, & vous estes coulpable. Mais quoy, la fortune s'irrite continuellement de quelques graces qu'il a pleu à Dieu me

départir, si suis-je satisfait de ma condition, & ie trouueray tousiours parmy les bons assez d'honneur & d'amitié pour ne me picquer iamais du mespris, & de la haine de vos semblables. Si ie voulois verser quelque goutte d'encre sur vos actions, ie noircirois toute vostre vie. Vous m'aduisez du mal que donnent les Garces. Priez Dieu que les Chirurgiens ne descouurent iamais la cause qui vous fit éuiter celuy-là pour vous en donner vn pire. On dit que vous estes vn estrange masle, ie l'entends au rebours, & ie ne m'estonne pas si vous estes si médisant contre les Dames. Vous sçauez que depuis quatorze ans de nostre cognoissance, ie n'ay point eu d'autres maladies que l'horreur des vostres, mes déportemens ne laissent point en mon corps quelque marque d'indisposition honteuse, non plus que vos outrages en ma reputation, & apres vne tres-exacte recherche de ma vie, il se trouuera que mon aduanture la plus ignominieuse est la frequentation de Balzac.

FIN.

H. Macé 1863



